

Bernard LAZARE

**L'ANTISÉMITISME, SON HISTOIRE ET SES
CAUSES**

**Édition de l'AAARGH
2002**

NOTE CRITIQUE DE L'AAARGH

En lisant aujourd'hui le livre de Lazare, publié en 1894, donc totalement étranger à l'affaire Dreyfus (dont Lazare ne s'est occupé qu'à partir de 1895), qu'il contribua à faire éclater et dont il fut l'un des membres les plus actifs, il saute aux yeux que ce juif honni des juifs est, comme le disait Péguy (son confrère en dreyfusisme) dans son portrait, non le positiviste, l'esprit froid, lucide et détaché qu'il croyait être, mais un juif engagé à défendre tout juif contre toute attaque: "Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable pour sa race et pour son peuple."

Qu'on nous prenne bien au pied de la lettre: par une manœuvre conceptuelle, Lazare défend tout juif contre toute attaque, alors qu'il défend aux antisémites d'attaquer tout juif. Il existe, pour lui comme pour les antisémites, une entité sur la nature de laquelle il s'interroge longuement, qui n'est ni religieuse, ni socio-économique, ni raciale, mais nationale, qu'il appelle du nom collectif "les Juifs" et, de plus en plus souvent au fur et à mesure qu'il avance dans son livre, "le Juif". Son livre est dédié, dit-il, à la compréhension des causes de ce que l'on appelle alors, depuis quelques années, "l'antisémitisme". Mais par son contenu même, il justifie cet "antisémitisme": s'il y a une entité juive, chacun est libre de l'aimer ou de ne pas l'aimer, comme n'importe quelle autre entité. Il existe une France, des Français, on a le droit de les aimer ou de les détester, ça ne vaut pas condamnation à mort. On n'a jamais vu criminaliser un sentiment ! Mais Lazare nous montre que nous aurions tort de voir dans la criminalisation de l'antisémitisme, que nous connaissons par cœur aujourd'hui, une conséquence naturelle ou logique de l'extermination des juifs par les nazis (si l'on admet que cet événement a eu lieu). Inconsciemment, Lazare nous révèle que le concept d'antisémitisme est inséparable de sa criminalisation: dans une des lettres à Drumont (publiées dans *Contre l'antisémitisme*), il raconte que Drumont a lancé un concours sur le thème "Des moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive en France [...]". Lazare demande à faire partie du jury et déclare notamment dans sa lettre de candidature (acceptée): "Vous pouvez être assuré de mon absolue impartialité, quoique d'avance, je trouve que la seule mesure logique serait le massacre, une nouvelle Saint Barthélemy." Personne, dans cette affaire n'avait envisagé de faire de l'antisémitisme le motif d'un crime atroce, le massacre de tous les juifs; il ne s'agissait que d'anéantir "la puissance juive", ce qui est évidemment très différent et moralement justifiable: tout le monde a le droit de souhaiter l'anéantissement d'une puissance quelle qu'elle soit. Eh bien, pour Lazare (révolutionnaire et internationaliste, il le répète à tout vent), non: vouloir anéantir la puissance juive, c'est vouloir anéantir tous les juifs physiquement. Que cent ans après, il y ait des gens qui disent que jamais les nazis n'ont eu l'intention d'anéantir physiquement les juifs, que tout ça est une invention des juifs fanatiques, n'étonnera guère...

En réalité, le livre est un pamphlet qui commence par affirmer que si on déteste les juifs, c'est parce qu'ils font tout pour ça (honnêteté incontestable de la part de Lazare), et qui

cherche ensuite à justifier tout ce qu'ils font par les actions des autres : ils ne font que réagir, jamais ils ne prennent l'initiative d'une attitude désagréable, d'un geste condamnable. Lazare semble être incapable d'envisager les juifs comme un groupe de sujets distincts, autonomes, avec des bons et des méchants, des intelligents et des sots, des gros et des maigres, dotés de qualités et de défauts personnels, responsables individuellement de leurs actes. Il n'y a pour lui qu'une entité collective, passive, subissant depuis les origines les outrages des autres peuples : ainsi il admet, à propos de crimes rituels (imbécillité sur laquelle il s'arrête parce que l'accusation avait encore cours officiel au XIX^e siècle) qu'il a pu s'en produire et, conclut-il, "[...] et assurément, pendant le Moyen Âge, il dut y avoir des Juifs meurtriers, des Juifs que les avanies, les persécutions poussaient à la vengeance et à l'assassinat de leurs persécuteurs ou de leurs enfants même." (p.173) On dirait qu'il lui est impossible d'imaginer simplement qu'il peut y avoir des juifs assassins comme il peut y avoir des chrétiens assassins, des bouddhistes assassins, des pharmaciens assassins, etc. Un assassin juif ne peut être coupable de l'assassinat qu'il commet, il est d'avance exonéré par la faute de la victime ! (on se souvient d'une époque où les femmes violées étaient réduites au silence par l'accusation de provocation !) Ce révolutionnaire va encore plus loin dans le fanatisme tribal lorsqu'il en vient à qualifier ainsi les capitalistes juifs : "la bourgeoisie trouva dans le Juif, au cours des âges, un auxiliaire merveilleux et puissamment doué." (p. 180) Là encore, pas de distinction possible entre les hommes ordinaires, chrétiens, juifs ou Polynésiens, exerçant une fonction socio-économique ordinaire et se débattant contre les rigueurs de l'existence, et les sales exploiters capitalistes, juifs ou chrétiens ou bachi-bouzouk, contre lesquels le révolutionnaire doit se battre, quel qu'il soit. Les capitalistes ordinaires sont ignobles, mais le capitaliste juif, on ne peut rien lui reprocher, on ne peut que chanter ses louanges c'est "un auxiliaire merveilleux et puissamment doué" : autrement dit, c'est sa nature juive qui le pousse, non son individualité.

On pourrait multiplier les exemples, ce serait inutile : le lecteur verra de lui-même à la lecture, que bien que parfois Lazare fasse d'incontestables reproches "aux juifs", il est profondément convaincu, comme il le disait à Péguy, de l'insondable supériorité "du juif" sur le reste de l'humanité. A l'en croire, les juifs ont tout inventé, la religion, la poésie, la philosophie grecque, la résignation chrétienne, la philosophie arabe, la philosophie occidentale, le capitalisme, la culture, la douceur, la révolte, la libre pensée, la révolution, la justice, la vaillance guerrière, la science : la liste est interminable, le lecteur appréciera.

Mais il y a une chose que Lazare ne songe pas même une fois à leur attribuer, une chose dont il semble même ignorer l'existence, ce qui est étrange puisque c'est là le concept essentiel du christianisme (que les juifs, d'après Lazare, ont aussi inventé), c'est la notion de péché, par laquelle, en y adjoignant celle d'individu, on parvient aux notions de responsabilité, de faute, d'expiation, de rédemption et de salut (ou de damnation) individuel, fondatrices de la civilisation occidentale, de sa morale et de son droit. Lazare, juif français depuis des générations, élevé dans les écoles de la République, convaincu d'être athée et affirmant n'être juif que par l'appartenance "nationale", l'est en fait au plus profond de sa pensée : il appartient à un monde où le salut est collectif, où le "juste" ne se sauve pas mais obtient quelques années de vie supplémentaire, où seul le peuple se sauve, en obtenant la

domination perpétuelle sur les nations... "Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, pour domaine les extrémités de la Terre..." (ps. 2, dit psaume d'intronisation de David). Condamner un juif, c'est la perte de l'élection de tout le peuple, sa condamnation à l'exil perpétuel.

Pour finir nous évoquerons rapidement les aspects historiques de sa thèse, d'après laquelle les juifs seraient asociaux parce qu'on les y force, et qu'ils deviendraient des citoyens actifs, lumineux et de la première utilité dès qu'on leur en donne la possibilité. Cette thèse est fautive, de son propre aveu : il fonde son affirmation, dit-il, sur l'exemple des juifs russes et roumains mais doit admettre (p. 109) [qu']"il y a eu [en Russie] pour les Israélites des alternatives heureuses, ou moins malheureuses". (il énumère ensuite quelques-unes des mesures prises en faveur des juifs de Russie) Quelques précisions historiques sont nécessaires ici : il n'y avait pratiquement pas de juifs en Russie avant la réunion à la Russie des provinces russes, occupées depuis plusieurs siècles par les Polonais (actuelles Ukraine et Biélorussie). Lorsque Catherine II a annexé ces provinces au XVIII^e siècle, elle a émancipé les nombreux juifs qui y vivaient et ses successeurs ont multiplié les mesures destinées à fondre la population juive dans la population générale de l'empire, en supprimant les ghettos et en libérant les juifs pauvres de l'emprise de leurs autorités, notamment en leur ouvrant les portes des écoles et des universités, celles de l'armée et des colonies agricoles libres d'Ukraine (rappelons que les juifs, contrairement aux paysans russes et polonais n'ont jamais connu le servage, sinon pour en tirer de grands profits en tant qu'intendants des grands domaines). Ce sont les autorités des ghettos ("kagal") qui ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour empêcher l'ouverture de ces sortes de prisons, parce que la conséquence inévitable aurait été la disparition de leurs pouvoirs dictatoriaux et arbitraires¹. On lit tout cela notamment dans le livre de Soljénitsyne Deux cents ans ensemble, paru à Moscou en juin 2001, et fondé sur de très larges extraits d'études menées par des juifs russes au XIX^e siècle. Les remarques de Lazare sur les "alternatives heureuses" prouvent qu'il était parfaitement au courant de ces mesures bienveillantes. Et il va même jusqu'à déclarer : "A mesure donc que le monde se faisait plus doux pour eux, les Juifs -- du moins la masse -- se retiraient en eux-mêmes, ils rétrécissaient leur prison, ils se liaient de liens plus étroits. Leur décrépitude était inouïe, leur affaïssissement intellectuel n'avait d'égal que leur abaissement moral; ce peuple paraissait mort." p.83

Ces phrases et quelques autres ont sans doute fait de leur auteur le paria que décrit Péguy, et que dénonçaient les chantres officiels de la "communauté juive française" lorsqu'ils protestèrent contre la réédition du livre par P. Guillaume, affirmant que "Lazare avait changé d'opinion" et qu'il avait interdit que l'on republie le livre tel quel (on verra en lisant le texte de P. Guillaume qu'il n'en est rien). L'ouvrage reste un témoignage sur le fanatisme de la lutte idéologique que menaient les juifs et les antisémites : c'est dans ce climat qu'est intervenue l'affaire Dreyfus et on ne s'en étonnera pas. Pour les dreyfusards, Dreyfus ne pouvait être coupable, puisqu'il était juif. Pour nous, il était sans doute innocent, mais ce

1. Ces tentatives d'émancipation ont fait place, après l'assassinat de l'empereur Alexandre II, à des mesures discriminatoires et ont donné lieu aux fameux massacres (dits pogroms), dont le plus meurtrier a fait... quarante morts !

n'est pas "l'affaire Dreyfus", "mystique tournée en politique", qui risque de nous le prouver: personne n'a jamais pris la peine de démontrer que c'était parce qu'il était juif que Dreyfus a été condamné.

Bernard LAZARE

**L'ANTISÉMITISME, SON HISTOIRE ET SES
CAUSES**

**LE PUIITS ET LA PENDULE
AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE
1981**

NOTE DU DIRECTEUR DE COLLECTION

Dois-je l'avouer? La découverte de ce texte est pour moi récente, et liée à des recherches provoquées par la nécessité d'approfondir et de comprendre cette lancinante "question juive" que naguère encore je croyais définitivement *résolue* par l'inconsistance théorique et la déconsidération morale qui s'attachent à l'antisémitisme. Je croyais que la "question juive" n'existait plus qu'à cause de la persistance marginale de préjugés nationalistes et xénophobes, mais l'actualité récente m'a conduit à remettre en cause la pertinence de cette vision actuellement dominante.

Or, dans le cadre de cette réflexion redevenue nécessaire, le livre de Bernard Lazare constitue une contribution fondamentale tant par l'ampleur de la documentation que par la méthodologie; et la méconnaissance dans laquelle est tenu ce texte constitue en elle-même un scandale.

L'édition que nous fournissons aujourd'hui au public, dans le cadre de la collection Le Puits et le Pendule, est conforme à l'édition originale de 1894.

Puisqu'il s'agit avant tout de donner à lire et à penser, profitons de l'occasion pour signaler au lecteur quelques livres qui fournissent des éléments de réflexion sur l'histoire plus récente et les développements de l'antisémitisme et prolongent le livre de Bernard Lazare: Abraham Léon, *La Conception matérialiste de la question juive* (Paris, E.D.I., 1980); Maxime Rodinson, *Peuple juif ou problème juif?* (Paris, Maspero, 1981); Maurice Rajsfus, *Des Juifs dans la collaboration, L'U.G.I.F., 1941-1944* (Paris, E.D.I., 1980), ainsi que, du même auteur, *Sois juif et tais-toi! 1930-1940, les Français israélites face au nazisme* (Paris, E.D.I., 1981).

Cette orientation bibliographique sommaire doit se comprendre pour ce qu'elle est: non pas une approbation de chacun de ces textes, d'ailleurs parfois contradictoires entre eux, mais la simple indication de textes insuffisamment connus qui fournissent chacun des éléments indispensables ou utiles à la réflexion.

P. G. Décembre 1981.

BERNARD LAZARE
(pseudonyme de Lazare BERNARD)

Né à Nîmes en 1865, au sein d'une famille juive établie dans le Midi depuis des siècles, Bernard Lazare vint jeune à Paris pour y achever ses études. Attiré par les lettres, il écrivit avec son cousin le poète Ephraïm Mikhaël, mort à vingt-quatre ans, une légende dramatique en trois actes, *La Fiancée de Corinthe*, d'où Catulle Mendès devait tirer le livret de *Briséis*.

Puis il publia *Le Miroir des Légendes*, recueil de contes philosophiques et *Les Entretiens politiques et littéraires* (avec Paul Adam, Henri de Régnier et F. Viélé-Griffin)

C'est en réponse aux livres d'Édouard Drumont qu'il fit paraître en 1894: *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*. Peu après il se jetait à corps perdu dans le combat en faveur de la révision du procès du déporté de l'île du Diable et publiait un livre qui donna le signal de la campagne, *La Vérité sur l'affaire Dreyfus* (1896)

La publication de *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* suscita une vive polémique avec les courants antisémites et notamment avec Édouard Drumont avec qui Bernard Lazare se battit en duel. Il publia successivement *Antisémitisme et Révolution* (1895) et *Contre l'antisémitisme, histoire d'une polémique* (1896 réédité en 1898) Ces deux textes compléments du présent volume, ont été regroupés avec le testament inédit de Bernard Lazare et des témoignages contemporains dans *Contre l'Antisémitisme*, publié en 1983 dans cette même collection Un avant-propos fait le point sur les polémiques subalternes suscitées dans des milieux juifs cette fois, par la réédition de 1982 de *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, et fait justice de la légende entretenue dans ces milieux selon laquelle Bernard Lazare aurait renié son œuvre maîtresse.

Bernard Lazare tomba gravement malade. Il mourut à Paris, le 2 septembre 1903. Il avait trente-huit ans.

Alors qu'il avait expressément écrit dans son testament: "En ce qui me concerne je désire si je meurs, être enterré sans aucune cérémonie religieuse", deux rabbins récitèrent le Kadish sur la tombe de cet athée.

De même avait-il écrit:

"Il y a dix ans que je travaille à un livre sur les juifs dont le titre devrait être: *Le Fumier de Job*. On trouvera toutes mes notes à peu près classées dans mon coffre. Je crois que si un de mes amis voulait reprendre cette classification, il pourrait tirer de là un volume d'observations essentielles sur les juifs, leur histoire, leur mentalité, leur philosophie. Si Meyerson et Lucien Herr voulaient se charger de cette tâche, je les en remercierais et ce serait le meilleur souvenir qu'ils pourraient donner à ma mémoire."

Pourtant la publication n'eut lieu qu'en 1928 grâce à Samuel (dit Edmond) Bernard, l'un des frères de Bernard Lazare. Cette publication apocryphe (la totalité du manuscrit n'a pas été publiée) a été réalisée, hors la collaboration de Lucien Herr et Meyerson, en contravention d'une troisième volonté exprimée par Bernard Lazare, qui avait écrit: "Je prie tous les membres de ma famille de renoncer, devant ma volonté formelle, à tous les droits que la loi leur donne. Je connais assez leur affection pour moi pour savoir que mon désir exprimé suffira."

Cela ne suffira pas. L'existence de ce testament fut cachée au public. Et Samuel Bernard, qui ne partageait pas les engagements socialistes anarchisants de Bernard Lazare s'institua lui-même "fidèle gardien de la pensée du prophète." La réédition de *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* dut donc attendre 1934 et le dévouement de André Fontainas (édition Crés, Paris 1934, préface d'A. Fontainas).

En 1983 Mireille Cherchevsky (plus connue sous le nom de plume de Carole Sandrel), petite-fille de Samuel Bernard et Secrétaire Générale des Amis de Bernard Lazare intenta un procès aux Éditions de La Différence afin d'obtenir cinquante mille francs de dommages et intérêts et l'insertion forcée dans chaque exemplaire du livre réédité d'un avertissement au lecteur exprimant ses interprétations captieuses. Elle déposa un acte de notoriété fait par devant Maître Attal, notaire de Paris, comportant entre autres les témoignages de Madame Françoise Giroud, ancien Ministre et de Monsieur Philippe Ragueneau, compagnon de la Libération, lesquels ont "attesté pour vérité, comme étant de notoriété publique et à leur connaissance personnelle" que Bernard Lazare était mort sans testament! et ceci à seule fin de fonder un prétendu droit d'héritière collatérale à ester en justice contre l'éditeur de son grand-oncle, puis prétendit, en vain, obtenir la saisie judiciaire du livre *Contre l'antisémitisme* dans lequel se trouvait fâcheusement dévoilé le fameux testament et le néant documentaire de ses échafaudages exégétiques, au motif qu'en tant qu'héritière elle détenait seule le droit de divulgation du testament par ailleurs dénié!

Brisons là.

Et rendons Bernard Lazare à lui-même, c'est-à-dire ses textes à ses lecteurs.

P. Guillaume Octobre 1985

PRÉFACE

Quelques fragments de ce livre ont paru à longs intervalles dans des journaux et dans des revues; on leur a fait le grand honneur de les discuter et c'est parce qu'on les a discutés que j'écris ici ces quelques lignes. On m'a reproché à la fois d'avoir été antisémite et d'avoir trop vivement défendu les Juifs, et pour juger ce que j'avais écrit on s'est placé au point de vue de l'antisémitisme ou à celui du philosémitisme. On a eu tort car je ne suis ni antisémite, ni philosémite; aussi n'ai-je voulu écrire ni une apologie, ni une diatribe, mais une étude impartiale, une étude d'histoire et de sociologie.

Je n'approuve pas l'antisémitisme, c'est une conception étroite, médiocre et incomplète, mais j'ai tenté de l'expliquer. Il n'était pas né sans causes, j'ai cherché ces causes. Ai-je réussi à les déterminer? C'est à ceux qui liront ces pages d'en décider.

Il m'a semblé qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme, ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps, avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie et en Perse, dans l'Europe du Moyen Âge et dans l'Europe moderne, en un mot, dans toutes les parties du monde où il y a eu et où il y a des Juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie et d'un caprice perpétuel, et qu'il devait y avoir à son éclosion et à sa permanence des raisons profondes et sérieuses.

Aussi ai-je voulu donner un tableau d'ensemble de l'antisémitisme, de son histoire et de ses causes, j'en ai voulu suivre les modifications successives, les transformations et les changements. Dans une telle étude il y aurait eu la matière de plusieurs livres, j'ai été par conséquent obligé de resserrer le sujet, d'en montrer les grandes lignes et d'en négliger le détail. Je compte en reprendre quelques parties, et un jour que j'espère prochain je tenterai de montrer quel a été dans le monde le rôle intellectuel, moral, économique et révolutionnaire du Juif, rôle que je n'ai fait ici qu'indiquer.

Bernard Lazare, Paris, 25 avril 1894.

CHAPITRE PREMIER

LES CAUSES GÉNÉRALES DE L'ANTISÉMITISME

L'exclusivisme. -- Le culte politico-religieux. -- Iahvé et la Loi. -- Ordonnances civiles et ordonnances religieuses. -- Les colonies juives. -- Le Talmud. -- La théorie du peuple élu. -- L'orgueil juif. -- La séparation d'avec les nations. -- La souillure. -- Pharisiens et Rabbanites. -- La foi, la tradition et la science profane.-- Le triomphe des Talmudistes. -- Le patriotisme juif. -- La patrie mystique. -- Le rétablissement du royaume d'Israël. -- L'isolement du Juif.

Si l'on veut faire une histoire complète de l'antisémitisme -- en n'oubliant aucune des manifestations de ce sentiment, en en suivant les phases diverses et les modifications -- il faut entreprendre l'histoire d'Israël depuis sa dispersion, ou, pour mieux dire, depuis les temps de son expansion hors du territoire de la Palestine.

Partout où les Juifs, cessant d'être une nation prête à défendre sa liberté et son indépendance, se sont établis, partout s'est développé l'antisémitisme ou plutôt l'antijudaïsme, car antisémitisme est un mot mal choisi, qui n'a eu sa raison d'être que de notre temps, quand on a voulu élargir cette lutte du Juif et des peuples chrétiens, et lui donner une philosophie en même temps qu'une raison plus métaphysique que matérielle.

Si cette hostilité, cette répugnance même, ne s'étaient exercées vis-à-vis des juifs qu'en un temps et en un pays, il serait facile de démêler les causes restreintes de ces colères; mais cette race a été, au contraire, en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissemblables ne leur permettant pas de juger également de toutes choses, il faut donc que les causes générales de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui le combattirent.

Ceci n'est pas pour affirmer que les persécuteurs des Israélites eurent toujours le droit de leur côté, ni qu'ils ne se livrèrent pas à tous les excès que comportent les haines vives, mais pour poser en principe que les Juifs causèrent -- en partie du moins -- leurs maux.

Devant l'unanimité des manifestations antisémitiques, il est difficile [12] d'admettre -- comme on a été trop porté à le faire -- qu'elles furent simplement dues à une guerre de religion, et il ne faudrait pas voir dans les luttes contre les Juifs la lutte du polythéisme

contre le monothéisme. et la lutte de la Trinité contre Jéhovah. Les peuples polythéistes, comme les peuples chrétiens, ont combattu, non pas la doctrine du Dieu Un, mais le Juif.

Quelles vertus ou quels vices valurent au Juif cette universelle inimitié ? Pourquoi fut-il tour à tour, et également, maltraité et haï par les Alexandrins et par les Romains, par les Persans et par les Arabes, par les Turcs et par les nations chrétiennes ? Parce que partout, et jusqu'à nos jours, le Juif fut un être insociable.

Pourquoi était-il insociable ? Parce qu'il était exclusif, et son exclusivisme était à la fois politique et religieux, ou, pour mieux dire, il tenait à son culte politico-religieux, à sa loi.

Si, dans l'histoire, nous considérons les peuples conquis, nous les voyons se soumettre aux lois des vainqueurs, tout en gardant leur foi et leurs croyances. Ils le pouvaient facilement, parce que, chez eux, la séparation était très nette entre les doctrines religieuses venues des dieux et les lois civiles émanées des législateurs, lois qui se pouvaient modifier au gré des circonstances, sans que les réformateurs encourussent l'anathème ou l'exécration théologique: ce que l'homme avait fait, l'homme pouvait le défaire. Aussi les vaincus se soulevaient-ils contre les conquérants par patriotisme, et nul mobile ne les poussait que le désir de ressaisir leur sol et de reprendre leur liberté. En dehors de ces soulèvements nationaux, ils demandèrent rarement à n'être pas soumis aux lois générales; s'ils protestèrent, ce fut contre les dispositions particulières, qui les mettaient vis-à-vis des dominateurs dans un état d'infériorité; et, dans l'histoire des conquêtes romaines, nous voyons les conquis s'incliner devant Rome, lorsque Rome leur impose strictement la législation qui régit l'empire.

Pour le peuple juif, le cas était très différent. En effet, comme déjà le fit remarquer Spinoza¹, "les lois révélées par Dieu à Moïse n'ont été autre chose que les lois du gouvernement particulier des Hébreux". Moïse², prophète et législateur, conféra à ses dispositions judiciaires et gouvernementales la même vertu qu'à ses préceptes religieux, c'est-à-dire la révélation. Iahvé, non seulement avait dit aux Hébreux: "Vous ne croirez qu'au Dieu Un et vous n'adorerez pas d'idoles", mais il leur avait prescrit aussi des règles d'hygiène et de morale; non seulement il leur avait lui-même assigné le territoire où devaient s'accomplir les sacrifices, minutieusement, mais il avait déterminé les modes selon lesquels ce territoire serait administré. Chacune des lois données, qu'elle fût agraire, civile, prophylactique, théologique ou morale, bénéficiait de la même autorité et avait la même sanction, de telle sorte que ces différents codes formaient un tout unique, un faisceau rigoureux dont on ne pouvait rien distraire sous peine de sacrilège.

En réalité, le Juif vivait sous la domination d'un maître, Iahvé, que [13] nul ne pouvait vaincre ni combattre, et il ne connaissait qu'une chose: la Loi, c'est-à-dire l'ensemble des règles et des prescriptions que Iahvé avait un jour voulu donner à Moïse, Loi divine et excellente, propre à conduire ceux qui la suivraient aux félicités éternelles; loi parfaite et que seul le peuple juif avait reçue.

1. *Tractatus theologic. politic.*, préface.

2. Quand je dis Moïse conféra, ce n'est pas pour affirmer que Moïse élaborait toutes les lois mises sous son nom, mais c'est parce qu'on lui a attribué la rédaction.

Avec une telle idée de sa Torah, le Juif ne pouvait guère admettre les lois des peuples étrangers; du moins, il ne pouvait songer à se les voir appliquer; il ne pouvait abandonner les lois divines, éternelles, bonnes et justes, pour suivre les lois humaines fatalement entachées de caducité et d'imperfection. S'il avait pu faire une part dans cette Torah; si, d'un côté, il avait pu ranger les ordonnances civiles, de l'autre, les ordonnances religieuses! Mais toutes n'avaient-elles pas un caractère sacré, et, de leur observance totale, le bonheur de la nation juive ne dépendait-il pas?

Ces lois civiles, qui seyaient à une nation et non à des communautés, les Juifs ne les voulaient pas abandonner en entrant dans les autres peuples, car, quoique hors de Jérusalem et du royaume d'Israël, ces lois n'eussent plus de raison d'être, elles n'en étaient pas moins, pour tous les Hébreux, des obligations religieuses, qu'ils s'étaient engagés à remplir par un pacte ancien avec la Divinité.

Aussi, partout où les Juifs établirent des colonies, partout où ils furent transportés, ils demandèrent non seulement qu'on leur permît de pratiquer leur religion, mais encore qu'on ne les assujettît pas aux coutumes des peuples au milieu desquels ils étaient appelés à vivre, et qu'on les laissât se gouverner par leurs propres lois.

A Rome, à Alexandrie, à Antioche, dans la Cyrénaïque, ils purent en agir librement. Ils n'étaient pas appelés le samedi devant les tribunaux¹, on leur permit même d'avoir leurs tribunaux spéciaux et de n'être pas jugés selon les lois de l'empire; quand les distributions de blé tombaient le samedi, on réservait leur part pour le lendemain²; ils pouvaient être décorés, en étant exemptés des pratiques contraires à leur religion³; ils s'administraient eux-mêmes comme à Alexandrie, ayant leurs chefs, leur sénat, leur ethnarque, n'étant pas soumis à l'autorité municipale.

Partout ils voulaient rester Juifs, et partout ils obtenaient des privilèges leur permettant de fonder un État dans l'État. A la faveur de ces privilèges, de ces exemptions, de ces décharges d'impôts, ils se trouvaient rapidement dans une situation meilleure que les citoyens mêmes des villes dans lesquelles ils vivaient; ils avaient plus de facilité à trafiquer et à s'enrichir, et ainsi excitèrent-ils des jalousies et des haines.

Donc, l'attachement d'Israël à sa loi fut une des causes premières de sa réprobation, soit qu'il recueillît de cette loi même des bénéfices et des avantages susceptibles de provoquer l'envie, soit qu'il se targuât de l'excellence de sa Torah pour se considérer comme au-dessus et en dehors des autres peuples.

Si encore les Israélites s'en fussent tenus au mosaïsme pur, nul doute qu'ils n'aient pu, à un moment donné de leur histoire, modifier ce mosaïsme de façon à ne laisser subsister que les préceptes religieux ou [14] métaphysiques; peut-être même, s'ils n'avaient eu comme livre sacré que la Bible, se seraient-ils fondus dans l'Église naissante, qui trouva ses premiers adeptes dans les Sadducéens, les Esséniens et les prosélytes juifs. Une chose empêcha cette fusion, et maintint les Hébreux parmi les peuples: ce fut l'élaboration du Talmud, la domination et l'autorité des docteurs qui enseignèrent une prétendue tradition, mais cette

1. *Code Théod.*, 1. II, t. VII, § 2.--*Code Just.*, 1. I, t. IX, § 2.

2. PHILON, *Legat. a Cai.*

3. *Dig.*, 1. I, t. III, § 3. (Décisions de Septime Sévère et de Caracalla.)

action des docteurs, sur laquelle nous reviendrons, fit aussi des Juifs les êtres farouches, peu sociables et orgueilleux dont Spinoza, qui les connaissait, a pu dire: "Cela n'est point étonnant qu'après avoir été dispersés durant tant d'années, ils aient persisté sans gouvernement, puisqu'ils se sont séparés de toutes les autres nations, à tel point qu'ils ont tourné contre eux la haine de tous les peuples, non seulement à cause de leurs rites extérieurs, contrairement aux rites des autres nations, mais encore par le signe de la circoncision¹."

Ainsi, disaient les docteurs, le but de l'homme sur la terre est la connaissance et la pratique de la Loi, et on ne la peut pleinement pratiquer qu'en se dérochant aux lois qui ne sont pas la véritable. Le Juif qui suivait ces préceptes s'isolait du reste des hommes; il se retranchait derrière les haies qu'avaient élevées autour de la Torah Esdras et les premiers scribes², puis les Pharisiens et les Talmudistes héritiers d'Esdras, déformateurs du mosaïsme primitif et ennemis des prophètes. Il ne s'isola pas seulement en refusant de se soumettre aux coutumes qui établissaient des liens entre les habitants des contrées où il était établi, mais aussi en repoussant toute relation avec ces habitants eux-mêmes. A son insociabilité, le Juif ajouta l'exclusivisme.

Sans la Loi, sans Israël pour la pratiquer, le monde ne serait pas, Dieu le ferait rentrer dans le néant; et le monde ne connaîtra le bonheur que lorsqu'il sera soumis à l'empire universel de cette loi, c'est-à-dire à l'empire des Juifs. Par conséquent, le peuple juif est le peuple choisi par Dieu comme dépositaire de ses volontés et de ses désirs; il est le seul avec qui la Divinité ait fait un pacte, il est l'élu du Seigneur. Au moment où le serpent tenta Ève, dit le Talmud, il la corrompit de son venin. Israël, en recevant la révélation du Sinaï se délivra du mal; les autres nations n'en purent guérir. Aussi, si elles ont chacune leur ange gardien et leurs constellations protectrices, Israël est placé sous l'œil même de Jéhovah; il est le fils préféré de l'Éternel, celui qui a seul droit à son amour, à sa bienveillance, à sa protection spéciale, et les autres hommes sont placés au-dessous des Hébreux; ils n'ont droit que par pitié à la munificence divine, puisque, seules, les âmes des Juifs descendent du premier homme. Les biens qui sont délégués aux nations appartiennent en réalité à Israël, et nous voyons Jésus, lui-même, répondre à la femme grecque:

"Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens³."

Cette foi à leur prédestination, à leur élection, développa chez les Juifs un orgueil immense. Ils en vinrent à regarder les non-Juifs avec [15] mépris et souvent avec haine, quand il se mêla à ces raisons théologiques des raisons patriotiques.

Lorsque la nationalité juive se trouva en péril, on vit, sous Jean Hycran, les Pharisiens déclarer impur le sol des peuples étrangers, impures les fréquentations entre Juifs et Grecs. Plus tard, les Schamaïtes, en un Synode, proposèrent d'établir une séparation complète entre Israélites et Païens, et ils élaborèrent un recueil de défenses, appelé les *Dix-huit choses*, qui, malgré l'opposition des Hillélites, finit par prédominer. Aussi, dans les conseils d'Antiochus Sidétès, on commence à parler de l'insociabilité juive, c'est-à-dire "du

1. SPINOZA, *Tractact. theol., polit.* ch. III.

2. . Les *Dibre Sopherim*.

3. Marc, VII, 27.

parti pris de vivre exclusivement dans un milieu juif, en dehors de toute communication avec les idolâtres, et de l'ardent désir de rendre ces communications de plus en plus difficiles, sinon impossibles¹"; et l'on voit, devant Antiochus Épiphane, le grand-prêtre Ménélaus accuser la loi "d'enseigner la haine du genre humain, de défendre de s'asseoir à la table des étrangers et de leur marquer de la bienveillance".

Si ces prescriptions avaient perdu leur autorité quand disparurent les causes qui les avaient motivées, et en quelque sorte justifiées, le mal n'eût pas été grand; mais on les voit reparaître dans le Talmud, et l'autorité des docteurs leur donna une sanction nouvelle. Lorsque l'opposition entre les Sadducéens et les Pharisiens cessa, lorsque ces derniers furent vainqueurs, ces défenses prirent force de loi, elles furent enseignées, et ainsi servirent à développer, à exagérer l'exclusivisme des Juifs.

Une crainte encore, celle de la souillure, sépara les Juifs du monde et rendit plus rigoureux leur isolement. Sur la souillure, les Pharisiens avaient des idées d'une rigueur extrême; les défenses et les prescriptions de la Bible ne suffisaient pas, selon eux, à préserver l'homme du péché. Comme le moindre attouchement contaminait les vases des sacrifices, ils en vinrent à s'estimer souillés eux-mêmes par un contact étranger. De cette peur naquirent d'innombrables règles concernant la vie journalière: règles sur le vêtement, l'habitation, la nourriture, toutes promulguées dans le but d'éviter aux Israélites la souillure et le sacrilège, et, encore une fois, toutes propres à être observées dans un État indépendant ou dans une cité, mais impossibles à suivre dans des pays étrangers; car elles impliquaient la nécessité, pour ceux qui voulaient s'y astreindre, de fuir la société des non-Juifs et par conséquent de vivre seuls, hostiles à tout rapprochement.

Les Pharisiens et les Rabbanites allèrent plus loin même. Ils ne se contentèrent pas de vouloir préserver le corps, ils cherchèrent à sauvegarder l'esprit. L'expérience avait montré combien dangereuses étaient, pour ce qu'ils croyaient leur foi, les importations hellènes ou romaines. Les noms des grands-prêtres hellénisants: Jason, Ménélaus, etc., rappelaient aux Rabbanites les temps où le génie de la Grèce, conquérant une partie d'Israël, avait failli le vaincre. Ils savaient que le parti sadducéen, ami des Grecs, avait préparé les voies au Christianisme, comme les Alexandrins, du reste, comme tous ceux qui affirmaient que "les dispositions légales, clairement énoncées dans la loi [16] mosaïque, sont seules obligatoires, toutes les autres, émanant de traditions locales ou émises postérieurement, n'ont pas de titre à une observance rigoureuse²". Sous l'influence grecque étaient nés les livres et les oracles qui préparèrent le Messie. Les Juifs hellénisants, Philon et Aristobule, le Pseudo-Phocylide et le Pseudo-Longin, les auteurs des oracles sybillins et des Pseudo-Orphiques, tous ces héritiers des prophètes qui en reprenaient l'œuvre, conduisaient les peuples au Christ. Et l'on peut dire que le véritable Mosaïsme, épuré et grandi par Isaïe, Jérémie et Ézéchiel, élargi, universellement encore par les judéo-hellénistes, aurait amené Israël au Christianisme, si l'Esraïsme, le Pharaïsme et le Talmudisme n'avaient été là pour retenir la masse des Juifs dans les liens des strictes observances et des pratiques rituelles étroites.

1. DEREMBOURG, *Géographie de la Palestine*.

2. GRAETZ, *Histoire des Juifs*, t. II, p. 469.

Pour garder le peuple de Dieu, pour le mettre à l'abri des influences mauvaises, les docteurs exaltèrent leur loi au-dessus de toutes choses. Ils déclarèrent que sa seule étude devait plaire à l'Israélite, et, comme la vie entière suffisait à peine à connaître et à approfondir toutes les subtilités et toute la casuistique de cette loi, ils interdirent de se livrer à l'étude des sciences profanes et des langues étrangères. "On n'estime pas parmi nous ceux qui apprennent plusieurs langues", disait déjà Josèphe¹; on ne se contenta bientôt plus de les mésestimer, on les excommunia. Ces exclusions ne parurent pas suffisantes aux Rabbanites. A défaut de Platon, le Juif n'avait-il pas la Bible, et ne saurait-il entendre la voix des prophètes? Comme on ne pouvait proscrire le Livre, on le diminua, on le rendit tributaire du Talmud; les docteurs déclarèrent: "La Loi est de l'eau, la Michna est du vin." Et la lecture de la Bible fut considérée comme moins profitable, moins utile au salut que celle de la Michna.

Toutefois, les Rabbanites ne parvinrent pas à tuer du premier coup la curiosité d'Israël, il leur fallut des siècles pour cela, et ce ne fut qu'au XIV^e siècle qu'ils furent victorieux. Après que Ibn Esra R. Bechai, Maimonide, Bedarchi, Joseph Caspi, Lévi ben Gerson, Moïse de Narbonne, bien d'autres encore -- tous ceux qui, fils de Philon et des Alexandrins, voulaient vivifier le Judaïsme par la philosophie étrangère -- eurent disparu; après que Ascher ben Jechiel eut poussé l'assemblée des rabbins de Barcelone à excommunier ceux qui s'occuperaient de science profane; après que R. Schalem de Montpellier eut dénoncé aux dominicains le *More Nebouchim*, après que ce livre, la plus haute expression de la pensée de Maimonide, eut été brûlé, après cela les Rabbins triomphèrent².

Ils étaient arrivés à leur but. Ils avaient retranché Israël de la [17] communauté des peuples; ils en avaient fait un solitaire farouche rebelle à toute loi, hostile à toute fraternité. fermé à toute idée belle noble ou généreuse; ils en avaient fait une nation misérable et petite aigrie par l'isolement, abêtie par une éducation étroite, démoralisée et corrompue par un injustifiable orgueil³.

Avec cette transformation de l'esprit juif, avec la victoire des docteurs sectaires, coïncide le commencement des persécutions officielles. Jusqu'à cette époque, il n'y avait guère eu que des explosions de haines locales, mais non des vexations systématiques. Avec le triomphe des Rabbanites, on voit naître les ghettos, les expulsions et les massacres commencent. Les Juifs veulent vivre à part; on se sépare d'eux. Ils détestent l'esprit des

1. *Ant. Jud.*, XX, 9

2. La pensée juive eut encore quelques lueurs au xv^e et au XVI^e siècle. Mais ceux des Juifs qui produisirent avaient, pour la plupart, pris parti dans la lutte entre la philosophie et la religion, ils n'eurent aucune influence sur leurs coreligionnaires, et cela ne prouve rien contre l'esprit inculqué à la masse par les rabbins, d'ailleurs, on ne trouve plus guère, dans tout ce temps, que des commentateurs sans importance, des médecins et des traducteurs, et nul grand esprit ne se manifeste. il faut venir jusqu'à Spinoza pour trouver un Juif vraiment capable de hautes pensées, et l'on sait comment la synagogue traita Spinoza.

3. "*L'insolentia Judaeorum*" dont parlent Agobard, Amolon et les polémistes du Moyen Age, ne signifie pas autre chose que l'orgueil des Juifs qui se croient toujours le peuple élu. Cette expression n'a pas le sens que lui confèrent les antisémites modernes, qui sont d'ailleurs d'assez médiocres historiens.

nations au milieu desquelles ils vivent: les nations les chassent. Ils brûlent le Moré: on brûle le Talmud, et on les brûle eux-mêmes¹.

Il semble que rien ne pouvait agir encore pour séparer complètement les Juifs du reste des hommes, et pour en faire un objet d'horreur et de réprobation. Une autre cause vint cependant s'ajouter à celles que nous venons d'exposer: ce fut l'indomptable et tenace patriotisme d'Israël.

Certes, tous les peuples furent attachés au sol sur lequel ils étaient nés. Vaincus, abattus par des conquérants, obligés à l'exil ou à l'esclavage, ils restèrent fidèles au doux souvenir de la cité saccagée ou de la patrie perdue; mais aucun ne connut la patriotique exaltation des Juifs. C'est que le Grec dont la ville était détruite pouvait ailleurs reconstruire le foyer que bénissaient les ancêtres; le Romain qui s'exilait amenait avec lui ses pénates: Athènes et Rome n'étaient pas la mystique patrie que fut Jérusalem.

Jérusalem était la gardienne du tabernacle qui recélait les paroles divines; c'était la cité du Temple unique, le seul lieu du monde où l'on pût efficacement adorer Dieu et lui offrir des sacrifices. Ce ne fut que tard, fort tard, que des maisons de prière s'élevèrent dans d'autres villes de Judée, ou de Grèce, ou d'Italie; encore, dans ces maisons, se bornait-on à des lectures de la Loi, à des discussions théologiques, et l'on ne connaissait la pompe de Jéhovah qu'à Jérusalem, le sanctuaire choisi. Quand, à Alexandrie, on bâtit un temple, il fut considéré comme hérétique; et, en fait, les cérémonies qu'on y célébrait n'avaient aucun sens, car elles n'auraient dû s'accomplir que dans le vrai temple, et saint Chrysostome, après la dispersion des Juifs, après la destruction de leur ville, a pu dire justement: "Les Juifs sacrifient en tous les lieux de la terre, excepté là où le sacrifice est permis et valable, c'est-à-dire à Jérusalem."

[18]

Aussi, pour les Hébreux, l'air de la Palestine est-il le meilleur; il suffit à rendre l'homme savant²; sa sainteté est si efficace que quiconque demeure hors de ses limites est comme s'il n'avait pas de Dieu³. Aussi ne faut-il pas vivre ailleurs, et le Talmud excommunique ceux qui mangeront l'agneau pascal dans un pays étranger.

Tous les Juifs de la dispersion envoyaient à Jérusalem l'impôt de la didrachme, pour l'entretien du temple; une fois dans leur vie ils venaient dans la cité sacrée, comme plus tard les Mahométans vinrent à la Mecque; après leur mort ils se faisaient transporter dans la Palestine, et les barques étaient nombreuses qui abordaient à la côte, chargées de petits cercueils, qu'on transportait à dos de chameau.

C'est qu'à Jérusalem seulement, et dans le pays donné par Dieu aux ancêtres, les corps ressusciteraient. Là, ceux qui avaient cru à Iahveh, qui avaient observé sa loi, obéi à sa parole, se réveilleraient aux clameurs des ultimes clairons et paraîtraient devant leur

1. On objectera à cela les dispositions des lois romaines, les prescriptions wisigothiques et celles des conciles, mais presque toutes ces mesures proviennent principalement du prosélytisme juif, et ce n'est qu'à la fin du XIII^e siècle que l'on sépara radicalement et officiellement les Juifs des chrétiens, par les ghettos, par les signes infamants (roue, chapeau, cape, etc.). Voir Ulysse ROBERT, *Les signes d'infamie au Moyen Age*, Paris, 1891.

2. Talmud *Bava Bathra*, 158, 2.

3. Talmud *Kethouvoth*, 110, 2.

Seigneur. Ce n'est que là qu'ils pourraient se relever à l'heure fixée, toute autre terre que celle arrosée par le Jourdain jaune étant une terre vile, pourrie par l'idolâtrie, privée de Dieu.

Quand la patrie fut morte, quand les destins contraires balayèrent Israël par le monde, quand le temple eut péri dans les flammes, et quand des idolâtres occupèrent le sol très saint, les regrets des jours passés se perpétuèrent dans l'âme des Juifs. C'est fini; ils ne pourraient plus, au jour du pardon, voir le bouc noir emporter dans le désert leurs péchés, ni voir tuer l'agneau pour la nuit de Pâque, ni porter à l'autel leurs offrandes; et, privés de Jérusalem pendant leur vie, ils n'y seraient pas conduits après leur mort.

Dieu ne devait pas abandonner ses enfants, pensaient les pieux; et de naïves légendes vinrent soutenir les exilés. Après de la tombe des Juifs morts en exil, disait-on, Jéhovah ouvre de longues cavernes, à travers lesquelles leurs cadavres roulent jusqu'en Palestine; tandis que le païen qui meurt là-bas, près des collines consacrées, sort de la terre d'élection, car il n'est pas digne de rester là où la résurrection se fera.

Et cela ne leur suffisait pas. Ils ne se résignaient pas à n'aller à Jérusalem qu'en pèlerins lamentables, pleurant contre les murs écroulés à tel point insensibles dans leur douleur que quelques-uns se faisaient écraser par le sabot des chevaux, alors qu'en gémissant ils embrassaient la terre; ils ne croyaient pas que Dieu, que la ville bienheureuse les avait abandonnés; avec Juda Levita, ils s'écriaient: "Sion, as-tu oublié tes malheureux enfants qui gémissent dans l'esclavage?"

Ils attendaient que leur Seigneur, de sa droite puissante, relevât les murailles tombées; ils espéraient qu'un prophète, un élu les ramènerait dans la terre promise, et combien de fois les vit-on, au cours des siècles -- eux à qui l'on reproche de trop s'attacher aux biens de ce monde -- laisser leur maison, leur fortune, pour suivre un messie fallacieux qui s'offrait à les conduire et leur promettait le retour tant espéré! Ils furent milliers, ceux qu'entraînèrent après eux Serenus, Moïse de Crète, Alroï, et qui se laissèrent massacrer en l'attente du jour heureux.

Chez les Talmudistes, ces sentiments d'exaltation populaire, ces mystiques héroïsmes se transformèrent. Les docteurs enseignèrent le rétablissement de l'Empire juif, et, pour que Jérusalem naquît de ses ruines, ils voulurent conserver pur le peuple d'Israël, l'empêcher de se mêler, le pénétrer de cette idée que partout il était exilé, au milieu d'ennemis qui le retenaient captif. Ils disaient à leurs élèves: "Ne cultive pas le sol étranger, tu cultiveras bientôt le tien; ne t'attache à aucune terre, car ainsi tu serais infidèle au souvenir de ta patrie; ne te sou mets à aucun roi, puisque tu n'as de maître que le Seigneur du pays saint, Jéhovah; ne te disperse pas au sein des nations, tu compromettrais ton salut et tu ne verrais pas luire le jour de la résurrection; conserve-toi tel que tu sortis de ta maison, l'heure viendra où tu reverras les collines des aïeux, et ces collines seront alors le centre du monde, du monde qui te sera soumis."

Ainsi, tous ces sentiments divers qui avaient jadis servi à constituer l'hégémonie d'Israël, à maintenir son caractère de peuple, à lui permettre de se développer avec une très puissante et une très haute originalité; toutes ces vertus et tous ces vices qui lui donnèrent ce spécial esprit et cette physionomie nécessaires pour conserver une nation, qui lui permirent d'atteindre sa grandeur, et plus tard de défendre son indépendance avec une farouche

et admirable énergie ; tout cela contribua, quand les Juifs cessèrent de former un Etat, à les enfermer dans le plus complet, le plus absolu isolement.

Cet isolement a fait leur force, affirment quelques apologistes. S'ils veulent dire que grâce à lui les Juifs persistèrent, cela est vrai ; mais si l'on considère les conditions dans lesquelles ils restèrent au rang des peuples, on verra que cet isolement fit leur faiblesse, et qu'ils survécurent, jusqu'aux temps modernes, comme une légion de parias, de persécutés et souvent de martyrs. Du reste, ce n'est pas uniquement à leur réclusion qu'ils durent cette persistance surprenante. Leur exceptionnelle solidarité, due à leurs malheurs, le mutuel appui qu'ils se donnèrent, y fut pour beaucoup ; et, aujourd'hui encore, alors qu'en certains pays ils se mêlent à la vie publique, ayant abandonné leurs dogmes confessionnels, c'est cette solidarité même qui les empêché de se fondre et de disparaître, en leur conférant des apanâges auxquels ils ne sont point indifférents.

Ce souci des intérêts mondains, qui marque un côté du caractère hébraïque, ne fut pas sans action sur la conduite des Juifs, surtout quand ils eurent quitté la Palestine ; et en les dirigeant dans certaines voies, à l'exclusion de tant d'autres, il provoqua contre eux de plus violentes et surtout de plus directes animosités.

L'âme du Juif est double : elle est mystique et elle est positive. Son mysticisme va des théophanies du désert aux rêveries métaphysiques de la Kabbale ; son positivisme, son rationalisme plutôt, se manifeste autant dans les sentences de l'Ecclésiaste que dans les dispositions législatives des rabbins et les controverses dogmatiques des théologiens. Mais si le mysticisme aboutit à un Philon ou à un Spinoza, le rationalisme conduit à l'usurier, au peseur d'or ; il fait naître le négociant avide. Il est vrai que parfois les deux états d'esprit se juxtaposent, et l'Israélite, comme cela est arrivé au Moyen Âge, peut faire deux parts de sa vie : l'une vouée au songe de l'absolu, l'autre au commerce le plus avisé.

[20]

De cet amour des Juifs pour l'or, il ne peut être question ici. S'il s'exagéra au point de devenir, pour cette race, à peu près l'unique moteur des actions, s'il engendra un antisémitisme très violent et très âpre, il n'en peut être considéré comme une des causes générales. Il fut, au contraire, le résultat de ces causes mêmes, et nous verrons que c'est en partie l'exclusivisme, le persistant patriotisme et l'orgueil d'Israël, qui le poussèrent à devenir l'usurier haï du monde entier.

En effet, toutes ces causes que nous venons d'énumérer, si elles sont générales, ne sont pas uniques. Je les ai appelées générales, parce qu'elles dépendent d'un élément fixe : le Juif. Toutefois, le Juif n'est qu'un des facteurs de l'antisémitisme ; il le provoque par sa présence, mais il n'est pas seul à le déterminer. Des nations parmi lesquelles ont vécu les Israélites, des mœurs, des coutumes, de la religion, du gouvernement, de la philosophie même des peuples au milieu desquels se développa Israël, dépendent les caractères particuliers de l'antisémitisme, caractères qui changent avec les âges et les pays.

Nous allons suivre ces modifications et ces différences de l'antisémitisme au cours des âges, jusqu'à notre époque, ainsi nous verrons si, pour quelques pays du moins, les causes générales que j'ai tenté de déduire persistent encore, et si ce n'est pas ailleurs qu'il nous faudra chercher les raisons de l'antisémitisme moderne.

CHAPITRE II

L'ANTI-JUDAÏSME DANS L'ANTIQUITÉ

Les Hyksos. -- Aman. -- L'antisémitisme dans la société antique. -- En Égypte: Manéthon, Chérémon, Lysimaque.--L'antisémitisme à Alexandrie. -- Les Stoïciens: Posidonius, Apollonius, Molo. -- Appion, Josèphe et Philon: le Traité contre les Juifs, le *Contre Appion* et la *Légation à Caius*. --Les Juifs à Rome. -- L'antisémitisme romain. -- Cicéron élève d'Appion et le *Pro Flacco*.. -- Perse, Ovide et Pétrone. -- Pline, Suétone et Juvénal. -- Sénèque et les Stoïciens. -- Mesures gouvernementales. -- L'antisémitisme à Antioche et en Ionie. -- Antisémitisme et antichristianisme.

Les antisémites modernes, qui se cherchent des aïeux, n'hésitent pas à reporter aux temps de l'antique Égypte les premières manifestations contre les Juifs. Ils se servent volontiers, pour cela, d'un passage de la Genèse qui dit: "Les Égyptiens ne pouvaient pas manger avec les Hébreux, parce que c'est à leurs yeux une abomination"¹ et de quelques versets de l'Exode², entre autres ceux-ci: "Voilà les enfants d'Israël qui forment un peuple plus nombreux et plus puissant que nous. Allons, montrons-nous habiles à son égard, empêchons qu'il ne s'accroisse."

Il est certain que les fils de Jacob, entrés dans la terre de Goshèn sous le pharaon pasteur Aphobis, furent regardés par les Égyptiens avec autant de mépris que les Hyksos, leurs frères, ceux que les textes hiéroglyphiques appellent les *lépreux* et qui sont nommés *plaie* et *peste* par quelques inscriptions³. Ils arrivèrent au moment précis où se manifestait contre les envahisseurs asiatiques, haïs à cause de leurs cruautés, un très vivace sentiment national, qui devait aboutir à la guerre de l'indépendance, à la victoire définitive d'Ahmos I^{er} et à l'asservissement des Hébreux. Toutefois, et à moins d'être le plus farouche des anti-Juifs, on ne peut voir dans ces turbulences lointaines que les incidents d'une lutte entre conquérants et conquis.

Il n'y a antisémitisme réel que lorsque les Juifs, abandonnant leur patrie, s'installent en colons dans des pays étrangers et se trouvent en contact avec des peuples autochtones ou établis de longue date, [22] peuples de mœurs, de race et de religion opposées à celles des Hébreux. Dès lors, et les antisémites n'ont pas manqué de le faire d'ailleurs, il faudrait voir l'initial antisémitisme dans l'histoire d'Aman et de Mardochée. Cette conception serait plus

1. Genèse, XLIII, 32.

22. Exode I, 89, 10.

3. Inscription d'Aahmés, chef des nautoniers, citée par LEDRAIN *Hist. du peuple d'Israël*, I, p. 53

juste. Bien qu'il soit difficile de s'appuyer sur la réalité historique du livre d'Esther, il est bon de faire remarquer que l'auteur du livre met dans la bouche d'Aman quelques-uns des griefs qu'invoqueront plus tard Tacite et les écrivains latins : "Il y a, dit Aman au roi, dans toutes les provinces du royaume, un peuple dispersé et *à part parmi les peuples*, ayant des lois *différentes de celles de tous les peuples* et *n'observant pas les lois du roi*¹." Les pamphlétaires du Moyen Âge, ceux du XVI^e et du XVII^e siècle, ceux de notre temps ne diront pas autre chose ; et si l'histoire d'Aman est apocryphe, ce qui est infiniment probable, il est incontestable que l'auteur du livre d'Esther a démêlé fort habilement quelques-unes des causes qui, pendant de longs siècles, vouèrent les Juifs à la haine des nations.

Mais il nous faut venir aux temps de l'expansion des Juifs à l'étranger pour pouvoir observer avec certitude cette hostilité qui se manifesta contre eux, et que l'on a nommée de nos jours, par un singulier abus des mots, l'antisémitisme.

* * *

Certaines traditions rapportent à l'époque de la première captivité l'entrée des Juifs dans le monde antique. Tandis que Nabou-Koudour-Oussour emmenait en Babylonie une partie du peuple juif, beaucoup d'Israélites, pour échapper au vainqueur, s'enfuyaient en Égypte, en Tripolitaine, et gagnaient les colonies grecques. Les légendes, même, font remonter à cette période la venue des Juifs en Chine et dans l'Inde.

Toutefois, historiquement, l'exode des Juifs à travers le globe commença au IV^e siècle avant notre ère. Dès 331, Alexandre transporta des Juifs à Alexandrie, Ptolémée en envoya en Cyrénaïque, et, à peu près en même temps, Séleucos en conduisit à Antioche. Quand Jésus naquit, les colonies juives étaient partout florissantes, et c'est parmi elles que le christianisme recruta ses premiers adhérents. Il y en avait en Égypte, en Phénicie, en Syrie, en Céléryrie, en Pamphylie, en Cilicie et jusqu'en Bithynie. En Europe, ils s'étaient installés en Thessalie, en Béotie, en Macédoine, dans l'Attique et le Péloponnèse. On en trouvait dans les Grandes-Iles, dans l'Eubée, en Crète, à Chypre et à Rome. "Il n'est pas aisé, disait Strabon, de trouver un endroit sur la terre qui n'ait reçu cette race."

Pourquoi, dans toutes ces contrées, dans toutes ces villes, les Juifs furent-ils haïs ? Parce que jamais ils n'entrèrent dans les cités comme citoyens, mais comme privilégiés. Ils voulaient avant tout, quoique ayant abandonné la Palestine, rester Juifs, et leur patrie était toujours Jérusalem, c'est-à-dire la seule ville où l'on pouvait adorer Dieu et sacrifier à son temple. Ils formaient partout des sortes de [23] républiques, reliées à la Judée et à Jérusalem, et de partout ils envoyaient de l'argent, payant au grand-prêtre un impôt spécial, le didrachme, pour l'entretien du temple.

De plus, ils se séparaient des habitants par leurs rites et leurs coutumes ; ils considéraient comme impur le sol des peuples étrangers et cherchaient dans chaque ville à se constituer une sorte de territoire sacré. Ils habitaient à part, dans des quartiers spéciaux, s'enfermant eux-mêmes, vivant isolés, s'administrant en vertu de privilèges dont ils étaient

1. *Esther*, III, 8.

jaloux et qui excitaient l'envie de ceux qui les entouraient. Ils se mariaient entre eux et ne recevaient personne chez eux, craignant les souillures. Le mystère dont ils s'entouraient excitait la curiosité et en même temps l'aversion. Leurs rites paraissaient étranges et on les en raillait; comme on les ignorait, on les dénaturait et on les calomniait.

A Alexandrie, ils étaient très nombreux. D'après Philon¹, Alexandrie était divisée en cinq quartiers. Deux étaient habités par les Juifs. Les droits que leur accorda César, et qu'ils gardaient précieusement étaient gravés sur une colonne. Ils avaient un sénat s'occupant exclusivement des affaires juives et étaient jugés par un ethnarque. Armateurs, commerçants, agriculteurs, la majorité étaient riches; la somptuosité de leurs monuments et de leur synagogue en témoignait. Les Ptolémées leur donnèrent la charge de fermier des impôts; ce fut une des causes de la haine du peuple contre eux. En outre, ils avaient obtenu le monopole de la navigation sur le Nil, l'entreprise des blés et l'approvisionnement d'Alexandrie, et ils étendaient leur trafic à toutes les provinces du littoral méditerranéen. Ils acquirent ainsi de grandes richesses; dès lors apparut *l'Invidia auri Judaici*, et la colère contre ces étranges accapareurs, formant une nation dans la nation, grandit. Des mouvements populaires s'ensuivirent; souvent on assaillit les Juifs, et Germanicus, entre autres, eut de la peine à les défendre.

Les Égyptiens se vengeaient d'eux par des railleries cruelles, sur leurs coutumes religieuses, sur leur horreur du porc. Ils promenèrent une fois dans la ville un fou, Carabas, orné d'un diadème de papyrus vêtu d'une robe royale, et le saluèrent du nom de roi des Juifs.

Dès les premiers Ptolémées, sous Philadelphie, le grand-prêtre du temple d'Héliopolis, Manéthon, donna aux Juifs une haine populaire; il tenait les Juifs pour les descendants des Hyksos usurpateurs, et disait qu'ils furent chassés, tribu de lépreux, pour leurs sacrilèges et leur impiété. Chérémon et Lisymaque répétèrent ces fables.

Mais les Juifs ne furent pas seulement en butte à l'animosité populaire; ils eurent contre eux les Stoïciens et les Sophistes. Les Juifs, par leur prosélytisme, gênaient les Stoïciens; il y avait lutte d'influence entre eux, et malgré la communauté de leur croyance à l'unité divine, ils étaient opposés les uns aux autres. Les Stoïciens accusaient les Juifs d'irréligion; il est vrai de dire qu'ils connaissaient fort mal la religion juive, si nous nous en rapportons aux dires de Posidonius et d'Apollonius Molon. Les Juifs, disent-ils, refusent d'adorer les dieux; ils ne consentent même pas à s'incliner devant la divinité impériale. Ils ont dans leur sanctuaire une tête d'âne et lui rendent des honneurs; [24] ils sont anthropophages: tous les ans ils engraisent un homme, ils le sacrifient dans un bois, se partagent sa chair, et, sur elle, font serment de haïr les étrangers. "Les Juifs, dit Apollonius Molon, sont ennemis de tous les peuples; ils n'ont rien inventé d'utile et ils sont brutaux." Et Posidonius ajoutait: "Ils sont les plus méchants de tous les hommes."

Autant que les Stoïciens, les Sophistes détestaient les Juifs. Mais les causes de leur haine n'étaient plus religieuses; elles étaient plutôt d'ordre littéraire, si je puis dire. Depuis Ptolémée Philadelphie jusqu'au milieu du III^e siècle, les Juifs alexandrins, dans le but de

1. *In Flaccum.*

soutenir et de fortifier leur propagande, se livrèrent à un extraordinaire travail de falsification des textes propres à devenir un appui pour leur cause. Des vers d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de prétendus oracles d'Orphée conservés dans Aristobule et les *Stromata* de Clément d'Alexandrie, célébraient ainsi le seul Dieu et le sabbat. Des historiens étaient falsifiés. Bien plus, on leur attribuait des œuvres entières, et c'est ainsi que l'on mit sous le nom d'Hécateé d'Abdère une *Histoire des Juifs*. La plus importante de ces inventions fut celle des oracles sybillins, fabriqués de toutes pièces par les Juifs alexandrins, et qui annonçaient les temps futurs où adviendrait le règne du Dieu unique. Ils trouvèrent là toutefois des imitateurs; car si la sybille commença à parler au II^e siècle avant Jésus, les premiers chrétiens la firent parler aussi. Les Juifs prétendirent même ramener à eux la littérature et la philosophie grecques. Dans un commentaire sur le Pentateuque que nous a conservé Eusèbe¹, Aristobule s'efforçait à démontrer comment Platon et Aristote avaient trouvé leurs idées métaphysiques et éthiques dans une vieille traduction grecque du Pentateuque.

Cette façon de procéder avec leur littérature et leur philosophie irritait profondément les Grecs, qui, de leur côté, par vengeance, propageaient sur les Juifs les fantaisies désobligeantes de Manéthon, et, de plus, assimilaient leurs légendes aux récits bibliques, à la grande fureur des Juifs; ainsi la confusion des langues et le mythe de Zeus enlevant aux animaux leur langage unique. Les Sophistes, particulièrement froissés de la conduite des Juifs, parlaient contre eux dans leur enseignement. Un d'entre eux même, Appion, écrivit un *Traité contre les Juifs*. Cet Appion était un singulier personnage: menteur et bavard plus qu'il n'était permis à un rhéteur de l'être, bouffi de vanité, à tel point que Tibère l'avait appelé *Cymbalum mundi*. Ses hâbleries étaient célèbres: il affirmait, dit Pline, avoir évoqué Homère au moyen d'herbes magiques.

Appion répétait, dans son *Traité contre les Juifs*, les fables de Manéthon qu'avaient déjà redites Cheremon et Lysimaque; il y ajoutait ce qu'avaient dit Posidonius et Apolionius Molon. Selon lui, Moïse n'était "qu'un séducteur et un enchanteur", et ses lois n'avaient "rien que de méchant et de dangereux²". Quant au sabbat, les Juifs l'appelaient ainsi à cause d'une maladie, sorte d'ulcère, dont ils furent affligés [25] dans le désert, maladie que les Égyptiens appelaient *sabbatosim*, c'est-à-dire douleur des aines.

Philon et Flavius Josèphe prirent la défense des Juifs et combattirent les sophistes et Appion. Dans le *Contre Appion*, Josèphe est très dur pour son adversaire: "Appion, dit-il, a une stupidité d'âne et une impudence de chien, qui est un des dieux de sa nation." Quant à Philon, s'il parle d'Appion dans la *Légation à Caius*, c'est qu'Appion avait été envoyé à Rome pour combattre les Juifs devant Caligula, et, au reste, il préfère s'attaquer aux Sophistes en général. Dans son *Traité de l'Agriculture*, il fait d'eux un portrait fort noir et insinue que Moïse a comparé les Sophistes à des porcs. Malgré cela, dans ses autres écrits, il

1. *Préparation évangélique*.

2. JOSEPHÉ, *Contre Appion*, I, II, ch. VI.

recommande à ses coreligionnaires de ne point les irriter, pour ne pas provoquer d'émeutes, et d'attendre patiemment leur châtement, qui arrivera le jour où l'Empire juif, celui du salut, sera établi sur le globe.

On n'écoutait pas les injonctions de Philon, et souvent l'exaspération de part et d'autre fut telle que de terribles séditions éclatèrent à Alexandrie, séditions marquées par le massacre des Juifs qui, d'ailleurs, se défendaient avec vigueur¹.

* * *

A Rome, les Juifs fondèrent une colonie puissante et riche, aux premières années de l'ère chrétienne. Ils étaient venus dans la cité vers 139 (avant J.-C.), sous le consulat de Popilius Lænus et de Caius Calpurnius, s'il faut en croire Valère Maxime². Ce qui est certain, c'est qu'en 160 avant J.-C. arriva à Rome une ambassade de Judas Macchabée, pour conclure avec la République un traité d'alliance contre les Syriens; en 143 et en 139, autres ambassades³. Des ce moment, des Juifs durent s'établir à Rome. Sous Pompée, ils vinrent en nombre, et en 58 leur agglomération était déjà considérable. Très turbulents, très redoutables, ils jouèrent un rôle politique important. César s'appuya sur eux pendant les guerres civiles et les combla de faveurs; ils les exempta même du service militaire. Sous Auguste, on fit retarder pour eux les distributions gratuites de blé quand elles tombaient un samedi. L'Empereur leur donna le droit de recueillir la didrachme pour l'envoyer en Palestine, et il fonda au temple de Jérusalem un sacrifice perpétuel d'un taureau et de deux agneaux. Quand Tibère prit l'Empire, les Juifs étaient 20.000 à Rome, organisés en collèges et en *sodalitates*.

Excepté les Juifs de grandes familles comme les Hérode et les Agrippa, qui se mêlaient à la vie publique, la masse juive vivait très retirée. Le plus grand nombre habitaient dans la partie la plus sale et aussi la plus commerçante de Rome: le Transtévère. On les voyait près la via Portuensis, l'Emporium et le grand Cirque; au champ de Mars et dans Subure; hors la porte Capène; au bord du ruisseau d'Égérie et proche le bois sacré. Ils faisaient du petit négoce et de la brocante [26] ceux de la porte Capène disaient la bonne aventure. Le Juif du ghetto est déjà là.

Les mêmes causes qui avaient agi à Alexandrie agirent à Rome. Là aussi les excessifs privilèges des Juifs, les richesses de quelques-uns d'entre eux, comme leur luxe inouï et leur ostentation, provoquèrent la haine du peuple. Cependant, d'autres raisons aggravèrent ces dissentiments, raisons plus profondes et plus importantes, car elles étaient des raisons religieuses; et on peut même affirmer, quelque étrange que cela paraisse, que le motif de l'antijudaïsme romain fut un motif religieux.

1. PHILON, *In Flaccum*.

2. Valère Maxime, I, 3, 2.

3. I. Machab VIII, 11, 17-32; XII, 1-3; XIV, 16-19, 24. - JOSEPHE, *Antiquités judaïques*, XII, 10; XIII, 5. 7, 9. - *Mai*, *Script. vet.*, t. III, 3^e partie, P. 9, 98.

La religion romaine ne ressemblait en rien au polythéisme admirable et profondément symbolique des Grecs. Elle était moins mythique que rituelle, elle consistait en coutumes intimement liées, non seulement à la vie de tous les jours, mais encore aux différents actes de la vie publique. Rome faisait corps avec ses dieux, sa grandeur semblait liée à l'observance rigoureuse des pratiques de la religion nationale; sa gloire était attachée à la piété de ses citoyens, et il semble même que le Romain ait eu, comme le Juif, cette notion d'un pacte intervenu entre les divinités et lui, pacte qui devait être de part et d'autre scrupuleusement exécuté. Quoi qu'il en soit, le Romain était toujours en face de ses dieux; il ne quittait son foyer, où ils habitaient, que pour les retrouver au Forum, sur les voies publiques, au sénat et aux camps même, où ils veillaient sur la puissance de Rome. En tout temps, en toute occasion, on sacrifiait; les guerriers et les diplomates se guidaient d'après les augures, et toute magistrature, civile ou militaire, tenait du sacerdoce, car le magistrat ne pouvait remplir sa charge que s'il connaissait les rites et les observances du culte.

C'est ce culte qui, durant des siècles, soutint la République et l'Empire, et les prescriptions en furent jalousement gardées; quand elles s'altérèrent, quand les traditions s'adultérèrent, quand les règles furent violées, Rome vit pâlir sa gloire et son agonie commença.

Aussi la religion romaine se conserva-t-elle longtemps sans altérations. Certes, Rome connut les cultes étrangers; elle vit les adorateurs d'Isis et d'Osiris, ceux de la grande Mère et ceux de Sabazios; mais si elle admit ces dieux dans son Panthéon, elle ne leur donna pas place dans la religion nationale. Tous ces Orientaux étaient tolérés, on permettait aux citoyens d'en pratiquer les superstitions, à la condition qu'elles ne fussent pas nuisibles; et quand Rome s'aperçut qu'une foi nouvelle pouvait pervertir l'esprit romain, elle fut sans pitié: ainsi lors de la conspiration des Bacchantes ou de l'expulsion des prêtres égyptiens. Rome se gardait de l'esprit étranger; elle craignait les affiliations aux sociétés religieuses; elle redoutait même les philosophes grecs et le sénat, en 161, sur le rapport du préteur Marcus Pomponius, leur interdit l'accès de la ville.

Dès lors, on peut comprendre les sentiments des Romains vis-à-vis des Juifs. Grecs, Asiates, Égyptiens, Germains ou Gaulois, s'ils amenaient avec eux leurs rites et leurs croyances, ne faisaient pas de difficultés pour s'incliner devant le Mars du Palatin et même devant Jupiter Latiaris. Ils se conformaient aux exigences de la cité, à ses mœurs religieuses, jusqu'à un certain point; en tout cas, ils ne s'opposaient pas à elles. Il en était autrement des Juifs. Ils apportaient une [27] religion aussi rigide, aussi ritualiste, aussi intolérante que la religion romaine. Leur adoration de Iahvé excluait toute autre adoration; aussi refusaient-ils le serment aux aigles, l'aigle étant le *numen* de la légion, et par là ils choquaient les autres citoyens. Comme leur foi religieuse se confondait avec l'observance de certaines lois sociales, cette foi, par son adoption, devait entraîner un changement dans l'ordre social. Ainsi inquiétait-elle les Romains en s'établissant chez eux car les Juifs étaient très préoccupés de faire des prosélytes.

L'esprit prosélytique des Juifs est attesté par tous les historiens, et Philon a eu raison de dire: "Nos coutumes gagnent et convertissent à elles les barbares et les Hellènes, le

continent et les îles, l'Orient et l'Occident, l'Europe et l'Asie, la terre entière d'un bout à l'autre."

D'ailleurs, les peuples antiques, à leur déclin, étaient profondément séduits par le Judaïsme, par son dogme de l'unité divine, par sa morale; beaucoup aussi d'entre les pauvres gens étaient attirés par les privilèges accordés aux Juifs. Ces prosélytes étaient divisés en deux grandes catégories; les prosélytes de la justice, qui acceptaient même la circoncision et entraient ainsi dans la société juive, devenant étrangers à leur famille; et les prosélytes de la porte, qui, sans se soumettre aux pratiques nécessaires pour entrer dans la communauté, se groupaient néanmoins autour d'elle.

Cet embauchage, qui se faisait par persuasion et parfois par violence, les Juifs riches convertissant leurs esclaves, devait provoquer une réaction. Ce fut cette cause capitale qui, jointe aux causes secondaires dont j'ai parlé: les richesses des Juifs, leur importance politique, leur situation privilégiée, amena les manifestations antijudaïques à Rome. La plupart des écrivains latins et grecs, depuis Cicéron, témoignent de cet état d'esprit.

Cicéron, qui avait été l'élève d'Apollonius Molon, avait hérité de ses préjugés; il trouva les Juifs sur son chemin: ils étaient du parti populaire contre le parti du sénat, auquel il appartenait. Il les redouta, et, par certains passages du *Pro Flacco*, nous voyons qu'il osait à peine parler d'eux, tant ils étaient nombreux autour de lui et sur la place publique. Néanmoins, un jour il éclate: "Il faut combattre leurs superstitions barbares", dit-il: il les accuse d'être une nation "portée au soupçon et à la calomnie", et il ajoute qu'ils "montrent du mépris pour les splendeurs de la puissance romaine¹". Ils étaient, selon lui, à craindre, ces hommes qui, se détachant de Rome, tournaient les yeux vers la cité lointaine, cette Jérusalem, et la soutenaient des deniers qu'ils tiraient de la République. En outre, il leur reprochait de gagner les citoyens aux rites sabbatiques.

C'est cette dernière accusation qui revient le plus souvent dans les écrits des polémistes, des poètes et des historiens; de plus, cette religion juive, qui charmait ceux qui en avaient pénétré l'essence, rebutait les autres, ceux qui la connaissaient mal et la regardaient comme un amas de rites absurdes et tristes. Les Juifs ne sont qu'une nation superstitieuse [28], dit Perse²; leur sabbat est un jour lugubre, ajoute Ovide³; ils adorent le porc et l'âne, affirme Pétrone⁴.

Tacite, si renseigné, répète sur le Judaïsme les fables de Manéthon et de Posidonius. Les Juifs, dit-il, descendent des lépreux, ils honorent la tête d'âne, ils ont des rites infâmes. Puis il précise ses accusations, et ce sont celles des nationalistes, si je puis dire: "Tous ceux qui embrassent leur culte, affirme-t-il, se font circoncire, et la première instruction qu'ils reçoivent est de mépriser les dieux, d'abjurer la patrie, d'oublier père, mère et enfants. " Et il s'irrite en disant: "Les Juifs considèrent comme profane tout ce qui chez nous est considéré comme sacré⁵." Suétone et Juvénal redisent la même chose; c'est le reproche capital: "Ils

1. *Pro Flacco*

2. *Sat.*, V.

3. *Art d'aimer*, I, 75, 76.

4. *Fragment poét.*

5. TACITE, *Histoires*, V, 4, 5.

ont un culte particulier, des lois particulières; ils méprisent les lois romaines¹." Et c'est encore le grief de Pline: "Ils dédaignent les dieux²." C'est celui de Sénèque; mais, chez le philosophe, d'autres motifs interviennent.

Sénèque, Stoïcien, était en rivalité avec les Juifs, comme l'avaient été les Stoïciens à Alexandrie. Il leur reprochait moins leur mépris des dieux que leur prosélytisme, qui entravait la propagation de la doctrine stoïcienne. Aussi exhale-t-il sa colère: "Les Romains, dit-il avec tristesse, ont adopté le sabbat³." Et parlant des Juifs: "Cette abominable nation, conclut-il, est parvenue à répandre ses usâges dans le monde entier; les vaincus ont donné des lois aux vainqueurs⁴."

La République et l'Empire pensèrent, comme Sénèque: l'une et l'autre, à plusieurs reprises, prirent des mesures pour arrêter le prosélytisme juif. En l'an 22, un sénatus-consulte fut rendu, sous Tibère contre les superstitions égyptiennes et judaïques; et quatre mille Juifs, nous dit Tacite, furent transportés en Sardaigne. Caligula leur infligea des vexations; il encouragea les agissements de Flaccus en Égypte, et Flaccus, soutenu par l'Empereur, enleva aux Juifs les privilèges que leur avait accordés César; il leur ravit leur synagogue et décréta qu'on les pouvait traiter comme les habitants d'une ville prise. Domitien frappa d'un impôt les Juifs et ceux qui menaient une vie judaïque, espérant par l'application d'une taxe arrêter les conversions, et Antonin le Pieux interdit aux Juifs de circoncrire d'autres que leurs fils.

Et l'antijudaïsme ne se manifesta pas seulement à Rome et à Alexandrie; partout où il y eut des Juifs on le vit se produire: à Antioche, où on en fit de grands massacres; dans la Lybie pentapolitaine, où, sous Vespasien, le gouverneur Catullus excita la population contre eux; en Ionie où, sous Auguste, les villes grecques s'entendirent pour obliger les Juifs, soit à renier leur foi, soit à supporter à eux seuls les charges publiques.

Mais il est impossible de parler des persécutions juives sans parler [29] des persécutions chrétiennes. Longtemps Juifs et chrétiens, ces frères ennemis, furent unis dans le même mépris, et les mêmes causes qui avaient fait haïr les Juifs firent haïr les chrétiens. Les disciples du Nazaréen apportaient dans le monde antique les mêmes principes de mort. Si les Juifs disaient de délaisser les dieux, d'abandonner époux et père et enfant et femme pour venir à Jéhovah, Jésus disait aussi: "Je ne suis pas venu unir, mais séparer." Les chrétiens, pas plus que les Juifs, ne s'inclinaient devant l'aigle, pas plus qu'eux ils ne se prosternaient devant les idoles. Comme les Juifs, les chrétiens connaissaient une autre patrie que Rome, comme eux ils oubliaient leurs devoirs civiques plutôt que leurs devoirs religieux.

Aussi, aux premières années de l'ère chrétienne, on englobait la Synagogue et l'Église naissante dans la même réprobation. En même temps qu'on chassait de Rome quelques Juifs, on expulsait un certain "*chrestus*"⁵ et ses partisans. Ils se chargèrent mutuellement de

1. JUVENAL, *Sat.* XIV, 96, 104.

2. *Hist. nat.*, XIII, 4.

3. *Épître* XCV.

4. *De la Superstition* Fragm. XXXVI.

5. SÜETONE, *Claude*. 25

démontrer aux hommes qu'on ne les devait pas confondre ; et à peine le christianisme se put-il faire entendre qu'il rejeta à son tour la descendance d'Abraham.

[30]

CHAPITRE III

L'ANTI-JUDAÏSME DANS L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE, DEPUIS LA FONDATION DE L'ÉGLISE JUSQU'À CONSTANTIN

L'Église et la Synagogue. -- Les privilèges juifs et les premiers chrétiens. -- L'hostilité juive. -- Le patriotisme judaïque. -- Le prosélytisme chrétien et les rabbins. -- Attaques contre le christianisme. -- Les apostats et les malédictions. -- Étienne et Jacques. -- Les influences juives combattues. -- Pagano-christianisme et judéo-christianisme. -- Pierre et Paul. -- Les hérésies judaïsantes. -- Les Ébionites, les Elkasaites, les Nazaréens, les Quartodécimans. -- La gnose et l'Alexandrisme juif. -- Simon le Magicien, les Nicolaïtes et Cérinthe. -- Les premiers écrits apostoliques et les tendances des judaïsants. -- Les Épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens, les Pastorales, la II^e Épître de Pierre, l'Épître de Jude. l'Apocalypse. -- La Didachê, l'Épître à Barnabé, les sept Épîtres d'Ignace d'Antioche. -- Les Apologistes chrétiens et l'exégèse juive. -- La lettre à Diognète. -- Le testament des douze Patriarches. -- Justin et le *Dialogue avec Tryphon*. -- Ariston de Pella et le Dialogue de Jason avec Papiscus. -- L'expansion chrétienne et le prosélytisme juif. -- Les rivalités et les haines; les persécutions; l'affaire de Polycarpe. -- Les polémiques. -- La Bible, les Septante, la version d'Aquila et ses Hexaples. -- Origène et le rabbin Simlaï. -- Abbahu de Césarée et le médecin Jacob le Minéen. -- Le "Contre Celse" et les railleries juives. -- L'antijudaïsme théologique. -- Tertullien et le *De adversus Judaeos*. -- Cyprien et les trois livres contre les Juifs. -- Minucius Felix, Commodien et Lactance. -- Constantin et le triomphe de l'Église.

L'Église est fille de la Synagogue; elle est née d'elle; grâce à elle, elle s'est développée, elle a grandi à l'ombre du temple, et, à peine vagissante, elle s'est opposée à sa mère; ce qui était naturel, car des principes trop dissemblables les séparaient.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, aux âges apostoliques, les communautés chrétiennes sortirent des communautés juives, comme une colonie d'abeilles essaimant de la ruche; elles s'implantèrent sur le même sol.

Jésus n'était pas né que les Juifs avaient bâti leurs maisons de prière dans les villes de l'Orient et de l'Occident; et nous avons déjà vu leur expansion en Asie Mineure, en Égypte,

dans la Cyrénaïque, à Rome, [31] en Grèce, en Espagne. Par leur incessant prosélytisme, par leurs prédications, par l'ascendant moral qu'ils exercèrent sur les peuples au milieu desquels ils vivaient, ils frayèrent la voie au christianisme. Certes, déjà et avant eux, les philosophes étaient arrivés à la conception du Dieu unique, mais l'enseignement des philosophes était restreint; il n'était pas accessible au menu peuple, à la catégorie des humbles que les métaphysiciens dédaignaient plutôt. Les Juifs parlèrent aux petits, aux faibles; ils firent germer dans leur âme des idées qui leur avaient été jusqu'alors étrangères. Ils portaient avec eux l'esprit des prophètes, l'esprit de fraternité, de pitié et de révolte aussi, cet esprit qui fit la pitoyable et farouche colère des Jérémie et des Isaïe, et qui aboutit à la douceur tendre d'Hillel, cet esprit qui inspira Jésus.

Toute cette immense classe des prosélytes de la Porte, conquise par les Juifs, cette foule des craignant Dieu, était prête à recevoir la doctrine plus large et plus humanitaire de Jésus, cette doctrine que dès l'origine, l'Église universelle s'appliqua à adultérer, à détourner de son sens. Ces convertis, dont, au premier siècle avant Jésus, le nombre s'accroissait sans cesse, n'avaient pas les préjugés nationaux d'Israël; ils judaïsaient, mais leurs yeux n'étaient pas tournés vers Jérusalem et l'on peut dire même que le patriotisme exalté des Juifs arrêtait ou plutôt limitait les conversions. Les Apôtres, ou du moins quelques-uns, séparèrent complètement les préceptes juifs de l'idée restreinte de nationalité; mais ils s'appuyèrent sur l'œuvre juive déjà accomplie et gagnèrent ainsi à eux les âmes de ceux qui avaient reçu la semence judaïque.

Dans les synagogues prêchèrent les Apôtres. Dans les villes où ils arrivaient, ils allaient droit à la maison de prière, et là ils faisaient leur propagande, ils trouvaient leurs premiers auxiliaires; puis, à côté de la communauté juive ils fondaient la communauté chrétienne, augmentant le primitif noyau juif de tous ceux des gentils qu'ils convaincaient.

Sans l'existence des colonies juives, le christianisme aurait eu plus d'entraves; il aurait rencontré, à s'établir, plus de difficultés. Je l'ai dit déjà, les privilèges des Juifs dans la société antique étaient considérables; ils avaient des chartes protectrices leur assurant une libre organisation politique et judiciaire et la facilité de l'exercice de leur culte. Grâce à ces privilèges, les Églises chrétiennes purent se développer. Pendant longtemps les associations des chrétiens ne se différencièrent pas, aux yeux de l'autorité, des associations juives, les distinctions qui existaient entre les deux religions n'étant pas connues du pouvoir romain. Le christianisme était considéré comme une secte juive, aussi bénéficiait-il des mêmes avantâges; il fut non seulement toléré, mais, d'une façon indirecte, protégé par les administrateurs impériaux.

Ainsi donc, d'un côté, et involontairement, les Juifs furent les inconscients auxiliaires du christianisme, tandis que d'autre part ils furent ses ennemis; d'autant plus ses ennemis que les causes d'inimitié étaient nombreuses. On sait que Jésus et sa doctrine recrutèrent leurs premiers adhérents parmi ces provinciaux galiléens si méprisés des hiérosolymites, parce qu'ils avaient subi, plus que tous autres, les influences étrangères. Que peut-il venir de bon de Nazareth?, disait-on. Ces petites gens de Galilée, quoique très attachés aux coutumes et aux rites judaïques, -- à ce point qu'ils étaient plus rigoristes peut-être que [32] les Jérusalémites, -- étaient ignorants de la loi, et, comme tels, ils étaient dédaignés par les

docteurs orgueilleux de la Judée. Cette déconsidération tomba sur les premiers disciples de Jésus, dont quelques-uns d'ailleurs appartenaient à des classes détestées, celle des publicains, par exemple.

Néanmoins, cette origine des chrétiens primitifs, si elle leur valait la déconsidération des Juifs, n'allait pas jusqu'à exciter leur haine ; il fallut à cela des causes plus graves, dont une des premières fut le patriotisme juif.

Le christianisme arrivait en effet, ou tout au moins commençait à se développer, au moment où la nationalité judaïque tentait de s'arracher au joug de Rome. Offensés dans leur sentiment religieux, malmenés par l'administration romaine, les Juifs sentaient s'accroître leur désir de liberté, et leur animosité contre Rome. Des bandes de zéloteurs et de sicaires parcouraient les montagnes de Judée, entraînaient dans les villages et se vengeaient de Rome sur ceux même de leurs frères qui s'inclinaient sous la domination impériale. Or, si les zéloteurs et les sicaires frappaient les Sadducéens à cause de leurs complaisances pour les procurateurs romains, ils ne pouvaient ménager les disciples de celui à qui l'on prêtait cette parole: "Rendez à César ce qui est à César."

Absorbés dans l'attente du prochain règne messianique, les chrétiens de ce temps-là -- je parle des judéo-chrétiens -- étaient des "*sans patrie*"; ils ne sentaient plus leur âme s'émouvoir à l'idée de la Judée libre. Si quelques-uns, comme le voyant de l'Apocalypse, avaient horreur de Rome, ils n'avaient pas au même degré la passion de cette Jérusalem captive que les zéloteurs voulaient délivrer: ils étaient des antipatriotes.

Lorsque la Galilée tout entière se souleva à l'appel de Jean de Gischala, ils se tinrent cois; et quand les Jérusalémites eurent triomphé de Cestius Gallus, les judéo-chrétiens, se désintéressant de l'issue de cette suprême lutte, s'enfuirent de Jérusalem, passèrent le Jourdain et se réfugièrent à Pella. Aux derniers combats que Bar Giora, Jean de Gischala et leurs fidèles livrèrent à la puissance romaine, aux légions aguerries de Vespasien et de Titus, les disciples de Jésus ne prirent pas part; et quand Sion s'écroula dans les flammes, ensevelissant sous ses ruines la nation d'Israël, aucun chrétien ne trouva la mort dans les décombres.

On comprend dès lors comment, dans ces temps exaltés, avant, pendant et après l'insurrection, pouvaient être traités ceux, judéo et pagano-chrétiens, qui disaient avec saint Paul: "Il faut se soumettre à l'autorité de Rome." Néanmoins, à ces fureurs de patriotes que soulevait l'Église naissante, d'autres venaient se joindre: les colères des rabbins contre le prosélytisme chrétien.

A l'origine, les relations des judéo-chrétiens et des Juifs furent assez cordiales. Les partisans des Apôtres et les Apôtres eux-mêmes reconnaissaient la sainteté de l'ancienne loi; ils pratiquaient les rites du Judaïsme et n'avaient pas encore placé le culte de Jésus à côté de celui du Dieu un. A mesure que se forma le dogme de la divinité du Christ, le fossé se creusa entre l'Église et la Synagogue. Le Judaïsme ne pouvait admettre la divinisation d'un homme: reconnaître quelqu'un [33] comme fils de Dieu, c'était blasphémer; et comme les judéo-chrétiens n'avaient pas abandonné la communauté juive, ils étaient soumis à sa discipline. C'est ce qui explique les flagellations des Apôtres et de nouveaux convertis, la lapidation d'Étienne et la décapitation de l'Apôtre Jacques.

Après la prise de Jérusalem, après cette tempête qui laissa la Judée dépeuplée, les meilleurs de ses enfants ayant péri dans les combats, ou dans les cirques où ils furent livrés aux bêtes, ou dans les mines de plomb d'Égypte, pendant cette troisième captivité que les Juifs appelèrent l'exil romain, les rapports des judéo-chrétiens et des Juifs se tendirent davantage encore. La patrie morte, Israël, se groupait autour de ses docteurs. Jabné, où le Sanhédrin était réuni, remplaçait Sion sans la faire oublier, et les vaincus s'attachaient plus étroitement encore à la Loi que commentaient les Sages.

Désormais, ceux qui attaquaient cette Loi, devenue le plus cher patrimoine du Juif, devaient être considérés par lui comme des ennemis plus redoutables encore que ne l'avaient été les Romains. Les docteurs combattirent donc la doctrine chrétienne qui faisaient des prosélytes dans leur troupeau, et leur attitude explique les âpres paroles que les Évangélistes mettent en la bouche de Jésus contre les pharisiens. Ces docteurs -- ces *Tanaïm* -- défendaient cependant leur foi religieuse; ils agissaient comme agissent tous les soutiens des religions et des gouvernements consacrés vis-à-vis de ceux qui veulent leur donner assaut, et ils se conduisaient avec aussi peu de logique et d'intelligence. "Les Évangiles doivent être brûlés, dit le rabbin Tarphon, car le paganisme est moins dangereux pour la foi judaïque que les sectes judéo-chrétiennes. J'aimerais mieux chercher un refuge dans un temple païen que dans une assemblée judéo-chrétienne." Il n'était pas le seul à penser ainsi, et tous les rabbins comprenaient en quel danger le judéo-christianisme mettait le judaïsme. Aussi n'était-ce pas à ceux qui prêchaient aux gentils qu'ils firent sentir d'abord leur colère, mais à ceux qui venaient chercher les brebis dans leur propre berceau; et s'ils prirent des mesures ce fut contre leurs apostats.

Quelques modernes interprètes du Talmud sont allés chercher dans les discussions et les décisions rabbiniques de cette époque des armes contre les Juifs, les accusant de haine aveuglée tout ce qui ne portait pas le signe d'Israël; mais ils ne paraissent pas avoir porté dans leur recherche toute la science et peut-être toute la bonne foi nécessaires.

Le Sanhédrin de Jabné réglemente les rapports des Juifs et des *minéens*; or, les *minéens* ne sont autres que les judéo-chrétiens, les Juifs considérés comme apostats, comme traîtres à leur Dieu et à la loi. Ce sont eux qui sont déclarés inférieurs aux Samaritains et aux gentils; c'est avec eux que sont interdits tous rapports. Plus tard seulement, beaucoup plus tard, ces interdictions s'appliquèrent à la généralité des chrétiens lorsque les chrétiens devinrent les persécuteurs, de même que quelques-uns exaltés par les souffrances et les humiliations, leur appliquèrent ce qui dans le Talmud était dit des *Goïm*, c'est-à-dire de ces Hellènes de Césarée et de Palestine, en lutte perpétuelle contre les Juifs.

A l'origine, toutes les défenses talmudiques visent les judéo-chrétiens. Les *Tanaïm* voulaient préserver leurs fidèles de la contagion chrétienne; [34] c'est pour cela que l'on assimila les Évangiles aux livres de magie, et que Samuel le Jeune, sur l'ordre du patriarche Gamaliel, inséra dans les prières journalières une malédiction contre les judéo-chrétiens, *Birkat Haminim*, qui fit dire et fait dire encore à quelques-uns que les Juifs maudissent Jésus trois fois par jour.

Mais pendant que les Juifs cherchaient à se séparer des judéo-chrétiens, le grand mouvement qui emportait l'Église la forçait, de son côté, à repousser loin d'elle le Judaïsme.

Pour conquérir le monde, pour devenir la foi universelle, il fallait que le christianisme délaissât le particularisme juif, repoussât les chaînes trop étroites de l'ancienne loi pour pouvoir mieux répandre la nouvelle. Ce fut l'œuvre de saint Paul, le vrai fondateur de l'Église, celui qui opposa à la restreinte doctrine judéo-chrétienne le principe de la catholicité.

Les luttes, on le sait, furent longues et ardentes, entre ces deux tendances du christianisme naissant que Pierre et Paul symbolisèrent. Toute la prédication apostolique de Paul fut un long combat contre les judaïsants; mais le jour où l'Apôtre déclara que pour venir à Jésus il n'était pas besoin de passer par la synagogue, ni d'accepter le signe de l'antique alliance, la circoncision, ce jour-là, tous les liens qui rattachaient l'Église chrétienne à sa mère furent rompus et Jésus gagna les nations.

La résistance des judaïsants, qui voulaient être à Jésus et en même temps observer le sabbat et la Pâque, fut vaine, et vaine aussi leur répugnance à la conversion des gentils. Après les voyages de Paul en Asie Mineure, le catholicisme eut cause gagnée. Derrière l'Apôtre, il y eut une armée, et cette armée opposa à l'esprit juif l'esprit hellène et Antioche à Jérusalem.

La grande masse des judéo-chrétiens se détacha de l'étroite doctrine de la petite communauté de Jérusalem, et la ruine de la cité sainte la poussa à douter de l'efficacité de la loi ancienne. Ce fut un bien pour l'Église, au point de vue de son développement ultérieur. L'Ébionisme eût été sa mort. S'il eût écouté les Jérusalémistes, le christianisme serait devenu simplement une petite secte juive. Pour devenir la foi du monde, il fallait que le christianisme laissât de côté le particularisme juif. En effet, les nouveaux fidèles, les gentils, ne pouvaient pratiquer la religion juive et rester grecs ou romains. En se délivrant des ébionites et des judéo-chrétiens, en rompant les liens qui le rattachaient à sa mère, le christianisme permit aux peuples de venir à lui et de rester eux-mêmes; au lieu que Pierre et les judaïsants les eussent obligés, en adoptant les coutumes d'Israël, de perdre un peu de leur nationalité et d'accepter celle de leurs convertisseurs.

Aussi, de ce qui fut au début un rameau de l'Église orthodoxe, on voit naître dès la fin du I^{er} siècle deux hérésies, l'Ébionisme et l'Elkasaïsme. Elles se formèrent tout naturellement, parce que la grande masse des judéo-chrétiens accepta les idées de Paul et s'agrégea aux pagano-chrétiens; il ne resta qu'un petit groupe de judaïsants entêtés, et, eux qui avaient aux origines représenté strictement l'orthodoxie ils devinrent, le jour où l'Église adopta une orientation nouvelle, des hérétiques. Néanmoins, leur esprit persista, et nous les retrouverons plus tard dans les Nazaréens et les Quartodécimans; mais, dès lors ils étaient les ennemis de la catholicité, et la catholicité se tourna vers [35] eux, ou plutôt elle combattit le Judaïsme dans lequel ils puisaient leur force.

Elle eut même, pour s'assurer la suprématie, à combattre l'esprit juif sous ses deux formes. La première est celle que nous venons de signaler: c'est le positivisme judaïque, hostile à l'anthropomorphisme et à la divinisation des héros; positivisme qui a, malgré tout, subsisté à travers les siècles, à tel point qu'on pourrait faire l'histoire du courant juif dans l'Église chrétienne, histoire qui irait de l'ébionisme primitif au protestantisme, en s'arrêtant aux unitariens et aux ariens, entre autres.

La seconde forme n'est autre que la forme mystique représentée par la gnose alexandrine et asiatique. Les Juifs alexandrins avaient, on le sait, subi l'influence du Platonisme et du Pythagorisme; Philon fut même le précurseur de Plotin et de Porphyre dans ce renouveau de l'esprit métaphysique. Avec l'aide des doctrines hellènes, les Juifs interprétaient la Bible; ils scrutaient les mystères qui y étaient contenus; ils les allégorisaient et les développaient.

Partant religieusement du monothéisme et de l'idée du Dieu personnel, les Juifs d'Alexandrie devaient métaphysiquement arriver au panthéisme, à l'idée de la substance divine, à la doctrine des intermédiaires entre l'absolu et l'homme, c'est-à-dire aux émanations, aux Eons de Valentin ou aux Sephiroths de la Kabbale. Sur ce fond judaïque se superposèrent les apports des religions chaldéennes, persanes, égyptiennes, qui coexistaient à Alexandrie, et alors furent élaborées ces extraordinaires théogonies gnostiques, si multiples, si variées, si follement mystiques.

Quand le christianisme naquit, la gnose était déjà née; les évangiles lui apportèrent de nouveaux éléments; elle spécula sur la vie et la parole de Jésus, comme elle avait déjà spéculé sur l'Ancien Testament; et lorsque les Apôtres s'adressèrent aux gentils, dès les débuts de leur prédication, ils trouvèrent en face d'eux des gnostiques, et, les premiers, les gnostiques juifs. C'est eux que Pierre rencontra à Samarie sous les traits de Simon le Magicien; Paul les trouva en face de lui à Colosse à Éphèse, à Antioche, partout où il porta son évangélisation, et peut-être fut-il en lutte avec Cérinthe¹; Jean lui-même les combattit², et dans les Épîtres de l'Apocalypse il s'opposait aux Nicolaïtes qui sont "de la synagogue de Satan."

Après avoir échappé au danger de se cristalliser en une stérile communauté juive, l'Église allait donc être exposée à ce danger nouveau du gnosticisme, qui eût eu pour résultat, s'il avait triomphé, de l'émettre en petites sectes et de briser son unité.

Or, si plus tard le christianisme vit arriver la gnose hellénique, il ne trouva à l'origine, en sa présence, que la gnose juive, c'est-à-dire celles des Nicolaïtes et de Cérinthe, ou de systèmes semblables qui s'édifiaient sur des bases judaïques.

Tous les propagateurs de la religion chrétienne eurent donc à lutter contre cette gnose, et on trouve des traces de cette lutte dans les Épîtres de Paul aux Colossiens et aux Éphésiens, dans les Pastorales dans la seconde Épître de Pierre, dans l'Épître de Jude et dans l'Apo[36]calypse. Mais on ne se contenta pas de poursuivre l'esprit juif dans la gnose, on poursuivit les tendances judaïsantes à l'intérieur de l'Église, et les Juifs eux-mêmes, sitôt que l'esprit paulinien eut triomphé sur Pierre.

Dès 132, après l'insurrection de Barkokeba, la séparation des Juifs et des chrétiens fut définitive. En 70, les judéo-chrétiens s'étaient montrés indifférents aux destinées de la nation juive; sous Hadrien, ce fut pire. Tandis que cinq cent mille Juifs répondaient au Fils de l'Étoile et que les légions romaines reculaient devant lui; tandis qu'il fallait le meilleur général de l'Empire pour combattre cette poignée de Judéens qui disputaient leur liberté à Rome, et que le dernier et faible espoir d'Israël périssait avec sa dernière citadelle, Bethar, et

1. Saint Irénée, II, 26.
2. *Apocalypse*, II et III.

son dernier libérateur, Barkokeba; tandis que d'épouvantables mesures de répression étaient prises contre les Juifs, qu'on leur interdisait l'exercice de leur culte, qu'on passait la charrue sur le sol où s'était dressée Jérusalem, dont le nom disparaissait; pendant ce temps, les judéo-chrétiens dénonçaient aux gouverneurs de la province ceux des Juifs qui clandestinement pratiquaient leur rite ou se livraient à l'étude de la loi.

D'autre part, pour prévenir les trahisons possibles, Barkokeba et ses soldats avaient fait exécuter pas mal de judéo-chrétiens, et des mesures même avaient été prises pour distinguer les chrétiens des Juifs. Des deux parts l'animosité était donc vive, et le jour où, après 131, l'Église de Jérusalem fut devenue helléno-chrétienne, la rupture fut définitive: Juifs et chrétiens étaient pour des siècles ennemis.

D'un côté, les gentils, en entrant dans la chrétienté, apportaient avec eux toutes les haines et tous les préjugés grecs et romains contre les Juifs. D'un autre, les judéo-chrétiens, dès qu'ils eurent abandonné la communauté judaïque, devinrent plus acharnés encore que les gentils contre leurs frères d'Israël.

Dans les écrits des Pères apostoliques, nous trouvons reflétés ces divers sentiments, en même temps qu'apparaît le désir de séparer de plus en plus le christianisme du judaïsme; et à mesure que se développe le dogme de la divinité de Jésus, les Juifs deviennent le peuple abominable des Déricides, ce qu'ils n'avaient pas été à l'origine. La synagogue n'est plus que la *femme jadis féconde*, selon les termes de la IIe *Homélie clémentine*; et l'on considère que "la loi de Moïse n'a pas été faite pour les Juifs, qui ne l'ont pas comprise". Ainsi s'exprime l'*Épître de Barnabé*, écrite sous le règne de Nerva (96), et qui reproduisait en grande partie les idées contenues dans le plus ancien des écrits apostoliques, c'est-à-dire la *Didaché ou Doctrine des douze Apôtres*, que l'on peut reporter à l'année 90¹. Quant aux traditions pauliniennes, elles sont répercutées au commencement du II^e siècle par les sept *Épîtres d'Ignace d'Antioche*, adressées aux Églises de Rome, de Magnésie, de Philadelphie, d'Éphèse, de Smyrne, de Tralles, et à l'évêque Polycarpe. Ces sept *Épîtres* combattent très vivement les docètes judaïsants et tâchent de préserver les fidèles de leurs doctrines.

Mais, en face de ces démonstrations hostiles, les Juifs n'étaient pas inactifs, et ils étaient pour le christianisme des adversaires redoutables.

[37]

C'est sous leurs critiques que le dogme se constitua; ce sont eux qui, par la subtilité de leur exégèse, par la fermeté de leur logique, obligèrent les docteurs chrétiens à préciser leurs arguments. Leur hostilité tourmentait d'ailleurs les théologiens; malgré qu'ils se séparassent du Judaïsme, ils voulaient amener à eux les Juifs; ils croyaient que le triomphe de Jésus ne serait assuré que le jour où Israël reconnaîtrait la puissance du Fils de Dieu; et d'ailleurs cette croyance s'est perpétuée sous différentes formes. Il semble, au cours des âges, que l'Église ne sera rassurée sur la légitimité de sa foi que le jour où le peuple dont est sorti son Dieu sera converti au Galiléen. Ce sentiment était encore plus vivace au cœur des premiers Pères qu'il ne put l'être chez Bossuet et les Figuristes du XVII^e siècle qui discutèrent sur le rappel des Juifs. Il fallait donc vaincre l'exégèse juive, et pour cela lui

1. *Doctrina duodecim Apostolorum*, éd. Funk, 1887.

emprunter ses armes c'est-à-dire la Bible. On essaya de démontrer aux Juifs que les prophéties étaient accomplies, que Jésus était bien celui qu'avaient annoncé Isaïe et David; on chercha même à leur prouver que les doctrines chrétiennes se trouvaient dans l'Ancien Testament, et on tira des démonstrations en faveur de la Trinité des premières paroles de la Genèse, ou de la rencontre d'Abraham avec les trois anges. Au cours des siècles, les défenseurs du Christ et les ennemis des Juifs n'employèrent pas d'autre méthode.

A cette œuvre se vouèrent les apologistes, les défenseurs du christianisme, et à leurs préoccupations apologétiques se mêlèrent de violentes inimitiés. Ainsi, la *Lettre à Diognète*, qui nous a été conservée dans les œuvres de saint Justin, et qui fut écrite pour réfuter les erreurs des adversaires des chrétiens, peut être considérée comme un des premiers écrits antijuifs. L'auteur inconnu de cette courte épître, tout en combattant vivement les idées millénaires, appelle les rites juifs des superstitions. Ce ne sont pas les mêmes mobiles qui poussaient l'écrivain ignoré du *Testament des XII Patriarches*, car il voulait, et il le déclare, convertir les Juifs et les convaincre de l'excellence de la parole du Christ.

Le plus complet des apologistes de cette époque est assurément Justin le philosophe. Son *Dialogue avec Tryphon* peut rester comme le modèle de ce genre de polémique dialoguée, dont nous avons un autre exemple à la même époque dans *l'Altercation de Jason et Papiscus*, du grec Ariston de Pella, dialogue qui fut reproduit au V^e siècle par Evagrius, dans son *Altercation de Simon et Théophile*. Justin, qui était de Samarie et connaissait bien les Judéens, met dans la bouche de Tryphon, qui n'est autre que le rabbin Tarphon qui lutta si vivement contre l'évangélisation apostolique, tous les reproches des exégètes juifs, et il tente de le persuader de l'accord de l'Ancien Testament et du Nouveau, essayant de concilier le monothéisme avec la théorie du Messie Verbe incarné. En même temps, répondant aux reproches de Tryphon qui accusait les chrétiens de délaisser la loi mosaïque, il affirme que cette loi a été seulement une loi préparatoire. Justin attaquait d'ailleurs les tendances judaïsantes sous leurs deux formes; d'un côté le judéo-christianisme, de l'autre l'alexandrinisme qui ne voulait admettre le Verbe que comme une irradiation temporaire de l'être unique. A ses observations, Justin mêlait des avertissements: "Ne blasphémez pas le fils de Dieu, disait-il; n'écoutez pas docilement [38] les Pharisiens, ne vous moquez pas ironiquement du roi d'Israël, comme vous le faites chaque jour¹", et il répondait aux ironies des Juifs par des sarcasmes contre les rabbins: "Au lieu de vous exposer le sens des prophéties, vos maîtres s'abaissent à des niaiseries; ils s'inquiètent de savoir pourquoi il est question de chameaux mâles à tel et tel endroit, pourquoi telle quantité de farine pour vos oblations. Ils s'inquiètent religieusement de savoir pourquoi l'on ajoute un alpha au nom primitif d'Abraham, un rau à celui de Sara. Voilà l'objet de leurs études. Quant aux autres choses essentielles et dignes de méditations, ils n'osent vous en parler, ils n'essayaient pas de les expliquer; ils vous défendent de nous entendre quand nous les interprétons²."

Ce dernier grief est important, il indique quel caractère avait la lutte pour la conquête des âmes, conquête qu'aurait voulu et que faillit faire le judaïsme et dans laquelle il fut

1. *Dialogue avec Tryphon*. MIGNE, Patrologie

2. *Dialogue avec Tryphon*.

supplanté. Ce II^e siècle est un des moments les plus considérables de l'histoire de l'Église. Le dogme, hésitant au I^{er} siècle, se forme, se précise; Jésus marche vers la divinité, il l'atteint, et sa métaphysique, son culte, sa conception se confondent avec les doctrines judéo-alexandrines, les théories de Philon sur la parole de Dieu, la memra chaldéenne et le logos grec; le Verbe naît, il s'est identifié avec le Galiléen; les apologies de Justin et le quatrième Évangile nous montrent l'œuvre accomplie. Le christianisme est devenu alexandrin, et ses plus ardents soutiens, ses défenseurs, ses orateurs mêmes, sont à cette heure les philosophes chrétiens de l'école d'Alexandrie: Justin, l'Auteur du quatrième évangile, et Clément.

En même temps que cette transformation dogmatique s'opérait, l'idée de l'Église universelle se fortifiait. Les petites communautés chrétiennes, détachées des groupements juifs, se liaient entre elles; plus leur nombre croissait, plus ce lien augmentait de force, et cette conception unitaire, catholique, coïncidait avec l'expansion de plus en plus grandissante du christianisme.

Cette expansion ne pouvait s'opérer dans une parfaite quiétude. La prédication chrétienne s'adressait à toutes ces juiveries d'Asie Mineure, d'Égypte, de Cyrénaïque, d'Italie, dans lesquelles existait un élément peu orthodoxe, l'élément juif hellénisé, que les doctrines chrétiennes cherchaient à s'attacher. De même, les propagandistes parlaient à cette masse anxieuse des populations qui avait déjà prêté l'oreille à la parole juive. Les Juifs assistaient à la ruine de leur influence et peut-être de leurs espérances; en tous cas, ils voyaient leurs croyances, leur foi, attaquées et combattues par les néophytes; ils ressentaient contre les chrétiens une colère, que ceux-ci éprouvaient aussi lorsqu'ils voyaient les entraves que les docteurs juifs mettaient à leur œuvre. Haine et fureur étaient donc réciproques, et on ne se contentait pas de fureurs et de haines platoniques. Or, aux débuts, les Juifs étaient, officiellement, en meilleure situation que les chrétiens. Les agglomérations chrétiennes ne bénéficiaient pas comme les groupes juifs de la reconnaissance légale, on les considérait comme étant en opposition avec la loi, et un danger pour l'empire. De là à les maltraiter il n'y avait pas loin, et ainsi s'explique la période de souffrance que l'Église eut à traverser. Elle ne pouvait dans ces mauvais jours compter sur le secours de sa rivale, la synagogue, et même en certains endroits où les luttes entre Juifs et chrétiens avaient pris un caractère aigu, les Juifs reconnus par la législation romaine, en possession de droits acquis, purent se mêler aux citoyens des villes qui traînaient les chrétiens devant les tribunaux. A Antioche, par exemple, où de tous temps l'animosité avait été des plus violentes entre les sectateurs des deux confessions, il est infiniment probable que les Juifs réclamèrent, comme les païens, le jugement et l'exécution de Polycarpe. On assura même par la suite, qu'ils se montrèrent les plus acharnés à alimenter le bûcher de l'évêque.

Cependant le combat ne se manifestait pas partout d'une façon aussi sanglante. On polémiquait toujours avec vivacité, et, il faut le dire, non à armes égales. L'arsenal était la Bible, mais les docteurs chrétiens la connaissaient mal. Ils ignoraient l'hébreu et se servaient de la version des Septante, qu'ils interprétaient d'une façon fort libre, allant même jusqu'à invoquer à l'appui de leur dogme des passages introduits dans les Septante par des faussaires pour les besoins de la cause. Les Juifs de langue grecque n'hésitaient pas à en faire autant, de telle sorte que cette traduction des Septante, déjà mauvaise, hérissée de contresens, était

devenue propre à tout. Les premiers, les Juifs voulurent mettre entre les mains de leurs fidèles un texte épuré, c'est ce qui donna naissance à la traduction grecque scrupuleuse et littérale du prosélyte Aquilas, l'ami et le disciple de Rabbi Akiba. Ce n'est que plus tard que les chrétiens éprouvèrent le même besoin, et Origène donna ses *Hexaples*, dans lesquels se trouvait d'ailleurs la version d'Aquilas.

C'était une nécessité pour les apologistes chrétiens qui se trouvaient, en face des rabbanites, dans un sensible état d'infériorité, et Origène l'avait senti dans sa discussion sur la Trinité avec Rabbi Simlaï. Ces discussions entre docteurs juifs et docteurs chrétiens n'étaient pas rares et on vit entre autres à Césarée, le rabbin Abbahu disputer avec le médecin Jacob le Minéen sur l'Ascension.

Ces controverses qui se sont perpétuées pendant de longs siècles n'étaient pas toujours courtoises. A côté des légendes touchantes sur Jésus, s'étaient élaborées des légendes scandaleuses. Pour abaisser leurs ennemis, les Juifs avaient attaqué celui dont ils faisaient leur dieu et à la déification de Jésus, ils opposaient les histoires du soldat Pantherus, de Marie répudiée, histoires dont s'emparaient les philosophes hostiles au christianisme, et qu'Origène, dans le *Contre Celse* réfuta, répondant aux injures par des injures.

Il naissait au milieu de ces batailles, ce que j'appellerai un antijudaïsme théologique, antijudaïsme purement idéologique, et qui consistait à repousser comme mauvais, ou sans valeur, tout ce qui venait d'Israël. De ce sentiment, Tertullien, dans son *De Adversus Judaeos*, nous porte témoignage. En cette œuvre, le fougueux Africain attaque la circoncision qui, dit-il, ne confère pas le salut, mais fut un simple signe pour qu'Israël soit marqué, lui qui va toujours à l'idolâtrie, quand viendra le Messie qui remplacera la circoncision charnelle par la circoncision spirituelle; il combat le sabbat, sabbat temporel auquel il oppose le sabbat éternel.

[40]

Mais à cet antijudaïsme spécial, que nous retrouvons dans *l'Octavius* de Minucius Felix, dans le *De Catholicae unitate* de Cyprien de Carthage, dans les *Instructiones adversus gentium deos* du poète Commodien, et dans les *Divinae Institutiones* de Lactance, se mêlait le désir de convaincre les Juifs de la vérité de la religion chrétienne, de la réalité de ses croyances, de ses dogmes et de ses principes, et par conséquent l'ambition de faire des prosélytes parmi eux. Il se confondait avec les efforts que faisait l'Église pour arriver à l'universalité, et ne pouvait être, pendant les trois premiers siècles, que théorique. Avec Constantin et le triomphe de l'Église, nous allons voir comment se transforma et se précisa cet antijudaïsme.

CHAPITRE IV L'ANTISÉMITISME DEPUIS CONSTANTIN JUSQU'AU HUITIÈME SIÈCLE

L'Église triomphante. -- La décadence du Judaïsme. -- La Pâque et les hérésies judaïsantes. -- La Judaïsation. -- Le Concile de Nicée. -- L'antijudaïsme théologique se transforme. -- La fin des Apologies. -- Antijudaïsme des Pères et du clergé. -- Les Insultes. -- Hosius, le pape Sylvestre Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nysse et saint Augustin. -- Saint Ambroise, saint Jérôme et saint Cyrille de Jérusalem. -- Saint Jean Chrysostome. -- Les écrivains ecclésiastiques. -- L'édit de Milan et les Juifs. -- Prosélytisme juif et prosélytisme chrétien. -- Les Juifs l'Église et les empereurs chrétiens. -- Action de l'Église sur la législation impériale. -- Les lois romaines. -- Les vexations contre les Juifs. -- Les mouvements populaires. -- La défense des Juifs, leurs révoltes. -- Isaac de Sepphoris et Natrona. -- Benjamin de Tibériade et la conquête de la Palestine. -- Julien l'Apostat et la nationalité juive. -- Les Juifs parmi les peuples. -- Généralisation de l'antijudaïsme. -- En Perse. -- Les mÂges, les docteurs juifs et les académies juives. -- En Arabie. -- L'influence des Juifs dans le Yemen. -- La victoire du Mahométisme et les persécutions contre les Juifs. -- L'Espagne et les lois wisigothiques. -- Les Burgondes. -- Les Francs et la législation romaine. -- Le droit canonique, les conciles et le Judaïsme. -- La situation des Juifs, leur attitude. -- Le Catholicisme.

Pendant trois siècles, l'Église avait eu à lutter contre tous ceux qui liaient la grandeur de Rome au culte séculaire des Dieux. Toutefois, la résistance du pouvoir, celle des pontifes, celle des philosophes n'avaient pu arrêter sa marche; les persécutions, les haines, les colères avaient accru sa puissance de propagande; d'ailleurs elle avait su s'adresser à ceux dont l'esprit était trouble, dont la conscience vacillait et à qui elle apportait une idée et cette certitude morale qui leur manquait. De plus, à cette heure où, trop vaste, l'Empire romain craquait de toutes parts, alors que Rome ayant abdiqué tout pouvoir et toute autorité recevait ses Césars de la main des légions, et que de tous les coins des provinces surgissaient des compétiteurs à la pourpre, l'Église catholique donnait à ce monde expirant une unité qu'il cherchait.

Mais, si elle lui donnait une unité intellectuelle, elle ruinait en même temps ses institutions, ses coutumes et ses mœurs. En effet, à Rome et dans l'Empire, les fonctions publiques étaient en même temps civiles et religieuses, le magistrat, le procureur, le dux

étaient aussi [42] des prêtres, et nul acte public ne s'accomplissait sans rite; le gouvernement était en quelque sorte théocratique, et il finit par se symboliser entièrement dans le culte des Empereurs. Tous ceux qui voulaient se soustraire à ce culte étaient considérés comme des ennemis de César et de l'Empire, on les tenait pour mauvais citoyens. Ces sentiments expliquent l'animosité romaine contre les religions orientales et contre les Juifs, ils expliquent les mesures prises contre les sectateurs de Iahvé, et mieux encore ils font comprendre les rigueurs qui furent exercées contre les adorateurs de Mithra, de Sabazios et surtout contre les chrétiens, car ceux-là n'étaient pas des étrangers, comme les Juifs, mais des citoyens rebelles.

Aussi, c'est grâce à des motifs politiques que le christianisme triompha, et encore dut-il, pour affermir sa victoire et pour dominer, adopter beaucoup des pratiques cérémonielles de la Rome ancienne. Lorsque les chrétiens eurent accru leur nombre, lorsqu'ils formèrent un parti considérable, ils furent sauvés et virent luire l'aurore de la victoire, car les prétendants au trône purent s'appuyer sur eux et les faire servir à consolider leur autorité. C'est ce qui arriva pour Constantin, c'est ce que Constance peut-être avait prévu, alors qu'il commandait les légions gauloises. L'Église victorieuse hérita de Rome. Elle hérita aussi de sa morgue, de son exclusivisme, de son orgueil et, sans transition presque, de persécutée elle devint persécutrice, disposant à son tour du pouvoir qui l'avait combattue, prenant en main les faisceaux consulaires et la hache et dirigeant les légionnaires.

En même temps que Jésus s'emparait de la ville superbe et qu'ainsi commençait son règne universel, le judaïsme agonisait en Palestine; les docteurs de Tibériade étaient impuissants à retenir auprès d'eux les jeunes Judéens, et "l'illustre, très glorieux, très respecté" patriarche n'avait plus que l'ombre d'une autorité. C'est en Babylonie que florissaient les écoles juives, c'est là qu'était le centre de la vie intellectuelle d'Israël, mais partout encore où le christianisme portait son influence, il avait à compter avec l'influence du judaïsme, et à la combattre, bien qu'à dater de la fin du III^e siècle elle ait peu d'importance, au moins d'une façon directe. A cette heure, en effet, les hérésies judaïsantes proprement dites s'éteignaient. Ces Nazaréens, ces chrétiens circoncis, attachés à la loi ancienne dont parlent saint Jérôme et saint Épiphane. n'étaient plus qu'une poignée de doux croyants réfugiés à Berée (Alep), à Kokabé dans la Batanée, et à Pella dans la Décapole. Ils parlaient le syro-chaldaïque, et, débris de la primitive église de Jérusalem, ils n'exerçaient plus aucune action, noyés qu'ils étaient au milieu des Églises de langue grecque.

Mais, si l'Ebionisme se mourait on judaïsait quand même; les chrétiens fréquentaient les synagogues, ils célébraient les fêtes juives et les querelles au sujet de la Pâque n'étaient pas closes. Une grande partie des églises d'Orient s'obstinaient à la célébrer en même temps que les Juifs. Il fallut le concile de Nicée pour affranchir le christianisme de cette dernière et faible attache qui le liait encore à son berceau. Après le Synode, tout fut fini, du moins officiellement et au point de vue de l'orthodoxie entre l'Église et le Temple, mais il fallut encore d'autres décisions conciliaires pour empêcher les fidèles de se conformer à l'ancien usage, et ce ne fut qu'en 341 que s'effectua [43] l'unité de célébration de la Pâque, lorsque le Concile d'Antioche eut excommunié les Quartodécimans.

Quand l'Église fut armée, l'antijudaïsme se transforma. Simplement théologique au début, fait de discussions et de controverses, il se précisa, s'aggrava, devint plus âpre et plus dur. A côté des écrits, on vit paraître les lois ; avec les lois se produisirent les manifestations populaires. Encore les écrits se modifièrent-ils. Pendant les siècles de persécutions l'apologétique avait fleuri, et toute une littérature était née du besoin qu'éprouvaient les chrétiens de convaincre leurs adversaires. Ils s'adressaient soit aux Juifs, soit aux païens, soit aux empereurs, et tous : Justin, Athénagore, Tatien, Ariston de Pella, Meliton s'efforçaient de prouver à César que leurs doctrines étaient sans danger pour la chose publique, qu'ils pouvaient, sans sacrifier aux Dieux, être de bons sujets, d'une obéissance égale et d'une moralité supérieure à celle des païens. En outre, ils démontraient aux Juifs qu'ils étaient, eux chrétiens, les seuls fidèles à la tradition, qu'ils accomplissaient les prophéties et que les moindres détails de leurs dogmes étaient prévus et annoncés par les Écritures. Vainqueur, le christianisme n'eut plus besoin d'apologètes : César était désormais convaincu et Cyrille d'Alexandrie qui écrivait un ouvrage contre Julien l'Apostat fut le dernier des apologètes. Quant à Israël, si l'on persista, jusqu'à nos jours même, à lui montrer son entêtement, on le fit d'une façon moins insidieuse et moins persuasive, on lui parla en maître, et dès le milieu du v^e siècle, les apologies proprement dites cessent pour ne reparaître que plus tard transformées et modifiées.

On n'essaya plus uniquement de ramener les Juifs au Christ d'ailleurs, quelques années d'efforts avaient pu montrer aux théologiens la vanité de leur œuvre et combien peu leurs raisonnements, basés le plus souvent sur une exégèse fantaisiste ou quelques contresens de la traduction alexandrine de la Bible, persuadaient ces endurcis qui écoutaient plutôt leurs docteurs, et tenaient devant eux à leur foi à mesure qu'elle était plus honnie. Aux arguments, on mêla les insultes, on vit moins dans le juif le chrétien possible que le décide sans remords ; on injuria ces hommes dont la persistance choquait et qui, par leur unique présence, empêchaient le triomphe de l'Église d'être complet. On s'efforça d'oublier l'origine judaïque de Jésus, celle des apôtres, et que c'était à l'ombre de la synagogue que le christianisme avait grandi, et cet oubli s'est perpétué, et maintenant encore, dans la chrétienté tout entière, qui donc voudrait reconnaître qu'il se courbe devant un pauvre Juif et une humble Juive de Galilée ?

Les pères, les évêques, les prêtres qui avaient à combattre les Juifs les traitaient fort mal. Hosius, en Espagne, le pape Sylvestre, Paul évêque de Constantinople, Eusèbe de Césarée¹, les injurient ; ils les appellent "secte perverse, dangereuse et criminelle".

Quelques-uns, comme Grégoire de Nysse², restent sur le terrain dogmatique et reprochent simplement aux Juifs d'être des incrédules qui refusent d'accepter le témoignage de Moïse et des prophètes sur [44] la Trinité et l'Incarnation. Saint Augustin³ est plus violent ; irrité par les objections des talmudistes, il les appelle falsificateurs et affirme qu'on ne doit pas chercher la religion dans l'aveuglement des Juifs, le judaïsme ne pouvant servir que comme terme de comparaison pour démontrer la beauté du christianisme. Saint

1. *Demonstratio evangelica.*

2. *Testimonia adversus Judaeos ex veteri Testamento*, MIGNE, P. G., XLVI.

3. *Oratio adversus Judaeos*, MIGNE, P. L., XLII.

Ambroise¹ les attaquait d'un autre côté, il reprenait les arguments de l'Antiquité, ces arguments qui avaient servi contre les premiers chrétiens et il accusait les Juifs de mépriser les lois romaines. Saint Jérôme² assurait que l'esprit immonde avait saisi les Juifs, et lui qui avait appris l'hébreu à l'école des rabbins il disait, songeant sans doute à la malédiction des Minéens dont il dénaturait le sens: "faut haïr les Juifs qui, chaque jour, insultent Jésus-Christ dans leurs synagogues"; et saint Cyrille de Jérusalem³ injuriait les patriarches juifs, prétendant qu'ils étaient de basse race.

Mais nous trouvons ces procédés théologiques et polémiques réunis dans les six sermons prononcés à Antioche par saint Jean Chrysostome⁴ contre les Juifs; l'analyse de ces homélies nous permettra de nous rendre compte des procédés de discussion et aussi de la situation réciproque des chrétiens et des Juifs, et des rapports existant entre eux.

Les Juifs, dit Chrysostome dans le premier de ses sermons, sont des ignorants qui ne comprennent pas leur loi et par conséquent sont des impies. Ils sont des misérables, des chiens, des cervelles obstinées, leur peuple est semblable à un troupeau de brutes, de bêtes féroces. Ils ont repoussé Christ, donc ils ne sont aptes qu'au mal. Leurs synagogues sont comparables à des lieux de spectacle, ce sont des cavernes de brigands, la demeure de Satan. Obligé qu'il est de reconnaître que les Juifs n'ignorent pas le Père, il ajoute que cela est peu, puisqu'ils ont crucifié le Fils, qu'ils repoussent l'Esprit et que leur âme est habitée par le démon. Aussi, faut-il se défier d'eux, il faut prendre garde à la *Maladie juive*. Et Chrysostome apostrophe ses fidèles: Ne fréquentez pas les synagogues, crie-t-il, ne suivez pas le sabbat, les jeûnes et les autres rites juifs. Si vous rencontrez des judaïsants, avertissez-les du péril, car vous êtes l'armée du Christ, ne vous laissez pas détourner, ce serait de la démence extrême. Que retirerez-vous de ce repaire d'hommes qui nient Moïse et les prophètes? Si les doctrines juives excitent votre admiration, vous devez trouver fausses les doctrines chrétiennes.

Le second sermon renouvelle encore ces diatribes, il atteste les soucis que l'influence juive causait à Chrysostome. "Nos brebis, clame-t-il, sont entourées par les loups juifs", et il répète: Fuyez-les, fuyez leurs impiétés, ce ne sont pas d'insignifiantes controverses qui nous séparent d'eux, mais bien la mort du Christ. Si vous pensez que le Judaïsme est le vrai, laissez l'Église, sinon quittez le Judaïsme. Ne savez-vous pas que les Juifs sacrifient en tous les endroits de la terre, excepté au seul endroit où le sacrifice est valable, c'est-à-dire à [45] Jérusalem; ignorez-vous que là seulement ils peuvent célébrer la Pâque, ainsi que le dit la loi⁵; ne vous conformez donc pas à leur Pâque illusoire.

Les quatre autres sermons sont plus théologiques. Chrysostome, s'emparant des invectives des prophètes, traite bien les Juifs de voleurs, d'impurs, de débauchés, de rapaces, d'avares, d'artisans de ruses, d'opresseurs des pauvres qui ont mis le comble à leurs crimes en immolant Jésus, mais il ne se borne pas à cela. Il donne des arguments pour combattre

1. De Tobia, MIGNE, P. L., XIV.

2. EP. CLI. Quaest., 10, MIGNE, P. L., XXII.

3. EP. CLI. Quaest., 10, MIGNE, P. G., XXIII.

4. *Adversus Judæis*, MIGNE, P. G., XLVIII.

5. Deutéronome. XII.

les controverses qui devaient être très actives à Antioche. Il fait l'apologie de l'Église, il montre qu'Israël est dispersé à cause de la mort du Christ: il tire des prophètes, des récits bibliques, les preuves de la divinité de Jésus, et il recommande à ses ouailles de ne pas accourir aux sermons de ces Juifs qui appellent la croix une abomination, et dont la religion est nulle et inutile pour ceux qui connaissent la vraie foi. En un mot, termine-t-il, c'est une chose absurde de frayer avec les hommes qui ont si indignement traité Dieu, et d'adorer en même temps le Crucifié.

Ces homélies de Chrysostome sont caractéristiques et précieuses. On y trouve toute la tactique que les prédicateurs chrétiens emploieront pendant des siècles, ce mélange de raisonnements et d'apostrophes, de persuasion et d'injures qui est resté le propre de la prédication antijuive. On saisit surtout le rôle du clergé dans le développement de l'antijudaïsme, religieux d'abord, car l'antijudaïsme social n'est venu que plus tard dans la société chrétienne. En lisant ces sermons, on a un très animé et très vivant tableau des rapports du judaïsme et du christianisme au IV^e siècle, rapports qui ont persisté longtemps encore, jusqu'au IX^e siècle environ.

Les Juifs n'étaient pas encore arrivés à cette conception exclusive de leur personnalité et de leur nationalité qui fut l'œuvre des talmudistes. Leur manière de vivre, au point de vue extérieur, n'était pas différente de celle des peuples au milieu desquels ils vivaient; ils se mêlaient à la vie publique, et cela partout, en Asie Mineure comme en Italie, en Gaule comme en Espagne. En contact perpétuel avec les chrétiens, ils agissaient sur eux, et ne s'étant pas encore confinés dans cet isolement farouche que plus tard leurs docteurs préconisèrent, ils attiraient à leur culte beaucoup d'indécis et d'irrésolus. Leur ardeur prosélytique n'était pas morte, ils ne se rendaient pas compte qu'ils avaient définitivement perdu l'empire moral du monde et ils persistaient à lutter. Ils incitaient païens et chrétiens à judaïser, et ils trouvaient des adhérents, au besoin même ils en faisaient par force et n'hésitaient pas à circoncrire leurs esclaves. Ils étaient les seuls ennemis que l'Église pouvait trouver en face d'elle, car le paganisme s'éteignait doucement, ne laissant plus en les âmes que des survivances légendaires, survivances qui ne sont pas mortes même de nos jours. S'il s'opposait encore par la voix de ses derniers philosophes et de ses derniers poètes à la diffusion du christianisme, il ne cherchait plus, à partir du IV^e siècle, à gagner à lui ceux que Jésus tenait en ses liens. Les Juifs, eux, n'avaient pas abdiqué: ils estimaient au même titre que les chrétiens, être en possession de la vraie religion, et [46] aux yeux du peuple leur affirmation avait tout l'attrait qui émane des convictions inébranlables. Au matin de son triomphe, l'Église n'avait pas cet ascendant universel qu'elle eut plus tard, elle était faible encore, bien que puissante, mais ceux qui la dirigeaient aspiraient à cette universalité, et ils devaient logiquement considérer les Juifs comme leurs pires adversaires, ils devaient tout faire pour affaiblir leur propagande et leur prosélytisme. Les Pères suivirent d'ailleurs en cela une tradition séculaire; sur ce point du combat on les trouve unanimes, et ils sont légion ceux qui, théologiens, historiens ou écrivains, pensent et écrivent sur les Juifs comme Chrysostome: Épiphane, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr, Cosmas Indicopleuste, Athanase le Sinaïte, Synésius, parmi les Grecs; Hilaire de Poitiers,

Prudentius, Paul Orose, Sulpice Sévère, Gennadius, Venantius Fortunatus, Isidore de Séville parmi les Latins.

Toutefois, après l'édit de Milan, l'antijudaïsme ne pouvait plus se borner à des disputes oratoires ou écrites, et il n'était plus question de querelle entre deux sectes également détestées ou méprisées. Avant sa conversion, Constantin, qui ne voulait pas d'abord accorder des privilèges aux seuls chrétiens, avait reconnu, par l'édit de tolérance, le droit pour chacun de pratiquer la religion qu'il avait acceptée. Les Juifs étaient ainsi mis sur le même pied que les chrétiens; les pontifes païens, les prêtres de Jésus, les patriarches et docteurs d'Israël jouissaient des mêmes faveurs et étaient exemptés des charges municipales. Mais en 323, après la défaite et la mort de Licinius qui régnait en Orient, Constantin, vainqueur et maître de l'Empire, soutenu par tous les chrétiens de ses états, les traita en favorisés. Il en fit ses grands dignitaires, ses conseillers, ses généraux, et désormais l'Église disposa, pour asseoir sa domination, de la puissance impériale. Le premier usÂge qu'elle fit de cette autorité fut de poursuivre ceux qui lui étaient hostiles: elle trouva Constantin tout disposé à la servir. D'une part, l'empereur interdit la divination, ferma les temples, prohiba les sacrifices, fit fondre même, pour embellir les églises, les statues d'or et d'argent des Dieux, d'autre part, il consentit à réprimer le prosélytisme juif et remit en vigueur une ancienne loi romaine qui défendait aux Juifs de circoncire leurs esclaves, en même temps, il leur enleva une grande partie des privilèges qu'ils possédaient et leur ferma l'entrée de Jérusalem, ne les autorisant à entrer dans la ville que le jour anniversaire de la destruction du temple et contre un tribut payé en argent. Ainsi, en aggravant les charges qui pesaient sur les Juifs, Constantin favorisait le prosélytisme chrétien, et les prédicateurs ne manquaient pas d'exposer aux Israélites les avantÂges qu'apportait le baptême. Pour encourÂger même les hésitants, ceux qui, craignant la vengeance de leurs coreligionnaires, se gardaient de l'apostasie par crainte des mauvais traitements, l'empereur promulgua une loi qui condamnait au feu les Juifs qui poursuivaient leurs apostats à coups de pierres¹.

Cependant malgré son animosité, factice peut-être, contre les Juifs car, on ne sait s'il faut accepter comme véridique la lettre qu'Eusèbe [47] lui attribue², et dont les termes sont très violents, Constantin prit soin de les protéger contre les coups que leur prodiguaient leurs propres renégats. Avec ses successeurs, de semblables ménÂgements ne furent plus gardés. L'influence de l'Église sur les empereurs fut toute-puissante. La religion catholique devint religion d'état, le culte chrétien fut le culte officiel, l'importance des évêques s'accrut de jour en jour ainsi que leur prépondérance. Ils firent passer dans l'âme des souverains les sentiments qui les animaient et si leur antijudaïsme se manifesta par des écrits, l'antijudaïsme impérial se manifesta par des lois. Ces lois, le clergé les inspira, non seulement d'ailleurs contre les Juifs, mais aussi contre les hérétiques. Cela est tellement vrai que, pendant ce V^e siècle fertile en hérésies, les orthodoxes furent inquiétés parfois, lorsque les théologiens hérésiaques conduisirent les Empereurs.

1. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. VIII, 3.

2. EUSEBE *Vita Constantini*, III, 18, 20.

De ces lois, édictées toutes du IV^e au VII^e siècle, la plupart sont dirigées contre le prosélytisme juif. On renouvelle les défenses faites à ceux qui circonciisent des chrétiens¹, on condamne les contrevenants à l'exil perpétuel et à la confiscation des biens. On défend aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens²; on leur interdit d'épouser des femmes chrétiennes, comme aux Juives d'épouser des chrétiens et on assimile de telles unions aux crimes d'adultère³. D'autres lois favorisent la propagande et le prosélytisme parmi les Juifs, soit directement, en protégeant les apostats⁴ et en empêchant les Juifs de déshériter leurs fils et petits-fils convertis⁵, soit indirectement et au moyen de mesures vexatoires. Ces mesures vexatoires consistèrent d'abord à restreindre les privilèges des Juifs. On décida que l'argent qui était envoyé en Palestine par les Israélites serait versé dans le trésor impérial⁶; on leur défendit d'exercer les fonctions publiques⁷; on leur imposa les charges curiales, si dures et si oppressives⁸; on leur enleva à peu près leurs tribunaux spéciaux⁹. Les vexations ne se bornèrent pas à cela; on tracassa même les Juifs dans l'exercice de leur culte; on réglementa leur façon d'observer le sabbat¹⁰, on les obligea à ne pas célébrer leur Pâque avant les Pâques chrétiennes, et Justinien alla jusqu'à les contraindre à ne pas réciter la prière journalière, le *Schema*, qui proclamait le Dieu un contre la Trinité.

Encore, et malgré la bienveillance impériale, l'Église n'avait pas été absolument libre de ses mouvements sous Constantin. En dépit des restrictions que le souverain avait mises à la liberté religieuse des païens et des Juifs, il avait été obligé à de certains ménagements; les adorateurs des Dieux étaient nombreux encore sous son règne, et il n'osait pas provoquer des émeutes dangereuses. Les Juifs [48] bénéficièrent, jusqu'à un certain point de ces hésitations. Avec Constance tout changea. Constantin, baptisé seulement au lit de mort par Eusèbe de Nicomédie, avait été un politique et un sceptique qui s'était servi du christianisme comme d'un instrument; Constance fut un orthodoxe, un orthodoxe intolérant et fanatique comme le clergé et les moines de son temps. Avec lui, l'Église devint dominatrice, et son pouvoir s'exerça dès lors, en grande partie, par la vengeance, elle eut à cœur, semble-t-il, de faire chèrement payer à ses persécuteurs d'antan tout ce qu'elle avait souffert. Sitôt armée, elle oublia ses plus élémentaires principes, et elle dirigea contre ses adversaires le bras séculier. Les païens et les Juifs furent poursuivis avec la plus dure âpreté; ceux qui sacrifiaient à Zeus comme ceux qui adoraient Jehovah se virent maltraités, et l'antijudaïsme marcha de concert avec l'antipaganisme.

Les docteurs juifs de Judée furent exilés, on les menaça de mort s'ils persistaient à donner leur enseignement, on les obligea à abandonner Tibériade, et même à fuir la Palestine, tandis que dans toutes les provinces de l'Empire on leur déniait leurs droits de

1. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. IX, 16.

2. *Code Théodosien*, 1. XVI, tit. IX, 3, 4 et 5.

3. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. IX, 6.

4. *Code Théodosien*, 1. XVI, tit. VIII, 5.

5. *Code Théodosien*, 1. XVI, tit. VIII, 28.

6. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. IX, 17, et *Code Théodosien*, 1. XVI, tit. VIII, 14.

7. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. IX, 18.

8. 18. JUSTINIEN, *Novelle*, 45.

9. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. IX, 15.

10. *Codex Justinianus*, 1. I, tit. IX, 13, et *Cod. ThÉod.*, 1. VIII, tit. IX, 8.

citoyens romains. Aux lois, s'ajoutèrent des tracasseries nombreuses. Pendant le séjour en Judée des légions romaines qui allaient combattre le roi des Perses, Schabur II, les Juifs furent traités comme les habitants d'un pays conquis. On les soumit à de durs impôts, on les força à payer la taxe judaïque, ainsi que des patentes et des amendes nouvelles, on les contraignit à cuire le pain pour les soldats pendant les jours de sabbat et de fêtes.

Durant ce temps, par les villes, les moines et les évêques parlaient contre les païens et les Juifs, ils surexcitaient contre eux les populations chrétiennes, et ils conduisaient des bandes fanatiques à l'assaut des temples et des synagogues. Sous Théodose I^{er}, sous Arcadius, on brûle des synagogues à Rome et à Callinicus en Mésopotamie. Sous Théodose II, à Alexandrie, saint Cyrille amène la foule, les anachorètes entrent dans la ville, ils massacrent ceux des Juifs et des païens qu'ils rencontrent, ils tuent Hypathie, ils saccagent les synagogues, ils incendient les bibliothèques, ils chassent tout ce qui n'est pas chrétien, malgré les efforts du préfet Oreste que l'empereur désavoue. A Innestar, près d'Antioche, l'ascète Siméon accomplit la même œuvre et sous Zénon, des scènes semblables se reproduisent à Antioche. Une furie de destruction s'empare des chrétiens, on dirait qu'ils veulent anéantir jusqu'au souvenir du vieux monde pour préparer le doux règne du Christ.

Les Juifs cependant ne restaient pas impassibles en face de leurs ennemis, ils n'avaient point acquis encore cette opiniâtre et touchante résignation qui les caractérisa plus tard.

Aux discours véhéments des prêtres, ils répondaient par des discours, aux actes ils répondaient par des actes; au prosélytisme chrétien qui s'exerçait parmi eux, ils opposaient leur prosélytisme et vouaient aux malédictions leurs apostats. Les prédications les plus violentes retentissaient dans les synagogues. Les prédicateurs juifs tonnaient contre Edom, c'est-à-dire contre Rome, la Rome des Césars devenue la Rome de Jésus, qui violait les consciences après avoir violé la nationalité. Ils ne se bornaient pas à des lieux communs oratoires, ils [49] excitaient leurs frères à la révolte. Pendant que Gallus, neveu de Constance, gouvernait les provinces orientales, Isaac de Sepphoris soulevait les Judéens; il était aidé dans ses entreprises par un homme intrépide, Natrona, que les Romains nommaient Patricius. "Natrona criait Isaac nous délivrera d'Edom comme Mardochee et Esther nous ont délivrés des Mèdes, comme les Hasmonéens nous ont libérés des Grecs." Les Juifs prirent les armes, mais ils furent durement réprimés par Gallus et son général Ursicinus. On égorga les femmes les vieillards et les enfants, Tibériade et Lydda furent à demi détruites, Sépphoris fut rasée, et les souterrains de Tibériade s'emplirent de fugitifs qui s'y tinrent cachés pendant des mois pour échapper aux recherches et à la mort.

Sous le règne de Phocas, les Juifs d'Antioche, las des persécutions, des avanies et des massacres, se ruèrent un jour contre les chrétiens massacrèrent le patriarche Anastase le Sinaïte et régnèrent en maîtres dans la ville. Phocas envoya contre eux une armée que commandait Kotys, les Juifs repoussèrent d'abord les légions impériales, mais impuissants à lutter contre les troupes plus considérables qui furent conduites à Antioche, ils furent réduits à se soumettre, à se laisser égorger, mutiler ou exiler. Toutefois leur soumission n'était qu'apparente, ils attendaient une occasion de lutter encore: elle se présenta. Lorsque Kosru II, roi de Perse, pour venger son gendre Maurice, dont Phocas avait usurpé le trône, marcha contre l'empire byzantin, les Juifs se joignirent à lui. Scharbazar envahit l'Asie Mineure,

malgré les propositions pacifiques d'Héraclius qui venait de détrôner Phocas, et il vit venir sous ses armes les Juifs guerriers de Galilée. Benjamin de Tibériade fut l'âme de la révolte, c'est lui qui arma les rebelles, lui qui les guida. Les Juifs voulaient reconquérir la Palestine, la rendre à sa pureté que le culte chrétien avait pour eux souillée. Ils brûlèrent les églises, saccagèrent Jérusalem, détruisirent les couvents, et, soulevant sur leur passage tous leurs coreligionnaires, attirant à eux les Israélites de Damas, du sud de la Palestine, de l'île de Chypre, ils vinrent même assiéger Tyr, dont ils durent lever le siège. Ils occupèrent durant quatorze ans la Judée en maîtres, tandis que les chrétiens palestiniens se convertissaient en masse au judaïsme. Héraclius les détacha des Perses, qui avaient manqué à leurs promesses en ne rendant pas à leurs alliés la cité sainte, Jérusalem; il s'entendit avec Benjamin de Tibériade, promettant aux Juifs l'impunité et d'autres avantages; mais lorsque l'empereur eut reconquis ses provinces sur Kosru, il fit, à l'instigation des moines et du patriarche Modeste, massacrer ceux qu'il avait accueillis. Comme il avait fait serment aux Juifs de ne les point inquiéter, Modeste le délia de ce serment, et institua, par compensation sans doute, un jeûne que les Maronites et les Coptes observèrent longtemps.

Mais les Juifs de Judée n'étaient qu'une poignée et leur histoire en Palestine était close. Lorsque Julien l'Apostat, qui avait aboli les lois restrictives de Constantin et de Constance contre les Juifs, voulut reconstruire le temple de Jérusalem, les communautés israélites étrangères restèrent sourdes à l'appel impérial: elles s'étaient détachées de la cause nationale, du moins d'une façon immédiate. Pour tous les Juifs de ce temps, la reconstitution du royaume de Juda était [50] liée à l'avènement du Messie et ils ne pouvaient l'espérer d'un philosophe couronné; ils n'avaient qu'à attendre le roi du ciel qui leur était promis et ces sentiments persistèrent durant des siècles. Quand Gamaliel VI, le dernier patriarche, mourut, le fantôme de la royauté et de la nationalité juives, fantôme qui subsistait encore, disparut et il n'y eut plus pour Israël, qu'un chef de l'exil, l'Exilarque de Babylonie qui disparut au XI^e siècle. D'ailleurs, les Juifs répandus dans le monde, constitués en puissantes et riches communautés, s'étaient créés de multiples patries d'intérêts, et ces intérêts les liaient au sol qu'ils occupaient. Ils ne les attachaient pas cependant complètement, car leur religion sociale les maintenait quand même dans un fâcheux isolement et, mêlés à tous les peuples, ils subsistaient partout où des religions précises et dogmatiques s'établissaient, les conséquences de leur opposition confessionnelle. Aussi voyons-nous l'antijudaïsme fleurir non seulement dans les contrées catholiques, mais aussi en Perse et en Arabie.

En Perse, en Babylonie, les Juifs étaient établis depuis la captivité; après la ruine de Jérusalem beaucoup encore se réfugièrent en cet admirable et fertile pays, où des terres arables leur furent distribuées et où ils vécurent heureux sous la bienveillante autorité des Arsacides. Ils fondèrent des écoles à Sora, à Néhardéa et à Pumbaditha, et firent de nombreux prosélytes. Mais, au milieu du III^e siècle, la dynastie des Arsacides, très impopulaire, tomba avec Artaban, et Ardéchir fonda la dynastie des Sassanides. C'était un mouvement national et religieux. Les Néo-Perses, les Guèbres, détestaient les Arsacides hellénisants qui avaient délaissé le culte du feu. Le triomphe d'Ardéchir fut le triomphe des Mages, qui sévirent durement contre les Hellénisants, les chrétiens d'Edesse et les Juifs, car, en Perse,

l'antijudaïsme des Mâges fut lié à l'antichristianisme, et les frères ennemis furent persécutés simultanément, quoique les Juifs, plus nombreux, plus puissants et plus redoutables aient eu plus particulièrement à souffrir pendant ces périodes de trouble. Du reste, ces persécutions ne furent jamais de très longue durée. Tourmentés à la fin du III^e siècle par Schabur II qui avait amené d'Arménie à Ispahan 70 000 prisonniers juifs, les Israélites restèrent de longues années sans être inquiétés, mais au V^e et au VI^e siècles, sous Yesdigerd II, sous Phéroces et sous Kavadh, des mesures de restriction furent prises, à l'instigation des Mâges. On interdit aux Juifs de célébrer le sabbat ; on ferma les écoles, on supprima les tribunaux juifs. Pendant le règne de Kavadh, Mazdak le MÂge fut le promoteur de ces vexations. Fondateur de la secte des Zendik, Mazdak prêchait le communisme et faisait dépouiller Juifs et chrétiens de leurs femmes et de leurs biens. Sous la conduite de l'exilarque Mar Zutra II, les Juifs se révoltèrent et les chroniques persanes rapportent qu'ils vainquirent les partisans du mÂge et fondèrent un état dont la capitale fut Mahuza, ville peuplée de Perses convertis au judaïsme. Cet état subsista sept ans, jusqu'à la mort de Mar Zutra, qui fut vaincu et tué.

Dés lors, les Juifs connurent en Perse des alternatives de paix et de trouble, heureux sous Kosroës Nuschirvan et sous Kosru II malheureux sous Hormisdas IV, jusqu'au jour où, lassés de cette situation précaire, ils aidèrent, de concert avec les chrétiens du royaume [51] Sassanide, Omar à s'emparer du trône de Perse, servant ainsi au triomphe de Mahomet et des Arabes.

Cependant, les Juifs n'avaient pas eu à se réjouir du joug musulman. Leur établissement dans l'Arabie, si on fait abstraction des légendes qui les font arriver dès Josué ou dès Saul, doit remonter au temps de la captivité, à la destruction du premier temple. Le noyau primitif fut augmenté par les fugitifs de Judée qui gagnèrent l'Arabie au moment où Rome conquérait la Palestine. Au commencement de l'ère chrétienne, il y avait en Arabie quatre tribus juives, dont le centre était Médine.

Les Juifs firent la conquête morale et intellectuelle des Arabes, ils les convertirent au judaïsme, ou tout au moins leur en firent adopter les rites. Les affinités des deux peuples rendaient la chose facile d'autant que, dans le Yémen, les Juifs avaient, à leur tour, accepté les mœurs arabes, mœurs peu différentes de celles des Israélites d'antan. Ils étaient agriculteurs, pasteurs et guerriers, pillards aussi, et poètes. Divisés en petits groupes, luttant entre eux et prenant partie dans les querelles qui partâgeaient les tribus arabes, ils fondaient en même temps des écoles à Yatrib, élevaient des temples et propâgeaient leur religion jusque chez les Himyarites, avec qui les commerçants de leur nation entretenaient des relations. Au VI^e siècle, sous le règne de Zorah-Dhou-Nowas, le Yémen entier était juif. Avec la conversion au christianisme d'une tribu arabe de Nedjran, les difficultés commencèrent, mais elles furent de courte durée, car la propagande chrétienne fut arrêtée court en Arabie par Mahomet. Mahomet fut nourri de l'esprit juif; en fuyant la Mecque où sa prédication avait soulevé contre lui les Arabes fidèles aux vieilles traditions, il se réfugia à Médine, la cité juive, et, comme les apôtres trouvant leurs premiers adhérents parmi les prosélytes hellènes, il trouva ses premiers disciples parmi les Arabes judaïsants. Aussi les mêmes causes religieuses provoquèrent-elles la haine de Mahomet et celle de Paul. Les Juifs se montrèrent rebelles à la prédication du prophète, ils l'accablèrent de railleries et Mahomet

qui jusqu'alors avait été disposé à entrer en composition avec eux les répudia violemment, écrivant une Soura célèbre, la Soura de la Vache, dans laquelle il les invectivait cruellement. Mais lorsque le prophète eut rassemblé autour de lui une armée de partisans, il ne se borna pas aux injures, il marcha contre les tribus juives, les vainquit et ordonna de ne pas prendre pour amis "les chrétiens et les Juifs". Tous les Juifs se soulevèrent et s'allièrent avec ceux des Arabes qui repoussaient les doctrines nouvelles, mais l'extension du mahométisme triompha d'eux. A la mort de Mahomet, ils étaient très affaiblis; Omar acheva l'œuvre. Il chassa de Khaïbar et de Whadi-l-Kora les dernières tribus juives, ainsi que les chrétiens de Nedjran, car chrétiens et Juifs polluaient le sol sacré de l'Islam.

Mais partout où Omar porta ses armes, les Juifs, opprimés en vertu de cette affinité qui les liait quand même aux Arabes, favorisèrent le second Kalife, qui s'empara de la Perse et de la Palestine. Omar imposa de sévères lois aux Juifs qui l'avaient secondé; il les soumit à une législation très restrictive, leur défendant de construire de nouvelles synagogues, les obligeant à porter un vêtement d'une couleur spéciale, leur interdisant de monter à cheval, les assujettissant à un [52] impôt personnel et à un impôt foncier. Il en fit de même pour les chrétiens. Néanmoins, les Juifs jouirent sous l'autorité des Arabes d'une plus grande liberté que sous la domination chrétienne. La législation d'Omar ne fut pas rigoureusement observée d'une part; de l'autre la masse musulmane, malgré la différence des religions, et en laissant de côté quelques manifestations de fanatisme, se montra pour eux très bienveillante. Aussi verrons-nous plus tard, lors de l'expansion islamique, les Arabes être acclamés comme des libérateurs par tous les Juifs de l'Occident.

La condition des Juifs occidentaux depuis l'écroulement du fragile empire romain et la ruée des barbares sur le vieux monde fut soumise à toutes les vicissitudes. Les Césars, ces pauvres Césars qui s'appelaient Olybrius, Glycerius, Julius Nepos et Romulus Augustule, tombèrent, mais les lois romaines persistèrent; et si pendant de courtes périodes elles ne furent pas appliquées aux Juifs, elles restèrent toujours vivantes et les souverains germains purent à leur gré s'en servir.

Du V^e au VIII^e siècle le bonheur ou le malheur des Juifs dépendit uniquement de causes religieuses qui leur étaient extérieures, et leur histoire parmi ceux qu'on appelait les barbares est liée à l'histoire de l'Arianisme, à son triomphe et à ses défaites. Tant que les doctrines ariennes prédominèrent, les Juifs vécurent dans un relatif état de bien-être, car le clergé et même les gouvernements hérétiques luttèrent contre l'orthodoxie et se souciaient assez peu des Israélites, qui n'étaient pas pour eux les ennemis qu'il fallait réduire. Théodoric fit exception cependant. A peine l'empire ostrogoth était-il assis, que le roi, poussé peut-être par Cassiodore, son ministre, qui paraît avoir eu fort peu de sympathie pour les Juifs -- il les qualifiait de scorpions, d'ânes sauvâges, de chiens, de licornes -- défendit aux Juifs de construire des synagogues et essaya de les convertir. Mais, malgré cela, il les protégea contre les agressions populaires, et obligea le sénat de Rome à faire rebâtir les synagogues que la foule catholique, insurgée contre l'Arien Théodoric, avait incendiées.

D'ailleurs, en Italie, sous la domination byzantine, si tracassière pour eux, ou sous la domination lombarde plus indifférente, car les Lombards ariens et païens ignoraient à peu près l'existence d'Israël, les Juifs furent sauvagardés des colères et des râges convertisseuses

du bas clergé et de ses ouailles par la bienveillance de l'autorité pontificale qui, à de rares exceptions près, semble, à dater du moment où s'accroît sa puissance, vouloir conserver la synagogue comme un vivant témoignage de sa victoire.

En Espagne, la situation des Juifs fut tout autre. De temps immémorial ils habitaient la péninsule, où ils s'étaient établis librement; leur nombre s'était accru sous Vespasien, Titus et Hadrien, pendant les guerres judéennes et après la dispersion; ils possédaient de grands biens, étaient riches, puissants, honorés, et avaient pris une grande influence sur la population au milieu de laquelle ils vivaient. L'impression même que les peuples d'Espagne reçurent du judaïsme persista pendant des siècles, et cette terre fut la dernière qui vit encore une fois le combat, à armes presque égales, entre l'esprit juif et l'esprit chrétien. A plusieurs reprises l'Espagne faillit être juive, et c'est faire l'histoire de ce pays, jusqu'au XV^e siècle. que de faire l'histoire de ses [53] Juifs, car ils furent mêlés à sa littérature, à son développement intellectuel, national, moral et économique, de la plus intime et de la plus remarquable façon. Contre les tendances, contre le prosélytisme juifs, l'Église combattit dès son premier établissement en Espagne et elle ne les extirpa complètement -- et encore ! -- qu'après douze siècles de lutte.

Jusqu'au VI^e siècle, les Juifs espagnols jouirent du plus parfait bonheur. Ils furent heureux comme en Babylonie, et en Espagne ils retrouvèrent une autre patrie. Les lois romaines ne les atteignirent pas là, et les prescriptions ecclésiastiques du concile d'Elvire¹, qui interdisaient aux chrétiens d'avoir des rapports avec eux, restèrent lettre morte.

Leur état ne fut pas modifié par la conquête visigothique, et les Visigoths ariens se bornèrent à persécuter les catholiques. Les Juifs jouirent des mêmes droits civils et politiques que les conquérants, d'ailleurs ils entrèrent dans leurs armées et ce furent des troupes juives qui gardèrent les frontières pyrénéennes. Avec la conversion du roi Reccared, tout changea; le clergé triomphant accabla les Juifs de persécutions et de vexations, et dès cette heure (589) commença pour eux une précaire existence. Ils furent soumis à une législation tatillonne et dure, législation progressivement édictée par les rois Visigoths, et préparée par les nombreux conciles qui, pendant cette période, furent tenus en Espagne. Ces lois successives se trouvent toutes dans l'édit publié par Receswinth (652); elles furent remises en vigueur et aggravées par Erwig qui les fit approuver par le douzième concile de Tolède (680)². On défendait aux Juifs de pratiquer la circoncision, d'établir des différences entre les mets, d'épouser leurs parents jusqu'à la sixième génération, de lire des livres condamnés par la foi chrétienne. On ne leur permettait pas de témoigner contre les chrétiens, ni d'intenter contre eux une action judiciaire, ni d'exercer un emploi civil quelconque. Ces lois, qui avaient été constituées peu à peu, ne furent pas toujours appliquées par les seigneurs visigoths qui vivaient dans une certaine indépendance, mais le clergé redoubla d'efforts pour obtenir leur stricte observance. Le but des évêques et des dignitaires de l'Église était d'obtenir la conversion des Juifs et de tuer en Espagne l'esprit judaïque, l'autorité séculière leur prêta son appui. A plusieurs reprises, les Juifs furent obligés de choisir entre l'exil et le baptême; c'est de cette époque que date la formation de cette classe des Marranes,

1. Au IV^e siècle.

2. *Leges, Visigoth.*, 1. XII. tit. II, 5.

des chrétiens judaïsants, que plus tard l'Inquisition dispersa. Jusqu'au VIII^e siècle, les Juifs espagnols vécurent dans cet état d'incertitude et de détresse, ne comptant que sur la bienveillance passagère de quelques rois, comme Swintila et Wamba. Ce fut Tarik, le conquérant mahométan, qui les libéra, en détruisant l'empire visigothique, avec l'aide des Juifs restés en Espagne. Après la bataille de Xerès et la défaite de Roderic (711), les Juifs respirèrent.

A peu près à la même époque, une ère meilleure s'ouvrait pour eux en France. Ils avaient fondé des colonies en Gaule au temps [54] de la République romaine ou de César, et ils avaient prospéré, bénéficiant de leur état de citoyens romains. Quand arrivèrent les Burgondes et les Francs, leur situation ne fut pas changée et les envahisseurs ne les traitèrent pas autrement que les Gaulois. Leur histoire suivit les mêmes fluctuations et les mêmes rythmes qu'en Italie et en Espagne. Libres sous la domination païenne ou arienne, ils furent opprimés sitôt que l'orthodoxie domina. Sigismond, roi des Burgondes, édicta contre eux des lois dès sa conversion au catholicisme, et ses successeurs les confirmèrent¹. Quant aux Francs, qui ignoraient l'existence des Juifs, ils se laissèrent uniquement guider par les évêques et, après Clovis, ils commencèrent tout naturellement à appliquer aux Juifs les dispositions du code théodosien. Ces dispositions furent aggravées et compliquées par l'autorité ecclésiastique qui laissa au pouvoir séculier le soin d'exécuter et de faire observer ses décisions. Du Ve au VII^e siècle la partie du droit canonique relative aux Juifs s'élabora en Gaule. Ce furent les conciles qui formulèrent les lois que corroborèrent par leurs édits les rois mérovingiens.

Toute la préoccupation de l'Église, pendant ces trois siècles, semble avoir été de séparer les Juifs des chrétiens, d'empêcher la judaïsation de ses fidèles, et d'arrêter le prosélytisme israélite. Cette législation qui, au VIII^e siècle, était devenue extrêmement sévère pour les Juifs et pour les judaïsants, ne s'est pas établie d'un seul coup ; au début, dès le concile de Vannes de 465, les synodes se bornent à des défenses platoniques. Le clergé ne disposant à cette époque que d'une très mince autorité, ne pouvait décréter des châtements, et ce n'est qu'à partir du VI^e siècle que, grâce à l'appui des chefs francs, il put instituer une pénalité progressive, applicable d'abord aux seuls clercs qui contrevenaient aux décisions conciliaires, puis aux laïques. Mais ces peines canoniques qui comprenaient l'excommunication et parfois, pour les prêtres, la bastonnade, ne visaient que les fidèles ; quant aux Juifs, les synodes ne prenaient contre eux aucune mesure afflictive c'est ce qui a permis à beaucoup d'établir victorieusement, en apparence, la bienveillance de l'Église vis-à-vis des Juifs².

Il n'en est rien cependant. Il ne faut pas oublier en effet que l'Église n'avait pas le droit de légiférer civilement, mais les règlements synodaux, les interdictions et les défenses ecclésiastiques, les considérants dont ils étaient accompagnés, avaient une influence énorme sur les autorités politiques ; de plus l'épiscopat exerçait sur les rois mérovingiens ou

1. *Lex Burgundionum*, tit. XV, 1, 2, 3.

2. Les Conciles se bornent à ordonner le baptême des enfants issus d'unions mixtes, ainsi que la dissolution du mariage, si le conjoint juif ne se convertit pas. En outre ils déclarent que tout Juif, qui tentera de convertir ses esclaves, perdra ces esclaves qui deviendront la propriété du fisc. (Conciles d'Orléans, 533; de Tolède, 589; de Chalcedoine, 541; de Macon, 581; de Reims, 625, etc.)

visigoths une directe et manifeste influence, et l'on peut affirmer que Childebert ou Clotaire II, par exemple, ou Receswinth, donnèrent une sanction aux décrets ecclésiastiques, et que leurs édits furent publiés à l'instigation des évêques.

Du reste le clergé ne se bornait pas à influencer les proclamateurs des mesures légales, c'est lui qui, perpétuellement, excitait contre les Juifs des populations dont l'orthodoxie n'était pas très intolérante.

[55]

C'est sous la conduite de ses prêtres que la foule se ruait contre les synagogues et qu'elle mettait les Juifs dans l'alternative du massacre, de l'exil ou du baptême.

Toutefois, il ne faudrait pas se représenter l'état des Juifs à cette époque comme très misérable. Du côté juif, comme du côté chrétien, on observe un mélange de tolérance et d'intolérance qui s'explique, soit par le mutuel désir de faire des prosélytes, soit même par une certaine bienveillance religieuse réciproque. Les Juifs se mêlaient à la vie publique, les chrétiens mangeaient à leur table¹, ils s'unissaient entre eux², ils prenaient part aux deuils et aux réjouissances comme aux luttes des partis. Ainsi les voit-on à Arles se liguier avec le parti visigoth contre l'évêque Césaire³ et plus tard suivre les funérailles du même évêque en criant: *Vae vae!* Ils étaient les clients des grands seigneurs (comme en témoignent deux lettres de Sidoine Apollinaire⁴), et ceux-ci les aidaient à se soustraire aux ordonnances vexatoires. En beaucoup de régions, les clercs les fréquentaient et de même que bien des chrétiens venaient dans les synagogues, des Juifs assistaient aux offices catholiques pendant la durée de la messe des catéchumènes. Ils résistaient autant que possible aux efforts faits pour les convertir, efforts accompagnés de violences, malgré les recommandations de quelques papes⁵, et ils controversaient hardiment avec les théologiens qui tendaient de les persuader par les mêmes moyens qu'employèrent les Pères des âges précédents. Nous reparlerons de ces controverses et de ces écrits lorsque nous étudierons la littérature antijuive.

Ainsi, comme on a pu le voir, durant les sept premiers siècles de l'ère chrétienne, l'antijudaïsme eut des causes exclusivement religieuses, et il fut à peu près uniquement dirigé par le clergé. Les excès populaires, la répression législative, ne doivent pas faire illusion, car jamais ils ne furent spontanés, et leurs inspireurs furent toujours des évêques,

1. Concile de Vannes (465), canon XII; Concile d'Épaones (517), canon XV; Concile de Macon (581), canon XV, etc.

2. 2^e Concile d'Orléans (533), canon XIX; Concile de Clermont (535), canon VI

3. *Vie de saint Césaire*, MIGNE, *Patrologie latine*, t. LXVII.

4. Sidoine APOLLINAIRE, l. III, ép. IV, et l. IV, ép. V.

5. FREGEDAIRE (*Chronique*, XV) et AIMOIN (*Chronique Moissiacensis* XLV) rapportent que, à l'instigation de l'empereur Héraclius, Dagobert donna le choix aux Juifs entre la mort, l'exil ou le baptême (*Gesta Dagoberti*, XXIV). La même chose est rapportée du roi Visigoth Sisebut (*Appendice à la chronique de l'évêque Marius*, ann. 588, Dom BOUQUET, t. II, p. 19). Chilpéric obligea beaucoup de Juifs à se faire baptiser (Grégoire de Tours H. F., l. VI, ch. XVII). L'évêque Avitus contraignit les Juifs de Clermont à abjurer ou à quitter la ville. (Grégoire de Tours, H. F. l. V., ch. XI). D'autres évêques employaient la force, et il fallut l'intervention du pape saint Grégoire pour modérer leur zèle. "Les Juifs ne doivent pas être baptisés par la violence, mais amenés par la douceur", dit-il dans des lettres adressées à Virgile, évêque d'Arles, à Théodore évêque de Marseille et à Paschasius, évêque de Naples (*Regesta Pontificum Romanorum* édit. Jaffé, n° 1115 et 1879). Mais l'autorité du pape ne fut pas toujours efficace.

des prêtres ou des moines. Ce n'est qu'à partir du VIII^e siècle que des causes sociales vinrent s'ajouter aux causes religieuses, c'est après le VIII^e siècle aussi que commencèrent les véritables [56] persécutions. Elles coïncidèrent avec l'universalisation du catholicisme, la constitution de la féodalité et aussi avec le changement intellectuel et moral des Juifs, changement dû, en majeure partie, à l'action des talmudistes et à l'exagération des sentiments d'exclusivisme des Juifs. Nous allons maintenant assister à cette transformation nouvelle de l'antijudaïsme.

CHAPITRE V

L'ANTIJUDAÏSME DU HUITIÈME SIÈCLE A LA REFORME

Expansion du christianisme. -- Diffusion des Juifs parmi les nations. -- Constitution des nationalités. -- Le rôle des Juifs dans la Société. -- Les Juifs et le commerce. -- L'or et les Juifs. -- L'amour de l'or et du négoce acquis par les Juifs. -- Le Juif colon et émigrant. -- L'Église et l'usure. -- Naissance du patronat et du salariat. -- Transformation de la propriété. -- La révolution économique et la recherche de l'or. -- L'instinct de la domination. -- L'or et l'exclusivisme juif. -- Maïmonide et l'obscurantisme. -- Salomon de Montpellier. -- Ben Adret, Asther ben Yehiel et Jacob Tibbon. -- Le Moré Neboukhim. -- Abaissement intellectuel et moral des Juifs. -- Le Talmud. -- Influence de cet abaissement sur la condition sociale des Juifs. -- Transformation de l'antijudaïsme. -- Les causes sociales, les causes religieuses, leur combinaison. -- Le peuple et les Juifs. -- Les Pastoureaux, les Jacques et les Armleder. -- Les rois et les Juifs. -- Les moines et l'antijudaïsme. -- Pierre de Cluny, Jean de Capistrano et Bernardin de Feltre. -- L'Église et l'antijudaïsme théologique. -- Christianisme et mahométisme. -- Les Albigeois, les Hérétiques d'Orléans, les Pasagiens. -- Les hérésies et la judaïsation. -- Les Hussites. -- L'inquisition. -- La bourgeoisie et les Juifs. -- La législation ecclésiastique et la législation civile contre les Juifs. -- Les controverses et la condamnation du Talmud. -- Les vexations. -- Les expulsions. -- Les massacres. -- La situation des Juifs et celle du peuple. -- La relativité des souffrances juives. -- La Réforme et la Renaissance.

Au VIII^e siècle, l'Église achève de se constituer. La période des grandes crises doctrinales est close, le dogme s'assied et les hérésies ne le mettront plus en échec jusqu'à la Réforme; la primauté pontificale s'affirme, l'organisation du clergé est désormais solide, le culte et la liturgie s'unifient, la discipline et le droit canonique se fixent, la propriété ecclésiastique s'accroît, la dîme s'établit, la constitution fédérale de l'Église, -- divisée en circonscriptions assez autonomes, -- disparaît, le mouvement centralisateur au profit de Rome se dessine. Lorsque les Carolingiens eurent constitué le domaine temporel des papes, ce mouvement aboutit et l'Église latine, fortement hiérarchisée, fut, en peu de temps, relativement, aussi centralisée que jadis l'Empire romain auquel son autorité universelle

s'était ainsi substituée. En même temps le christianisme s'étendit encore et conquît les barbares. Les missionnaires anglo-saxons donnèrent l'exemple, depuis saint Boniface et saint [58] Willibrord; ils furent suivis. L'Évangile fut prêché chez les Alamans et les Frisons, les Saxons et les Scandinaves, les Bohêmes et les Hongrois, les Russes et les Wendes, les Poméranais et les Prussiens, les Lithuaniens et les Finnois. A la fin du XIII^e siècle, l'œuvre était accomplie: l'Europe était chrétienne.

A mesure que le christianisme se répandit, les Juifs, à sa suite, s'établirent. Au IX^e siècle ils vinrent de France en Allemagne et de là pénétrèrent en Bohême, en Hongrie et en Pologne, où ils se rencontrèrent avec un autre flot juif, celui qui arrivait par le Caucase, en convertissant sur sa route quelques peuplades tartares. Au XII^e siècle, ils s'installèrent en Angleterre et en Belgique, et dans tous les pays, ils fondèrent leurs synagogues, ils organisèrent leurs communautés, à cette heure décisive où les nationalités sortaient du chaos, où les états se formaient et se consolidaient. Ils restèrent en dehors de ces grandes agitations, au milieu desquelles les races conquérantes et conquises s'amalgamaient et se liaient entre elles, et, au sein de ces combinaisons tumultueuses, ils demeurèrent en spectateurs, étrangers et hostiles aux fusions: tel un peuple éternel regardant surgir de nouveaux peuples. Toutefois, leur rôle ne fut pas nul, certes; ils furent un des ferments actifs de ces sociétés en formation.

En quelques pays, comme en Espagne, leur histoire est à tel point liée à celle de la péninsule, qu'on ne peut sans eux concevoir et apprécier le développement de la nation espagnole. Mais si, par la masse de leurs conversions dans cette contrée, par l'appui que tour à tour ils apportèrent aux différents maîtres qui en détenaient le sol, ils agirent sur sa constitution, ils le firent en cherchant à ramener à eux ceux au milieu desquels ils pénétraient et non en se laissant absorber. Cependant, l'histoire des Marranes espagnols est exceptionnelle. Partout ailleurs, nous allons le voir, les Juifs jouèrent le rôle d'Agents économiques; ils ne créèrent pas un état social, mais ils aidèrent d'une certaine façon à son établissement, et pourtant ils ne purent être traités avec bienveillance au milieu de ces organismes à la formation desquels ils contribuèrent. Il y eut à cela un empêchement capital. Tous les États du Moyen Âge furent pétris par l'Église; dans leur essence, dans leur être, ils furent pénétrés des idées et des doctrines du catholicisme; c'est la religion chrétienne qui donna aux multiples peuplades qui s'agrégèrent en nationalité, l'unité qui leur manquait. Or les Juifs, qui représentaient des dogmes contraires, ne pouvaient que s'opposer, soit par leur prosélytisme, soit même par leur seule présence, au mouvement général. Comme c'est l'Église qui mena ce mouvement, c'est de l'Église que partit l'antijudaïsme, théorique et législatif, antijudaïsme que les gouvernements et les peuples partagèrent et que d'autres causes vinrent aggraver. Ces causes, l'état social et religieux et les Juifs eux-mêmes les firent naître; mais elles restèrent toujours subordonnées à ces raisons essentielles qui peuvent se ramener à l'opposition, déjà séculaire, de l'esprit chrétien et de l'esprit juif, de la religion catholique universelle et internationale si l'on peut dire, et de la religion juive particulariste et étroite. Ce fut au fond et en tenant compte des changements opérés, la même situation que dans l'antiquité païenne. Par le seul fait qu'ils niaient la divinité du Christ, les Juifs se posaient en ennemis de [59] l'ordre social, puisque cet ordre social était fondé sur le

christianisme, de même que jadis, à Rome, ils avaient été, avec les chrétiens eux mêmes, les ennemis d'un autre ordre social. Au milieu de l'écroulement du vieux monde, au milieu des transformations radicales qui s'étaient produites, ce peuple ubiquiste des Juifs n'avait pas varié; il avait prétendu garder, comme toujours, ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes et en même temps participer à tous les avant-Âges que conféraient les états à leurs membres ou à leurs sujets. Or tous ces états, très hétérogènes aux débuts, s'homogénéisaient; ils marchaient vers une unité de plus en plus grande; ils aspiraient dès le Moyen Âge à cette centralisation à laquelle ils arrivèrent plus tard. Ils étaient donc amenés à combattre les éléments étrangers, étrangers nationalement et dogmatiquement, soit que ces éléments vissent du dehors, comme les Arabes, soit qu'ils subsistassent au-dedans comme les Juifs. A ce moment de l'histoire le combat national et le combat confessionnel se confondent. Avec la barbarie persistante du régime féodal, ce combat ne pouvait être qu'atroce, d'autant plus qu'il était instinctif plutôt que rationnel, surtout de la part du peuple, car l'Église ou du moins la papauté et les synodes procédèrent par raisonnement. Étant donnés ces principes généraux, nous allons voir comment ils agirent et de quelle façon ils influèrent sur les manifestations spéciales et particulières de l'antijudaïsme. Pour cela il nous faut parler du rôle commercial et financier des Juifs, de leur action et de leur esprit.

C'est vers la fin du VIII^e siècle que se développa l'activité des Juifs occidentaux. Protégés en Espagne par les Kalifes, soutenus par Charlemagne qui laissa tomber en désuétude les lois mérovingiennes, ils étendirent leur commerce qui jusqu'alors avait consisté surtout dans la vente des esclaves. Ils étaient d'ailleurs pour cela dans des conditions particulièrement favorables. Leurs communautés étaient en rapports constants, elles étaient unies par le lien religieux qui les rattachait toutes au contre théologique de la Babylonie, dont elles se considérèrent comme dépendantes jusqu'au déclin de l'exilarcat; ainsi acquirent-elles de très grandes facilités pour le commerce d'exportation dans lequel elles amassèrent des richesses considérables, si nous en croyons les diatribes d'Agobard¹ et plus tard celles de Rigord², qui, si elles exagèrent la fortune des Juifs, ne doivent pourtant pas être absolument rejetées comme indignes de créance³. Sur cette richesse des Juifs, surtout en France et en Espagne, jusqu'au XIV^e siècle, nous avons d'ailleurs les témoignages des chroniqueurs et ceux des Juifs eux-mêmes, dont plusieurs reprochaient à leurs coreligionnaires de se préoccuper des biens de ce monde beaucoup plus que du culte de Jehovah. "Au lieu de calculer la valeur numérique du nom de Dieu disait Aboulafia le kabbaliste, les Juifs aiment mieux supputer leurs richesses. "

A mesure qu'on avance on voit, en effet, grandir chez les Juifs cette [60] préoccupation de la richesse, et se concentrer toute leur activité pratique dans un commerce spécial: je veux parler du commerce de l'or. Ici, il est besoin d'insister. On a dit souvent, on répète encore, que ce sont les sociétés chrétiennes qui ont contraint les Juifs à cette fonction de prêteur et d'usurier qu'ils ont remplie pendant fort longtemps: c'est là la thèse des

1. "De Insolentia Judaeorum" *Patrologie Latine*, t. CIV.

2. *Gesta Phillipi Augusti*.

3. Sur la situation des Juifs méridionaux au temps de Philippe le Bel, voir Siméon LUCE, "Catalogues des documents du Trésor des Chartes", *Revue des Études Juives*, t. I. n° 3

philosémites. D'autre part, les antisémites assurent que les Juifs avaient de naturelles et immémoriales dispositions au commerce et à la finance et qu'ils ne firent jamais que suivre leur penchant normal, sans que jamais rien ne leur fût imposé. Il y a dans ces deux assertions une part de vérité et une part d'erreur, ou plutôt il y a lieu de les commenter et surtout de les entendre.

Aux temps de leur prospérité nationale, les Juifs semblables en cela à tous les autres peuples, possédèrent une classe de riches qui se montra aussi âpre au gain, aussi dure aux humbles que les capitalistes de tous les âges et de toutes les nations. Aussi, les antisémites qui se servent, pour prouver la constante rapacité des Juifs, des textes d'Isaïe et de Jérémie, par exemple, font-ils œuvre naïve et, grâce aux paroles des prophètes, ils ne peuvent que constater, ce qui est puéril, l'existence chez Israël de possesseurs et de pauvres. S'ils examinaient impartialement même les codes et les préceptes judaïques, ils reconnaîtraient que législation et morale recommandaient de ne jamais prélever d'intérêt sur les prêts¹. A tout prendre même, les Juifs furent, en Palestine, les moins commerçants des sémites, bien inférieurs en cela aux Phéniciens et aux Carthaginois. C'est seulement sous Salomon qu'ils entrèrent en relation avec les autres peuples; encore, en ce temps-là, c'était une puissante corporation de Phéniciens qui pratiquait le change à Jérusalem. Du reste, la situation géographique de la Palestine ne permettait pas à ses habitants de se livrer à un trafic très étendu et très considérable. Cependant, pendant la première captivité, et au contact des Babyloniens, une classe de commerçants se forma, et c'est à cette classe qu'appartenaient les premiers émigrants juifs, ceux qui établirent leurs colonies en Égypte, en Cyrénaïque et en Asie Mineure. Ils formèrent dans toutes les cités qui les reçurent des communautés actives, puissantes et opulentes, et, lors de la dispersion finale, des groupes importants d'émigrants se joignirent aux groupes primitifs qui facilitèrent leur installation.

Pour expliquer l'attitude des Juifs, il n'est donc pas nécessaire de recourir à une théorie sur le génie aryen et sur le génie sémite. D'ailleurs on connaît la légendaire cupidité romaine et le sens commercial des Grecs. L'usure des *fenestores* romains n'avait pas de [61] borne, pas plus que leur mauvaise foi, ils étaient encouragés par la loi très dure au débiteur, digne fille de cette loi des Douze Tables qui reconnaissait au créancier le droit de couper des morceaux de chair sur le corps vivant de l'emprunteur insolvable. A Rome, l'or était le maître absolu, et Juvénal pouvait parler de la "*Sanctissima divitiarum majestas*"². Quant aux Grecs, ils étaient les plus habiles et les plus hardis des spéculateurs; rivaux des Phéniciens dans le commerce des esclaves, dans la piraterie, ils connaissaient la pratique de

1. "Tu ne prêteras point à intérêt à ton frère, ni argent, ni vivres, ni quoi que ce soit; tu pourras prêter à intérêt à l'étranger (*Nochri*)." Deutéronome, XXIII, 19, 20

Nochri veut dire l'étranger de passage; l'étranger qui réside, c'est le *guer*.

"Quand ton frère sera devenu pauvre et qu'il te tendra ses mains tremblantes, tu le soutiendras, même l'étranger (*guer*) qui demeure dans le pays, afin qu'il vive avec toi. Tu ne tireras de lui ni intérêt, ni usure." Lévitique, XXV, 35. "Jéhovah, qui est-ce qui séjournera dans ton tabernacle? Celui qui ne prête pas son argent à intérêt". (Psaume XV, 5). Même à un non Juif, ajoute le commentaire talmudique. (Maccoth, 1. XXIV) (Voir encore Exode, XXII, 25. PHILDON, de Charitate: JOSEPH, Antiquit. Jud., 1. I V, chap. VIII; Selden, 1. VI. chap. IX.

2. La Sybille hébraïque parle de "la soif exécrable de l'or, de l'amour du gain sordide qui pousse les Latins à la conquête du monde".

la lettre de change et de l'assurance maritime, et Solon ayant autorisé l'usure, ils ne s'en privaient guère.

Les Juifs, en tant que peuple, ne se distinguèrent en rien des autres peuples, et s'ils furent d'abord une nation de pasteurs et d'agriculteurs ils en arrivèrent, par une évolution toute naturelle, à constituer parmi eux d'autres classes. En s'adonnant au commerce, après leur dispersion ils suivirent une loi générale qui est applicable à tous les colons. En effet, sauf les cas où il va défricher une terre vierge, l'émigré ne peut être qu'artisan ou négociant, car il n'y a que la nécessité ou l'appât du gain qui le puisse contraindre à quitter le sol natal. Les Juifs donc, en arrivant dans les cités occidentales, n'agirent pas autrement que les Hollandais ou les Anglais fondant leurs comptoirs. Néanmoins, ils en vinrent assez vite à se spécialiser dans ce commerce de l'or qu'on leur a si vivement reproché depuis, et au XIV^e siècle ils sont avant tout une tribu de changeurs et de prêteurs: ils sont devenus les banquiers du monde. C'est eux que l'on charge de créer les banques de prêts populaires, c'est eux qui deviennent les prête-nom des seigneurs et des bourgeois riches, et cela était fatal, étant donné la conception particulière de l'or qu'avait l'Église et les conditions économiques qui dominèrent en Europe à partir du XII^e siècle.

Le Moyen Âge considéra l'or et l'argent comme des signes ayant une valeur imaginaire, variant au gré du roi qui pouvait, selon sa fantaisie, en ordonner le cours. Cette idée dérivait du droit romain qui refusait de traiter l'argent comme une marchandise. L'Église hérita de ces dogmes financiers, elle les combina avec les prescriptions bibliques qui défendaient le prêt à intérêt, et elle sévit, dès ses origines, contre les chrétiens et même les clercs qui suivaient l'exemple des *fenestratores* lesquels, alors que l'intérêt légal était d'environ 12%, prêtaient à 24, 48 et même 60%. Les canons des conciles sont très explicites là-dessus; ils suivent la doctrine des Pères, de saint Augustin, de saint Chrysostome, de saint Jérôme; ils interdisent le prêt et sévissent contre ceux, clercs et laïques, qui se livrent aux pratiques usuraires. Leur sévérité n'empêchait pas absolument l'usure, mais elle la modérait, car elle la notait d'infamie. Cependant les conditions sociales étaient telles que l'usure était inévitable et ces conditions, les synodes n'y pouvaient rien changer. Pendant quelques siècles, la féodalité avait dépouillé les communes de leurs biens et avait agrandi ses territoires aux dépens des terres communales; lorsque le servage disparut, l'esclavage économique se substitua à l'esclavage personnel, une partie de la population paysanne fut obligée au vagabondage, ce qui explique ces bandes de vagabonds, de [62] mendiants et de voleurs qui, au XIV^e siècle, couvrirent les routes de France; l'autre partie fut soumise au salariat ou vécut comme fermière et tenancière sur le sol qui avait été sien.

En même temps, au XII^e et au XIII^e siècles, le patronat et le salariat se constituèrent, la bourgeoisie se développa, elle s'enrichit, elle conquiert des privilèges et des franchises: la puissance capitaliste naquit. Le commerce se transformant, la valeur de l'or augmenta, et la passion pour l'argent grandit avec l'importance que la monnaie acquit.

Donc, d'un côté des riches, de l'autre des paysans n'ayant pas la terre à eux, soumis à la dîme et aux prestations, des ouvriers dominés par les lois capitalistes. Par-dessus tout, des guerres perpétuelles, des révoltes, des maladies et des famines. Que l'année soit mauvaise, que le fisc soit plus dur, que la récolte manque, que la peste arrive, le paysan, le prolétaire, le

petit bourgeois sera bien forcé de recourir à l'emprunt. Il faut par conséquent des emprunteurs. Mais l'Église interdit le prêt à intérêt, et le capital ne se résout pas à rester improductif. Or, au Moyen Âge le capital ne peut être que commerçant ou prêteur, l'argent ne pouvant produire d'une autre façon. Tant que les décisions ecclésiastiques ont une influence, une grande partie des capitalistes chrétiens ne veut pas entrer directement en rébellion contre leur autorité; aussi se forma-t-il une classe de réprouvés dont la bourgeoisie et la noblesse furent souvent les commanditaires. Elle se composait de Lombards, de Caorsins, auxquels les princes, les seigneurs conféraient des privilèges de prêt à intérêt, recueillant une part des bénéfices qui étaient considérables, puisque les Lombards prêtaient à 10% par mois; ou d'étrangers sans scrupules, comme ces émigrés de Toscane établis dans l'Istrie et qui pratiquaient l'usure à tel point que la commune de Trieste suspendit en 1350 toute exécution forcée pendant trois ans. Cela n'empêchait pas les usuriers de terroir, mais je l'ai dit, ceux-là trouvaient les entraves que l'Église mettait à leurs opérations (le concile de Lyon de 1245 voulait que le testament des usuriers soit annulé).

Pour les Juifs, ces entraves n'existaient pas. L'Église n'avait sur eux aucune action morale, elle ne pouvait leur défendre, au nom de la doctrine et du dogme, de pratiquer l'échange et la banque. Les Juifs qui, à cette époque, appartenaient, en majorité, à la catégorie des commerçants et des capitalistes, profitèrent de cette licence et de la situation économique des peuples au milieu desquels ils vivaient. L'autorité ecclésiastique les encouragea dans cette voie plutôt qu'elle ne les retint, et les bourgeois chrétiens les engagèrent en leur fournissant des capitaux, en se servant d'eux comme d'hommes de paille.

Ainsi une conception religieuse des fonctions du capital et de l'intérêt et un état social s'opposant à cette conception, conduisirent les Juifs du Moyen Âge à exercer un métier décrié mais nécessaire, et en réalité ils ne furent pas cause des méfaits de l'usure, dont était coupable l'ordre social lui-même. Ce sont donc, en partie, des motifs extérieurs à eux, à leur nature, à leur tempérament, qui les amenèrent à cette situation de prêteurs sur gâge, de changeurs et de banquiers, mais il est juste d'ajouter qu'ils y étaient préparés par leur condition même de commerçants, et cette condition ils l'avaient assurément recherchée. S'ils ne cultivèrent pas la terre, s'ils ne furent pas agriculteurs, ce n'est pas qu'ils ne possédèrent pas, comme on l'a dit souvent; les lois restrictives relatives au droit de propriété des Juifs ne vinrent que postérieurement à leur établissement. Ils possédèrent, mais ils firent cultiver leurs domaines par des esclaves, car leur tenace patriotisme leur interdisait de bêcher le sol étranger¹; ce patriotisme, l'idée qu'ils attachaient à la sainteté de la patrie palestinienne, l'illusion qu'ils gardaient vivace en eux de la restauration de cette patrie, et cette croyance particulière qui les faisait se considérer comme des exilés qui reverraient un jour la ville sacrée, les poussa plus que tous les autres étrangers et colonisateurs à se livrer au commerce.

Commerçants, ils devaient fatalement devenir des usuriers, étant données les conditions qui leur furent imposées par les codes, et les conditions qu'ils s'imposèrent eux-mêmes. Pour éviter les persécutions les vexations, ils durent se rendre utiles, nécessaires

1. Voir ch. I, p. 18.

même, à leurs dominateurs, aux nobles dont ils dépendaient, à l'Église dont ils étaient les vassaux. Or le noble, l'Église -- malgré ses anathèmes -- avaient besoin d'or: cet or ils le demandaient aux Juifs. L'or, au Moyen Âge, était devenu le grand moteur, le dieu suprême, les alchimistes épuisaient leur vie à la recherche du magistère qui devait le créer, l'idée de sa possession enflammait les esprits, en son nom toutes les cruautés étaient commises, la soif des richesses gagnait toutes les âmes; plus tard, pour les successeurs de Colomb, pour Cortez et pour Pizarre, la conquête de l'Amérique fut la conquête de l'or. Les Juifs subirent la fascination universelle, celle qu'avaient subie les Templiers, et elle leur fut particulièrement funeste, à cause de leur état d'esprit et de la condition civile qui leur était faite. Pour acquérir quelques maigres privilèges, ou plutôt pour persister, ils se firent les proxénètes de l'or, mais les chrétiens le recherchèrent avec autant d'avidité qu'eux. De plus, menacés perpétuellement par l'expulsion, toujours campés, astreints à être des nomades, les Juifs durent parer aux éventualités redoutables de l'exil. Ils eurent besoin de transformer leur avoir, de façon à le rendre facilement réalisable, de lui donner par conséquent une forme mobilière, aussi furent-ils les plus actifs à développer la valeur argent, à la considérer comme marchandise: d'où le prêt et, pour remédier aux confiscations périodiques et inévitables, l'usure.

La création des ghildes, des corps de métiers, et leur organisation au XIII^e siècle, contraignirent définitivement les Juifs à l'état où les avaient menés les conditions sociales, générales et spéciales, qu'ils subissaient. Toutes ces corporations furent des corporations religieuses pour ainsi dire, des confréries dans lesquelles n'entraient que ceux qui se prosternaient devant la bannière du Saint patron. Les cérémonies qui présidaient à l'entrée dans ces corps étant des cérémonies chrétiennes, les Juifs ne purent qu'en être exclus: ils le furent; une série de défenses leur interdirent successivement toute industrie et tout commerce, sauf celui du bric-à-brac, et de la friperie. Tous ceux qui échappèrent à cette obligation le firent en vertu de privilèges particuliers qu'ils payèrent le plus souvent fort cher.

Ce n'est pas tout cependant; d'autres causes plus intimes s'ajoutèrent à celles que je viens d'énumérer, et toutes concoururent à rejeter de [64] plus en plus le Juif en dehors de la société, à l'enfermer dans le ghetto, à l'immobiliser derrière le comptoir où il pesait l'or.

Peuple énergique, vivace, d'un orgueil infini, se considérant comme supérieur aux autres nations, le peuple juif voulut être une puissance. Il avait instinctivement le goût de la domination puisque, par ses origines, par sa religion, par la qualité de race élue qu'il s'était de tout temps attribuée, il se croyait placé au-dessus de tous. Pour exercer cette sorte d'autorité, les Juifs n'eurent pas le choix des moyens. L'or leur donna un pouvoir que toutes les lois politiques et religieuses leur refusaient, et c'était le seul qu'ils pouvaient espérer. Détenteurs de l'or, ils devenaient les maîtres de leurs maîtres, ils les dominaient et c'était aussi l'unique façon de déployer leur énergie, leur activité.

N'auraient-ils pu la manifester d'une autre manière? Si, et ils le tentèrent, mais là, ils eurent à combattre contre leur propre esprit. Durant de longues années, ils furent des intellectuels, ils s'adonnèrent aux sciences, aux lettres, à la philosophie. Ils furent mathématiciens et astronomes; ils firent de la médecine et, si l'école de Montpellier ne fut

pas créée par eux, ils aidèrent à son développement; ils traduisirent les œuvres d'Averroès et des Arabes commentateurs d'Aristote; ils révélèrent la philosophie grecque au monde chrétien et leurs métaphysiciens, Ibn Gabriol et Maïmonide furent parmi les maîtres des scolastiques¹. Ils furent pendant des années les dépositaires du savoir; ils tinrent, comme les initiés antiques, le flambeau qu'ils transmirent aux Occidentaux; ils eurent, avec les Arabes, la part la plus active à la floraison et à l'épanouissement de cette admirable civilisation sémitique, qui surgit en Espagne et dans le Midi de la France, civilisation qui annonça et prépara la Renaissance. Qui les arrêta dans cette marche? Eux-mêmes.

Pour préserver Israël des pernicieuses influences du dehors -- pernicieuses, disait-on, pour l'intégrité de la foi -- ses docteurs s'efforcèrent de l'astreindre à l'exclusive étude de la loi². Des efforts en ce sens furent faits dès l'époque des Machabées, au moment où les hellénisants constituaient un grand parti en Palestine. Vaincus d'abord, ou du moins peu écoutés, ceux qu'on appela plus tard les obscurantistes continuèrent leur besogne. Quand, au XII^e siècle, l'intolérance et le bigotisme juifs grandirent, quand l'exclusivisme s'accrut, la lutte entre partisans de la science profane et ses adversaires devint plus vive, elle s'exaspéra après la mort de Maïmonide et se dénoua par la victoire des obscurantistes.

Moïse Maïmonide avait dans ses œuvres, et notamment dans le *More Neboukhim* (*Guide des Égarés*³), tenté de concilier la foi et la science. Aristotélicien convaincu, il avait voulu unir la philosophie péripatéticienne et le mosaïsme, et ses spéculations sur la nature de l'âme, sur son immortalité trouvèrent des défenseurs et des admirateurs ardents, des détracteurs farouches. Ces derniers lui reprochèrent de sacrifier le dogme à la métaphysique et de dédaigner les croyances fondamentales du Judaïsme: la résurrection des corps par exemple. En réalité les Maimonistes, principalement en France et en Espagne, étaient portés [65] à négliger les pratiques rituelles, les cérémonies tatillonnes du culte: hardiment rationalistes, ils expliquaient allégoriquement les miracles bibliques comme avaient fait autrefois les disciples de Philon, et ils échappaient à la tyrannie des prescriptions religieuses. Ils prétendaient participer au mouvement intellectuel de leur temps et se mêler, sans abandonner leurs croyances, à la société au sein de laquelle ils vivaient. Leurs adversaires tenaient pour la pureté d'Israël, pour l'intégrité absolue de son culte, de ses rites et de ses croyances; ils voyaient dans la philosophie et dans la science les plus funestes ennemis du Judaïsme, et affirmaient que si les Juifs ne se ressaisissaient, s'il ne rejetaient loin d'eux tout ce qui n'était pas la Loi sainte, ils étaient destinés à périr et à se dissoudre parmi les nations. A leur point de vue étroit et fanatique, sans doute n'avaient-ils pas tort, et c'est grâce à eux que les Juifs persistèrent partout comme une tribu étrangère, gardant jalousement ses lois et ses coutumes, résignée à la mort intellectuelle et morale plutôt qu'à la mort physique et naturelle des peuples déchus.

En 1232, le rabbin Salomon de Montpellier lança l'anathème contre tous ceux qui liraient le *Moré Neboukhim* ou se livreraient aux études scientifiques et philosophiques. Ce fut le signal du combat. Il fut violent de part et d'autres, et on eut recours à toutes les armes.

1. Voir S. MUNK: *Mélanges de philosophie juive et arabe*.

2. Ch. I.

3. *Guide des Égarés* (traduction de S. Munk).

Les rabbins fanatiques en appelèrent au fanatisme des dominicains, ils dénoncèrent le Guide des Égarés et le firent brûler par l'inquisition : ce fut l'œuvre de Salomon de Montpellier et elle marqua la défaite des obscurantistes. Mais cette défaite ne clôtura pas la lutte. A la fin du siècle elle fut reprise par don Astruc de Lunel, soutenu par Salomon ben Adret de Barcelone, contre Jacob Tibbon de Montpellier. A l'instigation d'un docteur allemand, Ascher ben Yehiel, un synode de trente rabbins réuni à Barcelone sous la présidence de Ben Adret, excommunia tous ceux qui avant vingt-cinq ans lisaient d'autres livres que la Bible et le Talmud.

L'excommunication contraire fut prononcée par Jacob Tibbon, qui à la tête de tous les rabbins provençaux, défendit hardiment la science condamnée. Tout fut vain : ces misérables Juifs, que le monde entier tourmentait pour leur foi, persécutèrent leurs coreligionnaires plus âprement, plus durement qu'on ne les avait jamais persécutés. Ceux qu'ils accusaient d'indifférence étaient voués aux pires supplices ; les blasphémateurs avaient la langue coupée ; les femmes juives qui avaient des relations avec des chrétiens étaient condamnées à être défigurées : on leur faisait l'ablation du nez. Malgré cela, les partisans de Tibbon résistèrent ; si, pendant le XIV^e et le XV^e siècle, en Espagne, en France et en Italie, la pensée juive ne mourut pas complètement, c'est à eux qu'elle le dut. Encore tous ces hommes, comme Moïse de Narbonne et Lévy de Bagnols, comme Élie de Crète et Alemani, le maître de Pic de la Mirandole, étaient-ils des isolés, ainsi que plus tard Spinoza. Quant à la masse des Juifs, elle était entièrement tombée sous le joug des obscurantistes. Elle était désormais séparée du monde, tout horizon lui était fermé ; elle n'avait plus, pour alimenter son esprit, que les futiles commentaires talmudiques, les discussions oiseuses et médiocres sur la loi ; elle était enserrée et étouffée par les pratiques cérémonielles comme les momies emmaillottées par leurs bandelettes : ses directeurs et ses guides l'avaient enfermée dans le plus étroit, le plus abominable [66] des cachots. De là, un ahurissement effroyable, une affreuse déchéance, un affaissement de l'intellectualisme, une compression des cerveaux que l'on rendit inaptes à concevoir toute idée.

Désormais, le Juif ne pensa plus. Et quel besoin avait-il de penser, puisqu'il avait un code minutieux, précis, œuvre de légistes casuistes, qui pouvait répondre à toutes les questions qu'il était licite de poser ? Car on interdisait au croyant de s'enquérir des problèmes que n'indiquait pas ce code : le Talmud. Dans le Talmud, le Juif trouvait tout prévu ; les sentiments, les émotions, quels qu'ils fussent, étaient marqués ; des prières, des formules toutes faites permettaient de les manifester. Le livre ne laissait place ni à la raison, ni à la liberté, d'autant qu'on en proscrivait presque, en l'enseignant, la partie légendaire et la partie gnomique pour insister sur la législation et le rituel. Par une telle éducation, le Juif ne perdit pas seulement toute spontanéité, toute intellectualité : il vit diminuer et s'affaiblir sa moralité. Les talmudistes tenant compte seulement des actes, actes extérieurs accomplis machinalement, et non d'un but moral, restreignirent d'autant l'âme juive ; et, entre le culte et la religion qu'ils préconisèrent et le système chinois du moulin à prières, il n'y a que la différence qui sépare la complexité de la simplicité. Si, par la tyrannie qu'ils exercèrent sur leur troupeau, ils développèrent chez chacun l'ingéniosité et l'esprit de ruse nécessaires pour échapper au filet qui saisissait impitoyablement, ils accrurent le positivisme naturel des

Juifs en leur présentant comme unique idéal un bonheur matériel et personnel, bonheur que l'on pouvait atteindre sur la terre si on savait s'astreindre aux mille lois culturelles. Pour gagner ce bonheur égoïste, le Juif, que les pratiques recommandées délivraient de tout souci, de toute inquiétude, était fatalement conduit à rechercher l'or, car, étant données les conditions sociales qui le régissaient, comme elles régissaient tous les hommes de cette époque, l'or seul pouvait lui procurer les satisfactions que concevait sa cervelle bornée et rétrécie. Ainsi par lui-même et par ceux qui l'entourèrent, par ses lois propres et par celles qui lui furent imposées, par sa nature artificielle et par les circonstances, le Juif fut dirigé vers l'or; il fut préparé à être le changeur, le prêteur, l'usurier, celui qui capte le métal, d'abord pour les jouissances qu'il peut procurer, puis pour l'unique bonheur de sa possession; celui qui, avide, saisit l'or, et, avare, l'immobilise. Le Juif devenu tel, l'antijudaïsme se compliqua, les causes sociales se mêlèrent aux causes religieuses, et la combinaison de ces causes explique l'intensité et la gravité des persécutions qu'Israël eut à subir.

En effet, les Lombards et les Caorsins, par exemple, furent en butte à l'animosité populaire; ils furent haïs et méprisés, mais ils ne furent pas victimes de systématiques persécutions. Que les Juifs détinssent des richesses on le trouvait abominable, surtout à cause de leur qualité de *Juifs*. Contre le chrétien qui le spoliait et ne valait d'ailleurs ni plus ni moins que le Juif, le pauvre hère dépouillé ressentait moins de courroux qu'il n'en éprouvait contre le réprouvé israélite, ennemi de Dieu et des hommes. Le déicide, déjà objet d'horreur, étant devenu l'usurier, le collecteur de taxes, l'impitoyable Agent du fisc, l'horreur s'aggrava; elle se compliqua de la haine des pressurés, des opprimés. Les esprits simples ne cherchèrent pas les causes réelles de leur détresse; [67] ils n'en virent que les causes efficientes. Or, le Juif était la cause efficiente de l'usure; c'est lui qui, par les gros intérêts qu'il prenait, causait le dénuement, l'âpre et dure misère; c'était donc sur le Juif que tombaient les inimitiés. Le peuple souffrant ne s'inquiétait guère des responsabilités; il n'était pas économiste, ni raisonneur; il constatait qu'une lourde main s'abattait sur lui: cette main était celle du Juif, il se ruait sur le Juif. Il ne se ruait pas que sur lui, et souvent, quand il était à bout de force et de patience, il frappait sur tous les riches indistinctement, tuant Juifs et chrétiens. Les Pastoureaux détruisirent, en Gascogne et dans le Midi de la France, cent vingt communautés juives mais ils ne mirent pas seulement à mal les Juif, ils envahirent des châteaux, ils exterminèrent les nobles et ceux qui possédaient. Dans le Brabant, les paysans qui assiégèrent Genappe, lieu de résidence des Juifs, n'épargnèrent pas leurs coreligionnaires. De même dans les pays rhénans, lorsque les rois Armleder soulevèrent les Gueux, ils ne traînèrent pas seulement après eux des *Judenschlæger*¹, mais aussi des tueurs de riches. Seulement, parmi les chrétiens, c'étaient les possesseurs qui subissaient les violences des révoltés, les pauvres étaient épargnés, parmi les Juifs, on exterminait pauvres et riches indistinctement car ils étaient, avant tout crime, coupables d'être Juifs. A la colère d'être dépouillés par des maudits, et ces maudits étant d'une race étrangère, formant un peuple à part, nulle considération ne retenait plus les spoliés.

1. Massacreur de Juifs.

Toutefois, les masses maintenues par l'autorité et par les lois, s'attaquaient rarement à la généralité des capitalistes; il fallait pour les pousser à se rebeller une effrayante accumulation de misères. En ce qui regardait le Juif, leur animosité n'était nullement retenue; au contraire, elle était encouragée. C'était un dérivatif et, de temps en temps, rois, nobles ou bourgeois offraient à leurs esclaves un holocauste de Juifs. Ce malheureux Juif, durant le Moyen Âge, est utilisé à deux fins. On se sert de lui comme d'une sangsue, on le laisse gonfler, s'emplier d'or, puis on l'oblige à dégorger, ou, si les haines populaires sont trop exacerbées, on le livre à un supplice profitable aux capitalistes chrétiens qui paient ainsi à ceux qu'ils pressurent un tribut de sang propitiatoire.

De temps en temps, pour donner satisfaction à leurs sujets trop misérables, les rois proscrivaient l'usure juive, ils annulaient les créances, mais le plus souvent ils toléraient les Juifs, les encourageaient, certains d'y trouver un jour profit par la confiscation ou, à la rigueur, en se substituant à eux comme créanciers. Cependant ces mesures n'étaient jamais que temporaires et l'antijudaïsme des gouvernements était purement politique. Ils chassaient les Juifs soit pour refaire leurs finances, soit pour exciter la reconnaissance des petits qu'ils libéraient, en partie du lourd fardeau de la dette, mais ils les rappelaient tôt, car ils ne savaient pas trouver de meilleurs collecteurs de taxes. Du reste, la législation antijuive, nous l'avons dit, était le plus souvent imposée aux royaumes par l'Église soit par les moines, soit par les papes et les synodes. Encore le clergé régulier et le clergé séculier agissaient-ils d'après des principes différents.

[68]

Les moines s'adressaient au peuple, avec lequel ils étaient en contact perpétuel. Ils prêchaient d'abord contre les déicides, mais ils montraient ces déicides comme des dominateurs, alors qu'ils auraient dû être perpétuellement courbés sous le joug de la chrétienté. Tous ces prédicateurs donnaient corps aux griefs populaires. "Si les Juifs emplissent leurs greniers de fruits, leurs celliers de vivres, leurs sacs d'argent et leurs cassettes d'or, disait Pierre de Cluny¹, ce n'est ni en travaillant la terre, ni en servant à la guerre, ni en pratiquant quelque autre métier utile et honorable, mais c'est en trompant les chrétiens et en achetant à vil prix aux voleurs les objets dont ceux-ci se sont emparés." Ils surexcitaient les colères qui ne demandaient qu'à se manifester, et dans leurs homélies, dans leurs prêches c'était surtout le côté social qu'ils mettaient en lumière. Ils tonnaient contre la nation "infâme" qui "vit de rapines", et s'ils mêlaient à leurs invectives quelque souci de prosélytisme, ils se présentaient surtout comme des vengeurs, venus pour châtier "l'insolence, l'avarice, la dureté des Juifs". Aussi étaient-ils écoutés. En Italie Jean de Capistrano, "le Fléau des Hébreux", soulevait les pauvres contre l'usure des Juifs et leur endurcissement; il poursuivait son œuvre en Allemagne et en Pologne, menant à sa suite des bandes de hères misérables et désespérés qui faisaient expier leurs souffrances aux communautés juives. Bernardin de Feltre suivait son exemple, mais il était hanté d'idées plus pratiques, celle entre autres d'organiser des Monts-de-Piété, pour obvier à la rapacité des

1. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny: *Tractatus adversus Judaeorum inveteratam duritiam* (Bibl. des Pères Latins, Lyon).

prêteurs. Il parcourait l'Italie et le Tyrol, demandant l'expulsion des Hébreux, provoquant des soulèvements et des émeutes, causant le massacre des Juifs de Trente.

Les rois, les nobles et les évêques n'encourageaient pas cette campagne des réguliers. En Allemagne, ils protégeaient les Israélites contre le moine Radulphe; en Italie ils s'opposaient aux prédications de Bernardin de Feltre qui accusait les princes de s'être laissés acheter par Yehiel de Pise, le plus riche Juif de la péninsule; en Pologne, le pape Grégoire XI arrêtait la croisade du dominicain Jean de Ryczywol. Les gouvernants avaient tout intérêt à réprimer ces soulèvements partiels, ils savaient par expérience que les bandes de meurt-de-faim, lorsqu'elles avaient éborgé les Juifs, égorgeaient ceux qui, comme eux, détenaient de trop grandes richesses, ceux qui jouissaient d'exorbitants privilèges, ou ceux, seigneurs, comtes ou barons, dont la domination pesait trop sur les épaules des contribuables. Les Pastoureaux, les Jacques, les fidèles des Armleder, plus tard les paysans de Munzer, montrèrent que les détenteurs du pouvoir n'avaient pas tort de craindre: en protégeant jusqu'à un certain point les Juifs, ils se protégeaient eux-mêmes.

Quant à l'Église, elle s'en tenait à l'antijudaïsme théologique et, essentiellement conservatrice, propice aux puissants et aux riches, elle se gardait d'encourager les fureurs du peuple; je parle de l'Église officielle, l'Église opulente des prébendiers, l'Église unitaire et centralisatrice que des rêves d'universelle domination berçaient, l'Église des synodes, l'Église légiférante et non l'Église des menus prêtres et des moines qui était soulevée par les mêmes colères qui agitaient les [69] humbles. Mais si l'Église intervenait parfois en faveur des Juifs lorsqu'ils étaient en butte aux haines de la foule, elle entretenait cette haine et lui fournissait des aliments en combattant le judaïsme, bien qu'elle ne le combattît pas pour les mêmes motifs

Fidèle à ses principes, elle poursuivait vainement l'esprit juif sous toutes ses formes. Il lui était impossible de s'en débarrasser, car cet esprit juif avait inspiré ses premiers âges. Elle en était imprégnée comme les sables des plages sont imprégnés du sel marin qui surgit à leur surface, et bien que, dès le II^e siècle, elle se fût appliquée à repousser ses origines, à écarter loin d'elle tout souvenir de son fondement initial, elle en avait gardé la marque. En cherchant à réaliser sa conception des états chrétiens dirigés et dominés par la papauté, l'Église tendit à réduire tous les éléments antichrétiens; ainsi, elle inspira la réaction violente de l'Europe contre les Arabes et la lutte des nationalités européennes contre le mahométisme fut une lutte à la fois politique et religieuse.

Mais le danger musulman était un danger extérieur, et les dangers intérieurs qui menaçaient le dogme parurent tout aussi graves à l'Église. A mesure qu'elle devint toute-puissante, qu'elle atteignit son maximum de catholicité, elle supporta plus difficilement l'hérésie; à partir du VIII^e siècle la législation contre les hérétiques s'aggrava. Jadis bénigne et se bornant à des peines canoniques, elle en appela désormais aux pouvoirs séculiers, et l'on sévit durement contre les Vaudois, les Albigeois, les Beghards, les Frères apôtres, les Lucifériens. L'inquisition que le pape Innocent III établit au XIII^e siècle fut le terme de ce mouvement. Désormais un tribunal spécial, ayant auprès de lui l'autorité civile soumise à ses décisions, fut le seul juge, juge impitoyable, de l'hérésie.

Les Juifs ne purent être laissés en dehors de cette législation. On les poursuivit non parce qu'ils étaient Juifs, l'Église voulait conserver les Juifs comme un vivant témoignage de son triomphe, mais parce qu'ils incitaient à la judaïsation, soit directement, soit inconsciemment et par le seul effet de leur existence. Leurs philosophes n'avaient-ils pas poussé des métaphysiciens comme Amaury de Bène et David de Dinan? De plus, certains hérétiques n'étaient-ils pas des judaïsants? Les Pasagiens de la Haute-Italie observaient la loi mosaïque; l'hérésie d'Orléans était une hérésie juive; une secte albigeoise affirmait que la doctrine des Juifs était préférable à celle des chrétiens; les Hussites étaient soutenus par les Juifs; aussi les dominicains prêchèrent contre les Hussites et les Juifs, et l'Armée impériale qui marchait contre Jean Ziska massacra les Juifs sur sa route.

En Espagne, où les mélanges juifs et chrétiens avaient été considérables, l'Inquisition fut instaurée par Grégoire XI, qui lui donna une constitution, pour surveiller les hérétiques judaïsants, et les Juifs et les Maures qui, quoique non sujets de l'Église, étaient soumis au Saint Office lorsque "par leurs paroles ou leurs écrits, ils engageaient les catholiques à embrasser leur foi". De plus la papauté rappela aux rois d'Espagne les décisions canoniques, car les fueros, les coutumes castillanes, en se substituant aux lois visigothiques, avaient assuré aux Juifs, aux chrétiens et aux musulmans les mêmes droits.

Toutes ces mesures ecclésiastiques renforcèrent les sentiments anti[70]juifs des rois et des peuples, elles étaient des causes génératrices, elles entretenirent un état d'esprit spécial qu'accrochèrent pour les rois des motifs politiques, pour les peuples des motifs sociaux. L'antijudaïsme grâce à elles se généralisa, et nulle classe de la société n'en fut exempte, car toutes les classes étaient plus ou moins guidées par l'Église, ou inspirées par ses doctrines; toutes étaient ou se croyaient lésées par les Juifs. Les nobles étaient offensés par leurs richesses; les prolétaires, les artisans et les paysans, en un mot le menu peuple, étaient irrités par leurs usures; quant à la bourgeoisie, à la catégorie des commerçants, des manieurs d'argent, elle se trouvait en rivalité permanente avec les Juifs, et là, la concurrence constante engendrait la haine. Au XIV^e et au XV^e siècles, on voit se dessiner la lutte moderne du capital chrétien contre le capital juif, et le bourgeois catholique regarde d'assez bon œil le massacre des Juifs qui le débarrasse d'un rival souvent heureux.

Ainsi tout concourut à faire du Juif l'universel ennemi, et le seul appui qu'il trouva durant cette terrible période de quelques siècles fut la papauté et l'Église qui, tout en entretenant les colères dont il pâtissait, voulaient garder précieusement ce témoin de l'excellence de la foi chrétienne. Si l'Église conserva les Juifs, ce ne fut pas sans toutefois les morigéner et les punir. C'est elle qui interdit de leur donner des emplois publics, pouvant leur conférer une autorité sur les chrétiens; c'est elle qui incita les rois à prendre contre eux des mesures restrictives, qui leur imposa des signes distinctifs, la rouelle et le chapeau, qui les enferma dans les ghettos, ces ghettos que souvent les Juifs acceptèrent, et même recherchèrent, dans leur désir de se séparer du monde, de vivre à l'écart, sans se mêler aux nations, pour garder l'intégrité de leurs croyances et de leur race; si bien qu'en maints endroits, les édits ordonnant aux Juifs de rester confinés dans des quartiers spéciaux ne firent que consacrer un état de choses déjà existant. Mais le principal rôle de l'Église fut de combattre dogmatiquement la religion juive. A cela les controverses si nombreuses pourtant

ne suffirent pas; on fit des lois contre les livres juifs. Déjà Justinien¹ avait interdit dans les synagogues la lecture de la Mischna; après lui on ne légiféra plus contre le Talmud jusqu'à saint Louis. Après la controverse de Nicolas Donin et de Yehiel de Paris (1240). Grégoire IX ordonna de brûler le Talmud; cette ordonnance fut réitérée par Innocent IV (1244), par Honorius IV (1286), par Jean XXII (1320) et par l'antipape Benoît XIII (1415). En outre on expurgea les prières juives et on défendit l'érection de nouvelles synagogues.

Les lois civiles commentèrent les décisions ecclésiastiques, elles furent inspirées par elles. Ainsi, par exemple, les lois d'Alphonse X de Castille dans le code des *Siete Partidas*², les dispositions de saint Louis, celles de Philippe IV, celles des empereurs allemands et des rois polonais³. On défendit aux Juifs de paraître en public à certains jours, on leur infligea comme au bétail un péage personnel, on leur interdit quelquefois de se marier sans autorisation.

Aux lois s'ajoutèrent les coutumes, coutumes vexatoires comme celle [71] de Toulouse qui soumettait le syndic des Juifs à la colaphisation. La foule les insultait lors de leurs fêtes et de leurs sabbats, elle profanait leurs cimetières; au sortir des mystères et des représentations de la Passion, elle livrait leurs maisons aux pillages.

Non content de les vexer, de les expulser comme firent Édouard Ier en Angleterre (1287), Philippe IV et Charles VI en France (1306 et 1394), Ferdinand le Catholique en Espagne (1492), on les massacra de toutes parts.

Quand les croisés allaient délivrer le saint Sépulcre, ils se préparaient à la guerre sainte par l'immolation des Juifs; quand la peste noire ou la faim sévissait, on offrait les Juifs en holocauste à la divinité irritée; quand les exactions, la misère, la faim, le dénuement affolaient le peuple, il se vengeait sur les Juifs, qui donnaient des victimes expiatoires. "A quoi bon aller combattre les musulmans, crieait Pierre de Cluny⁴, puisque nous avons les Juifs parmi nous, les Juifs pires que les Sarrazins ? "

Que faire contre l'épidémie, sinon tuer les Juifs qui conspirent avec les lépreux pour empoisonner les fontaines? Aussi, on les extermina à York, à Londres, en Espagne à l'instigation de saint Vincent Ferrer, en Italie où prêcha Jean de Capistrano, en Pologne, en Bohême, en France, en Moravie, en Autriche. On en brûla à Strasbourg, à Mayence, à Troyes; en Espagne c'est par milliers que les Marranes montent sur le bûcher; ailleurs on les éventre à coups de fourche et de faux, on les assomme comme des chiens.

Certes, les prophètes qui appelèrent sur Juda, en punition de ses crimes, les redoutables fureurs de leur Dieu ne rêvèrent pas de plus épouvantables malheurs que ceux dont il fut accablé. Quand on lit son martyrologe, tel que le pleura au XVI^e siècle l'Avignonnais Ha Cohen⁵, ce martyrologe qui va d'Akiba déchiré par des étrilles de fer, jusqu'aux suppliciés d'Ancône priant dans les flammes, jusqu'aux héros de Vitry qui s'immolèrent eux-mêmes, on se sent saisi d'une pitoyable tristesse. La *Vallée des Pleurs*,

1. *Novelle* 146.

2. Tit. XXIV.

3. *Statut général de Ladyslas Jagellon*: art. XIX.

4. *Loc. cit.*

5. EMEK-HABBAKA, *La Vallée des Pleurs*, traduction Julien See.

ainsi s'appelle ce livre qui "résonna pour le deuil... " et dont les *Larmes* du Pasteur de Chambrun, célébrant les huguenots proscrits, n'atteint pas la touchante grandeur. "Je l'ai nommé la Vallée des Pleurs " dit le vieux chroniqueur, " car il est bien selon ce titre. Quiconque le lira sera haletant, ses paupières ruisselleront, et les mains posées sur les reins il se dira: Jusques à quand, mon Dieu! "

Quelles fautes pouvaient mériter aussi effroyables châtements? Combien poignante devait être l'affliction de ces êtres! En ces heures mauvaises ils se serrèrent les uns contre les autres et se sentirent frères, le lien qui les attachait se noua plus fort. A qui auraient-ils dit leurs plaintes et leurs faibles joies, sinon à eux-mêmes? De ces communes désolations, de ces sanglots naquit une intense et souffrante fraternité. Le vieux patriotisme juif s'exalta encore. Il leur plut, à ces délaissés, maltraités dans toute l'Europe et qui marchaient la face souillée de crachats, il leur plut de sentir revivre Sion et ses collines perdues, d'évoquer, suprême et douce consolation, les bords aimés du Jourdain [72] et les lacs de Galilée: ils y arrivèrent par une intense solidarité; au milieu des gémissements et des oppressions ils furent amenés devant l'Âge à vivre entre eux, à s'allier étroitement. Ne savaient-ils pas que dans leurs voyages ils trouveraient un sûr abri seulement chez le Juif, que si la maladie les saisissait sur la route, seul un Juif les secourrait fraternellement et que s'ils mouraient loin des leurs, des Juifs seuls les pourraient ensevelir suivant les rites et dire sur leurs corps les coutumières prières?

Cependant, si l'on veut comprendre exactement la situation des Juifs pendant ces âges sombres, il faut la comparer à celle du peuple qui les entourait. Les persécutions contre les Juifs s'exerceraient aujourd'hui que leur caractère d'exception les rendrait plus douloureuses. Au Moyen Âge, les prolétaires et les paysans n'étaient pas sensiblement plus heureux; les Juifs secoués par des convulsions terribles avaient des époques de relative tranquillité, périodes que ne connurent pas les serfs. On prenait des mesures contre eux, mais quelle mesure ne prit-on pas contre les Morisques, les Hussites, les Albigeois, les Pastoureaux, les Jacques; contre les hérétiques et les misérables. Du XI^e à la fin du XVI^e siècle, d'abominables années se déroulèrent et les Juifs n'en pâtirent pas beaucoup plus que ceux au milieu desquels ils vivaient. Ils en pâtirent pour d'autres causes, et ils en furent impressionnés différemment. Mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, des heures plus heureuses naquirent pour eux. Nous allons voir quelles modifications la Réforme et la Renaissance devaient apporter à leur état.

CHAPITRE VI
L'ANTIJUDAÏSME DEPUIS LA RÉFORME JUSQU'À LA RÉVOLUTION
FRANÇAISE

Situation des Juifs aux débuts du XVI^e siècle. -- Défaite des Maures. -- Expulsion d'Espagne. -- Adoucissement des mœurs. -- Les dernières persécutions. -- L'Inquisition en Portugal. -- La Renaissance et la Réforme de l'Église. -- Les attaques contre la Primauté romaine. -- Les Humanistes et le Talmud. -- Reuchlin et Pfefferkorn. -- La Réforme et l'Esprit juif. -- La Bible. -- Luther et les Juifs. -- Transformation de la question sociale et de la question religieuse. -- Les guerres des Paysans. -- Les Juifs ne sont plus les principaux ennemis de l'Église. -- L'État chrétien. -- Le catholicisme, les réformés et les Juifs. -- Les papes et le Judaïsme. -- Les mesures contre le Talmud et les conversions. -- La législation antijuive. -- Les vexations et les avanies. -- L'antijudaïsme dogmatique. -- Le rappel des Juifs. -- Les Juifs en Europe au XVIII^e siècle. -- Les Juifs en Hollande, en Angleterre, en Pologne et en Turquie. -- Les Juifs portugais en France. -- État intellectuel et moral des Juifs. -- Cabbalisme et Messianisme. -- Sabbataï Zevi et Franck. Les sectes mystiques: les Hassidim et les Néo-Hassidim, les Donmeh et les Trinitaires. -- Le Talmudisme. -- Joseph Caro et le *Schuldchan-Aruh*; le Pilpoul. -- La réaction juive contre le Talmud. -- Mardoché Kolkos, Uriel Acosta, Spinoza. -- Mendelssohn, le Méassef et l'émancipation juive. -- La philosophie humanitaire et les Juifs. -- L'état social et les Juifs. -- Les objections économiques et les objections politiques. -- Maury et Clermont-Tonnerre; Rewbel et Grégoire. -- La Révolution. -- L'entrée des Juifs dans la société.

Quand se leva l'aube du XVI^e siècle, quand le premier souffle de liberté passa sur le monde, les Juifs n'étaient plus qu'un peuple de captifs et d'esclaves. Enfermés dans les ghettos dont leurs mains imbéciles avaient contribué à épaissir les murailles, ils étaient retirés de la société des hommes et pour la plupart ils vivaient dans un état de lamentable et navrante abjection. Comme ils avaient eux-mêmes fermé toutes les portes, obstrué toutes les fenêtres par où ils auraient pu recevoir air et lumière, leur intellect s'était atrophié. Durant tout le Moyen Âge, sous l'influence des peuples ambiants, des législations spéciales et avilissantes, sous l'action déprimante et funeste des talmudistes, ils avaient acquis cette physionomie particulière, qu'ils ne perdirent que de nos jours et que beaucoup conservent encore en Pologne, en Roumanie, en Russie, en Hongrie, en Bohême et en quelques parties

[74] de l'Allemagne, physionomie que l'humilité coutumière avait rendue basse et obséquieuse, que les conditions d'existence avaient faite craintive et malade, que l'enseignement exclusif des rabbins avait empreinte de cautèle et d'hypocrisie, mais que la souffrance avait affinée, illuminée parfois de tristesse passive et de résignation douloureuse. Le nombre de ceux qui avaient échappé à cet abaissement était très restreint, et les Juifs qui avaient su garder leur cerveau libre et leur esprit fier étaient en minorité infime. C'étaient pour la plupart des médecins, car la médecine était la seule science que permît le Talmud; en même temps ils étaient parfois des philosophes, et nous verrons le rôle qu'ils jouèrent en Italie pendant la Renaissance. Quant à la masse, elle était inapte à tout ce qui n'était pas commerce ou usure. Elle n'avait plus du reste aucun droit, aucune capacité, nulle route ne pouvait s'ouvrir devant elle, et les rares chemins qu'elle aurait pu encore prendre lui étaient fermés par ses propres docteurs qui s'étaient ainsi alliés aux légistes chrétiens.

Ces derniers, dans leur œuvre, s'étaient inspirés des doctrines de l'Église, ces doctrines que Thomas d'Aquin avait lapidièrement exprimées. *Judaei sunt servi*, avait dit énergiquement le maître; la loi ne les avait pas considérés autrement. A la fin du XV^e siècle, le Juif était devenu le serf de la chambre impériale en Allemagne, en France il était le serf du roi, le serf du seigneur, moins que le serf même, car le serf encore pouvait posséder tandis qu'en réalité le Juif n'avait pas de propriété; il était une chose plutôt qu'une personne. Le roi et le seigneur, l'évêque ou l'abbé pouvaient disposer de tout ce qui appartenait au Juif, c'est-à-dire de tout ce qui semblait lui appartenir, car la possibilité de posséder était pour lui purement fictive. Il était imposable à merci, il subissait des impôts fixes, sans préjudice des confiscations et tandis que, d'une part, l'Église faisait tous ses efforts pour attirer le Juif à elle, d'autre part les barons et les dignitaires ecclésiastiques le retenaient dans sa condition. S'il se convertissait, il perdait ses biens au profit du seigneur désireux de compenser la perte des taxes qu'il ne pouvait plus percevoir sur le converti et ainsi, l'intérêt maintenait le Juif dans son ergastule. On le regardait comme une bête, une bête immonde et utile, moins qu'un chien ou qu'un pourceau auxquels pourtant le péÂge personnel l'assimilait; c'était l'éternel maudit, celui sur lequel il était licite, méritoire même, de faire retomber les coups qu'avait supportés le Crucifié dans le prétoire de Pilate.

Lorsque s'ouvrit le XVI^e siècle, le seul pays dans lequel les Juifs pouvaient prétendre à la dignité d'homme venait de leur être fermé. La prise de Grenade et la conquête du royaume maure avaient enlevé aux Juifs leur dernier refuge. Le jour (le 2 janvier 1492) où Ferdinand et Isabelle entrèrent dans la cité musulmane, l'Espagne tout entière fut chrétienne. La guerre sainte des Espagnols contre les infidèles était close victorieusement, et les Maures qui subsistaient, malgré la sécurité qui leur avait été garantie, furent cruellement persécutés. Comme la victoire avait excité le fanatisme d'une part, et le sentiment national de l'autre, l'Espagne, délivrée des Maures, voulut se débarrasser des Juifs, que le roi et la reine catholique expulsèrent l'année même de la chute de Boabdil, tandis que l'Inquisition redoublait de rigueur envers les Marranes et la descendance des Morisques.

[75]

Cependant, et malgré que la condition où ils étaient réduits fût lamentable, le temps des grandes douleurs était passé pour les Juifs. Ils commencent à descendre la colline qu'ils

ont si péniblement gravie, et, s'ils ne trouvent pas encore toute sécurité par les sentiers, ils rencontrent plus d'humanité, plus de pitié. Les mœurs s'adoucissent à cette époque, les âmes deviennent moins rudes, on acquiert réellement la notion de la créature humaine; cet âge, où grandit l'individualisme comprend mieux l'individu; en même temps que la personnalité se développe, on se montre plus tendre pour la personne d'autrui.

Les Juifs se ressentirent de cet état d'esprit. Ils furent tout aussi méprisés, mais ils furent haïs d'une façon moins violente. On voulut encore les attirer au christianisme, mais par la persuasion. On les expulsa bien de quelques cités et de quelques pays; on les chassa de Cologne et de Bohême au XVI^e siècle; les corporations d'artisans de Francfort et de Worms, conduites par Vincent Fettmilch, les obligèrent aussi à quitter ces villes; mais en leur qualité de serfs de la Chambre impériale, ils furent efficacement protégés par leur suzerain. Si Léopold Ier les renvoya de Vienne, si plus tard Marie-Thérèse les expulsa de Moravie, ces décrets d'expulsion n'eurent qu'un effet temporaire, leurs conséquences ne se firent pas sentir longtemps; et quand les Juifs rentrèrent dans les villes à la faveur d'une certaine tolérance, ils ne furent pas violentés. Les massacres de Franconie et de Moravie, les bûchers de Prague furent exceptionnels au XVI^e siècle; et quant aux exterminations que Chmielniki commanda en Pologne au XVII^e siècle, elles n'atteignirent les Juifs que par ricochet.

De persécutions systématiques, il n'y en eut plus désormais, sinon celles que l'Inquisition continua à exercer en Espagne contre les Juifs convertis, et en Portugal lorsqu'elle fut introduite par le pape Clément VII, à la prière de Jean III, et après les massacres de 1506. Encore, là, l'Inquisition fut-elle confiée aux Franciscains, qui se montrèrent moins féroces que les Dominicains espagnols.

Les Juifs n'avaient pourtant pas changé. Tels nous les avons vus en plein Moyen Âge, tels nous les retrouvons au moment de la Réforme; peut-être même, moralement et intellectuellement, la masse juive était-elle pire. Mais s'ils n'avaient pas changé, on avait changé à côté d'eux. On était moins croyant, et partant moins porté à détester les hérétiques. L'Averroïsme avait préparé cette décadence de la foi, et l'on sait quelle part les Juifs eurent dans la diffusion de l'Averroïsme; de telle sorte qu'ils travaillèrent ainsi pour eux. La plupart des averroïstes étaient des incrédules, ou tout au moins attaquaient-ils la religion chrétienne. Ils furent les ancêtres directs des hommes de la Renaissance. C'est grâce à eux que s'élabora l'esprit de doute, et aussi l'esprit d'investigation. Les platoniciens de Florence, les aristotéliens d'Italie, les humanistes d'Allemagne, vinrent d'eux; c'est grâce à eux que Pomponazzo composa des traités contre l'immortalité de l'âme, grâce à eux encore que chez les penseurs du XVI^e siècle germa ce théisme qui correspondit à une décadence du catholicisme.

Animés de semblables sentiments, les hommes de cette période ne pouvaient guère s'enflammer d'une indignation religieuse contre les Juifs. D'autres préoccupations les sollicitaient d'ailleurs, et ils avaient à abattre deux autorités puissantes: la scolastique et la primauté romaine.

[76]

Les luttes du siècle précédent, le schisme d'Occident, la licence des mœurs parmi les clercs, la simonie, la vente des bénéfices et des indulgences, tout cela avait affaibli l'Église

et diminué la papauté. De toutes parts on se levait contre elle. On proclamait l'autorité du concile supérieure à celle du pape. On faisait des distinctions entre l'Église universelle qui est infaillible et l'Église romaine qui est capable d'errer. Les séculiers et les réguliers se disputaient, des voix s'élevaient demandant un changement. "Il faut moraliser le clergé", avaient déjà dit les Pères du synode de Vienne (1311). Après eux, on déclara qu'il fallait réformer "la tête et les membres". Déjà le mouvement des Hussites, celui des Frérotts, des Fraticelles, des Beggards, avaient été une protestation contre les richesses et la corruption de l'Église, mais la Papauté était impuissante à réformer, et la Réforme devait se faire en dehors d'elle et contre elle.

Les humanistes en furent les promoteurs. Tout les détournait du catholicisme. Les Grecs de Constantinople fuyant les Turcs leur avaient apporté les trésors des littératures anciennes; Colomb en découvrant le nouveau monde venait de leur ouvrir des horizons inconnus. Ils trouvaient là des raisons nouvelles de combattre la scolastique, cette vieille servante de l'Église. En Italie les humanistes devenaient sceptiques et païens, ils s'émancipaient en raillant ou en platonisant, mais en Allemagne le mouvement d'émancipation qu'ils contribuaient à créer devenait plutôt religieux. Pour vaincre les scolastiques, les humanistes de l'empire devinrent des théologiens, et pour s'armer mieux ils allèrent aux sources mêmes: ils apprirent l'hébreu, non comme Pic de la Mirandole et les Italiens, par une sorte de dilettantisme ou par amour de la science, mais pour y trouver des arguments contre leurs adversaires.

Pendant ces années qui annoncent la Réforme, le Juif devint éducateur et enseigna l'hébreu aux savants, il les initia aux mystères de la cabbale, après leur avoir ouvert les portes de la philosophie arabe, il les munit, contre le catholicisme, de la redoutable exégèse que les rabbins avaient, durant des siècles, cultivée et fortifiée: cette exégèse dont saura se servir le protestantisme, et plus tard le rationalisme. Par un hasard singulier, les Juifs qui avaient, consciemment ou inconsciemment, donné des armes à l'humanisme lui fournirent le prétexte de sa première bataille sérieuse. La dispute pour ou contre le Talmud préluda aux disputes sur l'Eucharistie.

C'est à Cologne que s'ouvrit le combat; Cologne, cité de l'Inquisition, capitale des dominicains. Un Juif converti, Joseph Pfefferkorn dénonça une fois encore le Talmud au monde chrétien et, soutenu par le grand inquisiteur Hochstraten, il obtint de l'empereur Maximilien un édit l'autorisant à examiner le contenu des livres juifs et à détruire ceux qui blasphémaient la Bible et la foi catholique. Les Juifs en appelèrent à Maximilien de cette décision, et ils réussirent à faire attribuer à l'archevêque électeur de Mayence les pouvoirs conférés d'abord à Pfefferkorn. L'archevêque prit pour conseillers des docteurs, des humanistes, et parmi ceux-là Reuchlin. Reuchlin n'avait pas pour les Juifs une sympathie immodérée, il les avait même attaqués à son heure mais s'il méprisait les Juifs en général, il n'en était pas moins un hébraïsant et, à ce titre, le Talmud l'intéressait plus sans doute que le tribunal inquisitorial et ses arrêts. Aussi, il combattit violemment les [77] projets de Pfefferkorn et des dominicains et non seulement il déclara qu'il fallait conserver les livres des Israélites mais encore il soutint que l'on devrait créer dans les universités des chaires d'hébreu. On accusa Reuchlin de s'être laissé corrompre par l'or des Juifs. Il répondit par un

pamphlet terrible, *Le Miroir des yeux* qui fut condamné au feu, et dès lors les Juifs, cause originelle du débat, furent oubliés, les humanistes et les dominicains restèrent seuls en présence et ces derniers, abattus définitivement par les *Lettres des hommes obscurs*, furent condamnés par l'évêque de Spire et abandonnés par le pape qui, quelques années après, donna aux imprimeurs d'Anvers le privilège de publier le Talmud.

Mais des temps nouveaux s'approchaient; la tempête que chacun prévoyait fondit sur l'Église. Luther publia à Wittemberg ses quatre-vingt-quinze thèses, et le catholicisme n'eut pas seulement à défendre la condition de ses prêtres, il fallut qu'il combattît pour ses dogmes essentiels. Un instant les théologiens oublièrent les Juifs, ils oublièrent même que le mouvement qui se propageait prenait ses racines aux sources hébraïques. Cependant la Réforme en Allemagne, comme en Angleterre, fut un de ces moments où le christianisme se retrempa aux sources juives. C'est l'esprit juif qui triompha avec le protestantisme. La Réforme fut par certains de ses côtés un retour au vieil ébionisme des âges évangéliques. Une grande partie des sectes protestantes fut demi-juive, des doctrines antitrinitaires furent plus tard prêchées par des protestants, entre autres par Michel Servet et par les deux Socins de Sienna. En Transylvanie même l'antitrinitarisme avait fleuri dès le XVI^e siècle, et Seidélius avait soutenu l'excellence du Judaïsme et du Décalogue. Les évangiles furent délaissés pour la Bible et pour l'Apocalypse. On sait l'influence que ces deux livres exercèrent sur les luthériens, sur les calvinistes et surtout sur les réformateurs et les révolutionnaires anglais. Cette influence se prolongea jusqu'au XVIII^e siècle même, c'est elle qui fit les Kakers, les Méthodistes, les Piétistes et surtout les Millénaires, les Hommes de la Cinquième Monarchie, qui avec Venner à Londres, rêvaient la république et s'alliaient avec les Niveleurs de John Lilburn.

Aussi à ses débuts en Allemagne le protestantisme chercha-t-il à gagner les Juifs et, à ce point de vue, l'analogie est singulière entre Luther et Mahomet. Tous deux tirèrent leurs doctrines des sources hébraïques, tous deux désirèrent faire approuver par les débris d'Israël les dogmes nouveaux qu'ils dressaient. Ce n'est pas là, en effet, un des côtés les moins curieux de l'histoire de cette nation. Tandis que le Juif est détesté, méprisé, avili, couvert de crachats et de boue, souillé d'outrages, martyrisé, enfermé et frappé, c'est de lui que le catholicisme attend le règne final de Jésus, c'est le retour des Juifs que l'Église espère et demande, ce retour qui pour elle sera le suprême témoignage de la vérité de ses croyances, et c'est aussi aux Juifs que les luthériens et les calvinistes en appellent. Il semble même que ces derniers eussent été pleinement convaincus de la justice de leur cause si les fils de Jacob étaient venus à eux. Mais les Juifs étaient toujours le peuple obstiné de l'Écriture, le peuple à la nuque dure, rebelle aux injonctions, tenace, intrépidement fidèle à son dieu et à sa loi.

La prédication de Luther fut vaine, et le colérique moine publia [78] contre les Juifs un terrible pamphlet¹. "Les Juifs sont des brutes, disait-il, leurs synagogues sont des étables à porcs, il faut les incendier, car Moïse le ferait s'il revenait au monde. Ils traînent dans la boue les paroles divines, ils vivent de mal et de rapines, ce sont des bêtes mauvaises qu'il faudrait chasser comme des chiens enragés."

1. *Les Juifs et leurs mensonges*, Wittemberg, 1558.

Malgré ces violences, malgré ces excitations, malgré les controverses nombreuses qui eurent lieu entre protestants et Juifs, ces derniers ne furent pas maltraités en Allemagne: on n'avait pas le loisir de s'occuper d'eux. D'un côté les luthériens et les calvinistes avaient fort à faire à se disputer entre eux; les discussions sur l'eucharistie, sur l'impanation et l'involution, sur la trinité et sur la nature de Christ, occupaient suffisamment leurs esprits, et les sectes étaient si nombreuses -- Crypto-calvinistes et Antinomistes, Adiaphoristes et Majoristes, Osiandristes et Synergistes, Memnonites et Synerchistes, etc., -- que batailler les unes contre les autres devait absorber leur activité. D'autre part, les conditions sociales et religieuses étaient bien changées et leur changement était profitable aux Juifs qui voyaient d'autres préoccupations s'emparer de leurs ennemis.

Excédés de misères, décimés par la guerre, ruinés, réduits à l'esclavage, en proie au dénuement et à la famine, les paysans du XVI^e siècle ne s'en prirent plus uniquement au Juif prêteur d'argent ou au chrétien usurier, ils visèrent plus haut, ils attaquèrent d'abord toute une classe, celle des riches, et ensuite l'état social tout entier. Leur révolte fut générale, ce furent d'abord les paysans des Pays-Bas, ensuite, et surtout, ceux de l'Allemagne. Dans tout l'empire ils avaient fondé des sociétés secrètes, le Bundschuh¹, le Pauvre Conrad, la Confédération évangélique. En 1503 les paysans de Spire et des bords du Rhin s'insurgèrent; en 1512 les bandes de Joss Fritz; en 1514 les paysans du Wurtemberg; en 1515 les paysans d'Autriche et de Hongrie; en 1524 ceux de Souabe; en 1525 ceux de Souabe, d'Alsace, du Palatinat. Tous marchèrent au cri de "En Christ il n'y a plus ni maître ni esclave". Les artisans se joignirent à eux, des chevaliers comme Gœtz de Berlichingen se mirent à leurs têtes et ils massacrèrent les nobles et incendièrent les châteaux et les couvents.

Munzer, lui, alla plus loin encore, il combattit non seulement contre les barons, les évêques et les riches, ces "rois de Moab", mais il combattit le principe même d'autorité. "Plus d'autorité, criait-il, sinon celle qu'on accepte et choisit librement." Dans le code de douze articles qu'il rédigea, il voulait l'affranchissement des serfs et lorsqu'il monta sur l'échafaud, après avoir perdu la bataille de Frankenhausen il attesta qu'il avait voulu "établir l'égalité dans la chrétienté; que toutes choses fussent communes à tous et à chacun selon ses besoins". Les douze articles furent traduits en français, et répandus en Lorraine où les paysans se soulevèrent aussi, au moment où Hutter et Gabriel Scherding allaient fonder les communautés de Moravie, au moment où l'anabaptisme se répandait en Suisse, en Bohême et dans les Pays-Bas.

Dans ce formidable mouvement qui jusqu'en 1535 agita une partie [79] de l'Europe, laissant partout des traces profondes, les Juifs avaient été négligés, ils avaient cessé d'être le bouc émissaire et ce n'avait plus été sur eux que s'étaient rués les pauvres hères, les affamés et les misérables.

Étaient-ils aussi heureux dans les pays catholiques? Oui, car là aussi ils avaient cessé d'être les principaux, les uniques ennemis de l'Église, et ce n'était plus eux qu'on redoutait.

Les protestants faisaient oublier les Juifs; leur existence menaçait la vieille conception de l'État catholique, et ce fut cette conception séculaire qui attira aux

1. "Le soulier fédératif."

religionnaires de France, d'Italie et d'Espagne, des persécutions identiques à celles qu'avaient jusqu'alors subies les Juifs.

Cependant, après le concile de Trente, la papauté réformée se préoccupa de nouveau des Juifs. Le relâchement des idées religieuses avait amené en Italie un rapprochement entre une certaine catégorie de Juifs et les différentes classes de la société. D'abord les humanistes, les poètes, fréquentaient les savants, les philosophes et les médecins israélites. Cette familiarité avait commencé au XIV^e siècle où l'on vit Dante avoir pour ami le Juif Manoello, le cousin du philosophe Guida Romano ; elle continua au XV^e siècle et au XVI^e siècle. Alemani fut le maître de Pic de la Mirandole, Élie del Medigo enseigna la métaphysique publiquement à Padoue et à Florence, Léon l'Hébreu publia ses dialogues platoniciens sur l'amour. Les imprimeurs juifs, comme le savant Soncino, furent en rapport constant avec les lettrés de l'époque ; Soncino, dont la librairie fut le centre des publications hébraïques, entra même en rivalité avec Alde et imprima aussi des auteurs grecs. Hercule Gonzague, évêque de Mantoue, disciple du Juif Pomponazzo de Bologne, accepta les dédicaces de Jacob Mantino, qui avait traduit le Compendium d'Averroès, tandis que d'autres princes encouragèrent Abraham de Balmes dans son œuvre de traducteur¹. Et non seulement la catégorie sceptique, incrédule même, des hellénistes et des latinistes, adorateurs de Zeus et d'Aphrodite plus que de Jésus, frayait avec les Juifs, mais les seigneurs et les bourgeois faisaient de même. "Il se trouve, dit l'évêque Maïol², des personnes et souvent de qualité, tant d'hommes que femmes, qui sont si fols et insensés qu'ils consultent avec les Juifs de leurs plus intimes affaires, à leur grand préjudice. On les voit (les Juifs) hanter et fréquenter les maisons et les palais des grands, les logis des officiers, des conseillers, des secrétaires, des gentilshommes, tant en la ville qu'aux champs." On ne se contentait pas de recevoir les Juifs, on allait chez eux et, mieux, on assistait à leurs cérémonies religieuses. "Il se trouve, dit encore Maïol, des personnes parmi nous qui hantent et révèrent superstitieusement les synagogues"; et les apostrophant, il s'écrie: "Vous entendez les Juifs aux jours de leurs festes, sonnant de la trompe, et vous accourez avec votre famille pour les regarder." Cela continua ainsi pendant le XVII^e siècle. On allait à Ferrare entendre les sermons de Judas Azael et en 1676 encore Innocent XI menaçait de l'excommunication et d'une amende de quinze ducats ceux qui fréquentaient les synagogues. Les papes craignaient [80] donc encore sur leurs fidèles l'influence juive ? Après la terrible secousse qui venait d'ébranler l'Église, ils voulaient plus que jamais garantir la sécurité du dogme catholique. "On pourra supporter le Talmud, avait décidé le concile de Trente, en enlevant les injures qu'il contient, car des parties du Talmud peuvent servir à la défense de la foi et montrer aux Juifs leur obstination." Les papes ne furent pas de cet avis. Sur la dénonciation d'un Juif converti, Salomone Romano, Jules III fit brûler le Talmud à Rome et à Venise ; à la requête d'un autre converti, Vittorio Eliano, Paul IV encore le condamna ; de même firent Pie V et Clément VIII.

1. Abraham de Balmes traduisit en latin la plus grande partie des écrits d'Averroès, et l'on se servit de ses traductions dans les universités italiennes jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

2. *Dierum canicularium* (les Jours caniculaires) traduit en français, Paris (1612), t. VII: *De Perfidia Judaeorum*.

L'Église romaine, qui jusqu'alors avait été bienveillante pour les Juifs, devint, pendant la réaction dogmatique et théologique qui suivit la Réforme, le seul gouvernement, l'unique autorité presque, qui persécuta systématiquement le judaïsme. Paul IV remit en vigueur les anciennes lois canoniques, il fit brûler les Marranes, et Pie V, après avoir publié sa *Constitution contre les Juifs*, les expulsa de ses états sauf de Rome et d'Ancône, pendant que les Espagnols, à mesure qu'ils pénétraient en Italie, les chassaient de Naples, de Gênes et de Milan.

Un autre souci animait toutefois l'Église. Pourchasser les Juifs et brûler leurs livres était bien : les convertir était mieux. C'avait été la constante préoccupation des théologiens, des docteurs chrétiens et des pères. Au XV^e siècle, les conciles s'étaient occupés de la conversion des Juifs. Le concile de Bâle avait ordonné de prêcher les Juifs en Allemagne, et avait attribué d'importants privilèges aux convertis. Les papes du XVI^e siècle obligèrent les Juifs à assister à certains sermons, et leur firent annoncer la bonne parole par leurs propres apostats. Le tiers des Juifs de Rome devait tour à tour être présent aux prédications. Et tandis que Sadolet faisait restreindre à Avignon les privilèges pontificaux accordés aux Juifs, tandis qu'on imposait aux synagogues dix ducats d'impôt annuel pour l'instruction de ceux qui voulaient abjurer le judaïsme, Paul IV faisait bâtir des maisons hospitalières où l'on nourrissait, habillait et soignait les catéchumènes.

Les autres souverains n'eurent pas pour s'occuper des Juifs les mêmes motifs que les papes. Aussi depuis le XVI^e siècle, on cessa de légiférer contre les Juifs. On ne trouve plus guère en Allemagne que l'édit de Ferdinand Ier relatif aux usures des Juifs, quelques décrets en Pologne, et beaucoup plus tard les défenses de Louis XV et de Louis XVI. Pour retrouver une législation antijuive, il faudra étudier la Russie moderne, la Roumanie et la Serbie, ce que nous ferons tout à l'heure.

L'antijudaïsme consistait surtout en vexations, en avanies. Le populaire se plaisait à railler les Juifs et souvent les grands les donnaient en spectacle. Léon X, pontife fastueux, qui aimait les bouffonneries --il avait près de lui deux moines qui étaient chargés de le divertir par leurs plaisanteries -- faisait donner des courses de Juifs et du haut de ses balcons il lorgnait le spectacle, car il était fort myope. Pendant le carnaval de Rome, le peuple parodiait l'enterrement des rabbins, et souvent on promenait par les rues de la ville un Juif chevauchant à rebours un âne, et tenant dans ses mains la queue de l'animal¹.

Sur les portes des ghettos, on sculptait une truie, parfois même on [81] l'entourait de groupes obscènes dans lesquels figuraient des rabbins². La truie symbolisait la synagogue -- de même que chez les Israélites l'Église romaine était désignée par le nom hébreu du porc --

1. E. RODOCANACHI: *Le Saint-Siège et les Juifs*, Paris, 1891.

2. LUTHER: *Tractatus de Schemhamephorasch*. Altemburg (*Opera*, t. VIII). -- On appelait ces groupes obscènes des *Schemhamephorasch*. En voici l'origine. Ces mots *Schemhamephorasch* signifient "le nom de Dieu distinctement prononcé, le nom tétragrammate écrit et lu par les quatre lettres, yod, he, vav, hé" (MUNK, *Traduction du Guide des Égarés*, t. I, p. 627, note 3). C'est de ce nom que Maïmonide dit "Avant la création du monde, il n'y avait que le Très saint et son nom seul" (*Guide des Égarés*, t. 1, ch. LXD). C'était le nom mystérieux; on lui attribuait un pouvoir magique, et les rabbins costumés en magiciens qui étaient représentés dans les groupes dont je parle étaient sensés révéler à la truie le Nom. D'où l'appellation de *Schemhamephorasch*.

et on le rappelait souvent aux Juifs; un peintre raconta même un jour à WÂgenseil qu'il avait peint une truie sur les vantaux de l'arche d'une synagogue qu'on l'avait chargé d'orner.

Chez les savants, chez les érudits, chez les théologiens, l'antijudaïsme devenait dogmatique et théorique. On voulait bien ramener les Juifs mais par la douceur. Il n'était plus question de brûler leurs livres, mais de les traduire. On disait que désormais la foi chrétienne était assez solidement enracinée pour qu'on pût sans danger pour les fidèles publier les œuvres juives, comme on l'avait fait pour celles des Ariens et autres hérétiques. Ainsi on connaîtrait les procédés de polémique des Israélites et on les saurait combattre efficacement.

Cette étude eut un tout autre résultat que celui qu'on en attendait. En scrutant l'esprit juif on se rapprocha d'eux, on leur devint par cela même plus sympathique. Des hommes qui s'étaient préparés à l'exégèse scientifique, comme Richard Simon par exemple, par des recherches de talmudistes et d'hébraïstes, ne pouvaient regarder avec haine ceux desquels ils tenaient leur science. D'autres s'inquiétaient de savoir à quelle époque les Juifs seraient appelés à la communion chrétienne. Le XVI^e siècle fut le temps le plus propice aux disputes sur le rappel des Juifs. En France, la question de savoir si les Juifs seraient rappelés à la fin du monde ou avant, divisa Bossuet et les Figuristes que conduisait Duguet¹. En Angleterre, les millénaires annonçaient le retour des Juifs². Ils florirent surtout au XVIII^e siècle, pendant lequel Worthington, Bellamy, Winchester et Towers décrivaient les temps prochains du *millenium*. En Allemagne aussi cette opinion eut des défenseurs: ainsi Bengel. En France, non seulement les convulsionnaires de Saint-Médard proclamaient la prochaine entrée des Juifs dans l'Église, mais encore on vit jusqu'à nos jours des hommes soutenir ces rêveries, et, en 1809, le président Agier fixait la date de la conversion des Juifs à l'année 1849.

Au XVIII^e siècle, dans toute l'Europe, les Juifs jouissaient de la plus grande tranquillité. En Pologne seulement ils vivaient mal pour avoir trop bien vécu. Ils avaient été là prospères jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Riches, puissants, ils avaient subsisté en égaux à côté des chrétiens, traités comme ceux du peuple au milieu duquel ils habitaient; ils [82] n'avaient pu néanmoins se livrer qu'à leur habituel commerce, à leurs vices, à leur passion pour l'or. Dominés par les Talmudistes, ils ne surent rien produire sinon des commentateurs de Talmud. Ils furent des collecteurs d'impôts, des distillateurs d'alcool, des usuriers, des intendants seigneuriaux. Ils furent les alliés des nobles dans leur œuvre d'oppression abominable, et quand les cosaques de l'Ukraine et de la petite Russie, conduits par Chmielmicki, se soulevèrent contre la tyrannie polonaise, les Juifs, complices des Seigneurs, furent les premiers massacrés. En dix ans, dit-on, on en tua plus de cent mille, mais autant tua-t-on de catholiques et surtout de Jésuites.

Ailleurs, ils étaient fort prospères. Ainsi dans l'Empire ottoman ils étaient simplement soumis à la taxe des étrangers et ne subissaient aucune réglementation restrictive, mais nulle part leur prospérité n'était si grande qu'en Hollande et en Angleterre.

1. Voir pour cette question: DUGUET: *Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, 1723. -- BOSSUET: *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie. -- RONDET: *Dissertation sur le rappel des Juifs*, Paris, 1778. -- Anonyme: *Lettre sur le proche retour des Juifs*, Paris, 1789, etc.

2. GRÉGOIRE: *Histoire des sectes religieuses*, t. II, Paris, 1825.

Ils s'étaient établis dans les Pays-Bas en 1593, Marranes fuyant l'Inquisition espagnole, et de là ils avaient détaché une colonie à Hambourg puis, plus tard, sous Cromwell, en Angleterre, d'où depuis des siècles ils étaient chassés, et où Menassé-ben-Israël les ramena. Les Hollandais, comme les Anglais, gens pratiques et avisés, utilisèrent le génie commercial des Juifs et le firent servir à leur propre enrichissement. D'incontestables affinités existaient du reste entre l'esprit de ces nations et l'esprit juif, entre l'Israélite et le Hollandais positif ou l'Anglais, cet Anglais dont le caractère, dit Emerson, peut se ramener à une dualité irréductible qui fait de ce peuple le plus rêveur et le plus pratique du monde, chose que l'on peut également dire des Juifs.

En France, les Juifs portugais avaient été autorisés par Henri II à s'établir à Bordeaux, où, en vertu des privilèges conférés, privilèges que confirmèrent Henri III, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, ils acquirent de grandes richesses dans le commerce maritime.

Dans les autres villes de France, on en trouvait fort peu, encore que ceux qui séjournèrent soit à Paris, soit ailleurs, n'y avaient élu domicile qu'à cause de la tolérance administrative. En Alsace seulement existait une forte agglomération.

L'excellence de leur situation ne provoquait pas de manifestations violentes, parfois on protestait un peu, on disait avec Expilly: "On voit avec une peine infinie que des hommes aussi vils, qui n'ont été reçus qu'en qualité d'esclaves, aient des meubles précieux, vivent délicatement, portent de l'or et de l'argent sur leurs habits, se parent, se parfument, apprennent la musique instrumentale et vocale et montent à cheval par pure distraction." Cependant de jour en jour une plus large tolérance se manifestait à leur égard; le monde se rapprochait d'eux. Se rapprochaient-ils à leur tour du monde? Non. Ils semblaient s'attacher de plus en plus à leur patriotisme mystique; plus ils allaient, plus les rêves de la Kabbale les hantaient, ils attendaient le Messie avec une confiance chaque jour renouvelée, et jamais les faux Messies ne furent accueillis avec autant d'enthousiasme qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle. Les kabbalistes épuisaient les combinaisons arithmétiques pour calculer la date exacte de la venue de celui qui était si désiré. Vers 1666, époque que l'on avait le plus généralement indiquée comme l'époque sacrée, tous les Juifs d'Orient furent soulevés par les prédications de Zabbataï Zévi. De Smyrne, où Zabbataï avait proclamé [83] sa messianité, le mouvement se propagea en Hollande, et même en Angleterre, et chacun attendit de ce roi des rois, ainsi appelait-on Zabbataï, la restauration de Jérusalem et du royaume saint. Le même enthousiasme se manifesta en 1755, lorsque Frank se présenta en Podolie comme le nouveau Messie. Autour de tous ces illuminés, de nombreuses sectes mystiques se formèrent: celles des Donmeh, qui se rattachait aux musulmans, celle des Hassidims, des néo-Hassidims et celle des Trinitaires qui se rapprochait du christianisme en professant le dogme du Dieu un et triple¹.

Ces espoirs qu'entretenait l'illuminisme des kabbalistes contribuaient à retenir les Juifs à l'écart, mais ceux qui n'étaient pas séduits par les spéculations des rêveurs se courbaient sous le joug du Talmud, joug plus rude encore, plus avilissant en tous cas. Depuis le XVI^e siècle, loin de diminuer, la tyrannie talmudique s'était accrue. A cette époque

1. Peter BEER: *Le Judaïsme et ses sectes*.

Joseph Caro avait rédigé le Schulchan Aruch, code talmudique qui -- suivant d'ailleurs les traditions inculquées par les rabbanites -- érigeait en lois les opinions doctorales. Jusqu'à notre temps, les Juifs d'Europe vécurent sous l'abominable oppression de ces pratiques¹. Les Juifs polonais, renchérissant encore sur Joseph Caro, raffinèrent les subtilités déjà si grandes du Schulchan Aruch, auquel ils firent des additions, et ils instaurèrent dans l'enseignement dialectique la méthode du Pilpul (des grains de poivre).

A mesure donc que le monde se faisait plus doux pour eux, les Juifs -- du moins la masse -- se retiraient en eux-mêmes, ils rétrécissaient leur prison, ils se liaient de liens plus étroits. Leur décrépitude était inouïe, leur affaissement intellectuel n'avait d'égal que leur abaissement moral; ce peuple paraissait mort.

Cependant la réaction talmudique partit des Juifs eux-mêmes. Au X^e siècle, Mardochee Kolkos², de Venise, avait déjà publié un livre contre la Mischna; au XVII^e siècle, Uriel Acosta combattit avec violence les rabbins³, et Spinoza ne se montra pas pour eux très tendre⁴. Mais l'antitalmudisme se manifesta surtout au XVIII^e siècle, d'abord parmi les mystiques, ainsi les Zoharites disciples de Frank qui se déclaraient les ennemis des docteurs de la loi. Toutefois ces adversaires des rabbanites étaient impuissants à tirer les Juifs de leur abjection.

Il fallut, pour commencer cette œuvre, qu'un homme, juif en même temps que philosophe, Moïse Mendelssohn, opposât au Talmud la Bible. Il la traduisit en allemand en 1779: grande révolution! C'était le premier coup porté à l'influence rabbinique. Aussi les talmudistes qui avaient jadis voulu assassiner Kolkos et Spinoza, attaquèrent-ils violemment Mendelssohn et interdirent sous peine d'excommunication la lecture de la Bible qu'il avait traduite. Ces colères furent vaines. Mendelssohn fut suivi; des jeunes gens, ses disciples, fondèrent un journal, le *Meassef*, qui défendait le nouveau judaïsme, essayait d'arracher les Juifs à leur ignorance et à leur avilissement, et préparait leur émancipation morale. Quant à l'émancipation politique, la philosophie [84] humanitaire du XVIII^e siècle travaillait à la rendre possible. Si Voltaire fut un ardent judéophobe, les idées que lui et les encyclopédistes représentaient n'étaient pas hostiles aux Juifs, puisque c'étaient des idées de liberté et d'égalité universelle. D'autre part, si, en fait, les Juifs étaient isolés dans les états, ils n'étaient pas sans avoir des points de contact avec ceux qui les entouraient.

Le capitalisme s'était développé parmi les nations; l'agiotage et la spéculation étaient nés; les financiers chrétiens s'y livraient avec ardeur, comme ils se livraient à l'usure, comme, en qualité de fermiers généraux, ils percevaient les impôts et les taxes. Les Juifs pouvaient par conséquent prendre leur place au milieu de ceux que "les escomptes enrichissaient aux dépens du public, et qui étaient les maîtres de tous les biens des Français de tous les ordres", ainsi que disait déjà Saint-Simon.

Les objections économiques qu'on fit valoir contre leur émancipation possible n'avaient plus la même valeur qu'au Moyen Âge, alors que l'Église voulait faire des Juifs les

1. Aujourd'hui encore ils vivent ainsi en Russie, en Pologne et en Galicie.

2. Voir WOLF: *Bibliotheca Hebraea*, t. II, p 798, Hambourg, 1721.

3. *Exemplar vitae humanae*, (publié par Limborch, 1687).

4. *Tractatus. Theolog. Polit.*

seuls représentants de la classe des manieurs d'argent. Quant aux objections politiques: qu'ils formaient un État dans l'État, que leur présence en qualité de citoyens ne se pouvait tolérer dans une société chrétienne, et lui était même nuisible. elles restèrent valables jusqu'au jour où la Révolution française porta un coup direct à la conception de l'état chrétien. Aussi, Dohm, Mirabeau, Clermont-Tonnerre, l'abbé Grégoire eurent-ils raison contre Rewbel, Maury et le prince de Broglie, et l'Assemblée Constituante obéit à l'esprit qui la conduisait depuis ses origines quand, le 27 septembre 1791, elle déclara que les Juifs jouiraient en France des droits de citoyens actifs. Les Juifs entraient dans la société.

CHAPITRE VII

LA LITTÉRATURE ANTIJUDAÏQUE ET LES PRÉJUGÉS

L'antijudaïsme scripturaire et ses formes. -- L'antijudaïsme théologique. -- La transformation de l'Apologétique chrétienne. -- La judaïsation et ses ennemis. -- Anselme de Cantorbéry, Isidore de Séville. -- Pierre de Blois. -- Alain de Lille. -- L'étude des livres juifs. -- Raymond de Penaforte et les dominicains. -- Raymond Martin et le *Pugio Fidei*. -- Nicolas de Lyra et son influence. -- La littérature antijuive théologique et les conversions. -- Nicolas de Cusa. -- Les convertis juifs et leur rôle. -- Paul de Santa Maria, Alphonse de Valladolid. -- L'antitalmudisme et les convertis: Pfefferkorn. -- Les controverses sur le Talmud et la religion Juive. -- Controverses de Paris, de Barcelone et de Tortose. -- Nicolas Donin Pablo Christiani et Jérôme de Santafé. -- Les Extractions Talmut. -- L'antijudaïsme social. -- Agobard, Amolon, Pierre le Vénérable Simon Maïol. -- L'antijudaïsme polémique. -- Alonzo de Spina. -- Le livre de l'Alboraique. -- Pierre de l'Ancre. -- Francisco de Torrejoncillo et la *Centinela contra Judios*. -- L'antijudaïsme polémique et les préjugés. -- Les Juifs et les races maudites. -- Juifs, Templiers et sorciers. -- Le meurtre rituel. -- La défense des Juifs. -- Jacob ben Ruben, Moïse Kohen de Tordesillas, Semtob ben Isaac Schaprut -- La littérature polémique juive en Espagne au XV^e siècle. -- L'antichristianisme. -- Hasdaï Crescas et Joseph ibn Schem Tolb. -- Les attaques contre le Nouveau-Testament. -- Les Nizachon et le Livre de Joseph le Zélateur. -- Le Toledot Jeschu. -- Attaques contre les apostats. -- Isaac Pulgars, Don Vidal ibn Labi. -- Transformation de l'antijudaïsme scripturaire au XVII^e siècle. -- Les convertisseurs. -- Les Hébraïsants et les exégètes: Buxtorf et Richard Cimon. -- Wâgenseil, Voetius, Bartolocci. -- Eisenmenger. -- John Dury. -- Parenté et similitude des ouvrages antijuifs: les imitateurs. -- L'antijudaïsme littéraire ancien et l'antisémitisme moderne. -- Leurs affinités.

Depuis le VIII^e siècle jusqu'à la Révolution française, nous n'avons étudié que l'antijudaïsme légal et l'antijudaïsme populaire. Nous avons vu peu à peu se constituer la législation contre les Juifs, législation canonique d'abord, civile ensuite; nous avons dit de quelle façon la foule fut préparée en partie, par les décrets des papes, des rois et des

républiques, à haïr et à maltraiter les Juifs, et combien cette exaspération du peuple, les massacres qu'il faisait, les insultes et les avanies dont il était prodigue eurent leur contrecoup sur cette législation; nous avons montré que jusqu'au XV^e siècle, les charges pesant sur les Juifs, s'accrurent chaque an, si bien qu'à cette époque elles [86] atteignirent le maximum et que dès lors elles diminuèrent, les articles des codes cessèrent d'être rigoureusement appliqués, les coutumes tombèrent lentement en désuétude, on fit point ou peu de lois nouvelles et le Juif marcha ainsi vers la libération.

Toutefois il est une sorte d'antijudaïsme dont nous ne nous sommes pas spécialement préoccupés, et qu'il nous faut désormais examiner. Tandis que l'Église et les monarchies légiféraient contre les Juifs, les théologiens, les philosophes, les poètes, les historiens écrivaient sur eux. C'est cet antijudaïsme scriptuaire dont il nous reste à retracer le rôle, l'action et l'importance.

Il ne naquit pas sous les mêmes influences, des causes diverses l'engendrèrent et suivant ces causes il fut théologique ou social, dogmatique ou bien polémique. Non pas que l'on puisse classer tous les écrits antijuifs dans une de ces catégories à l'exclusion de toute autre, au contraire il en est peu qui puissent uniquement se rapporter à un de ces types, mais cependant on peut, selon leur tendance principale, les faire entrer dans un des cadres que je viens d'indiquer. L'antijudaïsme théologique seul a produit des œuvres nettement tranchées, écrites sans soucis sociaux, et encore ces œuvres, quelque caractéristiques qu'elles soient, peuvent être dogmatiques et polémiques à la fois.

L'antijudaïsme théologique, le premier en date, eut, tout naturellement, à ses débuts, des allures d'apologie; il n'en pouvait être autrement car on ne combattait le judaïsme que pour glorifier la foi chrétienne et prouver son excellence. Comme nous l'avons dit, vers la fin du IV^e siècle on cessa de produire des écrits apologétiques; la jeune Église, dans l'ivresse de son triomphe, pensa n'avoir plus besoin de démontrer sa supériorité, et on ne trouve plus guère au V^e siècle, pour représenter l'apologétique, que l'*Altercation de Simon et de Théophile* d'Evagrius¹, dans laquelle était imitée et plagiée même l'*Altercation de Jason et de Papiscus* d'Ariston de Pella; puis il faut venir au VII^e siècle pour trouver les trois livres d'Isidore de Séville dirigés contre les Juifs².

Quand naquit la scolastique, l'apologétique reparut. La scolastique fut bien à ses débuts une servante du dogme, mais une servante raisonneuse qui essayait d'expliquer métaphysiquement la Trinité, et les discussions sur le nominalisme et sur le réalisme n'eurent tant d'importance au Moyen Âge que parce que l'on appliqua ces deux théories à l'interprétation de la Trinité. Toute la métaphysique de ce temps tournait autour de la nature et de la divinité de Jésus-Christ; de là, l'importance pour les théologiens scolastiques de défendre cette divinité même contre ceux qui la niaient; or ceux dont la négation était la plus tenace n'étaient-ils pas les Juifs? Il était donc nécessaire de persuader ces obstinés; aussi les apologies renaquirent-elles et toutes ou presque toutes furent adressées aux Juifs.

1. Voir *Spicilegium d'Achéry*, t. X et XV.

2. Isidore de Séville: *De Fide Catholica ex veteri et novi Testamenti contra Judeos* (*Opera*, t. VII), MIGNE, P. L., LXXXIII.

Elles étaient à deux fins: elles défendaient les dogmes et les symboles catholiques et elles combattaient le judaïsme. Elles s'opposaient à cette judaïsation que l'Église, ses docteurs, ses philosophes et ses apologistes [87] redoutaient toujours, se représentant le Juif comme le loup qui rôde autour du bercail pour ravir les brebis à la vie bienheureuse. C'est par ces sentiments que furent guidés par exemple Cedrenus¹ et Théophane² en écrivant leurs *Contra Judeos*, et Gilbert Crépin, abbé de Westminster, dans sa *Disputatio Judei cum christiano de fide christiana*³.

La forme de ces écrits était peu variée: ils reproduisaient presque servilement les arguments classiques des Pères de l'Église, et étaient rédigés sur des patrons semblables. En analyser un c'est les analyser tous. Ainsi le traité de Pierre de Blois⁴: *Contre la Perfidie des Juifs*, énumérait en trente chapitres les témoignages que contiennent l'Ancien Testament et les prophètes surtout, en faveur de la Trinité et de l'Unité divine, du Père et du Fils, du Saint-Esprit, de la messianité de Jésus-Christ, de la descendance davidique du Fils de l'homme et de son incarnation. Il terminait en démontrant, d'après les mêmes autorités, que la loi avait été transmise aux gentils, que les Juifs étaient voués à la réprobation, mais que les restes d'Israël seraient néanmoins convertis et sauvés un jour. Guibert de Nogent dans son *De Incarnatione adversus Judaeos*⁵; Rupert dans son *Annulus sive dialogus inter christianum et Judeum de fidei sacramentis*⁶; Alain de Lille dans son *De Fide Catholica*⁷; bien d'autres encore dont l'énumération serait fastidieuse procédaient de façon identique, développant les mêmes raisonnements s'appuyant sur les mêmes textes, usant des mêmes interprétations. Toute cette littérature était du reste d'une extrême médiocrité; j'en connais peu de plus vaine et Anselme de Cantorbéry lui-même, lorsqu'il composa son *De Fide seu de Incarnatione verbis contra Judaeos*, ne réussit pas à la rendre plus intéressante.

Pendant, ces écrits, ces discussions, ces fictifs dialogues remplissaient peu ou même pas du tout leur but. Ils n'étaient guère consultés que par des clercs et ainsi s'adressaient à des convertis; si les rabbins les lisaient, ils n'en faisaient qu'un cas très mince; comme leur exégèse et leur science biblique étaient de beaucoup supérieures à celle des bons moines, ces derniers avaient rarement l'avantage; en tous cas ils ne persuadaient nullement ceux qu'ils désiraient convaincre et, comme ils ne connaissaient pas les commentaires talmudiques et exégétiques dans lesquels les Juifs puisaient leurs armes et leurs forces, ils ne pouvaient les combattre avec efficacité. Au XIII^e siècle les choses changèrent. Les œuvres des philosophes juifs se répandirent, et exercèrent sur la scolastique de ce temps une considérable influence; des hommes comme Alexandre de Hales lurent Maïmonide (Rabi Moyses) et Ibn Gabirol (Avicébron), et ils gardèrent l'empreinte des doctrines qu'exposaient le *Guide des Égarés* et la *Fontaine de Vie*.

1. *Disputatio contra Judaeos: Opera*, édit. Basileens, p. 180.

2. *Contra Judaeos*. Lib. VI.

3. MIGNE, P. L., CLIX.

4. *Liber contra perfidia Judaeorum: Opera*, Paris, 1519.

5. *Opera*, Paris, 1651.

6. MIGNE, P. L., CLXX.

7. MIGNE, P. L., CCX.

La curiosité fut éveillée, on voulut connaître la pensée et la dialectique [88] juives, d'abord pour philosopher, ensuite pour lutter avec plus de profit contre les Juifs.

Le dominicain Raimond de Penafore, confesseur de Jacques Ier d'Aragon et grand convertisseur de Juifs, invita les dominicains à apprendre l'hébreu et l'arabe pour persuader mieux les Juifs et pour les mieux combattre. Il organisa des écoles pour apprendre aux moines ces deux langues et fut l'initiateur des études hébraïques et arabes en Espagne. Il créa ainsi une lignée d'apologistes qui ne se contentèrent plus de colliger les passâges de l'Ancien Testament préfigurant la Trinité ou prophétisant le Messie, mais qui essayèrent de réfuter les livres rabbiniques et les assertions talmudiques.

De ce mouvement sortit une légion de traités et de démonstrations, tous boucliers, remparts, forteresses de la foi. Dans ces écrits, les Juifs étaient "égorgés avec leur propre glaive", "transpercés de leur épée", c'est-à-dire qu'on les persuadait de leur ignominie et qu'on les convainquait de mensonges en se servant de leur propre argumentation, telle que les moines la trouvaient, ou du moins croyaient la trouver dans le Talmud.

Parmi tous ces libelles théologiques, les plus connus sont ceux que publia le dominicain Raymond Martin, "homme aussi remarquable pour sa connaissance des écrits hébraïques et arabes que par celle des œuvres latines¹". Ces libelles portent des titres assez caractéristiques: *Capistrum Judaeorum* (Muselière des Juifs) et *Pugio Fidei* (Poignard de la Foi²). Le second fut le plus répandu. "Il est bon, y disait Raymond Martin, que les chrétiens prennent en main le glaive de leurs ennemis les Juifs pour les en frapper avec." Partant de là, et de cette idée très répandue que Dieu a donné à Moïse une loi orale, commentaire de la loi écrite, et contenant la révélation de la Trinité et de la divinité de Jésus, Martin prouvait, par les textes bibliques, talmudiques et kabbalistiques que le Messie était venu et que les dogmes du catholicisme étaient irréfutables. En même temps, dans deux chapitres³, il s'attaquait au judaïsme qu'il présentait comme réprouvé et abominable.

Le *Pugio Fidei* fut fort en vogue pendant le XIII^e et le XIV^e siècles parmi les moines, surtout parmi les dominicains, ardents défenseurs de la foi. On l'étudia, on le consulta, et on le plagia. Le nombre des écrits qu'inspira Raymond Martin, et auxquels le *Pugio Fidei* servit de prototype et même de moule, fut considérable. On peut citer entre autres ceux de Porchet Salvaticus⁴, de Pierre de Barcelone⁵ et de Pietro Galatini⁶.

Cependant, la science même de Martin n'était pas parfaite et, comme nous le verrons tout à l'heure, dans les controverses, les rabbins avaient trop souvent raison de leurs adversaires. Les antijuifs avaient besoin d'armes meilleures: le franciscain Nicolas de Lyra les leur donna.

[89]

1. Augustin GIUSTINIANI: *Linguae Hebraeae* (1566).

2. *Pugio Fidei*, Paris, 1651 (voir QUÉTIF: *Bibl. scriptorum domnicarum* t. I, p. 396 et l'édition de Carpzon, Leipzig, 167).

3. Chap. XXI et XXII: *de Reprobatione et Foetore doctrinae Judaeorum*.

4. *Victoria adversus impios Hebraeos et sacris litteris* (Paris, 1629): WOLF *Bibl. Hebr.*, t. I, p. 1124.

5. Sur Pierre de Barcelone (Petrus Barcelonensis) voir FABRICIUS: *Bibliotheca Latina*.

6. *De Arcanis Catholicae veritatis libri* (Soncino, 1518).

Nicolas de Lyra avait étudié avec soin la littérature rabbinique, et ses connaissances hébraïques, leur étendue, leur variété et leur solidité ont fait croire qu'il était d'origine juive, ce qui est peu probable. Il fut en tout cas le précurseur de l'exégèse moderne, cette exégèse qui est la fille de la pensée juive et dont le rationalisme est purement judaïque; il fut l'ancêtre de Richard Simon. Nicolas de Lyra déclara que l'explication littérale du texte de l'Écriture devait être le fondement de la science ecclésiastique, et que le texte et sa signification étant établis, il fallait en tirer les quatre sens: littéral, allégorique, moral et anagogique¹. Dans les *Postilla* et les *Moralitates*, réunis et fondus plus tard en un grand ouvrage, Nicolas de Lyra exposa ses recherches². Ce fut désormais l'arsenal où l'on puisa dans les polémiques contre les Juifs et aussi pour défendre les évangiles contre les attaques israélites, car Nicolas de Lyra, dans son *De Messia*³, avait réfuté les critiques que les Juifs faisaient à l'Ancien Testament. De nombreuses éditions des œuvres de Nicolas de Lyra furent faites, on y ajouta des commentaires, des notes et des additions, et il fut encore en exégèse le maître de Luther.

Mais si combattre les Juifs était louable, il était plus méritoire encore de les convaincre et la plupart de ces moines polémistes n'oubliaient pas qu'une des fins de l'Église était la conversion de Juda. Tandis que les conciles prenaient des mesures en vue de convertir les Juifs, les écrivains s'efforçaient de leur côté d'être persuasifs, plusieurs même, plus pratiques, allaient jusqu'à chercher un terrain de conciliation. Ainsi Nicolas de Cusa voulait en faisant certains sacrifices -- il allait jusqu'à accepter la circoncision -- réunir toutes les religions en une dont le dogme principal eût été la Trinité. La vieille "*obstinatio Judaeorum*" qui soutenait l'unité divine, s'opposait à ces tentatives, et en général les avances des chrétiens étaient mal accueillies. Toutefois les conversions n'étaient point rares, et je ne parle pas seulement de celles qu'on obtenait par la persuasion. Dans la littérature antijuive, comme dans l'histoire des persécutions, ces convertis juifs jouèrent un très grand rôle. Ils se montrèrent contre leurs coreligionnaires les plus violents les plus injustes, les plus déloyaux des adversaires. C'est là la caractéristique générale des convertis, et les exemples d'Arabes convertis au christianisme ou de chrétiens s'étant voués à l'Islam, témoignent que cette règle souffre bien peu d'exceptions.

Une foule de sentiments concouraient à entretenir chez les apostats cette humeur atrabilaire. Ils désiraient avant tout donner des gages de leur sincérité; ils sentaient qu'une sorte de suspicion les entourait à leur entrée dans le monde chrétien, et l'affectation de piété qu'ils affichaient ne leur paraissait pas suffisante pour dissiper les soupçons.

Ils ne craignaient rien tant que d'être accusés de tiédeur, ou de sympathie envers leurs anciens frères, et la façon dont l'Inquisition [90] traitait ceux qu'elle considérait comme relaps, n'était pas faite pour diminuer la crainte que ressentaient les prosélytes. Aussi

1. Tout le Moyen Age a cru à ce quadruple sens des Écritures, quadruple sens dont le distique suivant exprimait la valeur:

Littera gesta docet, quid credas, allegoria;

Moralis quid agas: quo tendas anagogia.

2. *Postilloe perpetuae in universa Biblia* (Rome 1471, 5 vol.)

3. *De Messia, ejusque adventu proeterito, tractatus una cum responsione ad Judoei argumenta XIV contra veritatem evangeliorum* (Venise 1481).

simulaient-ils un excès de zèle, que soutenait chez beaucoup, sinon chez tous, une foi réelle. Quelques-uns d'entre eux même, persuadés d'avoir trouvé le salut dans leur conversion, s'efforçaient de gagner leurs coreligionnaires aux croyances chrétiennes; parmi ceux-là l'Église trouva plusieurs de ses plus intrépides et de ses plus écoutés convertisseurs¹. Ils ne se bornaient pas à publier des apologies, ils prêchaient dans les églises aux Juifs que les décisions canoniques obligeaient d'assister aux sermons en auditeurs dociles. Ainsi Samuel Nachmias², baptisé sous le nom de Morosini, Joseph Tzarphati qui se fit appeler Monte après son baptême³, le rabbin Weidnerus, qui persuada un grand nombre de Juifs de Prague de l'excellence de la Trinité. Certains même appelaient sur les Israélites qu'ils avaient délaissés les rigueurs des lois ecclésiastiques et civiles. Vers 1475, par exemple, Peter Schwartz et Hans Bayol, Juifs convertis, provoquèrent par leurs excitations la population de Ratisbonne à saccager le Ghetto; en Espagne, Paul de Santa-Maria incita Henri III de Castille à prendre des mesures contre les Juifs. Ce Paul de Santa-Maria, autrefois connu sous le nom de Salomon Lévi de Burgos, n'était pas un personnage ordinaire. Rabbin très pieux, très savant, il abjura à quarante ans, après les massacres de 1391, et reçut le baptême ainsi que son frère et quatre de ses fils. Il étudia la théologie à Paris, fut ordonné prêtre, devint évêque de Carthagène et plus tard chancelier de Castille. Il publia un *Examen de l'Écriture sainte*, dialogue entre le mécréant Saul et le converti Paul, et donna une édition des *Postilla* de Nicolas de Lyra, édition augmentée de ses *Additiones* et de gloses. Il n'arrêta pas là son action. On le trouve comme instigateur dans toutes les persécutions que les Juifs de son temps eurent à subir en Espagne, et il poursuivit la synagogue d'une haine féroce; cependant il se borna, dans ses œuvres, à la polémique théologique⁴.

Mais tous les convertis n'étaient pas semblables à Paul de Santa-Maria. Ils étaient en général peu instruits et de médiocre intelligence si nous en croyons le Pogge qui apprit l'hébreu chez un Juif baptisé: "Bête, dit-il, lunatique et ignorant comme le sont d'ordinaire les Juifs qui se font baptiser." Cette catégorie de catéchumènes se montra la plus haineuse. Ceux qui la composaient étaient d'ailleurs excités par leurs coreligionnaires, qui détestaient très vigoureusement leurs apostats, et ne se faisaient pas faute de les maltraiter, à tel point que l'on fit des lois nombreuses pour défendre aux Juifs de jeter des pierres sur les renégats, et de salir leurs vêtements d'huile et d'odeurs fétides. Quand les Juifs ne purent plus malmenager les convertis, ils les insultèrent et les raillèrent. Les nouveaux chrétiens répondirent à ces insultes, en publiant des satires contre les rabbins, comme firent Don Pedro Ferrus et Diego de Valence, ou en injuriant leurs adversaires [91] dans de gros traités dogmatiques ainsi que Victor de Carben⁵. Ils n'oubliaient pas de recourir à la démonstration théologique, mais ils préféraient souvent l'invention et même la calomnie; parfois ils alliaient les deux choses, tel Alphonse de Valladolid (Abner de Burgos) qui publia à la fois

1. Pour la littérature antisémite des apostats juifs, voir WOLF: Bibl. Hebr., t. I.

2. *Via della Fede* (WOLF: Bibl. Hebr., p. 1010).

3. *Traité de la Confusion des Juifs* (WOLF: Bibl. Hebr. p. 1010).

4. Voir WOLF, Bibl. Hébr. I p. 1004, et Joseph RODRIGUEZ DE CASTRO: Bibliotheca espanola, Madrid, 1781, t. I, p. 235.

5. Trois traités contre les Juifs: 1° Propagnaculum Fidei christiana (1510) 2° Judeorum erroris et moris (Cologne, 1509), 3° De vita et moribus Judaeorum (Paris, 1511). Voir WOLF: Bibl. Hebr., t. IV, p. 578.

des concordances de la loi et des traités d'âpre polémique: le *Livre des batailles de Dieu* et le *Miroir de justice*¹.

Mais le grand adversaire des convertis, celui qui devait supporter le plus fort de leur colère, c'était le Talmud. Ils le dénonçaient constamment aux inquisiteurs, au roi, à l'empereur, au pape. Le Talmud était le livre abominable, le réceptacle des plus affreuses injures contre Jésus, la Trinité et les chrétiens; contre lui Pedro de la Caballeria écrivait sa *Colère du Christ contre les Juifs*², Pfefferkorn son *Ennemi des Juifs*³, dans lequel il se félicitait de s'être "retiré du sale et pestiféré borbier des Juifs", et Jérôme de Santa-Fé son *Hebreomastyx*⁴. Les théologiens catholiques suivaient l'exemple des convertis, le plus souvent même ils n'avaient sur le Talmud que les notions que les convertis leur donnaient.

Les autodafés suivaient communément ces dénonciations du Talmud, mais ils étaient ordinairement précédés d'une controverse. Cette coutume des controverses remonte à une très haute antiquité. Nous savons que déjà les docteurs juifs discutèrent avec les apôtres; en présence des Empereurs de Rome et de Byzance on vit plusieurs fois rabbins et moines lutter d'éloquence pour convaincre leurs auditeurs de l'excellence de leur cause, et le roi des Khazars ne se décida à embrasser le judaïsme qu'après une discussion à laquelle prirent part un Juif, un chrétien et un musulman -- ainsi du moins le rapporte la légende⁵. Ces conférences étaient cependant rarement publiques, l'Église en redoutait les conséquences; elle craignait la subtilité juive, habile à trouver des objections qui embarrassaient les défenseurs de la foi catholique et troublaient les fidèles. On ne pratiquait guère que des conférences privées, entre dignitaires ecclésiastiques et Talmudistes, et à ces réunions peu d'auditeurs étaient admis, sauf en de rares et importantes circonstances, cas dans lesquels une sanction légale suivait la dispute. Dans ces disputes étranges, où une des parties était aussi juge, les Juifs étaient en général les plus forts. Leur dialectique plus serrée, leur science plus réelle, leur exégèse plus sérieuse et plus subtile, leur donnaient un facile avant-âge. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, les Juifs étaient très prudents dans leurs assertions, ils les présentaient sous une forme des plus courtoises, et ils prêtaient l'oreille à ces mélancoliques paroles de Moïse Kohen de Tordesillas s'adressant à ses frères: [92] "Ne vous laissez jamais emporter par votre zèle au point de proférer des mots blessants, car les chrétiens possèdent la force et peuvent faire taire la vérité à coups de poing." Ces conseils étaient suivis, mais malgré les précautions prises, quand on était à bout d'arguments on assommait le Juif qui finissait toujours par avoir tort.

D'ailleurs on chargeait habituellement les dénonciateurs de soutenir leurs assertions. En 1239, Nicolas Donin, de La Rochelle, Juif converti, porta devant le pape Grégoire IX une accusation contre le Talmud. Grégoire ordonna de saisir les exemplaires du livre et de faire une enquête. Des bulles furent adressées aux évêques de France, d'Angleterre, de Castille et d'Aragon. En France, seul pays où les bulles furent suivies d'effet, le chancelier de

1. Bibliothèque nationale manuscrit du fonds espagnol, n° 43. Voir Isidore LOEB, *Revue des Études juives*, t. XVIII.

2. *Tractatus Zellus christi contra Judaeos, Sarracenos et infideles* (Venise, 1542).

3. *Hosti Judaeorum*, Cologne 1509.

4. *Hebroemastyx* Francfort, 1601

5. Juda HALLEVY: *Liber Cosri* (traduit par Jean Buxtorf, fils, 1660 -- une traduction allemande avec introduction a été donnée par H. Jolowicz et D. Cassel: *Das Buch Kuzari*, 1841, 1853).

l'Université de Paris, Eudes de Châteauroux, dirigea l'enquête. La controverse fut ordonnée, elle eut lieu en 1240, entre l'accusateur Nicolas Donin et quatre rabbins: Yechiel de Paris, Juda ben David de Melun, Samuel ben Salomon, et Moïse de Coucy. La discussion fut longue, mais l'habileté de Donin finit par diviser les rabbins; le Talmud fut condamné et, quelques années après, brûlé.

En 1263, Raimond de Penaforte organisa à la cour d'Aragon une controverse entre les rabbins Nahmani de Girone (Maître Astruc de Porta) et Pablo Christiani, dominicain, Juif converti et zélé convertisseur. Cette fois, après une discussion de quatre jours sur la venue du Messie, la divinité de Jésus et le Talmud, Nahmani fut vainqueur. Le roi même le reçut en audience, l'accueillit fort bien et le combla de présents. Mais des victoires semblables étaient exceptionnelles, car le plus souvent les livres juifs, quelle que fut l'habileté de leurs défenseurs étaient condamnés d'avance par les juges. Ainsi Josua Lorqui d'Alcanis Juif baptisé connu sous le nom de Jérôme de Santa-Fé, médecin de l'antipape Benoît XIII, provoqua, dans le but de faire des prosélytes, un colloque à Tortose, colloque qui s'ouvrit en 1417. Jérôme s'était fait fort de démontrer, par les textes talmudiques, que le Messie était arrivé et que c'était bien Jésus. Il eut pour contradicteurs les plus fameux docteurs de l'Espagne, Don Vidal Benveniste ibn Albi, Joseph Albo, Zerayha Hallévi Saladin, Astruc Lévi de Daroque et Bonastruc de Girone. La controverse eut lieu devant l'antipape entouré de ses cardinaux; elle dura soixante jours après lesquels nulle conversion ne s'étant produite Jérôme de Santa-Fé prononça un réquisitoire contre le Talmud dont la lecture fut interdite.

Pendant le XIV^e et le XV^e siècle, en Espagne, ces controverses se multiplièrent. C'est le converti Alphonse de Valladolid discutant à Valladolid avec ses anciens coreligionnaires; c'est Jean de Valladolid, un converti encore, disputant avec Moïse Kohen de Tordesillas sur les preuves du dogme chrétien contenues dans l'Ancien Testament et sortant vaincu de la lutte; c'est Schem Tob ben Isaac Schaprut controversant à Pampelune sur le péché originel et la rédemption avec le cardinal Pedro de Luna, qui fut plus tard l'antipape Benoît XIII. On en pourrait citer bien d'autres, toutes montrant quelles préoccupations les Juifs donnaient à l'Église et combien leur conversion était désirée et sollicitée. Toutes ces disputes furent du reste courtoises jusqu'au moment où l'Inquisition fut établie. Les théologiens s'efforçaient d'y préparer les prêtres et les moines pour éviter que la foi catholique ne [93] fût mise en échec, et, à cette fin, ils composaient des extraits qui étaient destinés à renseigner les défenseurs du Christ sur les erreurs reprochées au Talmud. Quelques-uns de ces guides nous ont été conservés, par exemple ces *Extractiones Talmut* que fit rédiger Eudes de Châteauroux après l'autodafé de 1242, et ces *Censura et Confutatio libri Talmut*¹, ouvrage composé par Antoine d'Avila et un prieur du couvent de la Sainte-Croix de Ségovie et adressé à Thomas de Torquemada. Tous ces manuels furent mis entre les mains des inquisiteurs d'Espagne et servirent à instruire les procès des Marranes et des Juifs.

Mais, à côté du Juif considéré comme l'ennemi de Jésus, l'adversaire du christianisme, il y avait le Juif usurier, le manieur d'argent, celui sur lequel tombait une partie des haines de l'opprimé et du pauvre, celui que la bourgeoisie naissante commençait à envier et à haïr.

1. Ms. 351 du fonds espagnol de la Bibliothèque Nationale (voir LOEB, *Revue des Études juives*. t. XVIII).

J'ai montré ce Juif-là à l'œuvre, comment il en arriva à l'exclusive recherche de l'or, et comment, victime expiatoire, bouc émissaire chargé de tous les péchés d'une société qui ne valait pas mieux que lui, il fut en butte aux colères populaires. Le peuple, s'il massacra le plus souvent le déicide, se rua aussi sur le rogneur de ducats; son antijudaïsme fut non seulement religieux mais encore social. Il en fut de même pour l'antijudaïsme scripturaire. Si quelques évêques et quelques écrivains ecclésiastiques se bornèrent à défendre les symboles de leur foi contre l'exégèse juive, s'ils luttèrent contre cet esprit juif, terreur de l'Église qui en était pourtant profondément imprégnée, d'autres suivirent l'exemple des Pères qui avaient tonné contre la rapacité judaïque et la rapacité des riches en général. Aux traités théologiques qu'ils publièrent, ils ajoutèrent des réquisitoires destinés à combattre les prêteurs sur gage, les hommes qui vivaient de l'usure. Agobard¹, Amolon², Rigord³, Pierre de Cluny⁴, Simon Maiol⁵, furent ces antijuifs. Ils furent de ceux que l'opulence des Juifs révoltait davantage que leur impiété, qui étaient plus scandalisés de leur luxe que de leurs blasphèmes. Certes, pour eux les Juifs sont les plus détestables adversaires de la vérité, les pires des incrédules⁶; ils sont ennemis de Dieu et de Jésus-Christ; ils appellent les apôtres des apostats; ils raillent la Bible des Septante⁷; ils maudissent le Sauveur, dans leurs prières journalières sous le nom de Nazaréen; ils construisent de nouvelles synagogues, comme en insulte à la religion chrétienne; ils judaïsent les fidèles, ils leur prêchent le sabbat et les convainquent de pratiquer le repos sabbatique. Mais encore ces Juifs pressurent le peuple; ils entassent des richesses qui sont le fruit d'usures et de rapines⁸; ils tiennent les chrétiens en servitude; ils possèdent d'énormes trésors [94] dans les villes qui les ont accueillis, à Paris et à Lyon, par exemple⁹; ils commettent des vols, ils conquièrent l'argent par de mauvais procédés; "tout passe par leurs mains, ils envahissent les maisons et captent la confiance, par leur usure, ils tirent le suc, le sang et la vigueur naturelle des chrétiens¹⁰". Ils vendent des bijoux faux, sont recéleurs, faux monnayeurs et sans foi, ils font payer deux fois les dettes. Bref, "il n'y a de méchancetés au monde que les Juifs ne pratiquent, de sorte qu'il semble qu'ils ne visent qu'à la ruine des chrétiens¹¹".

A ce tableau de la "*perfidia Judæorum*", les antijuifs comme Maiol ou comme Luther¹² ajoutaient d'abondantes injures et bientôt l'antijudaïsme devint purement polémique. Les considérations théologiques et sociales ne tiennent plus qu'une place restreinte dans les livres d'Alonzo de Spina¹³, de Pierre de Lancre¹⁴ surtout et de Francisco de

1. *De Insolentia Judæorum*, (Patrologie latine, t. CIV).

2. *Epistola seu liber Contra Judæos* (Patrologie latine, t. CXVI).

3. *Gesta Philippi Augusti*, 12, 13, 14, 15, 16.

4. *Tractatus adversus Judæorum inveteratam duritiam* (Bibliothèque des Pères latins, Lyon).

5. *Les Jours caniculaires (Dierum canicularium)* traduits par F. de Rosset, Paris, 1612.

6. AGOBARD: *loc. cit.*

7. AMOLON: *loc. cit.*

8. Pierre de CLUNY: *loc. cit.*

9. AGOBARD: *loc. cit.* -- RIGORD: *loc. cit.*

10. S. MAIOL: *loc. cit.*

11. S. MAIOL: *loc. cit.*

12. *Les Juifs et leurs mensonges*, Wittemberg, 1558. Bibl. Hebr., t. I, P. 1116.

13. *Fortalitium Fidei*, Nuremberg, 1494.

14. *L'incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue* (1622).

Torrejuncillo¹. Le pamphlet de ce dernier, *La Sentinelle contre les Juifs*, est surtout curieux. Écrit au commencement du XVII^e siècle, en Espagne, il était érigé contre les Marranes, lesquels, disait-on, envahissaient toutes les fonctions civiles et religieuses. Il était divisé en quatorze livres et démontrait que les Juifs sont présomptueux et menteurs, qu'ils ont toujours été traîtres, qu'on les a méprisés et abattus, que ceux qui les favorisent finissent mal, qu'on ne doit croire ni à eux, ni à leurs œuvres, qu'ils sont remuants, vaniteux, séditieux, que l'Église ne les garde que pour leur permettre d'engendrer l'antéchrist leur messie, qui sera vaincu, pour permettre à Israël de reconnaître son erreur. Toutefois on peut considérer Francisco de Torrejuncillo comme aimable, si on compare son libelle à un singulier petit opuscule de la même époque qui s'appelle le *Livre de l'Alboraique*². L'Alboraique était la monture de Mahomet, bête étrange, qui n'était ni cheval, ni mulet, ni bœuf, ni âne; à cet animal singulier, l'auteur du factum assimile les Marranes, les nouveaux chrétiens qui, n'étant ni juifs ni chrétiens, sont des Alboraiques. Ceci dit, le pamphlétaire déclare que les Juifs ou Marranes ont tous les caractères de l'Alboraique, et il établit le plus extraordinaire des parallèles. La monture de Mahomet avait des oreilles de lévrier, mais les Alboraiques sont des chiens; elle avait un corps de bœuf, mais les Alboraiques ne songent qu'aux biens matériels et à se remplir le ventre, elle avait une queue de serpent, mais les Alboraiques répandent le venin de l'hérésie.

Si tous les polémistes se fussent bornés à des comparaisons allégoriques, il n'en serait pas résulté grand mal pour les Juifs. Mais quelques uns n'hésitèrent pas à rapporter sur ces maudits les choses les plus extraordinaires, et la littérature polémique antijuive enregistra tous les préjugés populaires, les aggrava même, en engendra de nouveaux et en tout cas les perpétua. On colporta sur les Juifs les bruits les plus [95] bizarres; on les représenta sous des traits monstrueux, on leur attribua les difformités les plus abominables, les vices les plus noirs, les crimes les plus odieux, les coutumes les plus abjectes; ils ont une figure de bouc, déclare-t-on, ils ont des cornes au front et un appendice caudal³, ils sont sujets à des esquinancies, à des écrouelles, à des flux de sang, à des infirmités puantes qui les obligent à baisser la tête⁴, ils ont des hémorroïdes, des plaies sanglantes sur les mains, ils ne peuvent plus cracher; la nuit leur langue est envahie par les vers. La croyance à ces maladies particulières aux Juifs est venue d'Espagne au XIV^e siècle; plus tard on en dressa des catalogues, dont le plus ancien est de 1634. Dans ces catalogues, on donnait à chacune des douze tribus son mal spécial. Ceux de la tribu de Ruben ont porté la main sur Jésus, disait-on, aussi leurs mains dessèchent ce qu'elles touchent; ceux de la tribu de Siméon ont cloué Jésus, quatre fois l'an ils ont aux mains et aux pieds des stigmates sanglants; que son sang retombe sur nous, ont-ils crié tous, aussi leurs enfants naissent avec un bras sanglant et le jour du Vendredi saint, ils jettent le sang par le fondement. L'origine de cette croyance aux maladies des Juifs fut donc purement mystique; on peut même dire que ce fut l'objectivation et la concrétisation des figures de rhétorique et des comparaisons allégoriques qui

1. *Centinela contra Judios* (voir LOEB: *Revue des Études juives*, t. V).

2. Bibliothèque nationale, fonds espagnol. Ms. n° 356 (LOEB: *Revue des Études juives*, t. XVIII).

3. *Centinela contra Judios*.

4. Pierre de LANCRE: *loc. cit.*

engendrèrent ces fables. Des légendes se formèrent qui avaient pour point de départ une métaphore, ainsi la légende sur l'odeur des Juifs. C'est Fortunat qui en parle le premier -- car il semble probable que le passage d'Ammien-Marcelin qu'on a souvent invoqué a été mal cité¹ -- et il en parle dans un sens figuré: "L'eau du baptême emporte l'odeur juive, dit-il, le troupeau purifié exhale une odeur nouvelle²." Du reste, on associait l'idée de bonne odeur à celle de pureté; dire d'un bienheureux qu'il était mort en odeur de sainteté, voulait réellement dire que ce saint personnage avait eu le don d'émettre des baumes divins. Si nous lisons la vie de saint Dominique, celle de saint Antoine de Padoue, celle de François de Paule, nous voyons qu'ils jouirent de ce privilège. Par contre, les vicieux, les impies, tous ceux dont l'âme était impure, devaient répandre une odeur empestée. Saint Philippe de Néri, affirme son biographe, distinguait à l'odeur les vices incontinentes des hommes, et il devinait ainsi la présence du démon; Dominique de Paradis et Gentile de Ravenne avaient aussi cette faculté. Quant au diable, chacun, au Moyen Âge, s'accordait à dire qu'il révélait sa venue par une exhalaison bouquine et empoisonnée. Le Juif, qui était le pire des impies, et le vrai fils de Satan, ne pouvait par conséquent qu'exhaler des émanations atroces. Chose étrange, les Juifs avaient des idées analogues sur les relations du péché et de la mauvaise odeur et, d'après Maimonides, le serpent avait jeté sa puanteur sur la race d'Ève, mais les Juifs fidèles avaient été préservés.

Ainsi peut-on expliquer encore quelques-uns des préjugés antijuifs; [96] mais s'il est évident que l'assimilation des Israélites au malin esprit leur fit attribuer la figure de bouc et les cornes au front, beaucoup de ces croyances restent inexplicables. Elles proviennent en grande partie de ce que la vie retirée des Juifs, leur habitude séculaire de se tenir à l'écart, de ne pas se mêler à ceux qui les entouraient, surexcitèrent toujours l'imagination populaire. Chaque fois que des individus ou des groupes d'individus se sont parqués volontairement, ou ont été parqués, le même phénomène s'est présenté; on a oublié les causes qui avaient amené cette sorte de réclusion, et on a attribué à ces isolés des passions, des vices, des infirmités qu'on supposait d'autant plus horribles, que ces solitaires étaient détestés. La même chose s'est produite pour certaines associations conventuelles, pour des sociétés secrètes, pour des ordres religieux militants, pour tous les groupements qui, de quelque façon que ce soit, vécurent en dehors de la masse, pour des raisons mystiques, nationales ou politiques, peu importe. Le peuple est naturellement curieux, de plus, il est fort imaginaire, enclin à former des légendes, à engendrer des fables et cela naïvement, d'une façon enfantine. Un mot, une phrase, une association d'idées lui suffisent; sur le moindre indice il échafaude des rêves, invente des contes dont il nous est impossible de démêler l'origine. Ce qui est caché l'inquiète, le trouble, le préoccupe; il cherche les motifs qui ont pu pousser une classe d'hommes à se réfugier dans une solitude collective, et s'il ne les trouve pas, il les invente. ou, en tous cas, s'il en déduit quelques-uns de réels, il ne peut s'empêcher d'en inventer

1. Ammien-Marcellin, t. XXII. -- Il est certain que le *Judoeorum foetentium* dont se plaignait Marc-Aurèle vient d'une faute, ou d'une malice, de copiste et que *foetentium* -- mauvaise odeur -- a été mis pour *poetentium* -- turbulence -- que contenait le manuscrit d'Ammien.

2. FORTUNAT: Poème, 1. V.

d'imaginaires. Tous les êtres qui ont fait partie de ce qu'on a appelé les races maudites ont eu à supporter ces fables et ces légendes.

Des Cagots des Pyrénées, des Gahets de la Guienne, des Agotacs des Basses-Pyrénées, des Couax de Bretagne, des Oiseliers du duché de Bouillon, des Burrins de l'Ain, des Canots, des Trangots, des Gésitains des Coliberts on a affirmé ce que l'on affirmait du Juif¹. Ils exhalaient, disait-on, une odeur puante et infecte, ils dessèchent les fruits en les tenant dans la main, ils sont sujets à un flux de sang, ils ont un appendice caudal, ils versent du sang par le nombril le jour du Vendredi saint, ils ont les yeux sombres, ils baissent la tête, ils ne peuvent pas cracher. Avec quelques variantes on répétait ces contes en parlant des Ariens, des Manichéens, des Cathares, des Albigeois, des Patarins, de tous les hérétiques en général.

Quant aux Templiers, contre lesquels tant d'abominations semblables ont été répandues, on les peut, plus que tous autres, rapprocher des Juifs. Comme eux, on les détestait pour leur orgueil, leur faste, leur fortune au milieu de la misère générale, leur âpreté au gain, l'emploi sans vergogne des moyens d'acquérir, la coutume des contrats usuraires. On les haïssait parce qu'ils prêtaient sur les biens et les fiefs, à condition que ces fiefs et ces biens leur restassent acquis au décès de l'emprunteur; parce que, au milieu du XIII^e siècle l'ordre du Temple possédait une grande partie du territoire français et qu'il formait une république dans l'État, le Templier n'ayant et ne reconnaissant pas d'autre maître que Dieu². On voit donc là les mêmes causes produire les mêmes [97] effets, créer les mêmes animosités, engendrer les mêmes croyances. N'a-t-on pas dit des Templiers qu'ils "cuisaient et rôtaient les enfants qu'ils avaient procréés aux filles et, toute la graisse ôtée, ils sacraient et oignaient leurs idoles³"? N'a-t-on pas dit des Cagots qu'ils se servaient de sang chrétien? L'accusation du meurtre rituel ne pèse-t-elle pas sur les Juifs, comme elle a pesé sur les lépreux, ces misérables que le Moyen Âge, reprenant les assertions de Manéthon répétées par Chérémon, Lysimaque, Posidonius, Apollonius Molon et Appion, considéra comme les frères du Juif; comme elle a pesé sur les Sorciers qu'on assimilait aux Juifs? Mais nous reviendrons sur cette question lorsque nous parlerons des antisémites modernes.

En présence de ces attaques, de ces injures que leur adressaient les théologiens et les polémistes, comment se conduisaient les Juifs? Ils se défendaient vigoureusement. A l'exégèse, ils opposaient l'exégèse; aux raisonnements de leurs adversaires, ils opposaient leur logique; aux insultes et aux calomnies, ils répondaient par des calomnies et des insultes, ce qui était normal, naturel, inévitable, mais ces injures se retournaient non moins fatalement contre eux. Si la littérature antijuive est énorme, la littérature défensive des Juifs et aussi la littérature antichrétienne -- car les Juifs prenaient souvent l'offensive -- est considérable⁴.

1. A. MICHEL: *Les Races maudites*, Paris, 1847.

2. LAVOCAT: *procès des Frères de l'ordre du Temple*, Paris, 1888.

3. LAVOCAT: *loc. cit.*

4. Il faudrait consacrer tout un chapitre à la littérature antichrétienne, ce que je ne saurais faire ici où l'antijudaïsme est seul en cause, et je ne puis qu'indiquer la réaction juive. L'effort judaïque contre "l'idolâtrie chrétienne" fut très grand. Pour s'en rendre compte il suffit de jeter un coup d'oeil sur la *Bibliotheca Judaica antichristiana* de J. B. de Rossi, Parme, 1800. Encore le catalogue dressé par de Rossi n'est-il pas rigoureusement exact, cependant il permet d'apprécier l'activité polémique des Juifs qui n'eut d'égale que celle des chrétiens (voir aussi WOLF et WAGENSEIL: *loc. cit.*).

Le premier ouvrage de controverse que posséda la littérature israélite au Moyen Âge, fut *Le Livre des Guerres du Seigneur* de Jacob ben Ruben, écrit en 1170¹. Il se composait de douze chapitres ou portes, démontrant par les textes bibliques que le Messie n'était pas arrivé, ce qui était d'ailleurs aussi facile, sinon plus, pour des rhéteurs exégètes que de démontrer le contraire. Mais prouver que Jésus n'était pas le Messie attendu ne suffisait pas; il fallait également montrer, irréfutablement, la préexcellence de la religion juive à ceux qui établissaient irréfutablement, la préexcellence de la religion chrétienne et cela était aisé aux deux partis, chacun tirant de la Bible ce qui lui convenait. Les Talmudistes se servaient même du Nouveau Testament pour confirmer les dogmes judaïques. Ainsi fit Moïse Kohen de Tordesillas dans son *Soutien de la Foi*, tandis que Semtob ben Isaac Schaprut reprenait sous forme de dialogue entre un Unitarien et un Trinitarien les idées exposées par Jacob ben Ruben².

Au XV^e siècle, la littérature polémique prit un grand développement en Espagne. C'est que le moment était difficile pour les Juifs de la Péninsule. Pour les convertir, l'Église redoublait ses efforts; les controverses, les pamphlets, les traités dogmatiques se multipliaient. Les Juifs résistaient au prosélytisme, ils ne se rendaient qu'à la dernière extrémité, et, plus tard, au moment de l'expulsion finale, le plus grand nombre préféra l'exil, sans espoir de retour, à la conversion. Pendant que les moines cherchaient dans le Pentateuque et dans les Prophètes des arguments pour soutenir les symboles chrétiens, les Juifs s'appliquaient à étaler les différences qui séparaient les deux croyances, et, pour raffermir la foi dans l'âme des hésitants, ils combattaient le catholicisme. Comme Hasdaï Crescas, ils étudiaient la théologie de leurs adversaires. Ainsi armé, Jacob ibn Schem Tob écrivit ses *Objections contre la religion chrétienne*³; Simon ben Çemah Duran publia un Examen philosophique du Judaïsme, dans lequel un chapitre spécial, intitulé "Arc et Bouclier", contenait une critique du christianisme.

Les rabbins, imitant les écrivains ecclésiastiques et les inquisiteurs, écrivirent des livres à l'usage de ceux qui étaient provoqués dans les controverses. Ces livres, sortes de vademecum, désignaient les côtés vulnérables des dogmes chrétiens; et si, d'une part, on publiait des "Judaïsme vaincu avec ses propres armes", d'autre part on composait des "Christianisme vaincu avec ses propres armes", c'est-à-dire avec celles qu'on trouvait dans le Nouveau Testament. Les Évangiles jouèrent dans la littérature antichrétienne le rôle du Talmud dans la littérature anti-juive. A partir du XI^e ou du XII^e siècle, on les attaqua beaucoup, et des discussions nombreuses eurent lieu entre rabbanistes et théologiens. Ces discussions étaient quelquefois réunies dans des recueils où elles étaient présentées sous un jour très favorable à la dialectique judaïque. Ces recueils servaient ensuite de manuels; tels le vieux *Nizzachon* (Victoire) de Rabbi Mattatiah; le *Nizzachon* de Lipmann de Mulhausen, celui de Joseph Kimhi; *L'Affermissement de la Foi*, d'Isaac Troki⁴, et le *Livre de Joseph le*

1. LOEB: *Revue des Études juives*, t. XVIII.

2. Semtob ben Isaac SCHAPRUT: *La Pierre de touche* (LOEB: *loc. cit.*).

3. Voir GRAETZ, t. IV (traduction française de M. Bloch, Paris, 1893).

4. WAGENSEIL, dans ses *Tela ignea Satanae Altdorf*, 1681, reproduit et publie tous ces traités.

*Zélateur*¹. Cela, cependant, ne suffisait pas à l'ardeur des Juifs. Après avoir préparé les esprits aux colloques futurs, après avoir assailli les doctrines catholiques, non seulement dans des tournois oratoires, mais encore dans des apologies, ils écrivirent des pamphlets injurieux comme ce *Toledot Jeschu*, vie du Galiléen qui remonte au II^e ou III^e siècle, et que Celse connaissait peut-être². Ce *Toledot Jeschu* fut publié par Raymond Martin; Luther le traduisit en allemand; WÂgenseil et le hollandais Huldrich le publièrent aussi. Il contenait l'histoire du soldat Pantherus et les légendes représentant Jésus comme un magicien. Puis, ayant défendu la Bible et le monothéisme, les Juifs se tournèrent contre ceux qui étaient leurs plus dangereux ennemis: contre les convertis. S'ils réfutèrent Raymond Martin³ et Nicolas de Lyra⁴, ils réfutèrent avec plus d'énergie encore Jérôme de Santa-Fé, ce Santa-Fé que ses anciens coreligionnaires appelaient Megaddef, c'est-à-dire blasphémateur. Sur Jérôme, on [99] s'acharna. Don Vidal ibn Labi, Isaac ben Nathan Kalonymos⁵, Salomon Duran⁶, d'autres encore, écrivirent pour démentir le "calomniateur". De même firent Isaac Pulgar, contre Alphonse de Valladolid⁷, Josua ben Joseph Lorqui et Profiat Duran⁸. Les apostats du Moyen Âge ne furent pas sensiblement mieux traités qu'autrefois au I^{er} siècle de l'ère chrétienne, lorsqu'on ajoutait aux prières journalières une malédiction qui devait les frapper; du X^e au XVI^e et même au XVII^e siècle, on répéta encore contre eux ce que le Talmud disait des Minéens, des vieux judéo-chrétiens et des Ébionites. Naturellement, tous ces livres juifs ne furent pas acceptés sans protestations; ils provoquèrent aussi des réfutations nombreuses qui, à leur tour, engendrèrent des réponses.

Au XVII^e siècle, l'antijudaïsme se transforma. Aux théologiens succédèrent les érudits, les savants, les exégètes. L'antijudaïsme devint plus doux et plus scientifique; il fut représenté par des hébraïsants de grande valeur souvent, par WÂgenseil⁹, par Bartolucci¹⁰, Voetius¹¹, Joseph de Voisin¹², etc. Ces hommes étudièrent d'une façon plus sûre la littérature et les mœurs judaïques; parfois même, ils les jugèrent équitablement. Ainsi WÂgenseil nia le meurtre rituel¹³; Buxtorf, tout en disant que le Talmud contenait des "blasphèmes, des impostures et des absurdités", déclara qu'il s'y trouvait des choses utiles à l'historien et au philosophe¹⁴. Cependant, les mêmes idées qui avaient animé les écrivains des siècles précédents persistaient. On voulait toujours prouver la vérité de la foi et des

1. Zadoc KAHN: *Le Livre de Joseph le Zélateur* (Revue des Études juives t. I et III).

2. Voir pour le *Toledot Jeschu*, les *Tela ignea Satanae* de WAGENSEIL, t. II, p. 189, et B, de Rossi: *Bibliotheca Judaica antichristiana*, Parme, 1800, p. 117.

3. Salomon ben Adret de Barcelone réfuta le *Pugio Fidei*.

4. Hayym ibn Mousa réfuta Nicolas de Lyra dans son *Bouclier et Glaive* (GRAETZ: loc. cit.).

5. Réfutation du Trompeur (GRAETZ: loc. cit.).

6. Lettre de Combat (GRAETZ: loc. cit. et de Rossi: *Biblioth. antichrist.* p. 100).

7. *Dialogue contre les Apostats* (LOEB: loc. cit.).

8. *Alteca Boteca* (LOEB: loc. cit. -- DE ROSSI: *Dizionario storico degli autori Ebrei*, Parme, 1802, p. 89).

9. WAGENSEIL: loc. cit. loc. cit.

10. *Magna Bibliotheca Rabbinica*, Rome, 1695-1693.

11. *Disputationes Selectae*, Utrecht, 1663.

12. *Theologia Judaeorum*, 1647.

13. *Benachrichtigung Wegen einiger die Judenschaft angehend vicht Sachen*, Altdorf, 1707.

14. *Dictionn. chaldéo-talmudico-rabbinique Basiliae*, 1639 et *Sinagogua Judaica Hanau*, 1604.

dogmes chrétiens par l'Ancien Testament; le souci de la conversion des Juifs hantait toujours les âmes, on parlait du rappel d'Israël, on proposait des moyens pour le ramener¹; des apostats invoquaient le Zohar et la Mischna en faveur de Jésus², et la littérature polémique florissait encore, avec Eisenmenger dont *Le Judaïsme dévoilé*³ a inspiré bien des antisémites contemporains, avec Schudt⁴, plus tard avec Voltaire. Il est vrai que l'antijudaïsme littéraire, celui surtout à tendances combatives et pamphlétaires, est peu varié. La plupart des écrivains antijuifs s'imitent l'un l'autre, sans scrupule; [100] ils se plagient, sans songer même à contrôler les affirmations de leurs devanciers. Un livre en provoque d'autres identiques: Alonzo da Spina s'inspire des Batallas de Dios, d'Alphonse de Valladolid; Porchet Salvaticus, Pietro Galatini. Pierre de Barcelone réédite sous des noms différents *Le Poignard de la Foi*, de Raymond Martin; Paul Fagius et Sébastien Munster⁵ se servent du Livre de la Foi.

Malgré cela, et indépendamment des dissemblances que j'ai déjà signalées, à partir du XVII^e siècle l'antijudaïsme se différencie de l'antijudaïsme des siècles précédents. Le côté social prédomine peu à peu sur le côté religieux, bien que celui-ci subsiste toujours. On commence à se demander, non pas si les Juifs ont tort d'être usuriers, ou commerçants, ou déicides, mais si, comme dit Schudt⁶, les Juifs doivent être tolérés dans l'État ou non; si, comme le demande dès 1655 John Dury⁷, dans un pamphlet dirigé contre Menasseh ben Israël, le protégé de Cromwell, il est légal d'admettre les Juifs dans une République chrétienne. C'est ce point de vue social que l'on va désormais développer dans l'antijudaïsme littéraire; une partie de l'antisémitisme moderne va reposer sur la théorie de l'État chrétien et de son intégrité, et c'est ainsi qu'il se rattache à l'ancien antijudaïsme. Au cours de ce livre nous aurons à examiner plus attentivement les affinités et les différences qui unissent et séparent ces deux antijudaïsmes.

1. Péan de la CROULLARDIÈRE: *Méthode facile pour convaincre les hérétiques*, Paris 1667 dans lequel on trouve une "Méthode pour attaquer et convaincre les Juifs"; Thomas BELL' HAVER: *Dottrina facile e breve per ridurre l'Hebreo al Conoscimento del vero Messia e Salvator del mondo*, Venetia, 1608.

2. Conrad OTTON: *Cali Razia* (Secrets dévoilés), Nuremberg, 1605.

3. *Judaïsme dévoilé*, Francfort, 1700.

4. *Compendium Historicae Judaicae*, Francfort, 1700, et *Judaeus christicida gravissime peccans et vapulans*, 1700.

5. *Revue des Études juives*, t. V, p. 57.

6. *Loc. cit.*

7. *Un cas de conscience*, Londres, 1655.

CHAPITRE VIII

L'ANTIJUDAÏSME LÉGAL MODERNE

Le Judaïsme émancipé. -- La situation des Juifs dans la société. -- L'usure et les affaires d'Alsace. -- Napoléon et l'organisation administrative de la religion juive. -- Le grand Sanhédrin. -- Les lois restrictives et la libération progressive en France. --L'émancipation en Hollande. -- L'émancipation en Italie et en Allemagne. --La réaction antinapoléonienne et les Juifs. -- La renaissance de la législation antijuive. -- Les mouvements populaires. -- L'émancipation en Angleterre. -- En Autriche. -- La Révolution de 1848 et les Juifs. -- La fin de l'antijudaïsme légal en Occident. -- L'antijudaïsme oriental. -- Les Juifs en Roumanie. -- Les Juifs russes. -- Les persécutions. -- Question sociale et question religieuse.

Le 27 septembre 1791, après des discussions antérieures à la suite desquelles toute décision sur l'émancipation des Juifs avait été ajournée, l'Assemblée constituante vota, sur la proposition de Duport et grâce à l'intervention de Regnault de Saint-Jean-d'Angély, l'admission des Juifs au rang de citoyens actifs. Ce décret était préparé de longtemps, préparé par l'œuvre de la commission réunie par Louis XVI et que présida Malesherbes, préparé par les écrits de Lessing et de Dohm, par ceux de Mirabeau et de Grégoire. Il était l'aboutissant logique des efforts tentés depuis quelques années par les Juifs et les philosophes; Mendelsohn, en Allemagne, en avait été le promoteur et le plus actif défenseur, et c'est à Berlin, dans les salons d'Henriette de Lemos, que Mirabeau puisa ses inspirations auprès de Dohm.

Une certaine catégorie de Juifs s'était d'ailleurs émancipée déjà. En Allemagne, les Juifs de cour (Hofjuden) avaient acquis des privilèges commerciaux; on leur délivrait même, contre argent, des titres de noblesse. En France, les Marranes portugais, revenus au judaïsme jouissaient de grandes libertés, et, sous la direction de leurs syndics, ils prospéraient à Bordeaux, fort indifférents, du reste, au sort de leurs frères malheureux, mais très influents puisque l'un d'eux, Gradis faillit être nommé député aux États Généraux. En Alsace même, quelques Israélites avaient obtenu d'importantes faveurs; Cerf Berr, par exemple, fournisseur des armées de Louis XV, auquel le roi avait donné des lettres de naturalisation et le titre de marquis de Tombelaine.

Grâce à tous ces privilèges, il s'était formé une classe de Juifs riches, qui avait pris contact avec la société chrétienne, classe d'esprit ouvert et subtile, intelligente et raffinée, d'un intellectualisme extrême, ayant [102] abandonné, comme beaucoup de chrétiens, la

lettre de la religion ou même la foi et n'ayant conservé qu'un idéalisme mystique, qui se conciliait tant bien que mal avec un rationalisme libéral. C'est à Berlin surtout, ville jeune et centre d'un royaume qui naissait à la gloire, cité plus facile, moins traditionnelle, que s'opéra la fusion entre ce groupe de Juifs et cette élite que Lessing conduisait. Chez Henriette de Lemos, chez Rachel de Varnhagen, fréquentait la jeune Allemagne; le romantisme allemand achevait, chez ces Juives, de s'imprégner de spinozisme à Schleiermacher et Humboldt s'y montraient et l'on peut dire que si ce fut l'Assemblée constituante qui décréta l'émancipation des Juifs, c'est en Allemagne qu'elle fut préparée.

Toutefois, le nombre de ces Juifs propres à entrer dans les nations était extrêmement restreint, d'autant que la plupart finissaient--comme les filles de Mendelsohn, comme plus tard Boerne et Heine--par se convertir, et n'existaient plus en tant qu'Israélites. Quant à la masse juive, elle se trouvait dans des conditions bien différentes.

Le décret de 1791 libérait tous ces parias d'une séculaire servitude; il rompait tous les liens dont les lois les avaient chargés; il les arrachait aux ghettos de toute sorte où ils étaient emprisonnés; de bétail qu'ils étaient, il en faisait des hommes. Mais s'il pouvait ainsi les rendre à la liberté, s'il lui était possible d'abolir en un jour l'œuvre législative des siècles, il ne pouvait défaire leur œuvre morale, et il était surtout impuissant à briser les chaînes que les Juifs eux-mêmes s'étaient forgées. Les Juifs étaient émancipés légalement, ils ne l'étaient pas moralement; ils gardaient leurs mœurs, leurs coutumes et leurs préjugés, préjugés que conservaient aussi leurs concitoyens des autres confessions. Ils étaient heureux d'échapper à leur abjection, mais ils regardaient autour d'eux avec défiance, et soupçonnaient même leurs libérateurs.

Pendant des siècles, ils avaient vu avec dégoût et terreur ce monde qui les rejetait; ils avaient souffert de lui, mais, plus encore, ils avaient craint de perdre à son contact leur personnalité et leur foi. Plus d'un vieux Juif dut, en 1791, regarder avec angoisse cette existence nouvelle qui s'ouvrait devant lui; je ne serais pas surpris même qu'il y en ait eu quelques-uns, aux yeux desquels la libération ait semblé un malheur, ou une abomination. Beaucoup de ces misérables chérissaient leur abaissement, leur claustration qui les tenait éloignés du péché et de la souillure, et l'effort du plus grand nombre tendit à rester soi-même au milieu des étrangers parmi lesquels on les jetait. C'est la partie éclairée, intelligente et réformatrice des Juifs, celle qui souffrait de sa situation inférieure et de l'avalissement de ses coreligionnaires, c'est celle-là qui travailla à l'émancipation, mais elle ne put pas non plus transformer brusquement ceux pour lesquels elle avait réclamé le droit d'être des créatures humaines.

Le moi judaïque n'étant pas changé par le décret émancipateur, la façon dont ce moi se manifestait ne fut pas changée devant l'âge. Économiquement, les Juifs restèrent ce qu'ils étaient -- je parle bien entendu de la majorité, -- des improductifs, c'est-à-dire des brocanteurs, des prêteurs d'argent, des usuriers, et ils ne purent pas être autre chose, étant données leurs habitudes et les conditions dans lesquelles ils avaient vécu. Si nous négligeons une infime minorité d'entre eux, ils n'avaient pas d'autres aptitudes, et encore de nos jours une quantité [103] considérable de Juifs se trouvent dans le même état; ces aptitudes, ils ne manquèrent pas de les appliquer, et ils en trouvèrent plus que jamais l'occasion pendant cette période de

trouble et de désordre En France ils profitèrent des événements, et les événements leur furent très favorables. Ils furent en Alsace, par exemple, les auxiliaires des paysans à qui ils prêtèrent à gros intérêts les capitaux nécessaires à l'acquisition des biens nationaux. Avant la révolution ils étaient déjà dans cette province les usuriers naturels, ceux qui étaient chargés de la haine et du mépris¹ ; après la révolution, ces mêmes paysans qui jadis fabriquaient de fausses quittances² pour échapper aux griffes de leurs créanciers, firent appel à eux. Grâce aux Juifs alsaciens, la nouvelle propriété se constitua en Alsace, mais ils prétendirent en tirer profit, largement, usurairement. Les emprunteurs protestèrent; ils affirmèrent qu'ils étaient ruinés si on ne leur venait en aide, et en cela ils exagérèrent, car eux qui ne possédaient rien avant Quatre-vingt-neuf, avaient acquis dix-huit ans après pour 60 millions de domaines, sur lesquels ils devaient 9.500.000 francs aux Juifs. Cependant Napoléon les écouta et, pendant un an, il suspendit l'exécution des jugements rendus au bénéfice des usuriers juifs du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et des provinces rhénanes. Là ne se borna pas son œuvre. Dans les considérants du décret suspensif du 30 mai 1806, il montrait qu'il ne regardait pas les mesures répressives comme suffisantes, et qu'il fallait faire disparaître la source du mal.

"Ces circonstances, y disait-il, nous ont fait en même temps considérer combien il était urgent de ranimer, parmi ceux qui professent la religion juive dans les pays soumis à notre obéissance, les sentiments de morale civile qui, malheureusement, ont été amortis chez un trop grand nombre d'entre eux par l'état d'abaissement dans lequel ils ont trop longtemps languï, état qu'il n'entre point dans nos intentions de maintenir et de renouveler."

Pour raviver ces sentiments, ou plutôt pour les faire naître, il voulut plier la religion juive à sa discipline, la hiérarchiser comme il avait hiérarchisé le reste de la nation, la conformer au plan général. Étant premier consul, il avait négligé de s'occuper du culte juif, il voulut réparer cet oubli et il convoqua une assemblée de notables juifs dont le rôle devait être de "délibérer sur les moyens d'améliorer la nation juive et de répandre parmi ses membres le goût des arts et des métiers utiles", et d'organiser administrativement le Judaïsme. Un questionnaire fut distribué aux notables juifs et après qu'il y eut été répondu, l'Empereur réunit un Grand Sanhédrin chargé de conférer aux réponses de la première assemblée une autorité religieuse. Le Sanhédrin déclara que la loi mosaïque contenait des dispositions religieuses obligatoires et des dispositions politiques, ces dernières concernaient le peuple d'Israël lorsqu'il était un peuple autonome, et elles avaient perdu [104] leur valeur depuis que les Juifs étaient répandus parmi les nations, il défendit de faire, à l'avenir, distinction entre Juifs et chrétiens en ce qui concernait les prêts, et il interdit toute usure.

Ces déclarations montraient que les notables juifs, appartenant pour la plupart à cette minorité dont j'ai parlé, savaient s'accommoder au nouvel état de choses, mais elles ne pouvaient en rien faire préjuger des dispositions de la masse. Là Napoléon se trompa; son

1. Il faut remarquer que, comme au Moyen Age, les Juifs d'Alsace étaient les prête-noms et les intermédiaires d'usuriers chrétiens (voir HALPHEN: *Recueils des lois et décrets concernant les Israélites*, Paris, 1851, et la *Pétition des Juifs établis en France adressée à l'Assemblée nationale le 28 janvier 1790*).

2. Sur les Juifs d'Alsace avant et après la Révolution voir GRÉGOIRE, *Essai sur la Régénération des Juifs*. -- DOHM: *De la réforme politique des Juifs*. -- Paul FAUCHILLE: *La Question juive en France sous le premier Empire*, Paris, 1884.

amour de l'ordre, du règlement et de la loi, sa croyance à leur efficacité l'abusa. Il s'imagina, sans doute, qu'un Sanhédrin était un concile, il n'en était rien. Les décisions du Sanhédrin n'avaient absolument que la valeur d'opinions personnelles, elles n'engageaient nullement les Juifs, elles n'avaient aucune autorité et il n'était pas de sanctions pour les faire prévaloir. La seule œuvre de cette assemblée fut une œuvre administrative, celle de l'organisation des consistoires; quant à l'œuvre morale elle fut nulle, et les hommes qui avaient été réunis étaient incapables de changer des mœurs. Ils le savaient d'ailleurs fort bien, et ils ne purent qu'enregistrer des choses acquises; ainsi abolirent-ils la polygamie, qui depuis des siècles n'était plus pratiquée. Pour croire qu'un synode a le pouvoir d'imposer l'amour du prochain, ou d'interdire l'usure qu'un état social facilite, il fallait la candeur de légiste de Napoléon. L'interdiction impériale faite aux Juifs de fournir des remplaçants pour leur service militaire, cela dans le but de les mieux pénétrer de la grandeur de leurs devoirs civiques, dut avoir la même influence que les prescriptions synodales¹. De même en fut-il du décret du 17 mars 1808 qui défendait aux Juifs de faire du commerce sans patente nominative délivrée par le préfet et de prendre hypothèque sans autorisation; en outre, défense était faite aux Juifs de s'établir en Alsace et dans les pays rhénans, et aux Juifs alsaciens de venir dans d'autres départements sinon pour s'y adonner à l'agriculture². Ces décrets, rendus pour dix ans, ne rendirent pas un seul Juif agriculteur, et si quelques-uns devinrent chauvins, l'obligation où ils étaient de passer par l'armée n'y fut pour rien. Ce furent les dernières lois restrictives en France; l'assimilation légale s'acheva en 1830, lorsque Laffitte fit inscrire le culte juif au budget. C'était l'écroulement définitif de l'état chrétien, bien que l'état laïque ne fût pas complètement constitué. En 1839 le dernier vestige des antiques séparations entre Juifs et chrétiens disparut avec l'abolition du serment *More Judaico*. L'assimilation morale ne fut pas aussi complète.

Mais nous n'avons parlé jusqu'à maintenant que de l'émancipation des Juifs français, il nous reste à voir l'influence qu'elle eut sur les Juifs d'Europe³. En Hollande, dès 1796, au moment de la fondation de la [105] République Batave, l'Assemblée nationale donna aux Juifs les droits de citoyen, et leur situation, réglementée plus tard par Louis Bonaparte, fut déterminée d'une façon définitive par Guillaume Ier en 1815. Il est vrai que depuis le XVI^e siècle, les Juifs hollandais jouissaient d'importants privilèges et d'une assez grande liberté: la Révolution ne fut que la cause déterminante de leur totale libération. En Italie et en Allemagne ce furent les armées de la République et de l'Empire qui apportèrent aux Juifs l'émancipation. Napoléon devint le héros et le dieu d'Israël, le libérateur attendu, celui dont

1. HALPHEN: *Recueil des lois et décrets*.

2. HALPHEN: *loc. cit.*

3. Je ne parlerai pas dans ce livre des Juifs modernes des pays musulmans des Juifs de Turquie, d'Asie Mineure, de Tripolitaine, de Perse. Il est bien évident que là l'inimitié a de tout autres causes que dans les pays chrétiens, et ce sont des principes, ou du moins des idées et des instincts tout différents qui guident les mahométans. L'antisémitisme, au sens contemporain du mot, n'existe dans aucun de ces pays, mais l'hostilité contre les Juifs y est cependant très grande, surtout l'hostilité populaire. Il faudrait, pour en déterminer les raisons une étude spéciale que j'entreprendrai plus tard: dans cette étude je ferai rentrer les Juifs algériens et tunisiens, sans m'occuper bien entendu des griefs que peuvent avoir contre eux les antisémites français, griefs semblables à ceux que nous allons exposer ici, bien que quelques-uns, tels que le grief national, ne soient pas facilement soutenable. Je m'occuperai seulement des rapports plus intéressants et des causes de haine entre Arabes et Juifs.

la main puissante abattait les portes du ghetto. Il entra dans toutes les villes aux acclamations des Juifs -- la façon dont Henri Heine l'a célébré nous en est un témoignage -- qui sentaient bien que leur cause était liée au triomphe des aigles. Aussi, après la chute de Bonaparte, les Juifs furent-ils parmi les premiers qu'atteignit la réaction napoléonienne. Avec l'exaltation du patriotisme coïncida un retour à l'antijudaïsme. L'émancipation était une œuvre française, on la devait donc trouver mauvaise, elle était en outre une œuvre révolutionnaire, et on réagissait contre la révolution et les idées égalitaires. En même temps qu'on restaurait l'état chrétien, on en chassait les Juifs. C'est en Allemagne surtout que l'antique conception religieuse de l'État revêcut avec un éclat nouveau, c'est surtout aussi en Allemagne que l'antijudaïsme se manifesta plus vivement, mais la renaissance de la législation antijuive fut générale. En Italie on retourna à la législation de 1770; en Allemagne, le congrès de Vienne abolit toutes les dispositions impériales relatives aux Juifs, ne leur laissant que les droits octroyés par les gouvernements allemands légitimes. Les villes, les communes, à la suite des décisions du congrès, se montrèrent fort dures pour les Israélites. Lubeck et Brème les expulsèrent; Francfort fit comme Rome, elle les enferma de nouveau dans leurs anciens quartiers¹. Aux mesures légales correspondirent naturellement des mouvements populaires. A cette heure où le patriotisme était fort excité, toute limitation des droits des étrangers était bien accueillie; or les Juifs étaient comme toujours les étrangers par excellence, ceux qui représentaient le mieux les étrangers nuisibles et aussi, vers 1820, c'est-à-dire au moment où cet état d'esprit atteignit son paroxysme, la foule, en maints endroits, se rua sur les Juifs et, si elle ne les massacra pas, elle les maltraita fortement.

Les trente années qui suivirent la disparition de Napoléon ne virent donc pas de grands progrès pour les Juifs. En Angleterre où cependant ils étaient assez libéralement traités en fait, ils étaient toujours considérés comme des dissidents, et soumis -- comme les catholiques d'ailleurs -- à certaines obligations. Ce n'est que petit à petit qu'ils virent se modifier leur condition, et l'histoire de leur émancipation est un épisode de la lutte entre la Chambre des Communes et celle des [106] Lords. C'est seulement en 1860 qu'ils furent assimilés complètement aux autres citoyens anglais.

En Autriche ils avaient été en partie émancipés par l'édit de tolérance de Joseph II (1785), ils eurent à subir la même réaction; la révolution avait été trop funeste à la maison d'Autriche pour qu'elle en acceptât même cette presque égalité des Juifs, qu'avait voulue un souverain démocrate et philosophe. C'est en 1848 seulement que les Israélites autrichiens devinrent des citoyens².

1. Les Juifs à ce moment intentèrent un procès à la ville de Francfort pour contester la légalité des décisions de la ville. Ce procès fut l'occasion de violentes polémiques antijuives.

2. La Constitution du 4 mars 1849 proclama l'égalité devant la loi. Mais cette Constitution ayant été abolie en 1851, une ordonnance du 29 juillet 1853 rétablit l'ancienne législation concernant les Juifs. Des tempéraments successifs y furent apportés et la Constitution de 1867 rétablit définitivement l'égalité devant la loi, et libéra les Juifs.

En Hongrie, la loi émancipant les Juifs fut aussi votée, sur la présentation du gouvernement, par la Chambre des Députés en 1867 (voir WOLF: *Geschichte der Juden in Wien*, Vienne, 1876, et KAIM: *Ein Jahrhundert der Judenemancipation*, Leipzig, 1869).

A la même époque, leur émancipation fut faite en Allemagne¹, en Grèce, en Suède, en Danemark. De nouveau, ils durent leur indépendance à l'esprit révolutionnaire qui une fois encore vint de France. Nous verrons du reste qu'ils ne furent pas étrangers à ce grand mouvement qui agita toute l'Europe; en certains pays, notamment en Allemagne, ils aidèrent à le préparer, et ils furent les défenseurs de la liberté. Ils furent aussi parmi les premiers à en bénéficier, car on peut dire qu'après 1848 l'antijudaïsme légal est fini en Occident; peu à peu les dernières entraves tombent, et les dernières restrictions sont abolies. En 1870, la chute du pouvoir temporel des papes fit disparaître le dernier ghetto occidental, et les Juifs purent être des citoyens même dans la ville de saint Pierre.

Dès lors, l'antijudaïsme se transforma, il devint purement littéraire, il ne fut plus qu'une opinion, et cette opinion n'eut plus son contrecoup sur les lois; mais avant d'examiner cet antisémitisme scripturaire du XIX^e siècle, antisémitisme qui jusqu'en 1870 coexista avec une réglementation restrictive, en certains pays, il nous faut parler des États chrétiens de l'Europe orientale où l'antijudaïsme est encore de nos jours légal et persécuteur, c'est-à-dire de la Roumanie et de la Russie.

Les Juifs établis en Roumanie², c'est-à-dire dans les pays moldo-valaques, depuis le XIV^e siècle, ne vinrent en masse qu'aux débuts de ce siècle, et par suite de l'émigration hongroise et russe, ils sont désormais au nombre de trois cent mille. Durant de fort longues années, ils vécurent tranquilles. Ils dépendaient naturellement des boyards qui avaient dans le pays la prépondérance, et ils leur affer[107]maient la vente des spiritueux, dont ces seigneurs avaient le monopole. Comme ils étaient nécessaires aux nobles, comme collecteurs de taxes, Agents fiscaux et intermédiaires de toutes sortes, ces derniers étaient plutôt portés à leur accorder des privilèges, et ils n'avaient à redouter que l'excès des superstitions ou des colères populaires. La persécution officielle contre les Juifs ne commença qu'en 1856, lorsque la Roumanie se donna un régime représentatif et qu'ainsi le pouvoir tomba aux mains de la classe bourgeoise. Le traité de Paris de 1858, qui précéda l'union de la Moldavie et de la Valachie, reconnaissait aux Moldo-Valaques, sans distinction de religion, la jouissance des droits civils. Malgré le texte formel du traité, les Juifs furent exclus des bénéfices de l'indigénat, et le gouvernement roumain répondit aux représentations qui lui furent faites que les Juifs étaient des étrangers. Dès lors, les mesures restrictives s'aggravèrent. Les Israélites ne purent obtenir de grades, on leur retira le droit de domicile permanent dans les campagnes, il leur fut défendu de posséder des immeubles -- sauf dans les villes -- ni des terres ou vignes. On leur interdit de prendre des domaines en ferme, de tenir des hôtels et des cabarets hors des cités, de débiter des alcools, d'avoir des domestiques chrétiens, de construire des synagogues nouvelles. Quelques-unes de ces décisions étaient prises arbitrairement par certaines

1. La Constituante allemande vota le 20 mai 1848 l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Le parlement de Francfort fit de même et le principe de cette égalité fut inscrit dans la constitution allemande de 1849. Toutefois bien des États conservèrent les restrictions contre les Juifs jusqu'à la loi de la Confédération du Nord du 3 juillet 1869, qui abolit toutes les "restrictions des droits civils et politiques encore existantes et basées sur la différence de religion" (voir là-dessus: KAIM, *loc. cit.*, et l'*Allgemeine Zeitung des Judenthums* aux années 1837, 1849, 1856, 1867, 1869). Après la guerre franco-allemande cette loi fut imposée aux États, comme la Bavière, qui ne l'avaient pas acceptée avant la Constitution de l'Empire.

2. DESJARDINS: *Les Juifs de Moldavie*, Paris, 1867. -- Isidore LOEB: *La situation des Israélites en Turquie, en Serbie et en Roumanie*, Paris, 1877.

municipalités: dans d'autres villâges, au contraire, les Juifs étaient tolérés. Cet état de choses dura jusqu'en 1867. A cette époque, le ministre Jean Bratianio publia une circulaire dans laquelle il rappelait que les Juifs n'avaient pas le droit de demeurer dans les communes rurales, ni d'y affermer des propriétés. A la suite de cette circulaire, des Juifs furent expulsés des villâges qu'ils habitaient, on les condamna comme vagabonds et les expulsions se succédèrent jusqu'en 1877; elles étaient généralement provoquées par des émeutes à Bucarest, à Jassy, à Galatz, à Tecuciu, dans d'autres lieux encore, émeutes pendant lesquelles on profanait les cimetières et on brûlait les synagogues.

Quelles étaient, quelles sont encore les causes de cette législation spéciale, et de cette animosité des Roumains contre les Juifs? Elles ne sont pas uniquement religieuses et ce n'est point, malgré la persistance des ataviques préjugés, d'une guerre confessionnelle qu'il s'agit. Les Juifs roumains, au moment de la formation de la Roumanie surtout, formaient dans les pays modo-valaques, des agglomérations complètement séparées du gros de la population¹. Ils portaient un costume spécial, habitaient dans des quartiers réservés, pour échapper aux souillures, et parlaient un jargon judéo-allemand qui achevait de les distinguer. Ils vivaient sous la domination de leurs rabbins, talmudistes étroits, bornés, ignorants, dont ils recevaient dans des écoles juives, -- les Heder -- une éducation qui contribuait à perpétuer leur abaissement intellectuel et leur avilissement.

Ils furent les victimes de cet isolement, isolement qu'ils devaient au fanatisme des rabbanites qui les dirigeaient. Dans ce pays qui naissait, [108] qui acquérait une nationalité, et tendait à l'unité, les passions patriotiques étaient singulièrement excitées. Il y eut un panroumanisme, comme un pangermanisme ou un panslavisme; on discuta sur la race roumaine, sur son intégrité, sur sa pureté, sur le danger qu'il y avait à la laisser adultérer. On fonda des associations pour résister à l'envahissement étranger et surtout pour résister à l'envahissement juif. Les instituteurs, les professeurs d'université furent l'âme de ces sociétés; ce sont eux qui furent, comme en Allemagne, les plus actifs antisémites. Ils considéraient les Juifs comme les Agents et les apôtres du germanisme, et c'est pour les refouler, pour les contenir qu'ils furent les instigateurs de la législation restrictive. Ils reprochaient aux Juifs de former un État dans l'État, ce qui était vrai, et, contradiction perpétuelle de l'antijudaïsme, ils légiféraient pour les maintenir dans cette situation qu'ils jugeaient dangereuse; ils affirmaient que l'éducation judaïque déformait les cerveaux de ceux qui la recevaient, qu'elle les rendait inaptes à la vie sociale, ce qui était trop exact, et ils en venaient finalement à interdire à ces Juifs de recevoir l'instruction donnée aux chrétiens, instruction qui les aurait tirés de leur abjection.

Mais les universitaires ne furent pas les seuls antisémites en Roumanie, et à côté des causes patriotiques, il y eut des causes économiques. C'est avec l'avènement de la bourgeoisie, je l'ai dit, que naquit l'antisémitisme, parce que cette classe bourgeoise, composée de commerçants et d'industriels, était en concurrence avec les Juifs qui manifestaient exclusivement leur activité par le commerce et l'industrie, quand ce n'était par

1. Cet état ne s'est guère modifié depuis, et c'est une minorité de Juifs qui par l'accès dans les universités et le développement intellectuel qui en est résulté, a pu échapper aux préjugés exclusivistes de la masse, qui est toujours plongée dans un abrutissement dont seule l'instruction antitalmudique pourrait la tirer.

l'usure. Cette bourgeoisie avait tout intérêt à faire voter des lois protectrices, lois qui n'étaient pas nominativement dirigées contre les Juifs, mais contre les étrangers, et qui avaient principalement pour but de mettre des entraves à l'expansion de rivaux redoutables; elle y arriva en fomentant habilement des émeutes qui permirent à ses représentants au Parlement de proposer des réglementations nouvelles. Aussi peut-on ramener ces diverses causes d'antisémitisme à une seule: le protectionnisme national, et ce protectionnisme est fort habile, car, en même temps qu'il refuse tous droits civiques aux Juifs en les considérant comme étrangers, il les astreint au service militaire, ce qui est encore contradictoire, car nul, s'il n'est citoyen, ne peut faire partie d'une armée nationale¹.

Plus dure encore, plus pénible qu'en Roumanie est la situation des Juifs en Russie. Leur histoire dans ce pays, où ils vinrent dès le III^e siècle avant Jésus-Christ, fondant des colonies en Crimée, fut celle des Juifs de toute l'Europe. Au XII^e siècle ils furent expulsés et jamais on ne les rappela. Cependant, la Russie compte aujourd'hui quatre millions et demi de Juifs, et l'on ne peut dire que ces Juifs sont venus l'envahir, comme l'affirment les antisémites, puisque la Russie les a conquis en s'emparant en 1769 de la Russie Blanche, puis des provinces polonaises et de la Crimée, qui contenaient un nombre considérable d'Israélites. Au moment de cette conquête, il ne pouvait être question d'appliquer l'ukase de 1742 qui de nouveau avait chassé les Juifs. D'une part, le refoulement de quelques millions d'individus dans [109] les états circonvoisins n'eût pas été chose aisée; de l'autre, le commerce, l'industrie et surtout le fisc se fussent fort mal trouvés de cette expulsion en masse. Catherine II accorda alors aux Juifs les mêmes droits qu'à ses sujets russes, mais les ukases sénatoriaux de 1786, 1791 et 1794 restreignirent ces privilèges et cantonnèrent les Israélites dans la Russie Blanche et la Crimée -- qui constituèrent dès lors le territoire Juif -- et dans la Pologne. Il ne leur était permis de sortir de ce ghetto territorial qu'en certains cas et à certaines conditions.

Tout l'antisémitisme moderne en Russie, antisémitisme qui est surtout un antisémitisme officiel, consiste à empêcher les Juifs de se soustraire aux ukases sénatoriaux dont nous venons de parler. La Russie s'est résignée à ses Juifs, mais elle a voulu les laisser là où elle les avait pris. Cependant il y a eu pour les Israélites des alternatives heureuses, ou moins malheureuses. Alexandre Ier les autorisa en 1808 à habiter les domaines de la couronne, à condition d'y être agriculteurs; Nicolas leur permit de voyager pour les besoins de leur commerce, ils purent fréquenter les universités et sous Alexandre II leur position s'améliora encore².

Après la mort d'Alexandre II, la réaction autoritaire fut effroyable en Russie: à la bombe des nihilistes répondit un abominable réveil de l'absolutisme. On surexcita l'esprit

1. Je crois que c'est une vérité qu'admettrait le plus absurde même des chauvins -- qu'il soit turc, bulgare, russe, allemand, anglais ou même français.

2. N. de GRADOVSKI: *La situation légale des Israélites en Russie*, Paris, 1891 -- TIKHOMIROV: *La Russie politique et sociale*, Paris, 1888- *Les Juifs de Russie*, Paris, 1891. -- Prince Demidoff SAN-DONATO: *La question juive en Russie*, Bruxelles, 1884. -- Anatole LEROY-BEAULIEU: *L'Empire des Tzars et les Russes*, Paris, 1881-82-89. -- WEBER et KEMPSTER: *La situation des Juifs en Russie*, (résumé du rapport adressé au gouvernement des Etats-Unis, par ses délégués). -- Léo ERRERA: *Les Juifs Russes*, Bruxelles. 1893. -- Harold FRÉDÉRIC: *The New Exodus*, 1892.

national et orthodoxe, on attribua le mouvement libéral et révolutionnaire aux influences étrangères et, pour détourner le peuple de la propagande nihiliste, on le jeta sur les Juifs; de là les massacres de 1881 et 1882, pendant lesquels la foule incendiait les maisons israélites, pillait et tuait les Juifs en disant: "Notre petit père le Tsar le veut. "

Après ces émeutes le général Ignatief promulgua les lois de mai 1882. Ces lois portaient:

"1° A titre de mesure temporaire et jusqu'à la révision générale des lois qui règlent la situation des Israélites, défense est faite aux Israélites de s'établir à l'avenir en dehors des villes et des bourgades. Exception est faite en faveur des colonies israélites déjà existantes où les Israélites s'occupent d'agriculture.

"2° Jusqu'à nouvel ordre il ne sera pas donné suite aux contrats faits au nom d'un Israélite et qui auraient pour objet l'achat, l'hypothèque ou la location d'immeubles ruraux, situés en dehors des villes et des bourgades. Est nul également le mandat donné à un Israélite d'administrer des biens de la nature ci-dessus indiquée ou d'en disposer.

"3° Défense est faite aux Israélites de se livrer au commerce les dimanches et jours fériés de la religion chrétienne; les lois qui obligent les chrétiens à fermer leurs maisons de commerce pendant ces jours-là seront appliquées aux maisons de commerce des Israélites.

[110]

"4° Les mesures ci-dessus ne sont applicables qu'aux gouvernements qui se trouvent dans l'étendue du territoire juif."

A titre de mesure temporaire, ces lois étaient données. Aussi, en 1883, une commission se réunit, sous la présidence du comte Pahlen, pour régler définitivement la question juive. Cette commission conclut dans un sens fort libéral: elle demandait à ce que certains droits civils fussent accordés aux Juifs. Grâce à l'influence de M. Pobedonostef, procureur du Saint-Synode, le rapport de la commission Pahlen resta lettre morte et les lois de mai furent appliquées. Depuis ce moment, et surtout à partir de 1890, les persécutions ont redoublé. On a restreint le Territoire en défendant aux Juifs l'entrée de certaines places fortes, et en créant une zone frontière que les Juifs ne peuvent habiter; on a abrogé l'ukase de 1865 par lequel Alexandre II autorisait les artisans "habiles" à élire domicile dans tout l'empire. Ainsi a-t-on refoulé dans les villes du territoire environ trois millions de Juifs, tandis qu'un million est répandu en Pologne et 500.000 privilégiés, commerçants de premier ordre, financiers et étudiants par toute la Russie.

Dans les villes du Territoire, les Juifs sont en majorité, et leurs conditions d'existence sont effroyables. Entassés dans des demeures malsaines, où ils vivent en la pire des pauvretés, ravagés par une misère auprès de laquelle la misère que l'on trouve à Paris, à Berlin et à Londres est de la prospérité; réduits au chômage pendant une partie de l'année, ne trouvant du travail pendant l'autre partie qu'à la condition de se contenter de salaires dérisoires, salaires dont le taux s'est tellement abaissé qu'il est tombé à 0,40 et 0,50 par jour, se multipliant sans cesse à cause de leur dénuement même, ces malheureux agonisent lentement et sont voués à tous les choléras, à tous les typhus, à toutes les pestes. De jour en jour leur état s'aggrave, leur détresse augmente, ils s'écrasent dans ces cités comme un bétail trop pressé dans des étables trop étroites, et nul espoir de délivrance ne luit pour eux;

ils n'ont le choix qu'entre trois alternatives: se convertir, émigrer ou mourir. C'est ce qu'avait prévu M. Pobedonostsef, le procureur du Saint-Synode, lorsqu'il exigeait l'application des lois d'Ignatief.

Outre ce refoulement systématique, d'autres mesures ont été prises contre les Juifs. On leur interdit certains emplois et certaines professions; on chasse des hôpitaux ceux qui y sont comme infirmiers, on congédie ceux qui sont employés dans les compagnies de chemins de fer et les compagnies de navigation; on limite le nombre de ceux qui ont le droit d'entrer dans les universités, les écoles supérieures et les gymnases; on les empêche d'être avocats, avoués, médecins, ingénieurs, ou tout au moins, on ne les autorise à embrasser ces professions que fort rarement; on leur ferme leurs propres écoles, on ne les admet même pas dans les hôpitaux; on les accable d'impôts spéciaux, sur leurs loyers, sur leurs héritages, sur la viande qu'ils tuent, sur les bougies qu'ils allument le vendredi soir, sur les calottes dont ils se couvrent la tête pendant les cérémonies religieuses, même privées.

A côté de ces taxes officielles, décrétées par le gouvernement, ils subissent l'exploitation de l'administration et de la police russe, les plus corrompues, les plus vénales, les plus abjectes de l'Europe. La moitié des ressources de la classe moyenne juive, disent MM. Weber et [111] Kempster et M. Harold Frédéric¹, passent à la police. Tout Juif d'une condition aisée est victime d'un chantage perpétuel Quant à ceux-là (la majorité) qui sont trop misérables pour pouvoir payer, ils sont soumis aux plus odieux, aux plus inhumains traitements, obligés de se plier à tous les caprices des policiers brutaux qui les régentent et les martyrisent comme ils martyrisent d'ailleurs les nihilistes et les suspects de libéralisme que l'horrible autocratie tsarienne remet à leur autorité².

Pourquoi ces traitements, cette persécution abominable? Parce que, répondent les antisémites, ces quatre millions et demi de Juifs exploitent les quatre-vingt-dix millions de Russes. Comment les exploitent-ils? Par l'usure. Or les neuf-dixièmes des Juifs russes ne possèdent rien, il y a à peine en Russie dix à quinze mille Juifs qui soient détenteurs de capitaux. Sur ces dix à quinze mille, les uns sont commerçants, les autres financiers, et assurément pratiquent l'agio sinon l'usure; enfin une minorité infime habitait jadis les villages et prêtait aux paysans. On a bien chassé ces derniers des campagnes, mais on a laissé fort tranquilles les commerçants, les financiers et en général tous ceux qui, étant riches, peuvent payer des privilèges. Donc si on désirait viser les exploiters on s'est trompé, car on a surtout frappé les artisans et les misérables. A-t-on au moins obtenu une amélioration dans la situation des paysans? Non. Le paysan russe, accablé d'impôts depuis sa libération, exploité par le fisc et par les Agents du gouvernement, est la proie fatale des usuriers. Le Juif a été remplacé partout par le Koulak (le paysan prêteur) qui sévissait déjà dans tous les villages de Russie où n'étaient pas les Juifs -- c'est-à-dire la majorité des villages russes. Or, on n'a pris aucune mesure contre les Koulaks. L'expulsion des Juifs n'a donc pas pour cause la défense des paysans. Ils excitent aussi à l'ivrognerie, assure-t-on. Or,

1. *Loc. cit.*

2. La situation des Juifs en Russie vis-à-vis du peuple est absolument la même qu'au Moyen Age. Le paysan et l'ouvrier russes sont, à peu de choses près, aussi misérables que les Juifs. Ils sont, eux aussi, soumis aux vexations et à l'arbitraire, mais cependant ils ne sont pas persécutés et ils ont, jusqu'à un certain point, la faculté de se mouvoir.

disait Katkoff, peu suspect puisqu'il était antisémite, l'alcoolisme est plus répandu dans le centre et le nord de la Russie, endroits où il n'y a que peu de Juifs, que dans le sud-ouest où ils exercent la profession de cabaretier. C'est fort naturel; l'alcool, qui est déjà une nécessité pour les miséreux dont la nutrition est insuffisante, est plus nécessaire encore dans les pays froids. Les Juifs ne seraient pas cabaretiers, qu'ils seraient remplacés par d'autres, et d'ailleurs l'expulsion des Juifs n'est pas une lutte contre l'alcoolisme, puisqu'on n'a pris aucune mesure contre les débitants chrétiens plus nombreux que les débitants israélites.

Des fraudes que l'on reproche aux négociants juifs riches nous ne pouvons nous occuper, puisque précisément ces négociants occupent une situation privilégiée; quant aux procédés déloyaux d'une partie de la masse misérable, ceux qui la composent sont dans une condition telle que "s'ils ne pillaient pas, la nourriture leur manquerait¹", et ils se trouvent ainsi dans le même état qu'un grand nombre de Russes orthodoxes que l'état social et économique de la Russie pousse à être peu scrupuleux pour pouvoir vivre².

Quelles sont donc les véritables causes de l'antisémitisme? Elles sont politiques et religieuses. L'antisémitisme n'est nullement un mouvement populaire en Russie: il est purement officiel. Le peuple russe, accablé de misère, écrasé d'impôts, courbé sous la plus atroce des tyrannies, aigri par les violences administratives et l'arbitraire gouvernemental, chargé de souffrances et d'humiliations, est dans une situation intolérable. Résigné en général, il est capable de colères; ses séditions, ses révoltes sont à redouter; les émeutes antisémitiques sont propres à détourner les fureurs populaires, c'est pour cela que le gouvernement les a encouragées et souvent provoquées. Quant aux paysans ou aux ouvriers ils se ruaient sur les Juifs parce que, disaient-ils, le "Juif et le noble se valent, seulement il est plus facile de battre le Juif³". Ainsi s'explique le pillage des riches commerçants, des opulents prêteurs juifs, parfois aussi, par ricochet, des misérables ouvriers israélites, et cela est assez poignant de voir ces déshérités se ruer les uns sur les autres au lieu de s'unir contre le tsarisme oppresseur.

La possibilité de l'union de ces deux misères est peut-être pressentie par ceux qui ont intérêt à engendrer et à perpétuer leur antagonisme et qui ont vu en effet, durant les troubles de 1881 et de 1882, les révoltés saccager et brûler bien des maisons chrétiennes. Après la mort d'Alexandre II, il devint urgent d'effacer de la mémoire des moujiks et des prolétaires le souvenir des tentatives libératrices des nihilistes. La révolution fut plus que jamais l'hydre et le dragon épouvantable contre lequel il fallait protéger la Russie sainte. On pensa y arriver par un retour aux idées orthodoxes. Tout le mal, disait-on, vient de l'étranger, de l'hérétique, de celui qui souille le sol sacré. C'était la théorie d'Ignatieff, c'est celle de Pobedonostsef et du Saint-Synode, celle sans doute de ce malheureux Alexandre III que la peur affole et que Pobedonostsef guide comme un enfant à l'esprit débile. On se précipita contre les Juifs, de même qu'on prit des mesures contre les Allemands, contre les catholiques, contre les luthériens, contre tous ceux qui n'étaient pas de race slave ou n'appartenaient pas à

1. TIKHOMIROV: *loc. cit.*

2. Une grande partie de ces griefs sont plus fondés en ce qui regarde les Juifs de Pologne, et pourtant les Juifs de Pologne ne sont pas refoulés dans les villes comme le sont les Juifs du Territoire.

3. TIKHOMIROV: *loc. cit.*

l'orthodoxie grecque¹. Toutefois la persécution fut plus active contre les Juifs, car on n'avait pas à garder vis-à-vis d'eux les ménagements diplomatiques auxquels on était tenu vis-à-vis des catholiques, des luthériens ou des Allemands. On eut massacré les catholiques russes, l'Europe entière se fût levée; on put impunément tuer les Juifs. D'ailleurs, et pour les mêmes raisons que les Juifs roumains, les Juifs russes se distinguent du reste de la population par leurs mœurs, leurs coutumes et leur éducation -- sauf la minorité éclairée, très intelligente, des jeunes Juifs qui se précipitaient dans les universités avant que les portes ne leur en fussent fermées. -- Ils ont [113] une organisation intérieure, celle du Kahal qui leur donne une sorte d'autonomie et il est plus facile de les dénoncer comme un danger, au grand profit des institutions établies et aussi des capitalistes orthodoxes qui échappent ainsi aux colères populaires dont l'explosion est toujours à redouter.

On a souvent nié que l'antisémitisme officiel eût une origine religieuse; cela n'est cependant pas niable, et les Russes feraient encore bon marché peut-être du panslavisme, pour arriver à l'unité religieuse, unité qui leur paraît -- du moins à quelques-uns -- indispensable pour avoir l'unité de l'État. La question nationale et la question religieuse ne font qu'une en Russie, le tzar étant à la fois chef temporel et chef spirituel, César et Pape; mais on donne plus d'importance à la foi qu'à la race, et la preuve c'est que tout Juif qui consent à se convertir n'est point expulsé. Au contraire, on encourage le Juif à venir à l'orthodoxie. Tout enfant israélite, dès quatorze ans, peut abjurer contre le gré de ses parents: un converti marié se trouve dégagé des liens qui l'unissent à sa femme et à ses enfants, une convertie rompt par le fait de sa conversion les engagements matrimoniaux, mais les conjoints non convertis sont toujours considérés comme mariés. Enfin les convertis adultes reçoivent lors de leur abjuration une somme de quinze à trente roubles, et les convertis enfants une somme de sept à quinze roubles. Pour encourager encore les Juifs à venir à la religion grecque, on supprime les écoles rabbiniques; on restreint le nombre des synagogues -- la synagogue de Moscou fut fermée en 1892 comme chose indécente -- on défend même aux Juifs de se réunir pour prier. Que deviennent dès lors les griefs des antisémites contre les Juifs puisqu'ils consentent à garder chez eux ces Juifs devenus chrétiens, en sachant parfaitement que le christianisme ne fera pas renoncer à leur rôle social ceux d'entre eux qui ne sont pas artisans, mais intermédiaires et capitalistes².

Ainsi, dans cette Europe orientale, où l'état actuel des Juifs nous représente assez bien quelle fut leur condition dans le Moyen Âge, nous pouvons dire que les causes d'antisémitisme sont de deux sortes: causes sociales, et causes religieuses unies à des causes patriotiques. Il nous faut maintenant voir quelles sont les raisons qui entretiennent

1. C'est ce qu'il y a de fort étrange dans l'approbation que quelques antisémites religieux en France et en Allemagne donnent -- par chauvinisme, ou par passion -- aux actes du gouvernement du Tzar. En approuvant les persécutions tzariennes contre les Juifs, ils approuvent implicitement celles contre les catholiques ou les luthériens qui leur sont si chers.

2. Je n'ai pu qu'indiquer à grands traits l'antisémitisme roumain et l'antisémitisme russe. Il faudrait, pour les étudier complètement, plus que ces quelques pages, dans lesquelles il m'a été impossible de donner un tableau social de la Roumanie et de la Russie, et d'exposer la situation morale, psychologique, ethnologique et économique des Juifs de ces pays.

l'antisémitisme dans les pays où de légal il est devenu scripturaire, et, avant tout, examiner cette transformation et les manifestations auxquelles elle a donné lieu.

CHAPITRE IX
L'ANTISÉMITISME MODERNE
ET SA LITTÉRATURE

Le Juif émancipé et les nations. -- Les Juifs et la Révolution économique.
-- La bourgeoisie et le Juif. -- La transformation de l'antijudaïsme. --
Antijudaïsme et antisémitisme. -- Antijudaïsme instinctif et
antisémitisme raisonné. -- L'antijudaïsme légal et l'antisémitisme
scripturaire. -- Classification de la littérature antisémitique. --
L'antisémitisme chrétien et l'antijudaïsme du Moyen Âge. --
L'antitalmudisme. -- Gougenot des Mousseaux, Chiarini, Rohling. --
L'antisémitisme christiano-social. -- Barruel, Eckert, Don Deschamps. --
Chabeauty. -- Édouard Drumont et le pasteur Stoecker. -- L'antisémitisme
économique. -- Fourier et Proudhon; Toussanel, Capefigue, Otto Clagau.
-- L'antisémitisme ethnologique et national. -- L'Hégélianisme et l'idée de
race. -- W. Marr, Treitschke, Schoenerer. -- L'antisémitisme
métaphysique. -- Schopenhauer. -- Hegel et l'extrême gauche hégélienne.
-- Marx et Stirner. -- Duhring, Nietzsche et l'antisémitisme antichrétien.
-- L'antisémitisme révolutionnaire. -- Gustave Tridon. -- Les griefs des
antisémites et les causes de l'antisémitisme.

Les Juifs émancipés pénétrèrent dans les nations comme des étrangers, et il n'en pouvait être autrement, nous l'avons vu, puisque depuis des siècles ils formaient un peuple parmi les peuples, un peuple spécial conservant ses caractères grâce à des rites stricts et précis, grâce aussi à une législation qui le tenait à l'écart et servait à le perpétuer. Ils entrèrent dans les sociétés modernes non comme des hôtes, mais comme des conquérants. Ils étaient semblables à un troupeau parqué; soudain les barrières tombèrent et ils se ruèrent dans le champ qui leur était ouvert. Or, ils n'étaient pas des guerriers, de plus, le moment ne se prêtait pas aux expéditions d'une horde minuscule, mais ils firent la seule conquête pour laquelle ils étaient armés, cette conquête économique qu'ils s'étaient préparés à faire depuis de si longues années. Ils étaient une tribu de marchands et d'argentiers, dégradés peut-être par la pratique du mercantilisme, mais armés, grâce à cette pratique même, de qualités qui devenaient prépondérantes dans la nouvelle organisation économique. Aussi, il leur fut facile de s'emparer du commerce et de la finance et, il faut le répéter encore, il leur était impossible de ne pas agir ainsi. Comprimés, opprimés pendant des siècles, constamment retenus dans tous leurs élans, ils avaient [115] acquis une formidable force d'expansion, et cette force ne pouvait s'exercer que dans un certain sens; on avait limité leur effort, mais on n'en avait pas changé la nature, on ne la changea pas devant l'âge le jour où on les libéra, et ils allèrent droit

devant eux, dans le chemin qui leur était familier. L'état de choses les favorisa du reste singulièrement. A cette époque de grands bouleversements et de reconstructions, au moment où les nations se modifiaient, où les gouvernements se transformaient, où des principes nouveaux s'établissaient, où s'élaboraient de nouvelles conceptions sociales, morales et métaphysiques, ils furent les seuls à être libres. Ils étaient sans attaches aucunes avec ceux qui les entouraient; ils n'avaient pas d'antique patrimoine à défendre, l'héritage que l'ancienne société laissait à la société naissante n'était pas le leur; les mille idées ataviques qui liaient au passé les citoyens des États modernes ne pouvaient influencer en rien sur leur conduite, sur leur intellectualité, sur leur moralité: leur esprit n'avait pas d'entraves.

J'ai montré que leur libération ne put pas les changer et que nombre d'entre eux regrettèrent leur isolement passé, mais si encore ils s'efforcèrent de rester eux-mêmes, s'ils ne s'assimilèrent pas, ils s'adaptèrent merveilleusement en vertu même de leurs tendances spéciales aux conditions économiques qui régirent les nations dès le commencement de ce siècle.

La Révolution française fut, avant tout, une Révolution économique. Si on peut la considérer comme le terme d'une lutte de classes, on doit aussi voir en elle l'aboutissant d'une lutte entre deux formes du capital, le capital immobilier et le capital mobilier, le capital foncier et le capital industriel et agioteur. Avec la suprématie de la noblesse disparut la suprématie du capital foncier, et la suprématie de la bourgeoisie amena la suprématie du capital industriel et agioteur. L'émancipation du Juif est liée à l'histoire de la prépondérance de ce capital industriel. Tant que le capital foncier détint le pouvoir politique, le Juif fut privé de tout droit; le jour où le pouvoir politique passa au capital industriel, le Juif fut libéré et cela était fatal. Dans la lutte qu'elle avait entreprise, la bourgeoisie avait besoin d'auxiliaires; le Juif fut pour elle un aide précieux, un aide qu'elle avait intérêt à délivrer. Dès la Révolution, le Juif et le bourgeois marchèrent ensemble, ensemble ils soutinrent Napoléon, au moment où la dictature devint nécessaire pour défendre les privilèges conquis par le Tiers et, lorsque la tyrannie impériale fut devenue trop lourde et trop oppressive pour le capitalisme, c'est le bourgeois et le Juif, qui, unis, préludèrent à la chute de l'empire par l'accaparement des vivres au moment de la campagne de Russie et aidèrent au désastre final, en provoquant la baisse de la rente, et en achetant la défection des maréchaux.

Après 1815, au début du grand développement industriel, quand les compagnies de canaux, de mines, d'assurances se formèrent, les Juifs furent parmi les plus actifs à faire prévaloir le système de l'association des capitaux, ou du moins à l'appliquer. Ils y étaient d'ailleurs les plus aptes, puisque l'esprit d'association avait été depuis des siècles leur seul soutien. Mais ils ne se contentèrent pas d'aider de cette façon pratique au triomphe de l'industrialisme, ils y aidèrent d'une façon théorique. Ils se rangèrent autour du philosophe de la bourgeoisie, autour de Saint-Simon; ils travaillèrent à la diffusion et même à l'élaboration de [116] sa doctrine. Saint-Simon avait dit¹: "Il faut confier l'administration du pouvoir temporel aux industriels" et "Le dernier pas qui reste à faire à l'industrie est de s'emparer de la direction de l'État et le problème suprême de nos temps est d'assurer à l'industrie la majorité

1. SAINT-SIMON: *Du Système industriel*, Paris, 1821.

dans les Parlements. " Il avait ajouté¹ "La classe industrielle doit occuper le premier rang, parce qu'elle est la plus importante de toutes, parce qu'elle peut se passer de toutes les autres et qu'aucune autre ne peut se passer d'elle; parce qu'elle subsiste par ses propres forces, par ses travaux personnels. Les autres classes doivent travailler pour elle, parce qu'elles sont ses créatures et qu'elle entretient leur existence; en un mot, tout se faisant par l'industrie, tout doit se faire pour elle." Les Juifs contribuèrent à réaliser le rêve saint-simonien; ils se montrèrent les plus sûrs alliés de la bourgeoisie, d'autant qu'en travaillant pour elle ils travaillaient pour eux et, dans toute l'Europe ils furent au premier rang du mouvement libéral qui, de 1815 à 1848 acheva d'établir la domination du capitalisme bourgeois.

Ce rôle du Juif n'échappa pas à la classe des capitalistes fonciers et nous verrons que ce fut là une des causes de l'antijudaïsme des conservateurs, mais il ne valut pas à Israël la reconnaissance de la bourgeoisie. Quand celle-ci eut définitivement assis son pouvoir, lorsqu'elle fut tranquille et rassurée, elle s'aperçut que son allié juif n'était qu'un redoutable concurrent et elle réagit contre lui. Ainsi, les partis conservateurs, généralement composés de capitalistes agricoles, devinrent antijuifs dans leur lutte contre le capitalisme industriel et agioteur que représentait surtout le Juif, et le capitalisme industriel et agioteur devint à son tour antijuif à cause de la concurrence juive. L'antijudaïsme, qui avait été d'abord religieux, devint économique, ou, pour mieux dire, les causes religieuses, qui avaient jadis été dominantes dans l'antijudaïsme, furent subordonnées aux causes économiques et sociales.

Cette transformation, qui correspondit au changement de rôle des Juifs, ne fut pas la seule. L'hostilité contre les Juifs, autrefois sentimentale, se fit raisonneuse. Les chrétiens d'antan détestaient les déicides instinctivement, et ils n'essayaient nullement de justifier leur animosité: ils la témoignaient. Les antijuifs contemporains voulurent expliquer leur haine, c'est-à-dire, qu'ils la voulurent décorer: l'antijudaïsme se mua en antisémitisme. Comment se manifesta cet antisémitisme? Il ne put se manifester que par des écrits. L'antisémitisme officiel était mort en Occident, ou il se mourait; par conséquent la législation antijuive disparaissait aussi; l'antisémitisme resta idéologique, Il fut une opinion, une théorie, mais les antisémites eurent un but très net. Jusqu'à la Révolution, l'antijudaïsme littéraire avait corroboré l'antijudaïsme légal, depuis la Révolution et l'émancipation des Juifs, l'antisémitisme littéraire a tendu à restaurer l'antisémitisme légal dans les pays où il n'existe plus. Il n'y est pas encore arrivé, et nous n'avons donc à étudier que les manifestations scripturaires de l'antisémitisme, manifestations dont quelques-unes représentent l'opinion du grand nombre, car, si les littérateurs antisémites ont apporté des [117] raisons aux antisémites inconscients, ils ont été engendrés par eux; ils ont tenté d'expliquer ce que le troupeau ressentait, et si parfois ils lui ont attribué d'étranges et invraisemblables mobiles, ils n'ont été le plus souvent que les échos des sentiments de leurs inspireurs. Quels étaient ces sentiments? Nous allons le voir tout en examinant la littérature antisémitique, et en même temps nous démêlerons les causes multiples de l'antisémitisme contemporain.

Il n'est pas possible, sauf pour quelques-unes, de classer les œuvres antisémitiques dans des catégories trop étroites, car chacune d'elles offre fréquemment de multiples

1. SAINT-SIMON: *Catéchisme des Industriels*, Ier Cahier, Paris, 1823.

tendances. Cependant elles ont chacune une dominante, d'après laquelle on peut établir leur classification, en se souvenant toujours qu'une œuvre rapprochée d'un type déterminé ne se rapporte pas seulement et uniquement à ce type. Nous diviserons donc l'antisémitisme en antisémitisme christiano-social, antisémitisme économique, antisémitisme ethnologique et national, antisémitisme métaphysique, antisémitisme révolutionnaire et antichrétien.

C'est la permanence des préjugés religieux qui généra l'antisémitisme christiano-social. Si les Juifs n'avaient pas changé en entrant dans la société, les sentiments qu'on éprouvait à leur égard depuis de si longues années n'auraient pu non plus disparaître. Les Israélites avaient dû leur émancipation à un mouvement philosophique coïncidant avec un mouvement économique et non à l'abolition des préventions séculaires dont on était animé contre eux. Ceux qui estimaient que le seul état possible était l'état chrétien voyaient de mauvais œil l'intrusion des Juifs, et la première manifestation de cette hostilité fut l'antitalmudisme. On s'attaqua à ce qui était regardé, à juste titre, comme la forteresse religieuse des Juifs, au Talmud, et une légion de polémistes s'appliqua à montrer combien les doctrines talmudiques s'opposaient aux doctrines évangéliques. On releva contre le livre tous les griefs des controversistes d'antan, ceux qu'avaient énumérés les Juifs apostats dans les colloques, et qu'avait reproduits Raymond Martin, au XIII^e siècle, ceux de Pfefferkorn et ceux plus tard d'Eisenmenger. On ne changea même pas le procédé, même pas la facture; on se servit des mêmes moules, on suivit, en écrivant des pamphlets, les mêmes traditions que les dominicains inquisitoriaux, et dans l'étude de la "mer" talmudique on n'apporta pas plus de sens critique. Du reste, les antisémites chrétiens de notre temps, ont du Juif, de ses dogmes et de sa race, la même conception que les antijuifs du Moyen Âge. Le Juif les préoccupe et les hante, ils le voient partout, ils ramènent tout à lui, ils ont de l'histoire une conception identique à celle de Bossuet. Pour l'évêque, la Judée avait été le centre du monde; tous les événements, les désastres et les joies, les conquêtes et les écroulements comme les fondations d'empire avaient pour primitive, mystérieuse et ineffable cause les volontés d'un Dieu fidèle aux Béné-Israël, et ce peuple tour à tour errant, créateur de royaumes et captifs avait dirigé l'humanité vers son unique but: l'avènement du Christ. Ben Hadad et Sennacherib, Cyrus et Alexandre semblent n'exister que parce que Juda existe, et parce qu'il faut que Juda soit tantôt exalté et tantôt abattu, jusqu'à l'heure où il imposera à l'univers la loi qui doit sortir de lui. Mais ce que Bossuet avait conçu dans un but de glorification inouïe, les antisémites chrétiens le rénovent avec des intentions contraires. Pour eux, la race [118] juive, fléau des nations, répandue sur le globe, explique les malheurs et les bonheurs des peuples étrangers chez qui elle s'est implantée, et de nouveau l'histoire des Hébreux devient l'histoire des monarchies et des républiques. Châtiés ou tolérés, chassés ou accueillis, ils expliquent, par le fait même de ces diverses politiques, la gloire des États ou bien leur décadence. Raconter Israël, c'est raconter la France, ou l'Allemagne, ou l'Espagne. Voilà ce que voient les antisémites chrétiens, et leur antisémitisme est ainsi purement théologique, c'est celui des Pères, celui de Chrysostome, de saint Augustin, de saint Jérôme. Avant la naissance de Jésus, le peuple juif a été le peuple prédestiné, le fils chéri de Dieu; depuis qu'il a méconnu son Sauveur, depuis qu'il a été déicide, il est devenu le peuple déchu par excellence, et, après avoir fait le salut du monde, il en cause la ruine.

Dans certaines œuvres, cette conception est très nettement exposée, ainsi dans le livre peu connu de Gougenot des Mousseaux: *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*¹. Pour Gougenot, les Juifs sont "le peuple à jamais élu, le plus noble et le plus auguste des peuples, le peuple issu du sang d'Abraham, à qui nous devons la mère de Dieu ". En même temps les Juifs sont les plus pervers et les plus insociables des êtres. Comment concilie-t-il ces contradictions ? En opposant le Juif mosaïste au Juif talmudiste, et la Bible au Talmud. C'est ainsi du reste que procèdent la plupart des antisémites chrétiens. "C'est le judaïsme et non le mosaïsme qui s'oppose à la réforme radicale des Juifs", dit l'abbé Chiarini dans un mémoire écrit pour servir "de guide aux réformateurs des Juifs"².

Toutefois, les antitalmudistes, quelles que soient leurs affinités et leur parenté avec les antijuifs du Moyen Âge, se placent à un point de vue un peu différent. Jadis on relevait surtout dans le Talmud des blasphèmes contre la religion chrétienne, ou bien on y cherchait des arguments pour soutenir la divinité de Jésus-Christ; désormais les ennemis du livre le poursuivent surtout comme œuvre antisociale, pernicieuse et destructive. D'après eux, le Talmud fait du Juif l'ennemi de toutes les nations, mais si quelques-uns, comme des Mousseaux et Chiarini, sont avant tout poussés, comme les théologiens d'antan, par le désir de ramener Israël dans le giron de l'Église³, d'autres, comme le docteur Rohling⁴, sont plutôt disposés à le supprimer, et le déclarent incapable de servir jamais au bien. Au contraire, car non seulement disent-ils, ses doctrines sont incompatibles avec les principes de gouvernements chrétiens, mais encore il cherche à ruiner ces gouvernements pour en tirer profit.

On conçoit qu'après les bouleversements produits par la Révolution française, les conservateurs aient été appelés à rendre les Juifs respon[s]ables de la destruction de l'ancien régime. Lorsque, la tempête passée, ils jetèrent un coup d'œil autour d'eux, une des choses qui dut le plus les surprendre fut assurément la situation du Juif. Hier le Juif n'était rien, il n'avait aucun droit, aucun pouvoir, et aujourd'hui il brillait au premier rang; non seulement il était riche, mais encore, comme il payait le cens, il pouvait être électeur et gouverner le pays. C'était lui que le changement social avait le plus favorisé. Aux yeux des représentants du passé, de la tradition, il parut qu'un trône avait été renversé et des guerres européennes déchaînées, uniquement pour que le Juif pût acquérir rang de citoyen, et la déclaration des Droits de l'Homme sembla n'avoir été que la déclaration des droits du Juif. Aussi les antisémites chrétiens ne se bornèrent-ils pas à s'indigner des spéculations des Juifs sur les biens nationaux ou sur les fournitures militaires⁵, ils leur appliquèrent le vieil adage juridique: *fecisti qui prodes*. Si les Juifs avaient à ce point bénéficié de la Révolution, s'ils

1. GOUGENOT DES MOUSSEAUX: *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*, Paris, 1869.

2. CHIARINI: *Théorie du Judaïsme*, Paris, 1830.

3. Ce souci du rôle futur des Juifs est exprimé par un livre singulier de M. Léon BLOY: *Le salut par les Juifs*, Paris, 1892. Dans le volume de documents et de notes qu'il a écrit à la suite de l'ouvrage de Dom Deschamps sur les Sociétés secrètes, M. Claudio Jannet émet cet opinion que les Juifs sont destinés sans doute à ramener le monde à Dieu. C'est tout à fait la vieille croyance théologique.

4. A. ROHLING: *Le Juif selon le Talmud*, Paris, 1888, traduit de l'allemand.

5. Je ne veux pas dire par là que les Juifs furent les seuls à spéculer de la sorte; au contraire, parmi ceux qui spéculèrent, ils furent une infime minorité.

en avaient tiré un tel profit, c'est qu'ils l'avaient préparée, ou pour mieux dire qu'ils y avaient aidé de toutes leurs forces.

Il fallait cependant expliquer comment ce Juif, méprisé et haï, considéré comme une chose, avait eu le pouvoir d'accomplir de telles actions, comment il avait disposé d'une aussi formidable puissance. Ici intervient une théorie, ou plutôt une philosophie de l'histoire, familière aux polémistes catholiques. D'après ces historiens, la Révolution française, dont le contrecoup fut universel, et qui transforma toutes les institutions de l'Europe occidentale, ne fut que le résultat et l'aboutissant d'une séculaire conspiration. Ceux qui l'attribuent au mouvement philosophique du XVII^e siècle, aux excès des gouvernements monarchiques, à une transformation économique fatale, à la décrépitude d'une classe, à l'affaiblissement d'une forme du capital, à l'inévitable évolution des concepts de l'autorité et de l'État, à l'élargissement de la notion de l'individu, tous ceux-là, d'après les historiens dont je parle, se trompent lourdement. Ce sont des aveugles qui ne voient pas la vérité: la Révolution fut l'œuvre d'une ou de plusieurs sectes, dont la fondation remonte à la plus haute antiquité, sectes poussées par un même désir et un même principe: le désir de dominer et le principe de destruction. Ces sectes ont procédé suivant un plan nettement déterminé, implacablement suivi, à la destruction de la Monarchie et de l'Église; par leurs ramifications innombrables, elles ont couvert l'Europe d'un filet aux mailles serrées et, à l'aide des moyens les plus ténébreux, les plus abominables, elles sont parvenues à saper le trône qui est le seul défenseur de l'ordre social et de l'ordre religieux.

La genèse de cette conception historique se peut facilement trouver. Elle prit naissance sous la Terreur même. La part que les loges maçonniques, les illuminés, les Rose-croix, les Martinistes, etc., avaient prise à la révolution avait vivement frappé certains esprits, qui furent portés à grossir l'influence et le rôle de ces sociétés. Une des choses, qui avait le plus surpris ces observateurs superficiels, avait été le caractère international de la Révolution de 1789, et la simultanéité des mouvements qu'elle avait engendrés. Ils opposèrent son action générale à [120] l'action locale des révolutions précédentes, qui n'avaient agité -- ainsi en Angleterre -- que les pays dans lesquels elles étaient nées et, pour expliquer cette différence, ils attribuèrent l'œuvre des siècles à une association européenne, ayant des représentants au milieu de toutes les nations, plutôt que d'admettre qu'un même stade de civilisation, et de semblables causes intellectuelles, sociales, morales et économiques avaient pu produire simultanément les mêmes effets. Les membres mêmes de ces loges, de ces sociétés, contribuèrent à répandre cette croyance¹. Ils exagèrent eux aussi leur importance et ils affirmèrent que non seulement ils avaient, au XVIII^e siècle, travaillé aux changements qui se préparaient, ce qui était la vérité, mais encore ils prétendirent qu'ils en étaient les lointains initiateurs. Ici cependant n'est pas le lieu de discuter cette question; il nous suffit d'avoir constaté l'existence de ces théories: nous allons montrer comment elles vinrent en aide aux antisémites chrétiens.

Les premiers écrivains qui exposèrent ces idées se bornèrent à constater l'existence d'"une nation particulière qui a pris naissance et s'est agrandie dans les ténèbres, au milieu de

1. Louis BLANC: *Histoire de la Révolution Française*, t. II, p. 74.

toutes les nations civilisées avec le but de les soumettre toutes à sa domination¹", ainsi que veut le démontrer le chevalier de Malet, frère du général conspirateur dans un livre peu connu et fort médiocre d'ailleurs. Des hommes comme le P. Barruel, dans ses *Mémoires sur le Jacobinisme*², comme Eckert, dans ses ouvrages sur la franc-maçonnerie³, comme Dom Deschamps⁴, comme Claudio Jannet, comme Créteineau Joly⁵, développèrent cette théorie et la systématisèrent, ils essayèrent même d'en démontrer la réalité, et s'ils n'atteignirent pas leur but, ils réunirent du moins tous les éléments nécessaires pour entreprendre l'histoire si curieuse des sociétés secrètes. En toutes leurs œuvres, ils furent conduits à examiner quelle avait été la situation des Juifs dans ces groupes et dans ces sectes et, frappés des analogies que présentaient les rites mystagogiques de la Maçonnerie avec certaines traditions judaïques et kabbalistiques⁶, illusionnés par tout ce décor hébraïque qui caractérise les initiations dans les loges, ils en conclurent que les Juifs avaient [121] toujours été les inspirateurs, les guides et les maîtres de la Maçonnerie, bien plus même, qu'ils en avaient été les fondateurs, et que, avec son aide, ils poursuivaient tenacement la destruction de l'Église, depuis sa fondation.

On alla plus loin dans cette voie, on voulut prouver que les Juifs avaient gardé leur constitution nationale, qu'ils étaient encore gouvernés par des princes, des *nassi*, qui les menaient à la conquête du monde, et que ces ennemis du genre humain étaient en possession d'une organisation et d'une tactique redoutables. Gougenot des Mousseaux⁷, Rupert⁸, de Saint-André⁹, l'abbé Chabauty¹⁰, ont soutenu ces assertions. Quant à M. Édouard Drumont, toute la partie pseudo-historique de ses livres, lorsqu'elle n'est pas tirée du père Loriquet, n'est qu'un démarquage maladroit et sans critique de Barruel, de Gougenot, de Dom Deschamps et de Créteineau Joly¹¹.

1. *Recherches historiques et politiques qui prouvent l'existence d'une secte révolutionnaire, son antique origine, son organisation, ses moyens ainsi que son but; et dévoilent entièrement l'unique cause de la Révolution française*, par le Chevalier de MALET, Paris. Gide fils, libraire, 1817.

2. BARRUEL: *Mémoires sur le Jacobinisme, 1797-1813*. Le P. Barruel fut le premier à exposer ses idées, et ceux qui le suivirent n'ont fait à proprement parler que l'imiter et que le continuer.

3. ECKERT: *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification* (traduction Gyr., Liège, 1854). -- *La Franc-Maçonnerie en elle-même* (traduction Gyr., Liège, 1859)

4. Dom DESCHAMPS: *Les Sociétés secrètes et la Société* avec une introduction, des notes et des documents par Claudio Jannet, Paris, 1883.

5. CRÉTINEAU JOLY: *L'Église romaine avant la Révolution*, Paris, 1863.

6. Sur les traditions hébraïques dans la franc-maçonnerie, et sur les rapports de similitude des Maçons et des antiques Esséniens, voir CLAVEL: *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1843. -- KAUFMANN et CHERPIN: *Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie*, Lyon, 1856 et un article de M. Moïse SCHWAB sur les Juifs et la Maçonnerie, publié dans *l'Annuaire des Archives israélites pour l'an 5650 (1889-1890)*. Voir aussi les divers ouvrages de J.-M. RAGON sur la Maçonnerie (Paris, Dentu)

n7. GOUGENOT DES MOUSSEAUX: *loc. cit.*

8. RUPERT: *L'Église et la Synagogue*, Paris, 1859.

9. De SAINT-ANDRÉ: *Francs-maçons et Juifs*, Paris, 1880.

10. A. CHABAUDY: *Les Juifs nos maîtres*, Paris, 1883.

11. Il est à noter que dans *La France juive* (je veux dire dans les premiers chapitres) M. Drumont ne cite pas une seule fois Gougenot des Mousseaux, ni Barruel, il cite trois fois Dom Deschamps en passant et une fois *La Vendée militaire* de Créteineau Joly, et cependant il a largement mis à contribution ces écrivains, à moins que ses documents historiques ne lui aient été fournis par des disciples de ceux que je viens de citer, ce qui est bien possible. Il n'est bien entendu question ici que de M. Drumont historien et non de M. Drumont polémiste.

Toutefois, avec M. Drumont, comme avec le pasteur Stoecker, l'antisémitisme chrétien se transforme, ou plutôt, il emprunte à quelques sociologues des armes nouvelles. Si M. Drumont combat l'anticléricisme du Juif, si M. Stoecker, soucieux de mériter le nom de second Luther, s'élève contre la religion juive destructrice de l'état chrétien, d'autres préoccupations les dominent; ils attaquent la richesse juive, et attribuent aux Juifs la transformation économique qui est l'œuvre de ce siècle. Ils poursuivent bien encore, dans l'Israélite, l'ennemi de Jésus, le meurtrier d'un dieu, mais ils visent surtout le financier, et en cela ils s'unissent à ceux qui professent l'antisémitisme économique.

Cet antisémitisme se manifesta dès les débuts de la finance et de l'industrialisme juif. Si on en trouve seulement des traces dans Fourier¹ et Proudhon, qui se bornèrent à constater l'action du Juif intermédiaire, agioteur et improductif², il anima des hommes comme Toussenel³ et Capefigue⁴; il inspira des livres tels que *Les Juifs rois de l'Europe* et *l'Histoire des grandes opérations financières* et plus tard, en Allemagne, les pamphlets d'Otto Glagau contre les banquiers [122] et boursiers juifs⁵. J'ai déjà indiqué du reste les origines de cet antisémitisme économique, comment, d'une part, les capitalistes fonciers rendirent le Juif responsable de la prépondérance fâcheuse pour eux du capitalisme industriel et financier, comment, de l'autre, la bourgeoisie nantie de privilèges se retourna contre le Juif jadis son allié, désormais son concurrent, et son concurrent étranger, car c'est à sa qualité d'étranger, de non assimilé, que l'Israélite a dû l'excès d'animosité qui lui a été témoigné, et ainsi l'antisémitisme économique est lié à l'antisémitisme ethnologique et national

Cette dernière forme de l'antisémitisme est moderne, elle est née en Allemagne, et c'est aux Allemands que les antisémites français en ont emprunté la théorie.

C'est sous l'influence des doctrines hégéliennes que fut élaborée en Allemagne cette doctrine des races, que Renan soutint en France⁶. En 1840, et surtout en 1848, elle devient dominante, non seulement parce que la politique allemande la mit à son service, mais parce qu'elle s'accorda avec le mouvement nationaliste et patriotique qui poussa les nations, et avec cette tendance à l'unité, qui caractérisa tous les peuples de l'Europe. Il faut, disait-on alors, que l'État soit national; il faut que la nation soit une, et qu'elle comprenne tous les individus parlant la langue nationale et étant de même race. Plus encore, il importe que cet État national réduise les éléments hétérogènes; c'est-à-dire les étrangers. Or, le Juif n'est pas un Aryen, il n'a pas les mêmes concepts que l'Aryen, concepts moraux, sociaux et intellectuels,

1. FOURIER: *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, Paris, librairie Sociétaire, 1848.

2. On trouve dans Karl Marx, *Annales franco-allemandes*, 1844, p. 211, et dans Lassalle les mêmes appréciations sur le Juif parasite que dans Fourier et Proudhon.

3. OUSSENEL: *Les Juifs rois de l'Epoque*, Paris, 1847. Toussenel corrobora ce livre par une violente campagne au journal *La Démocratie pacifique*. Du reste, sous la monarchie de Juillet, le mouvement antisémitique fut très violent et de nombreux pamphlets furent publiés contre les financiers juifs.

4. CAPEFIGUE: *Histoire des grandes opérations financières*, Paris, 1855.

5. Otto GLAGAU: *Der Boersen und grundergsschwindel in Berlin*, Leipzig, 1876 *Les besoins de l'Empire et le nouveau Kulturkampf*, Osnabruk, 1879.

6. Dans les dernières années de sa vie, M. Renan avait abandonné la doctrine des races, de leur inégalité et de leur supériorité ou infériorité réciproque. On trouvera ces théories très nettement et clairement exposées dans le livre, remarquable à bien des points de vue, de M. GOBINEAU: *L'inégalité des races*, Paris, Firmin Didot, 1884.

il est irréductible; on doit donc l'éliminer, sinon il ruinera les peuples qui l'ont accueilli, et, parmi les antisémites nationalistes et ethnologues, quelques-uns affirment que déjà l'œuvre est faite.

Ces idées, reprises depuis par MM. de Treitschke¹ et Adolphe Wagner en Allemagne, par M. de Schoenerer en Autriche, par M. Pattaï en Hongrie, et, beaucoup plus tard, par M. Drumont en France² furent systématisées pour la première fois par W. Marr dans un pamphlet qui eut un certain retentissement, même en France: *La victoire du Judaïsme sur le Germanisme*³. Marr y déclarait que l'Alle[123]magne était la proie d'une race conquérante, celle des Juifs, race possédant tout et voulant judaïser l'Allemagne, comme la France d'ailleurs, et il concluait en disant que la Germanie était perdue. Il mêlait même à son antisémitisme ethnologique un antisémitisme métaphysique, si je puis dire, que déjà Schopenhauer avait professé⁴, antisémitisme constant à combattre l'optimisme de la religion juive, optimisme que Schopenhauer trouvait bas et dégradant et auquel il opposait les conceptions religieuses grecques et hindoues.

Mais Schopenhauer et Marr ne représentent pas seuls l'antisémitisme philosophique. Toute la métaphysique allemande combattit l'esprit juif qu'elle considérait comme essentiellement différent de l'esprit germanique et qui figurait pour elle le passé en opposition avec les idées du présent. Tandis que l'Esprit se réalise dans l'histoire du monde, tandis qu'il marche, les Juifs restent à un stade inférieur. Telle est la pensée hégélienne, celle de Hegel et celle aussi de ses disciples de l'extrême gauche, de Feuerbach, d'Arnold Ruge et de Bruno Bauer⁵. Max Stirner⁶ a développé ces idées avec beaucoup de précision. Pour lui, l'histoire universelle a parcouru jusqu'ici deux âges. Le premier, représenté par l'antiquité, dans lequel nous avons à élaborer et à éliminer l'état d'âme nègre; le deuxième, celui du mongolisme représenté par l'époque chrétienne. Dans le premier âge l'homme dépendait des choses, dans le second il est subjugué par des idées en attendant qu'il les domine et qu'il libère son moi. Or, les Juifs, "ces enfants vieillottes sâges de l'antiquité, n'ont pas dépassé l'état d'âme nègre. Malgré toute la subtilité et toute la force de leur sagacité et de leur intelligence qui se rend Maîtresse des choses avec un facile effort et les contraint à servir

1. . von TREITSCHKE: *Ein wort uber unser Judenthum*, "Un mot sur notre Judaïsme ", Berlin, 1888.

2. M. Drumont est le type de l'antisémite assimilateur qui a fleuri ces dernières années en France, et qui a pullulé en Allemagne. Polémiste de talent, vigoureux journaliste, et satiriste plein de verve, M. Drumont est un historien mal documenté un sociologue et surtout un philosophe médiocre, il ne peut sous aucun rapport être comparé à des hommes de la valeur de H. de Treitschke, d'Adolphe Wagner et d'Eugène Dühring. Il a cependant joué dans le développement de l'antisémitisme en France et même en Allemagne un rôle considérable, et il y a eu une grande influence de propagandiste.

3. W. MARR: *Der sieg das Judenthum uber das Germanthum*, Berne, 1879 M BOURDEAU consacre à cette brochure une étude dans le *Journal des Débats* du 5 novembre 1879.

4. "Un Dieu comme ce Johavah, dit Schopenhauer, qui *animi causa* pour son bon plaisir et *de gâté de coeur* produit ce monde de misère et de lamentations et qui encore s'en félicite, voilà qui est trop. Considérons donc à ce point de vue la religion des Juifs comme la dernière parmi les doctrines religieuses des peuples civilisés, ce qui concorde parfaitement avec ce fait qu'elle est aussi la seule qui n'ait absolument aucune trace d'immortalité."(*Parerga und Paralipomena*, t. II, chap. XII, p. 312, Leipzig, 1874.)

5. Nous reprendrons cela en détail dans notre *Histoire économique des Juifs* lorsque nous parlerons du rôle des Juifs en Allemagne au XIX^e siècle. Voir là-dessus: HEGEL, *Philosophie du droit*; Arnold RUGE: *Zwei Jahre in Paris*; Bruno BAUER: *Die judenfrage*; L. FEUERBACH, *L'essence du christianisme*.

6. Max STIRNER, *Der Einzige und sein Eigenthum*, Leipzig, 1882, p. 22, 25, 31, 69.

l'homme, ils ne peuvent découvrir l'esprit qui consiste à tenir les choses pour non avenues." Nous trouvons une autre forme de l'antisémitisme philosophique dans Duhring, une forme plus éthique que métaphysique. Duhring, en plusieurs traités, pamphlets et livres¹, attaque l'esprit sémitique, et la conception sémite du divin et de la morale qu'il oppose à la conception des peuples du Nord, et poussant logiquement jusqu'au bout les conséquences de ses prémisses, suivant du reste la doctrine de Bruno Bauer, il attaque le christianisme qui est la dernière manifestation de l'esprit sémitique: "Le christianisme, dit-il, n'a surtout aucune morale pratique qui, non susceptible de double interprétation, serait utilisable et saine. Par conséquent, les [124] peuples n'en auront fini avec l'esprit sémitique que lorsqu'ils auront chassé de leur esprit ce deuxième aspect actuel de l'hébraïsme."

Après Duhring, Nietzsche², à son tour, a combattu la morale juive et chrétienne, qui selon lui est la morale des esclaves, en opposition avec la morale des maîtres. Les Juifs et les chrétiens, par les prophètes et par Jésus, ont fomenté "la révolte des esclaves dans la morale"; ils ont fait prédominer des conceptions basses et nuisibles, qui consistent à déifier le faible, l'humble, le misérable et à lui sacrifier le fort, l'orgueilleux et le puissant.

En France, quelques révolutionnaires athées, entre autres Gustave Tridon³, et Regnard⁴, ont pratiqué cet antisémitisme antichrétien qui se ramène en dernière analyse à l'antisémitisme ethnologique, de même que l'antisémitisme métaphysique proprement dit.

Nous pouvons donc réduire les diverses variétés de l'antisémitisme à trois: l'antisémitisme chrétien, l'antisémitisme économique, l'antisémitisme ethnologique. Dans l'examen que nous venons d'en faire, nous avons constaté que les griefs des antisémites étaient des griefs religieux, des griefs sociaux, des griefs ethnologiques, des griefs nationaux, des griefs intellectuels et moraux. Pour l'antisémite, le Juif est un individu de race étrangère, incapable de s'adapter, hostile à la civilisation et à la foi chrétiennes, immoral, antisocial, d'un intellect différent de l'intellect aryen, et en outre déprédateur et malfaisant.

Nous allons maintenant étudier successivement ces griefs. Nous verrons s'ils sont fondés, c'est-à-dire si les causes réelles de l'antisémitisme contemporain leur correspondent, ou s'ils ne sont que des préjugés. Étudions d'abord le grief ethnologique.

1. Notamment dans *Les Partis et la Question juive (Die Judenfrage als Frage der Racenschöedlichkeit)*.

2. Frédéric NIETZSCHE: *Humain trop humain; Au-delà du Bien et du Mal; La Généalogie de la Morale*.

3. Gustave TRIDON: *Du Molochisme juif*, Bruxelles, 1884.

4. A. REGNARD: *Aryens et Sémites*, Paris, 1890.

CHAPITRE X

LA RACE

Le grief ethnologique. -- L'inégalité des races. -- Sémites et Aryens. -- La supériorité aryenne. -- La lutte des Sémites et des Aryens. -- L'apport sémitique dans les civilisations dites aryennes. -- La colonisation sémitique. -- Les premières années de l'ère chrétienne et les judéo-chrétiens. -- Les éléments juifs dans les nations européennes. -- L'idée de race chez le Juif. -- La supériorité juive. -- Les origines de la race juive. -- Les éléments étrangers dans la race juive. -- Le prosélytisme juif. -- Dans l'antiquité païenne. -- Après l'ère chrétienne, -- Les infiltrations ouroaltaïques dans la race juive -- Les Khazars et les peuples du Caucase. -- Les diverses variétés de Juifs. -- Dolichocéphales et Brachycéphales -- Askenazim et Séphardim. -- Juifs de Chine, de l'Inde d'Abyssinie. -- La modification par le milieu et par la langue. -- L'unité juive. -- La nationalité.

Le Juif est un Sémite, il appartient à une race étrangère, nuisible, perturbatrice et inférieure: tel est le grief ethnologique des antisémites. Sur quoi repose-t-il? Il repose sur une théorie anthropologique qui a engendré, ou tout au moins justifié, une théorie historique: la doctrine de l'inégalité des races dont il nous faut parler tout d'abord.

Depuis le XVIII^e siècle, on a essayé de classer les hommes, et de les distribuer dans certaines catégories déterminées, distinctes et séparées. Pour cela, on s'est basé sur des indices bien différents: sur la section des cheveux, section ovale (chez les nègres à chevelure laineuse) ou section ronde¹; sur la forme du crâne, large ou allongé² enfin sur la couleur de la peau. Cette dernière classification a prévalu: désormais on distingue trois races humaines: la race noire, la race jaune et la race blanche. A ces races on attribue des aptitudes différentes et on les range par ordre de supériorité, la race noire au plus bas degré d'une échelle dont la race blanche occupe l'échelon supérieur. De même pour expliquer mieux encore cette hiérarchie des races humaines, on repousse la doctrine religieuse du monogénisme, doctrine qui déclare que le genre humain descend d'un couple unique, et on lui oppose le polygénisme qui admet l'apparition simultanée de nombreux couples différents; conception plus logique, plus rationnelle et plus conforme à la réalité.

[126]

1. Ulotriques et Leïotriques.

2. Brachycéphales et Dolichocéphales.

Cette classification a-t-elle des bases sérieuses et réelles? La croyance au monogénisme ou celle du polygénisme permettent-elles d'affirmer qu'il est des races élues et des races réprouvées? En aucune façon. Si l'on admet le monogénisme, il est bien évident que les hommes descendant tous d'un couple commun, ont les mêmes propriétés, le même sang, la même constitution physique et psychique. Si au contraire on accepte le polygénisme, c'est-à-dire l'existence initiale d'un nombre indéfini et considérable de bandes hétérogènes peuplant le globe, il devient impossible de soutenir l'existence de races originellement supérieures ou inférieures, car les premiers groupements sociaux se sont effectués par l'amalgame de ces bandes humaines hétérogènes dont nous ne saurions déterminer et encore moins classer les qualités et les vertus respectives. "Toutes les nations, dit M. Gumpowicz¹, les plus primitives qui nous apparaissent aux premières lueurs des temps historiques, seront pour nous les produits d'un processus d'amalgamation (déjà terminé aux temps préhistoriques) entre des éléments ethniques hétérogènes." Donc, si on se place au point de vue de l'identité d'origine, la hiérarchie ethnologique est inadmissible, et l'on peut affirmer, avec Alexandre de Humboldt, qu'il "n'y a pas de souches ethniques qui soient plus nobles que les autres. "

La race est d'ailleurs une fiction. Il n'existe pas un groupe humain qui puisse se vanter d'avoir deux ancêtres initiaux et de descendre d'eux sans que jamais l'apport primitif ait été adulteré par un mélange; les races humaines ne sont point pures, c'est-à-dire, à proprement parler, qu'il n'y a pas de race. "L'unité manque, affirme M. Topinard², les races se sont divisées, dispersées, mêlées, croisées en toutes proportions, en toutes directions depuis des milliers de siècles; la plupart ont quitté leur langue pour celle de vainqueurs, puis l'ont abandonnée pour une troisième, sinon une quatrième; les masses principales ont disparu et l'on se trouve en présence, non plus de races, mais de peuples." Par conséquent, la classification anthropologique de l'humanité n'a aucune valeur.

Il est vrai que les partisans de la hiérarchie ethnologique s'appuient, à défaut de caractères anthropologiques, sur des caractères linguistiques. Les langues étant classées en monosyllabiques, agglutinantes, flexionnelles et analytiques, d'après leur évolution, on a établi, selon ces diverses formes du langage, l'élection ou la réprobation de ceux qui les parlent. Toutefois cette prétention n'est pas soutenable, car les Chinois, dont la langue est monosyllabique, ne sont inférieurs ni aux Yakoutes ni aux Kamtchalades, dont la langue est agglutinante, ni aux Zoulous qui parlent un idiome flexionnel, et il serait facile de démontrer que les Japonais et les Magyars, dont la langue est agglutinante, ne sont nullement inférieurs à certains peuples dits aryens, dont la langue est flexionnelle. Du reste, nous savons que le fait de parler un même idiome n'implique pas l'identité d'origine; des tribus victorieuses ayant imposé de tout temps leur langue à d'autres tribus étrangères, sans que ces tribus y aient eu des aptitudes natives; donc la classification des [127] langues ne peut en rien déterminer la classification ethnique du genre humain.

Néanmoins et quelque insoutenable que soit la doctrine de l'inégalité des races, soit au point de vue linguistique, soit au point de vue anthropologique, elle n'en a pas moins

1. L. GUMPOWICZ: *La Lutte des races*, Paris, 1893.

2. Dr P. TOPINARD: *L'Anthropologie*, Paris, biblioth. des sciences contemporaines, Reinwald, édit

dominé notre temps, et les peuples ont poursuivi et poursuivent encore cette chimère de l'unité ethnologique qui n'est que l'héritage d'un passé mal informé et, à vrai dire, une forme de régression. L'antiquité eut les plus grandes prétentions à la pureté du sang, et aujourd'hui c'est chez les nègres africains et chez certains sauvâges que l'idée de race est la plus répandue et la plus enracinée. Cela se comprend. Les premiers liens collectifs furent les liens du sang; la première unité sociale, la famille, fut fondée sur le sang; la cité fut considérée comme un élargissement de la famille, et à l'aurore de chaque ville, la légende plaça un couple ancestral, de même que dans certaines religions on plaça un couple initial aux débuts de l'humanité¹. Lorsque des éléments humains nouveaux arrivèrent dans ces agglomérations, on eut besoin de perpétuer cette croyance à l'identité originelle, on y arriva par la fiction de l'adoption et, dans ces civilisations lointaines il n'y eut place que pour l'enfant de la tribu et de la cité, ou pour l'adopté. L'étranger, dans toutes les législations primitives, fut l'ennemi, celui dont il fallait se garer, le perturbateur, celui qui troublait les croyances et les idées. Cependant, à mesure que les collectivités s'agrandirent, elles devinrent moins unes. Si l'on considère comme marque exclusive de l'unité la filiation sans rupture, nous avons vu que déjà, dans la préhistoire, les vastes hordes furent formées par l'agglomération de bandes hétérogènes, et les états, les premiers états historiques, furent à leur tour constitués par l'agglomération de ces hordes, qui déjà ne pouvaient réclamer le même ancêtre pour chacun de leurs membres. Malgré tout, jusqu'à nos jours, cette idée de la communauté d'origine s'est perpétuée. C'est qu'elle dérive d'un besoin essentiel: le besoin d'homogénéité, d'unité, besoin qui pousse toutes les sociétés à réduire leurs éléments dissemblables, et cette croyance à la pureté du sang n'est que la manifestation extérieure de ce besoin d'unité, c'est une façon d'en exprimer la nécessité, façon nette, simpliste et satisfaisante pour l'inconscient et pour le sauvâge mais en tout cas insuffisante et surtout indémontrable pour celui qui ne se contente pas du décor des choses.

De même la théorie de l'inégalité des races repose sur un fait réel; elle devrait se formuler: l'inégalité des peuples, car il est de toute évidence que la destinée des différents peuples n'a pas été semblable, mais cela ne veut pas dire que l'inégalité de ces peuples fut originelle. Cela veut dire simplement que certains peuples se trouvèrent dans des conditions géographiques, climatiques et historiques, plus favorables que celles dont jouirent d'autres peuples, qu'ils purent par conséquent se développer plus complètement, plus harmoniquement, et non qu'ils eurent des dispositions meilleures, ni une cervelle plus heureusement conformée. La preuve en est que certaines nations appartenant à la race blanche, dite supérieure, ont fondé des civilisations de beaucoup inférieures aux civilisations des jaunes ou même des noirs. Il n'y a donc pas de peuples ni de races originellement supérieurs, il y a des nations qui "dans certaines conditions ont fondé des empires plus puissants et des civilisations durables²".

1. Le dixième chapitre de la Genèse nous présente un des types les plus parfaits de cette croyance, dans la généalogie de la postérité des fils de Noé à la tête de chaque groupe humain de chaque nation est placé un ancêtre.

2. Léon METCHNIKOFF: *La Civilisation et les Grands Fleuves*, Paris, 1889.

Quoi qu'il en soit, et dans le cas qui nous occupe, ces principes ethnologiques, vrais ou faux, ont été, par le seul fait de leur existence, une des causes de l'antisémitisme; ils ont permis de donner à une manifestation que nous reconnâtrons plus tard nationaliste et économique, une apparence scientifique, et grâce à eux, les griefs des antisémites se sont fortifiés de raisons pseudo-historiques et pseudo-anthropologiques. En effet, non seulement on a admis l'existence des trois races nègre, jaune et blanche rangées par ordre hiérarchique, mais dans ces races mêmes on a établi des subdivisions, des catégories. On a affirmé d'abord que seule la race blanche et quelques familles de la race jaune étaient capables de créer des civilisations supérieures; on a ensuite divisé cette race blanche en deux rameaux: la race aryenne et la race sémitique; enfin on a assuré que la race aryenne devait être considérée comme la plus parfaite. De nos jours même, la race aryenne a été subdivisée en groupes, ce qui a permis aux anthropologistes et aux ethnologistes chauvins de déclarer que, soit le groupe celte, soit le groupe germain, devait être considéré comme le pur froment de cette race aryenne déjà supérieure. A la base de l'histoire de l'antiquité orientale, les historiens modernes placent ce problème qu'ils tiennent pour capital, d'autant plus qu'il est insoluble. A quelle souche appartiennent les peuples anciens? sont-ils Aryas, Touraniens ou Sémites? Telle est la question qui est posée aux débuts de toutes les recherches sur les nations de l'Orient. On modèle ainsi l'histoire, consciemment ou inconsciemment, sur les tableaux ethniques de la Genèse -- tableaux que l'on retrouve chez les Babyloniens et les Grecs primitifs--qui expliquaient rudimentairement la diversité des groupes humains, par l'existence de rejetons issus de parents uniques, rejetons ayant chacun engendré un peuple. Ainsi c'est la Bible qui est encore l'auxiliaire des antisémites, car, on en est encore, en ethnographie et en histoire, aux explications de la Genèse à Sem, Cham et Japhet remplacés par le Sémite, le Touranien et l'Arya, bien que ces divisions soient impossibles à justifier, soit linguistiquement, soit anthropologiquement, soit historiquement¹.

Sans nous arrêter à discuter si les races nègres sont capables ou non de civilisation² il nous faut voir ce que l'on entend par Aryens et par Sémites.

On appelle Aryens tous les peuples dont l'idiome dérive du sanscrit, langue que parlait un groupe humain qu'on nommait arya. Or, ce [129] groupe "ne présente d'unité scientifiquement démontrable qu'au point de vue exclusivement linguistique³"; toute unité anthropologique est indémontrable: les mensurations crâniennes, les indices, les nombres ne fournissent aucune preuve. Dans ce chaos aryen, on trouve des types sémitiques, des types mongols, tous les types et toutes les variétés de types, depuis celui qui est propre à se développer moralement, intellectuellement et socialement, jusqu'à celui qui reste dans une durable médiocrité. On y observe des dolichocéphales et des brachycéphales, des hommes à

1. Cette classification a à peu près la même valeur que cette prétention des classes féodales qui, au Moyen Age, justifiaient leur tyrannie en se prétendant japhétiques, tandis que le paysan et le serf étaient chamites, ce qui légitimait les rapports de supérieur à inférieur.

2. Nous savons que la civilisation si admirable de l'antique Egypte a été pour une bonne partie l'oeuvre des nègres, auxquels vinrent en aide des rouges, des Sémites, des Touraniens, et quelques-unes de ces peuplades blanches, représentées encore de nos jours par ces Touaregs africains qui n'ont jamais fondé de société ni rien de durable. Il existe encore en Afrique des ruines grandioses qui témoignent de l'existence d'une civilisation nègre fort développée à un moment de l'histoire.

3. Léon METCHNIKOFF: *loc. cit.*

peau brune, d'autres à peau jaunâtre et d'autres à peau blanche. Cependant, malgré que certaines de ces tribus de langue aryenne n'aient pas eu un développement sensiblement supérieur à celui de certaines agglomérations de nègres, on n'en affirme pas moins avec énergie que la race aryenne est la plus belle et la plus noble des races, qu'elle est productrice et créatrice par excellence, qu'à elle on doit les plus admirables métaphysiques, les plus magnifiques créations lyriques, religieuses et éthiques et que nulle autre race ne fut et n'est susceptible d'un pareil épanouissement. Pour arriver à un tel résultat, on fait naturellement abstraction de ce fait indiscutable que tous les organismes historiques ont été formés par les éléments les plus dissemblables, dont la part respective dans l'œuvre commune est impossible à déterminer.

Donc, la race aryenne est supérieure et elle a manifesté sa supériorité en s'opposant à la domination d'une race fraternelle et rivale : la race sémitique. Celle-ci est une race féroce, brutale, incapable de création, dépourvue d'idéal, et l'histoire universelle est représentée comme l'histoire du conflit entre la race aryenne et la race sémitique, conflit que nous pouvons encore aujourd'hui constater. Chaque antisémite apporte une preuve de ce séculaire combat. C'est la guerre de Troie qui est représentée par les uns comme la lutte de l'arya et du sémite, et Pâris devient, pour les besoins de la cause, un brigand sémitique ravissant les belles aryennes. Plus tard ce sont les guerres médiques qui figurent une phase de ce grand combat, et l'on peint le grand roi comme le chef de l'orient sémitique se ruant sur l'occident aryen; c'est ensuite CarthÂge disputant à Rome l'empire du monde; c'est l'Islam marchant contre le Christianisme, et l'on se plaît à montrer le Grec vainqueur du Troyen et d'Artaxerxès, Rome triomphant de CarthÂge et Charles Martel arrêtant Abd-er-Rhaman. Les apologistes des aryas, de même qu'ils reconnaissent des sémites dans les Troyens, ne veulent que voir des aryens dans ces hordes hétérogènes et barbares qui assiégèrent l'opulente Ilion et dans ces Mèdes qui subjuguèrent l'Assyrie, ces Mèdes dont une seule tribu -- celle des Arya-Zantha --était aryenne, tandis que la majorité était sans doute touranienne; ils veulent prouver que Sumer et Accad, les éducateurs des sémites, étaient des aryens, et quelques-uns même ont attribué cette noble origine à l'antique Égypte. Ils ont fait mieux encore, ils ont, dans les civilisations sémitiques, fait la part du bon et du mauvais, et c'est désormais un article du catéchisme antisémite que tout ce qui est acceptable, ou parfait dans le sémitisme, a été emprunté aux aryens.

Les antisémites chrétiens ont ainsi concilié leur foi avec leur animo [130] cité, et n'hésitant pas devant l'hérésie ils ont admis que les prophètes et Jésus étaient des aryens¹, tandis que les antisémites antichrétiens considèrent le Galiléen et les nabis comme de condamnables et inférieurs sémites.

Ce que nous savons de l'histoire des nations antiques et modernes, nous autorise-t-il à accepter pour réelle cette rivalité, cette lutte, cette opposition instinctive de la race aryenne et de la race sémitique? En aucune façon, puisque sémites et aryens se sont mêlés d'une façon

1. Cette théorie, qui a cet immense avantage de ne reposer sur aucun fondement, est née en Allemagne, et de là est passée en France et en Belgique. M. de Biez et M. Edmond Picard l'ont tour à tour soutenue, mais ils n'ont étayé leurs assertions d'aucune preuve, même illusoire. (Voir *Antisemiten-Spiegel*, p. 132 et seq. Danzig, 1892.)

continue et que l'apport sémitique dans toutes les civilisations dites aryennes est considérable. Dix siècles avant l'ère chrétienne, les villes phéniciennes de la Méditerranée envoyèrent leurs émigrés dans les îles et successivement, après avoir fondé des cités qui couvrirent le côté nord de l'Afrique depuis Hadrumète et Carthage jusqu'aux îles Canaries, elles colonisèrent la Grèce que les envahisseurs aryens trouvèrent peuplée d'aborigènes jaunes et de colons sémites, à tel point qu'Athènes fut une ville toute sémitique. Il en fut de même en Italie, en Espagne, en France où les Phéniciens navigateurs fondèrent Nîmes, par exemple, comme ils avaient fondé Thèbes en Béotie, et vinrent à Marseille de même qu'ils arrivèrent en Afrique. Ces éléments divers s'amalgamèrent plus tard, et ils s'harmonisèrent par l'effet du climat, du milieu mental, intellectuel et moral, mais ils ne restèrent pas inactifs. Les sémites transformèrent le génie hellène, c'est-à-dire qu'ils lui permirent de se modifier, en introduisant en lui des éléments étrangers. L'histoire des mythes helléniques est à ce point de vue curieuse et instructive, et en comparant Héraclès à Melqarth, ou Aschtoreth à Aphrodite on saisira cet apport sémitique; de même, les coupes et les vases phéniciens, exportés en grand nombre par les commerçants de Tyr et de Sidon, en servant de modèle aux artistes grecs, permirent au subtil esprit des Ioniens et des Doriens d'interpréter les mythes dont ils offraient les images et l'imagerie phénicienne aida beaucoup la mythologie iconologique grecque¹. Ce sont encore les Phéniciens qui apportèrent aux Hellènes l'alphabet emprunté aux hiéroglyphes de la vieille Égypte; ils les instruisirent dans l'industrie minière et dans le travail des métaux, comme l'Asie Mineure, élève de l'Assyrie, les initia à la sculpture, et nous avons encore des monuments qui témoignent de cette influence, ainsi les lions de l'Acropole de Mycènes et ces déesses helléniques qui ont conservé le type des terres cuites babyloniennes. Les Grecs, avec leur sens merveilleux de l'harmonie, de la beauté, avec leur science de l'ordre, de l'orchestration, si je puis dire, malaxèrent ces idées orientales, les transformèrent et les épurèrent, mais le peuple grec n'en fut pas moins un amalgame de races bien diverses, aryennes, touraniennes et sémitiques, peut-être chamites, et c'est à d'autres causes qu'à la noblesse et à la pureté de son origine qu'il dut son génie.

[131]

Cependant, les antisémites modernes admettraient à la rigueur l'importance du sémitisme dans l'histoire de la civilisation, en faisant, là encore, une classification. Il y a, disent-ils, des sémites supérieurs et des sémites inférieurs. Le Juif est le dernier des sémites, celui qui est improductif par essence, celui dont les hommes n'ont rien reçu et qui ne peut rien donner. Il est impossible d'accepter cette assertion. Il est vrai que la nation israélite n'a jamais manifesté de grandes aptitudes pour les arts plastiques, mais elle a accompli par la voix de ses prophètes une œuvre morale dont tout peuple a bénéficié: elle a élaboré quelques-unes des idées éthiques et sociales, qui sont le ferment de l'humanité; si elle n'a pas eu des sculpteurs et des peintres divins, elle a eu de merveilleux poètes, elle a eu surtout des moralistes qui ont travaillé pour la fraternité universelle, des pamphlétaires vaticinateurs qui ont rendu vivante et immortelle la notion de la justice, et Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, malgré

1. Voir: CLERMONT-GANNEAU: *L'imagerie phénicienne et la Mythologie iconologique chez les Grecs*, Paris, 1880; et *Les Antiquités orientales*, Paris, 1890.

leur violence, leur férocité même, ont fait entendre la grande voix de la souffrance qui veut non seulement être protégée contre la force abominable, mais encore être délivrée.

Du reste, si l'élément phénicien s'incorpora à l'élément pélasgique et hellène, à l'élément latin, à l'élément celte et à l'élément ibère, l'élément juif contribua aussi, en se mélangeant à d'autres, à former les agglomérations qui se sont alliées plus tard pour constituer les nations modernes. Dans ce vaste creuset que fut l'Asie Mineure, creuset où se fondirent les peuples les plus divers, le Juif vint aussi s'abîmer et disparaître. A Alexandrie les Juifs, lentement hellénisés, firent de la cité un des centres les plus actifs de la propagande chrétienne. Ils furent parmi les premiers à se convertir, ils formèrent le noyau de l'Église primitive, à Alexandrie, à Antioche, à Rome et, lorsque les Ébionites disparurent, ils furent absorbés partout par la masse des convertis grecs ou romains.

Durant tout le Moyen Âge, le sang juif se mêla encore au sang chrétien. Les cas de conversion en masse furent extrêmement nombreux et le relevé serait intéressant à faire, de ceux qui, comme les Juifs de Braine¹, comme ceux de Tortose², comme ceux de Clermont convertis par Avitus, comme les vingt-cinq mille baptisés, dit-on, par saint Vincent Ferrer, disparurent au milieu des peuples parmi lesquels ils vivaient. L'Inquisition, si elle empêcha la judaïsation, ou si, du moins elle essaya de l'empêcher, favorisa cette absorption des Juifs et si les antisémites chrétiens étaient logiques, ils maudiraient Torquemada et ses successeurs, qui aidèrent à souiller la pureté aryenne par l'adjonction du Juif. Le nombre des Marranes, en Espagne, fut énorme. Dans presque toutes les familles espagnoles on trouve, à un point de la généalogie, le Juif ou le Maure ; "les maisons les plus nobles sont pleines de Juifs", disait-on³, et le cardinal Mendoza y Bovadilla écrivit au XVI^e siècle un pamphlet sur les macules des lignées espagnols⁴.

[132]

Il en fut ainsi partout, et nous avons constaté⁵ par le nombre des apostats adversaires de leurs anciens coreligionnaires, que les Juifs furent accessibles à la séduction chrétienne.

Nous avons ainsi répondu à ceux qui affirment la pureté de la race aryenne; nous avons indiqué que cette race fut, comme toutes les races, le produit d'innombrables mélanges. Sans parler des temps préhistoriques, nous avons fait voir que les conquêtes perses, macédoniennes et romaines aggravèrent la confusion ethnologique qui s'accrut encore en Europe au temps des invasions. Les races dites indo-germaines, déjà chargées d'alluvions, se mêlèrent aux Tchoudes, aux Ongriens, aux Ouro-Altaïques. Ceux des Européens qui croient descendre en droite ligne des ancêtres aryas ne songent pas aux pays si divers que ces ancêtres traversèrent en leurs longs exodes, ni à toutes les peuplades qu'ils entraînaient avec eux, ni à toutes celles qu'ils trouvèrent établies partout où ils séjournèrent, peuplades de

1. SAINT-PRIOUX: *Histoire de Braine*.

2. Les Juifs de Tortose se convertirent par milliers à la suite de la Conférence ouverte à l'instigation de Jérôme de Santa-Fé.

3. *Centinela contra Judios*.

4. Francisco MENDOZA y BOVADILLA. *El Tizon de la Nobleza Espanola o maculas y sambenitos de sus Linajes*, Barcelone, 1880 (Bibliotheca de obras raras). --Voir aussi LLORENTE: *Histoire de l'Inquisition*, Paris, 1817.

5. Chap. VII.

racés inconnues et d'origine incertaine, tribus obscures et ignorées dont le sang coule encore dans les veines des hommes qui se disent les hoirs des légendaires et nobles aryas, comme le sang des jaunes Dacyas et des noirs Dravidiens coule sous la peau des blancs Aryo-Indous.

Mais pas plus que l'idée de la supériorité aryenne, l'idée de la supériorité sémitique n'est justifiée, et cependant on l'a soutenue avec autant de vraisemblance. Il s'est rencontré des théoriciens pour affirmer, et même pour prouver, que les Sémites étaient la fleur de l'humanité et que ce qu'il y avait de bon dans l'aryanisme venait d'eux; on trouvera assurément un jour, si ce n'est déjà fait, quelque ethnologue dont le patriotisme démontrera, avec la même évidence, que le Touranien doit occuper le plus haut rang dans l'histoire et dans l'anthropologie.

Aujourd'hui, ceux qui se considèrent comme la plus haute incarnation du sémitisme, les Juifs, contribuent à perpétuer cette croyance à l'inégalité et à la hiérarchie des races. Le préjugé ethnologique est un préjugé universel, et ceux-là mêmes qui en souffrent, en sont les conservateurs les plus tenaces. Antisémites et philosémites s'unissent pour défendre les mêmes doctrines, ils ne se séparent que lorsqu'il faut attribuer la suprématie. Si l'antisémite reproche au Juif de faire partie d'une race étrangère et vile, le Juif se dit d'une race élue et supérieure; il attache à sa noblesse, à son antiquité la plus haute importance et maintenant encore, il est en proie à l'orgueil patriotique. Bien qu'il ne soit plus un peuple, bien qu'il proteste contre ceux qui veulent voir en lui le représentant d'une nation campée parmi des nations étrangères, il n'en garde pas moins au fond de lui-même cette vaniteuse persuasion et, ainsi, il est semblable aux chauvins de tous les pays. Comme eux, il se prétend d'origine pure, sans que son affirmation soit mieux étayée, et il nous faut examiner de près l'assertion des ennemis d'Israël et d'Israël lui-même: à savoir que les Juifs sont le peuple le plus un, le plus stable, le plus impénétrable, le plus irréductible.

Les documents nous manquent pour déterminer l'ethnologie des Bené Israël nomades, mais il est probable que les douze tribus qui, selon les [133] traditions, composaient ce peuple, n'appartenaient pas à une souche unique; c'étaient sans doute des tribus hétérogènes car, pas plus que les autres nations, la nation juive ne peut se vanter, en dépit de ses légendes, d'avoir été engendrée par un couple unique, et la conception courante qui représente la tribu hébraïque se divisant en sous-tribus¹ n'est qu'une conception légendaire et traditionnelle, celle de la Genèse qu'ont acceptée, à tort, une partie des historiens des Hébreux. Déjà composés d'unités diverses, parmi lesquelles étaient sans doute des groupes touraniens et kouschites, c'est-à-dire jaunes et noirs², les Juifs s'adjoignirent encore d'autres éléments étrangers pendant leur séjour en Égypte et dans ce pays de Chanaan qu'ils conquièrent. Plus tard, Gog et Magog, les Scythes, en venant sous Josias aux portes de Jérusalem, laissèrent peut-être leur trace en Israël. Mais c'est à partir de la première captivité que les mélanges augmentent. "Pendant la captivité de Babylone, dit Maïmonide³, les

1. Ernest RENAN: *Histoire du peuple d'Israël*, t I.

2. A la base de toute civilisation on trouve les trois éléments: le blanc, le jaune et le noir. Nous le voyons en Égypte, où ils s'adjoignirent un élément rouge, en Mésopotamie, dans l'Inde, partout où de grands empires se créèrent, et l'on pourrait presque affirmer que, pour fonder des civilisations durables, il faut la coopération de ces trois types humains.

3. Maïmonide: *Yad Hazaka* (La Main puissante), Ire partie, chap. I, art. 4, 20.

Israélites se mêlant à toutes sortes de races étrangères, eurent des enfants qui, grâce à ces alliances, formèrent une sorte de nouvelle confusion des langues", et cependant cette Babylonie, dans laquelle il existait des villes comme Mahuza, presque entièrement peuplée de Perses convertis au judaïsme, était considérée comme contenant des Juifs de plus pure race que les Juifs de Palestine. "Pour la pureté de la race, disait un vieux proverbe, la différence entre les Juifs des provinces romaines et ceux de la Judée est aussi sensible que la différence entre une pâte de médiocre qualité et une pâte de fleur de farine; mais la Judée elle-même est comme une pâte médiocre, par rapport à la Babylonie."

C'est que la Judée avait connu bien des vicissitudes. Elle avait toujours été un pays de passage pour Mithraïm et pour Assur; puis quand les Juifs étaient revenus de captivité, ils s'étaient alliés avec les Samaritains, avec les Edomites et les Moabites; après la conquête de l'Idumée, par Hyrcan, il y avait eu des alliances juives et iduméennes, et pendant la guerre avec Rome, les vainqueurs latins, avaient, affirmait-on, engendré des fils. "Sommes-nous bien sûrs, disait mélancoliquement Rabbi Ulla à Juda ben Yehisquil, de ne pas descendre des païens qui, après la prise de Jérusalem, ont déshonoré les jeunes filles de Sion?"

Mais ce qui favorisa le plus l'introduction du sang étranger dans la nation israélite, ce fut le prosélytisme. Les Juifs furent par excellence un peuple de propagandistes, et, à partir de la construction du second Temple, à partir de la dispersion surtout, leur zèle fut considérable. Ils furent bien ceux dont l'Évangile dit qu'ils couraient "la terre et la mer pour faire un prosélyte"¹, et Rabbi Eliézer pouvait à bon droit s'écrier: "Pourquoi Dieu a-t-il disséminé Israël [134] parmi les nations? Pour lui recruter partout des prosélytes². "Les témoignages attestant cette ardeur prosélytique des Juifs abondent³ et, durant les premiers siècles avant l'ère chrétienne, le judaïsme se propagea avec la même puissance qui caractérisa plus tard le christianisme et l'islamisme. Rome, Alexandrie, Antioche, où presque tous les Juifs étaient des gentils convertis, Damas, Chypre furent des centres de fusion: je l'ai montré déjà⁴. De plus, les conquérants Haschmonides obligèrent les Syriens vaincus à se faire circoncire; des rois, entraînant leurs sujets avec eux, se convertirent, comme la famille de l'Adiabène, et, dans certains cantons de la Palestine même, la population fut très mêlée, ainsi en Galilée, dans ce "cercle des gentils" où devait naître Jésus.

Après l'ère chrétienne, la propagande juive ne cessa pas, elle s'exerça même par la force et quand sous Héraclius, Benjamin de Tibériade conquit la Judée, les chrétiens palestiniens se convertirent en masse. C'est la persistance, la continuité de cette propagande qui fut, comme je l'ai dit, une des causes de l'antisémitisme théologique. Pendant des siècles, les conciles légiférèrent et des mesures furent prises pour empêcher les Juifs d'attirer les fidèles à eux, pour leur défendre de circoncire les esclaves, pour leur interdire de se marier à des chrétiens. Mais jusqu'au moment des persécutions générales, c'est-à-dire quand il devint par trop dangereux d'être juif, les prescriptions canoniques furent impuissantes à arrêter ce prosélytisme, et parfois, lorsqu'un gros événement surgit, lorsqu'un scandale éclate, nous

1. Math., XXIII.

2. Talmud, Babli: Pessahim., f. 87.

3. HORACE, *Sat.* IV 143. -- JOSÉPHE: *Bell. Jud.* VII, III,3.--Dion CASSIUS, XXXVII, XVII, etc.

4. Voir: ch. II, ch. III et chap. IV.

pouvons voir la propagande juive à l'œuvre. C'est un évêque qui se convertit en 514, plus tard c'est le diacre Bodon¹ qui demande la circoncision et prend le nom d'Eliézer. Souvent les papes interviennent par des bulles, ainsi Clément IV en 1255 et Honorius IV en 1288; les rois eux-mêmes agissent, comme fit Philippe le Bel qui, en 1298, mandait aux justiciers du royaume, de "punir les Juifs qui amènent les chrétiens à leur religion par des présents".

Dans l'Europe entière les Juifs attirèrent à eux des prosélytes, rajeunissant ainsi leur sang par l'adjonction d'un sang nouveau. Ils convertirent en Espagne, où les successifs conciles de Tolède défendent les mariages mixtes, en Suisse où un décret du XIV^e siècle condamne des jeunes filles à porter des chapeaux juifs pour avoir mis au monde des enfants de pères israélites; en Pologne, au XVI^e siècle, malgré les édits de Sigismond Ier, au dire de l'historien Bielski². Et non seulement, ils firent alliance en Europe avec les nations dites aryennes, mais encore avec les Ouro-Altaïques, avec les Touraniens; là, l'infiltration fut plus considérable.

Sur le littoral de la mer Noire et de la Caspienne, les Juifs étaient établis fort anciennement. On conte qu'Artaxerxès Ochos, pendant la guerre qu'il fit à l'Égypte et au roi Tachos (361 av. J.-C.), arracha des Juifs de leur pays et les transporta en Hyrcanie, sur les bords de [135] la Caspienne. Si leur établissement en cette région n'est pas aussi ancien que le prétend cette tradition, ils y étaient néanmoins fixés bien avant l'ère chrétienne, comme en témoignent les inscriptions grecques d'Anape, d'Olbia et de Panticapéia. Au VII^e et au VIII^e siècle ils émigrèrent de Babylonie et arrivèrent dans les villes tartares, Kerstch, Tarku, Derbend, etc. Là, en 620 environ, ils convertirent une peuplade entière, peuplade dont le territoire se trouvait dans le voisinage d'Astrakan: les Khazars³. La légende s'est emparée de ce fait qui émut beaucoup les Juifs d'Occident, mais il ne peut, malgré cela, être mis en doute. Isidore de Séville, contemporain de la chose, en parle, et plus tard, au X^e siècle, Hasdaï ibn Schaprouit, ministre du kalife Abd-el-Rhaman III, correspondit avec Joseph, dernier Chagan des Khazars, dont le royaume fut détruit par le prince Swiatilaw de Kiew. Les Khazars exercèrent une grande influence sur les tribus tatares voisines, celles des Poliane, des Séveriane et des Wiatitischis entre autres et firent parmi elles de nombreux prosélytes.

Au XII^e siècle, des peuples tatares du Caucase se convertissent encore au Judaïsme, ainsi que le rapporte le voyageur Pétahya de Ratisbonne⁴. Au XIV^e siècle, dans les hordes qui, ayant à leur tête un certain Mamaï, envahirent les contrées entourant le Caucase, se trouvaient de nombreux Juifs. Ce fut dans ce coin de l'Europe orientale que s'opéra activement la fusion des Juifs et des ouro-altaïques, c'est là que le Sémite s'allia au Touranien et aujourd'hui encore, en étudiant les peuples du Caucase, on trouve les traces de ce mélange parmi les trente mille Juifs de ce pays et parmi les tribus qui les entourent⁵.

1. AMOLON. *Liber contra Judaeos*. -- MIGNE, P. L., CXVI.

2. BIELSKI: *Chronicon rerum Polocarum*.

3. Vivien de SAINT-MARTIN: *Les Khazars*, Paris, 1851. -- C. d'OHSSON: *Les peuples du Caucase*, Paris, 1828. -- *Revue des Études juives*, t. XX, p. 144.

4. BASNAGE: *Histoire des Juifs*, t. IX, p. 246, et WAGENSEIL: *Exercitationes*.

5. Parmi les Tschetschnas établis à l'est et au nord-ouest du Caucase, le type Juif est très répandu, de même que chez les Andis du Daghestan. Les Tatars de la mer Caspienne sont considérés comme Juifs, et il existe beaucoup de Juifs parmi les tribus Tatares, les Koumiks, par exemple. Voir ERCKERT: *Der Kaukasus und seine Volker*, Leipzig, 1887.

Aussi, cette race juive, présentée par les Juifs et les antisémites comme la plus inattaquable, la plus homogène des races, est-elle fort diverse. Les anthropologistes pourraient tout d'abord la diviser en deux parties bien tranchées: les dolichocéphales et les brachycéphales. Au premier type appartiennent les Juifs Sephardim, Juifs espagnols et portugais, ainsi que la majeure partie des Juifs d'Italie et du Midi de la France; au deuxième on peut rattacher les Juifs Askenazim, c'est-à-dire les Juifs polonais, russes et allemands¹. Mais les Sephardim et les Askenazim ne sont pas les deux seules variétés de Juifs connus, ces variétés sont nombreuses.

En Afrique, on trouve des Juifs agriculteurs et nomades, alliés aux Kabyles et aux Berbères près de Sétif, de Guelma et de Biskra, aux frontières du Maroc, ils vont en caravane jusqu'à Tombouctou, et quelques-unes de leurs tribus, sur les confins du Sahara, sont des [136] tribus noires², ainsi les Daggatouns, comme sont noirs les Falachas Juifs de l'Abbyssinie³. Dans l'Inde, on trouve des Juifs blancs à Bombay, et des Juifs noirs à Cochin, mais les Juifs blancs ont du sang mélanien. Ils s'établirent dans l'Inde au V^e siècle, après les persécutions du roi perse Phéroces qui les chassa de Bagdad; toutefois, on rapporte leur établissement à une date plus reculée: à la venue des Juifs en Chine, c'est-à-dire avant Jésus. Quant aux Juifs de Chine, ils sont non seulement apparentés aux Chinois qui les entourent, mais encore ils ont adopté les pratiques de la religion de Confucius⁴.

Donc le Juif a été incessamment transformé par les milieux différents dans lesquels il a séjourné. Il a changé parce que les langues diverses qu'il a parlées ont introduit en lui des notions différentes et opposées, il n'est pas resté tel qu'un peuple uni et homogène, au contraire, il est à présent le plus hétérogène de tous les peuples, celui qui présente les variétés les plus grandes, et cette prétendue race dont amis et ennemis s'accordent à vanter la stabilité et la résistance nous présente les types les plus multiples et les plus opposés, puisqu'ils vont du Juif blanc au Juif noir, en passant par le Juif jaune, sans parler encore des divisions secondaires, celles des Juifs aux cheveux blonds ou rouges, et celles des Juifs bruns, aux cheveux noirs.

Par conséquent, le grief ethnologique des antisémites ne s'appuie sur aucune base sérieuse et réelle. L'opposition des Aryens et des Sémites est factice; il n'est pas vrai de dire que la race aryenne et la race sémitique sont des races pures, et que le Juif est un peuple un et invariable. Le sang sémite s'est mélangé au sang aryen et le sang aryen au sang sémite; Aryens et Sémites ont tous deux reçu encore l'adjonction du sang touranien et du sang chamite, nègre ou négroïde, et dans la Babel de nationalités et de races qu'est actuellement le monde, la préoccupation de ceux qui cherchent à reconnaître dans leurs voisins quel est l'Aryen, le Touranien et le Sémite, est une préoccupation oiseuse.

1. Pour les Juifs dolichocéphales d'Afrique et d'Italie voir les travaux de PRUNER-BEY: *Mémoire de la Société d'anthropologie*, II, p. 432, et III, p. 82, et de LOMBROSO. -- Pour les Juifs brachycéphales, voir KOPERNICKI et MAYER: *Caractères physiques de la population de la Galicie*, Cracovie, 1876 (en polonais).

2. MARDOCHÉE ABY SEROUR: *Les Daggatouns*, Paris, 1880.

3. Pour les Falachas, voir d'ABBADIE: *Nouvelles annales des Voyages*, III, 1845, p. 84, et Ph. LUZZATO: *Archives israélites*, 1851-1854.

4. Elie SCHWARTZ: *Le Peuple de Dieu en Chine*, Strasbourg, 1880. -- Abbé SIONNET: *Essai sur les Juifs de la Chine*, Paris, 1837.

Malgré cela, il est une part de vérité dans le grief que nous avons examiné, ou plutôt les théories des antisémites sur l'inégalité des races et sur la supériorité aryenne, les préjugés anthropologiques, en un mot, sont le voile qui couvre quelques-unes des réelles causes de l'antisémitisme.

Nous avons dit qu'il n'y a pas de races mais il existe des peuples et des nations; ce qu'on appelle improprement une race n'est pas une unité ethnologique, mais c'est une unité historique, intellectuelle et morale. Les Juifs ne sont pas un ethnos, mais ils sont une nationalité, ils sont de types variés, cela est vrai, mais quelle est la nation qui n'est pas diverse? Ce qui fait un peuple, ce n'est pas l'unité d'origine, c'est l'unité de sentiments, de pensée, d'éthique; voyons si les Juifs ne présentent pas cette unité, et si nous ne trouverons pas là, en partie, le secret de l'animosité qu'on leur témoigne.

CHAPITRE XI

NATIONALISME ET ANTISÉMITISME

Les Juifs dans le monde. -- Race et nation. -- Les Juifs sont-ils une nation? -- Le milieu, les lois, les coutumes. -- La religion et les rites. -- La langue et la littérature. -- L'esprit juif. -- Le Juif croit-il à sa nationalité? -- La restauration de l'Empire juif. -- Le chauvinisme juif. -- Le Juif et les étrangers à sa loi. -- Le Talmud est-il antisocial? -- Autrefois et aujourd'hui. -- La permanence des préjugés. -- L'exclusivisme juif et la permanence du type. -- Le principe des nationalités au XIX^e siècle. -- En Allemagne et en Italie. -- En Autriche, en Russie et dans l'Europe orientale. -- Le Pangermanisme et le Panslavisme. -- L'idée de nationalité, le Juif et l'antisémitisme. -- Les éléments hétérogènes dans les nations. -- Élimination ou absorption. -- L'Égoïsme national. -- Conservation ou transformation. -- Les deux tendances. -- Le Patriotisme et l'Humanitarisme. -- Nationalisme, internationalisme et antisémitisme. -- Le cosmopolitisme juif et l'idée de patrie. -- Les Juifs et la Révolution.

Il existe environ huit millions de Juifs, répandus sur la superficie du globe¹, dont les sept huitièmes environ habitent l'Europe². Parmi ces Juifs figurent les Juifs bédouins qui vivent sur les confins du Sahara, les Daggatouns du désert, les Falachas de l'Abyssinie, les Juifs noirs de l'Inde, les Juifs mongoloïdes de Chine, les Juifs Kalmouks et Tatares du Caucase, les Juifs blonds de Bohême et d'Allemagne, les Juifs bruns du Portugal, du Midi de la France, de l'Italie et de l'Orient, les Juifs doli[138]chocéphales, les Juifs brachycéphales et sous-brachycéphales, tous Juifs que, d'après la section de leurs cheveux, d'après la forme de leur crâne, d'après la couleur de leur peau on pourrait classer, en vertu des meilleurs principes de l'ethnologie, dans quatre ou cinq races différentes, ainsi que nous le venons de montrer.

Nous pourrions de même, en comparant par exemple les habitants des divers départements de la France, prouver que les différences qui existent entre un Provençal et un Breton, un Niçois et un Picard, un Normand et un Aquitain, un Lorrain et un Basque, un

1. Il est fort difficile d'évaluer exactement la population juive du globe. D'une part, les antisémites majorent les chiffres probables, désireux qu'ils sont de montrer l'envahissement juif; d'autre part, les philosémites, poussés par des intérêts contraires, diminuent à leur tour ces chiffres. Les antisémites donnent ainsi couramment le nombre de neuf millions quand ce n'est pas dix les philosémites ou les Juifs (voir Loeb, article juif du: Dictionnaire de géographie de Vivien de SAINT-MARTIN.--Th. REINACH: *Histoire des Israélites*) donnent le nombre de 6.300.000; mais, dans leurs évaluations, ils accusent pour les Juifs russes 2.552.000, chiffre de beaucoup inférieur au chiffre réel qui est de 4.500.000 au moins (Léo ERRERA: *Les Juifs Russes*). J'ai donc adopté 8.000.000 de population totale, nombre qui m'a paru se rapprocher le plus de la vérité.

2. Il est possible que l'émigration croissante des Juifs polonais et russes aux Etats-Unis fasse varier ce chiffre. Il y a actuellement aux Etats-Unis 250 à 300 mille Juifs et si le nombre n'en augmente pas énormément tous les ans, c'est que les Juifs des Etats-Unis ont une tendance très marquée à se fondre dans la population ambiante. Cela tient à ce que la plupart des Juifs immigrants appartiennent à la classe ouvrière.

Auvergnat et un Savoyard, nous pourrions prouver que ces différences ne permettent pas de croire à l'existence de la race française.

Cependant, en procédant ainsi, nous aurons en réalité démontré que la race n'est pas une unité ethnologique, c'est-à-dire qu'aucun peuple ne descend de parents communs, et qu'aucune nation n'est formée par l'agrégation de cellules semblables. Mais nous n'aurons en aucune façon montré qu'il n'existe pas un peuple français, un peuple allemand, un peuple anglais, etc., et nous ne pourrions le faire, puisqu'il existe une littérature anglaise, une littérature allemande, une littérature française, toutes littératures différentes, exprimant de façon différente des sentiments communs il est vrai, mais dont la réaction objective et subjective n'est pas la même sur les divers individus qui en sont affectés, sentiments communs à la nature humaine, mais que chaque homme et chaque collectivité d'hommes ressent et exprime différemment. Nous avons dû repousser la notion anthropologique de la race, notion fautive et que nous verrons être la génératrice des pires opinions, des vanités les plus détestables et les moins justifiées, cette notion anthropologique qui tend à faire de chaque peuple une association de reclus orgueilleux et égoïstes, mais nous sommes obligés de constater l'existence d'unités historiques, c'est-à-dire de nations. A l'idée de race, nous substituons l'idée de nation, et encore faut-il nous expliquer car ce siècle a fait reposer sa croyance aux nationalités sur sa croyance à la race, à la race innée.

Qu'entend-on communément par nation ? Selon Littré, une nation est une "réunion d'hommes habitant un même territoire, soumis ou non à un même gouvernement, ayant depuis longtemps des intérêts assez communs pour qu'on les regarde comme appartenant à la même race ". A cette définition de la nation, Littré oppose celle du peuple: "Multitude d'hommes qui, bien que n'habitent pas le même pays, ont une même religion et une même origine. " Selon Mancini¹, la nation est une "communauté naturelle d'hommes unis par le pays, l'origine, les mœurs, la langue, et ayant conscience de cette communauté." D'après Bluntschi² on peut définir le peuple: "La communauté de l'esprit, du sentiment, de la race, devenue héréditaire dans une masse d'hommes de professions et de classes différentes; masse qui, abstraction faite d'un lien politique, se sent unie par la culture et l'origine, spécialement par la langue et les mœurs, et étrangère aux autres." Quant à la [139] nation, toujours d'après Bluntschi, c'est cette "communauté d'hommes unis et organisés en État". Ainsi qu'on le voit, on ne réussit à différencier le peuple de la nation qu'en faisant intervenir, soit une unité territoriale comme Littré, soit une unité statale comme Bluntschi, c'est-à-dire une chose extérieure, ou au-dessus de ceux qui composent ce peuple et cette nation que l'on peut en réalité identifier.

Résumons-nous. On appelle coutumièrement nation une agglomération d'individus, ayant une race, un territoire, une langue, une religion, un droit, des usages, des mœurs, un esprit, une destinée historique communs. Or, nous avons vu que la race commune, la race innée, la race signifiant même origine et pureté de sang n'était qu'une fiction; l'idée de race n'est pas nécessairement liée au concept de nation, la preuve, c'est que les Basques, les Bretons, les Provençaux, quoique étant fort différents anthropologiquement, appartiennent

1. MANCINI: *Della Nazionalita come fundamenta del diritto delle genti*, Naples, 1873.

2. BLUNTSCHI: *Théorie générale de l'Etat* (traduction A. de Riedmatten), Paris, 1891.

quand même tous à la nation française. Quant à la communauté territoriale, elle n'est pas nécessaire non plus; les Polonais, par exemple, n'ont pas de territoire commun et cependant il existe une nation polonaise. La langue semble n'être pas non plus indispensable, et l'on peut en effet invoquer le cas de la Suisse, de l'Autriche, de la Belgique, pays dans lesquels on parle deux ou plusieurs langues, mais ces pays, sauf la Suisse, organisée fédérativement, nous permettent d'affirmer au contraire que la langue est bien un signe de nationalité puisque, dans tous, ceux qui parlent la même langue aspirent à se grouper, ou bien une langue tend à devenir prépondérante et à ruiner les autres. La religion a jadis été une des plus importantes forces qui contribuèrent à former les peuples. Il nous est impossible de nous représenter ce que furent Rome, Athènes ou Sparte, si nous négligeons les dieux de l'Olympe et ceux du Capitole; il en est de même de Memphis et de Ninive, de Babylone et de Jérusalem, et que devient la société du Moyen Âge si nous faisons abstraction du christianisme? L'action de la religion a été prépondérante pendant de longs siècles, elle n'a plus qu'une force extrêmement restreinte depuis quelques années, et ce n'est que dans certains pays, la Russie par exemple, que l'unité de foi est poursuivie et qu'on en fait un des éléments constitutifs et indispensables de la nationalité. Ailleurs, la multiplicité des confessions religieuses n'est pas un obstacle à l'unité; cependant il est bon d'ajouter, que dans tous les pays d'Europe, la religion fut la première unité connue, et que tous les États et tous les peuples européens, en mettant à part l'Empire ottoman, furent d'abord des états et des peuples chrétiens. La Réforme fut le dernier effort unitéiste religieux, et, après les guerres de religion, les édits de tolérance marquèrent la fin de la domination des dogmes sur les nationalités. Cependant, le christianisme a laissé son empreinte sur les mœurs, les coutumes, la morale. De quelque façon qu'on en juge les principes, la métaphysique, l'éthique, il a été un des plus importants facteurs des nations européennes et des individus qui les composent; c'est le fonds commun sur lequel ont été bâtis des édifices différents; c'est une des notions fondamentales à laquelle bien d'autres ont été ajoutées, qu'on a travaillées différemment, mais qu'on trouve aux assises des sociétés modernes. Le christianisme a été un des éléments fixes de l'esprit des divers peuples de l'ancien et du nouveau continent, mais ce sont les mœurs, les coutumes, l'art, la langue et les mille idées propres [140] qu'elle génère par la littérature et la philosophie, qui ont différencié les peuples et créé leur personnalité. Ce qui fait la dissemblance des individus, c'est la façon différente dont ils interprètent des idées générales et communes, la façon différente aussi dont ils sont impressionnés par les phénomènes, et la manière dont ils les traduisent. Il en est de même des collectivités. Elles se composent d'êtres variés, dont chacun il est vrai a son essence propre, mais qui, tous, suivent certaines directions communes. Qu'est-ce qui donne ces directions? c'est la langue, puis encore les traditions, les intérêts et les destinées historiques appartenant en commun à tous ces êtres. Mais à cela il faut ajouter, ainsi que le dit Mancini, la conscience de cette communauté. Cette conscience s'est élaborée lentement, au cours des âges, à travers les mille chocs extérieurs, les mille luttes intestines, mais le jour où les nations ont eu conscience d'elles-mêmes, ce jour-là seulement elles ont existé, et cette conscience, une fois née, a été un facteur de plus de la nationalité. Sans elle, il n'est pas de nationalité; mais dès qu'elle existe, elle réagit à son tour sur le cerveau de chacun et c'est

cette conscience de la nationalité, la dernière formée, qui est aussi la dernière à disparaître, lorsqu'on a disparu le territoire, les mœurs, les usages, les coutumes, la religion et que la littérature ne vit plus.

Il existe donc des nations. Ces nations peuvent parfois n'être pas constituées sous un même gouvernement, elles peuvent avoir perdu leur patrie, leur langue, mais tant que la conscience qu'elles ont d'elles-mêmes et de cette communauté de pensée et d'intérêts, qu'elles représentent par le décor fictif de la race, de la filiation, de l'origine, de la pureté du sang, tant que cette conscience n'a pas disparu, la nation persiste.

Prenons maintenant le Juif. Nous avons vu qu'il n'est pas, en tant que race, et ceux-là qui disent: "Il n'y a plus de peuple juif, il y a une communion juive, étroitement unie à une race¹", se trompent. Il nous reste à nous demander si le Juif ne fait pas partie d'une nation, nation composée d'éléments divers, comme toutes les nations, mais ayant quand bien même une unité. Or, si nous mettons à part les Falachas de l'Abyssinie, quelques tribus juives nomades peu connues de l'Afrique, les Juifs noirs de l'Inde et les Juifs de Chine, nous constatons qu'à côté des différences, signalées déjà, qui distinguent ces Juifs, il existe aussi entre eux des particularités, une individualité et un type communs. Cependant, ces Juifs ont vécu dans des pays bien opposés, ils ont été soumis à des influences climatiques bien diverses, ils ont été entourés de peuples bien dissemblables; qu'est-ce qui a pu les maintenir tels qu'ils se sont maintenus jusqu'à nos jours? Pourquoi persistent-ils autrement que comme confession religieuse? Cela provient de trois choses: une qui est dépendante des Juifs: leur religion; la seconde, dont ils sont en partie responsables: leur condition sociale; l'autre qui leur est extérieure: les conditions auxquelles ils ont été soumis.

Nulle religion autant que la religion juive ne fut plus pétrisseuse [141] d'âme et d'esprit. Presque toutes les nations ont eu, à côté de leurs dogmes religieux, une philosophie, une morale, une littérature; pour Israël la religion fut en même temps une éthique et une métaphysique, elle fut plus encore: elle fut une loi. Les Israélites n'eurent pas une symbolique indépendante de leur législation, non, il y eut pour eux -- après le retour de la seconde captivité -- Iahvé et sa loi, inséparables l'un de l'autre. Pour faire partie de la nation, il fallut accepter non seulement son dieu, mais encore toutes les prescriptions légales qui émanaient de lui et avaient un caractère de sainteté. Le Juif n'eût eu que Iahvé, il est probable qu'il se fût évanoui au milieu des différents peuples qui l'avaient reçu, comme s'évanouirent les Phéniciens qui ne portaient avec eux que Melqarth; mais le Juif avait mieux que son dieu: il avait sa Thora, sa loi, et c'est elle qui le conserva. Cette loi, non seulement, il ne la perdit pas en perdant le territoire ancestral, mais, au contraire, il en renforça l'autorité; il la développa, en augmenta la puissance et aussi la vertu. Quand Jérusalem eut été détruite, c'est la loi qui devint le lien d'Israël; il vécut pour sa loi et par sa loi. Or cette loi était minutieuse et tatillonne, elle était la manifestation la plus parfaite de la religion rituelle, qu'était devenue la religion juive sous l'influence des docteurs, influence qu'on peut opposer au spiritualisme des prophètes dont Jésus continua la tradition. Ces rites qui prévoyaient chaque acte de la vie, et que les talmudistes compliquèrent à l'infini, ces rites

1. A. FRANCK: *Annuaire de la Société des Études juives*, IIe année, conférence sur *La Religion et la Science dans le Judaïsme*.

façonnèrent la cervelle du Juif, et partout, en toutes les contrées, ils la façonnèrent de la même manière. Les Juifs, bien que dispersés, pensaient de la même façon, à Séville et à New York, à Ancône et à Ratisbonne, à Troyes et à Prague ils avaient sur les êtres et les choses les mêmes sentiments et les mêmes idées; ils regardaient avec les mêmes lunettes; ils jugeaient d'après les principes semblables, dont ils ne pouvaient s'écarter, car il n'était pas dans la loi de menues et de graves obligations, toutes avaient une valeur identique, puisqu'elles émanaient toutes de Dieu. Tous ceux que les Juifs attiraient à eux étaient pris dans ce terrible engrenage qui malaxait les esprits, et les coulait dans un moule uniforme. Ainsi la loi créait des particularités, ces particularités les Juifs se les transmettaient parce qu'ils constituaient partout une association, association très serrée, se tenant fort à l'écart pour pouvoir accomplir les prescriptions légales, et n'ayant ainsi que plus de force de conservation, puisqu'elle était rebelle à la pénétration. Non seulement la loi créa des particularités, mais elle créa des types; un type moral et même un type physique. Nous venons d'indiquer la formation du type moral: quant au type physique, il résulta par certains côtés de ce type moral. On sait l'influence qu'exerce sur l'individu physiologique l'exercice des facultés mentales, et la direction de ces facultés. On sait que certains êtres voués aux mêmes besognes intellectuelles acquièrent des traits spéciaux et pareils. Il se forme sous nos yeux des types professionnels et on connaît les expériences de M. Galton sur cette création des caractères communs, par la pensée commune. Le type juif s'est formé d'une façon analogue à celle dont se sont formés et se forment le type du médecin, le type de l'avocat, etc., types générés par l'identité de la fonction sociale et psychique. Le Juif est un type confessionnel; tel qu'il est, c'est la loi et le Talmud qui l'ont fait; plus forts [142] que le sang ou que les variations climatériques, ils ont développé en lui des caractères, que l'imitation et l'hérédité ont perpétués.

A ces caractères confessionnels, s'ajoutèrent des caractères sociaux. Nous avons dit¹ le rôle que joua le Juif pendant le Moyen Âge, comment des raisons intérieures et extérieures, provenant de lois économiques et psychologiques, le poussèrent à devenir à peu près exclusivement commerçant, et surtout trafiquant d'or, à cette époque où le capital était forcément prêteur, pour être productif. Ce rôle fut général; les Juifs ne le remplirent pas seulement dans une contrée spéciale, mais dans toutes. A leurs communes préoccupations religieuses, s'ajoutèrent donc des préoccupations sociales communes. Le Juif, être religieux, pensait déjà d'une certaine façon uniforme, partout où il se trouvait; être social, il pensa encore identiquement; ainsi se créèrent d'autres particularités, qui se propagèrent aussi, particularités dont la formation fut générale et simultanée chez tous les Juifs. Mais le Juif, bien qu'il s'isolât, n'était pas seul; les peuples parmi lesquels il vivait réagissaient sur lui et pouvaient être des causes de changements. Le milieu naturel n'est pas tout pour l'homme qui vit en société. Certes son action est grande, et il peut parfois former, en grande partie, des nations², mais il existe un milieu social dont l'action n'est pas moins considérable, ce milieu social est fait par les lois, par les mœurs, par les coutumes. Si les Juifs avaient vécu

1. Ch. VII.

2. Par exemple les transformations des Anglo-Saxons dans les Etats-Unis d'Amérique, et les transformations des Hollandais au Transvaal.

dans des milieux sociaux différents, ils auraient sans doute été différents mentalement et aussi physiquement¹. Ce ne fut pas le cas, et le milieu social et politique fut pour eux le même partout. En Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, la législation contre les Juifs fut identique, chose très explicable puisque ce fut, en tous ces pays, une législation inspirée par l'Église. Le Juif fut soumis aux mêmes restrictions, les mêmes barrières furent élevées devant lui, il fut régi par les mêmes lois. Il s'était déjà mis à part, on le mit à part; il s'était efforcé de se distinguer, on le distingua, il s'était retiré dans sa demeure pour pouvoir accomplir librement ses rites, on l'enferma dans les ghettos. Le jour où le Juif fut emprisonné dans ses juiveries, ce jour-là il eut un territoire, et Israël vécut absolument comme un peuple qui aurait une patrie, il garda, dans ses quartiers spéciaux, ses coutumes, ses mœurs et ses habitudes séculaires, précieusement transmises par une éducation que dirigeaient en tous lieux les mêmes principes invariables.

Cette éducation ne conservait pas seulement les traditions, elle conservait la langue. Le Juif parlait la langue du pays qu'il habitait, mais il ne la parlait que parce qu'elle lui était nécessaire dans ses transactions; rentré chez lui il se servait d'un hébreu corrompu, ou d'un jargon dont l'hébreu faisait la base. Lorsqu'il écrivait, il écrivait en hébreu, et la Bible et le Talmud ne constituent pas toute la littérature hébraïque. La production littéraire juive du VIII^e au XV^e siècle fut très grande. Il y eut une poésie néohébraïque, poésie synagogale [143] qui fut surtout très abondante et très brillante en Espagne²; il y eut une philosophie religieuse juive, qui naquit en Égypte avec Saadia, et que développèrent plus tard Ibn Gebirol et Maïmonide; il y eut une théologie juive avec Joseph Albo et Juda Lévíta, et une métaphysique juive qui fut la Kabbale. Cette littérature, cette philosophie, cette théologie, cette métaphysique furent le bien commun des Israélites de tous les pays. Jusqu'au moment où l'effort obscurantiste des rabbins eut fermé leurs oreilles et leurs yeux, jusqu'à ce moment leur esprit puisa aux mêmes sources, ils s'émurent aux mêmes pensées, ils rêvèrent les mêmes rêves, ils s'éjouirent aux mêmes rythmes, à la même poésie, les mêmes préoccupations les hantèrent et ainsi ressentirent-ils les mêmes impressions, qui façonnèrent pareillement leur esprit, cet esprit juif, formé de mille éléments divers, mais qui ne fut pas sensiblement différent, du moins dans ses tendances générales, du vieil esprit juif, car ceux qui contribuèrent à l'engendrer furent nourris par l'antique Loi.

Donc, tous les Juifs eurent une religion, des mœurs, des habitudes, des coutumes pareilles, ils furent assujettis aux mêmes lois, civiles, religieuses, morales ou restrictives; ils vécurent dans de semblables conditions; ils eurent dans chaque ville un territoire, ils parlèrent la même langue, ils jouirent d'une littérature, ils spéculèrent sur les mêmes idées, idées persistantes et très anciennes. Cela déjà suffisait pour constituer une nation. Ils eurent mieux encore: ils eurent la conscience qu'ils étaient une nation, qu'ils n'avaient jamais cessé d'en être une. Quand ils quittèrent la Palestine, aux premiers siècles avant l'ère chrétienne, un lien toujours les relia à Jérusalem; lorsque Jérusalem se fut abîmée dans les flammes, ils

1. Si je parais dire là que tous les Juifs sont semblables physiquement, je veux parler seulement de la physionomie générale qui leur est commune sans préjudice des différences que j'ai exposées.

2. Voir MUNK: "De la Poésie hébraïque après la bible ", dans *Le Temps* du 19 janvier 1835 et les travaux de Zunz, Rapoport et Abraham Geiger. Voir aussi l'*Histoire des Juifs d'Espagne*, d'Amador de los Rios (1875).

eurent leurs exilarques, leurs Nassis et leurs Gaons, ils eurent leurs écoles de docteurs, écoles de Babylone, écoles de Palestine, puis écoles d'Égypte, enfin écoles d'Espagne et de France. La chaîne traditionnelle ne fut jamais brisée. Toujours, ils se considérèrent comme des exilés et se bercèrent de ce songe du rétablissement du royaume terrestre d'Israël. Tous les ans, à la veille de Pâques, ils psalmodièrent du plus profond de leur être, par trois fois, la phrase consacrée: "Lechana aba Ierouchalaïm" (l'année prochaine à Jérusalem). Ils gardèrent leur vieux patriotisme, leur chauvinisme même, ils se regardèrent, malgré les désastres, malgré les malheurs, malgré les avanies, malgré l'esclavage, comme le peuple élu, celui qui était supérieur à tous les peuples, ce qui est la caractéristique de tous les peuples chauvins, aussi bien des Allemands que des Français, que des Anglais actuels. Un moment, au début du Moyen Âge, le Juif fut en effet supérieur; parce qu'il arriva au milieu de barbares enfants, lui l'héritier d'une civilisation déjà vieille, en possession d'une littérature, d'une philosophie, et surtout d'une expérience qui dut lui conférer un avant-Âge. Il perdit cette supériorité, et au XIV^e siècle même il devint d'une culture inférieure à la culture générale de ceux dont la classe correspondait à la sienne; mais il garda précieusement l'idée de sa suprématie, il continua à regarder avec dédain, avec mépris, tous ceux [144] qui étaient étrangers à sa Loi. Son livre, le Talmud, animé d'un patriotisme étroit et farouche, le lui enseignait d'ailleurs. On a accusé ce livre d'être antisocial, et il y a du vrai dans cette accusation; on a prétendu qu'il était l'œuvre légale et morale la plus abominable, et là on s'est trompé, car il n'est ni plus ni moins abominable que tous les codes particularistes et nationaux. S'il est antisocial, c'est en ce sens qu'il représenta, et qu'il représente, un esprit différent de celui des lois en vigueur dans les pays où les Juifs habitèrent, et que les Juifs voulurent suivre leur code avant de suivre celui auquel tout membre de la société était assujéti, et encore ne fut-il et n'est-il antisocial que relativement, la loi n'ayant pas toujours été uniforme, ni la coutume invariable dans toutes les parties des États. A un moment de l'histoire il parut fatalement antihumain, puisque, alors que tout changeait, il restait immuable. Les antisémites chrétiens en ont montré la brutalité, parce que cette brutalité les choquait directement, mais rabbi Yochai disant: "Le meilleur des goïm, tue-le! " ne fut pas plus féroce que saint Louis pensant que le moyen le plus recommandable de discuter avec un Juif était de lui bouter de la dague dans le ventre, ou que le Pape Urbain III écrivant dans une bulle: "Il est permis à tout le monde de tuer un excommunié quand on le fait par un motif de zèle pour l'Église."

Encore faut-il se rendre compte d'une chose. Quelques Juifs modernes et quelques philosémites ont repoussé avec horreur ces aphorismes et ces axiomes qui ont été des aphorismes et des axiomes nationaux. Les invectives aux goïm, aux minéens, furent, disent-ils, adressées aux Romains, aux Hellènes, aux Juifs apostats, jamais elles n'ont visé les chrétiens. Il y a une grande part de vérité dans ces affirmations, une grande part d'erreur aussi. C'est en effet au temps où la nationalité juive fut menacée, au temps où l'esprit juif fut battu en brèche par l'esprit grec, et où l'influence hellénique menaça de devenir prépondérante, c'est à ce temps-là qu'il faut rapporter une partie des prescriptions contre les étrangers, prescriptions qui furent l'œuvre des Juifs défenseurs de leur esprit national. Plus tard, lors des guerres romaines, les malédictions devinrent plus âpres; contre l'oppressé on trouva tout permis, on préconisa toutes les violences, toutes les haines, et le Talmud fut

l'écho de ces sentiments; il enregistra préceptes et paroles, et il les perpétua. Lorsque le judaïsme fut combattu par le christianisme naissant, toute la haine et toute la colère des sicaires, des patriotes, des pieux se reversa sur les Juifs qui se convertissaient: sur les minéens. En désertant la foi nationale, ils désertaient le combat contre Rome et contre l'étranger, ils étaient traîtres à la patrie, à la religion juive, ils se désintéressaient d'une lutte qui était vitale pour Israël; groupés autour de leurs nouvelles églises, ils regardaient d'un œil indifférent la gloire de la nation s'écrouler, son autonomie disparaître, et non seulement ils ne combattaient pas contre la louve, mais encore ils énervaient les courages de ceux qui les écoutaient. C'est contre eux, contres ces antipatriotes que furent rédigées des formules de malédiction; les Juifs les mirent au ban de leur société, il fut licite de les tuer, comme il était licite de tuer le "meilleur des goïm". Dans toutes les périodes de luttes patriotiques, chez toutes les nations, on trouverait des exhortations [145] semblables; les proclamations des généraux, les appels aux armes des tribuns de tous les âges contiennent d'aussi odieuses formules. Quand les Français envahirent le Palatinat, par exemple, ce dut être une règle pour les Allemands, plus même, un devoir, que de dire: "Le meilleur des Français, tue-le!" De même, lorsqu'à leur tour les Allemands entrèrent en France, ce fut sans doute au tour des Français de dire: "Le meilleur des Allemands, tue-le!" C'est la guerre cruelle, abominable, qui engendre de tels sentiments, et chaque fois que l'esprit guerrier est réveillé par les circonstances, chaque fois la férocité antihumaine se manifeste. Chez les Juifs, dit-on encore, ces préceptes ne représentèrent que des opinions personnelles, on trouverait à côté d'eux des formules morales, aussi fraternelles, aussi pitoyables que les formules chrétiennes. C'est exact, et dans l'esprit des Pères qui écrivirent ces sentences, réunies dans le Pirké Aboth¹, ces sentences humanitaires eurent un sens général, mais le Juif du Moyen Âge, qui les trouva dans son livre, leur attribua un sens restreint; il les appliqua à ceux de sa nation. Pourquoi? parce que ce livre, le Talmud, contenait aussi les préceptes égoïstes, féroces et nationaux dirigés contre les étrangers. Conservés dans ce livre dont l'autorité fut immense, dans ce Talmud qui fut pour les Juifs un code, expression de leur nationalité, un code qui fut leur âme, ces affirmations, cruelles ou étroites, acquirent une force sinon légale, du moins morale. Le Juif talmudiste qui les rencontra leur attribua une valeur permanente, il ne les appliqua pas seulement aux ennemis grecs, romains et minéens, il les appliqua à tous ses ennemis, il en fit une règle générale vis-à-vis des étrangers à son culte, à sa loi, à ses croyances. Un jour vint où le Juif en Europe n'eut qu'un ennemi: le chrétien, qui le persécutait, le poursuivait, le massacrait, le brûlait, le martyrisait. Il ne put donc pas éprouver pour le chrétien un sentiment bien tendre, d'autant plus que tous les efforts de ce chrétien tendaient à détruire le judaïsme, à abolir cette religion qui était désormais la patrie juive. Le goï des Macchabées, le minéen des docteurs, devint le chrétien, et au chrétien on appliqua toutes les paroles de haine, de colère, de désespoir furieux qui se trouvaient dans le livre. Pour le chrétien, le Juif fut l'être abject, mais pour le Juif, le chrétien fut le goï, l'abominable étranger, celui qui ne craint pas les souillures, celui qui maltraite la nation élue, celui par qui souffre Juda. Ce mot goï renferma toutes les colères, tous les mépris,

1. Pirké Aboth (Traité des Principes) avec traduction française et notes, par A. Créhange (Paris, Durlacher).

toutes les haines d'Israël persécuté, contre l'étranger, et cette cruauté du Juif vis-à-vis du non-Juif est une des choses qui montrent le mieux combien l'idée de nationalité était vivace chez les enfants de Jacob. Ils croyaient, ils crurent toujours être un peuple. Le croient-ils encore aujourd'hui ?

Parmi les Juifs qui reçoivent l'éducation talmudique, et c'est encore la majorité des Juifs, en Russie, en Pologne, en Galicie, en Hongrie, en Bohême, dans l'Orient, parmi ces Juifs l'idée de nationalité est encore aussi vivante qu'au Moyen Âge. Ils forment encore un peuple à part, peuple fixe, rigide, figé par les rites scrupuleusement suivis, par les coutumes constantes et par les mœurs, hostile à toute nouveauté, à [146] tout changement, rebelle aux efforts tentés pour le détalmodiser. En 1854, des rabbins anathématisèrent les écoles d'Orient, fondées par des Juifs français, et où on apprenait les sciences profanes ; en 1856 à Jérusalem, on lança l'anathème contre l'école fondée par le docteur Franckel ; en Russie, en Galicie, des sectes, telles que celle des Néo-Hassidim, s'opposent encore à toutes les tentatives faites pour civiliser les Juifs. Dans tous ces pays une minorité seulement échappe à l'esprit talmudique, mais la masse persiste dans son isolement et, quelque grands que soient son abjection et son abaissement, elle se tient toujours pour le peuple choisi, la nation divine.

Chez les Juifs occidentaux, chez les Juifs de France, d'Angleterre, d'Italie, chez une grande partie des Juifs allemands¹, cette aversion intolérante pour l'étranger a disparu. Le Talmud n'est plus lu par ces Juifs, et la morale talmudique, du moins la morale nationale du Talmud, n'a plus de prise sur eux. Ils n'observent plus les six cent treize lois, ils ont perdu l'horreur de la souillure, horreur qu'ont gardée les Juifs orientaux ; la plupart ne savent plus l'hébreu, ils ont oublié le sens des antiques cérémonies ; ils ont transformé le judaïsme rabbinique en un rationalisme religieux ; ils ont délaissé les observances familières, et l'exercice de la religion se réduit pour eux à passer quelques heures par an dans une synagogue, en écoutant des hymnes qu'ils n'entendent plus. Ils ne peuvent pas se rattacher à un dogme, à un symbole : ils n'en ont pas ; en abandonnant les pratiques talmudiques, ils ont abandonné ce qui faisait leur unité, ce qui contribuait à former leur esprit. Le Talmud avait formé la nation juive après sa dispersion ; grâce à lui, des individus d'origines diverses avaient constitué un peuple ; il avait été le moule de l'âme juive, le créateur de la race ; lui et les lois restrictives des sociétés avaient modelé le Juif. Les législations abolies, le Talmud dédaigné, il semble que la nation juive ait dû inévitablement mourir, et cependant les Juifs occidentaux sont encore des Juifs. Ils sont des Juifs, parce qu'ils ont gardé vivace et vivante leur conscience nationale ; ils croient toujours qu'ils sont une nation, et croyant cela, ils se conservent. Quand le Juif cesse d'avoir la conscience de sa nationalité, il disparaît ; tant qu'il a cette conscience, il permance. Il n'a plus de foi religieuse, il ne pratique plus, il est irréligieux, il est quelquefois athée, mais il permance parce qu'il a la croyance à sa race. Il a gardé son orgueil national, il s'imagine toujours être une individualité supérieure, un être différent de ceux qui l'entourent, et cette conviction l'empêche de s'assimiler, car, étant toujours exclusif, il refuse en général de se mêler par le mariage aux peuples qui l'entourent.

1. Je mets à part les Juifs des provinces polonaises de l'Allemagne.

Le moderne judaïsme prétend n'être plus qu'une confession religieuse; mais il est encore en réalité un ethnos, puisqu'il croit l'être, puisqu'il a gardé ses préjugés, son égoïsme, et sa vanité de peuple, croyance, préjugés, égoïsme et vanité qui le font apparaître comme étranger aux peuples dans le sein desquels il subsiste, et ici nous touchons à une des causes les plus profondes de l'antisémitisme. L'antisémitisme est une des façons dont se manifeste le principe des nationalités.

Qu'est-ce que la question des nationalités? On entend par là "ce [147] mouvement qui porte certaines populations ayant la même origine et la même langue, mais faisant partie d'États différents, à se réunir de façon à constituer un seul corps politique, une seule nation¹".

En même temps que la Révolution proclama les droits des peuples, elle bouleversa la vieille conception autoritaire et dynastique sur laquelle étaient fondées les nations; les territoires, jadis propriété et domaine des rois, devinrent les domaines des peuples qui les occupaient. Le gouvernement royal constituait par lui-même l'unité nationale, le gouvernement représentatif, constitutionnel, plaça son unité autre part: dans la communauté d'origine et dans la communauté de langue. Le lien artificiel étant rompu, on chercha un lien naturel; il y eut un effort des nations pour conquérir une individualité; elles tendirent toutes vers l'unité qui leur manquait. C'est vers 1840 surtout que les idées nationales se manifestèrent, c'est elles qui se mirent à l'œuvre et l'Europe contemporaine fut fondée par elles. La théorie de l'État national fut élaborée par les savants, les historiens, les philosophes, les poètes de tout un âge. "Tout peuple est appelé à former un état, a le droit de se former en état. L'humanité se divise en peuples, le monde doit se partager en états correspondants. Tout peuple est un État, tout État une personne nationale². " Cette théorie, ces idées devinrent des forces puissantes et irrésistibles. Ce sont elles qui firent l'unité de l'Allemagne, celle de l'Italie et furent les causes de l'irréductibilisme; ce sont elles qui créent encore le séparatisme en Irlande et en Autriche, qui provoquent les luttes entre Magyars et Slaves, entre Tchèques et Allemands. C'est sur ces idées des nationalités que se basèrent, et que se basent, la Russie et l'Allemagne pour constituer leur empire pangermanique ou panslavique, et n'est-ce point ce panslavisme et ce pangermanisme qui agitent l'Orient européen, n'est-ce point de leur choc lointain ou proche que dépendent les destinées de cette partie de l'Europe?

Il ne peut être question ici de discuter la légitimité ou la non-légitimité de ce mouvement. Il suffit, pour ce qui nous intéresse, d'en constater l'existence. Comment les peuples traduisent-ils cette tendance à l'unité? De deux façons: en réunissant sous le même gouvernement tous les individus qui parlent la langue nationale, ou en réunissant les éléments hétérogènes qui coexistent dans les nations, au profit d'un de ces éléments qui devient prépondérant, et dont les caractéristiques deviennent dès lors des caractéristiques nationales. Ainsi, les Allemands s'efforcent d'assimiler les Alsaciens et les Polonais; les Russes obligent les Polonais à entretenir les universités russes qui les dénationalisent; en Autriche, les Allemands tentent d'absorber les Tchèques; en Hongrie "les orphelins

1. LAVELEYE: *Le Gouvernement dans la Démocratie*, t. I, p. 53, Paris, 1891.

2. BLUNTSCHLI: *Théorie générale de l'Etat*, p. 84.

slovaques sont enlevés du pays où on parle leur langue et transférés dans des comitats magyars¹". Si ces éléments hétérogènes ne se laissent pas absorber, il y a lutte, lutte souvent violente, et qui se manifeste de multiples façons: depuis la persécution jusqu'à parfois l'expulsion.

Or, au milieu de toutes les nations de l'Europe, les Juifs existent [148] comme une communauté confessionnelle, croyant à sa nationalité, ayant conservé un type particulier, des aptitudes spéciales et un esprit propre. Les nations, en luttant contre les éléments hétérogènes qu'elles contenaient, furent conduites à lutter contre les Juifs, et l'antisémitisme fut une des manifestations de cet effort que firent les peuples pour réduire les individualités étrangères.

Pour réduire ces individualités, il faut les absorber ou les éliminer, et le procès de réduction sociale n'est pas sensiblement différent du procès de réduction physiologique. A l'origine, lorsque les bandes humaines hétérogènes couvrirent le globe, elles luttèrent pour l'existence et pensèrent ne pouvoir se développer qu'en supprimant l'étranger qui coexistait à leurs côtés. Le cannibalisme est au premier degré de l'élimination. Quand les nations se formèrent par la fusion et l'homogénéisation des hordes hétérogènes, elles tendirent plutôt à absorber l'étranger, bien que la tendance à l'élimination subsistât toujours. Arrivées à un certain stade de développement, les sociétés primitives furent pour l'isolement, pour l'exclusivisme, pour la haine mutuelle; les caractères nationaux étant en formation évitèrent tout choc, toute altération, et l'exclusivisme fut peut-être nécessaire pendant un certain temps pour constituer des types. Lorsque ces types furent solidement formés, il devint utile d'adjoindre des cellules nouvelles à l'agrégat primitif, sous peine de voir cet agrégat se cristalliser et s'immobiliser comme cela est arrivé en certains cas; on permit donc à l'étranger de s'introduire dans la nation, mais on le permit avec de grandes précautions, en entourant la naturalisation et l'adoption de mille règles, et celui qui voulut rester étranger dans la société fut soumis à des restrictions très gênantes. Les lois furent très dures à ceux qui n'étaient pas des nationaux. La loi juive est accusée d'avoir été impitoyable pour le non-juif, mais la loi romaine n'a pas été tendre pour le non-romain, qui était sans droit, comme le non-grec à Athènes et à Sparte. Aujourd'hui encore l'exclusivisme, ou l'égoïsme, national se manifeste de la même façon, il est encore aussi vivace que l'égoïsme familial dont il n'est qu'une extension; on peut même constater que, par une sorte de régression, il s'affirme actuellement avec plus de force. Tout peuple semble vouloir élever autour de lui une muraille de Chine, on parle de conserver le patrimoine national, l'âme nationale, l'esprit national et le mot hôte reprend dans nos civilisations contemporaines le même sens qu'il acquit dans le droit romain le sens d'*hostis*, d'ennemi. On limite de toutes les manières les droits économiques et les droits politiques de l'immigrant. On s'oppose aux immigrations, on expulse même les étrangers lorsque leur nombre devient par trop considérable, on les regarde comme un danger pour la culture nationale, qu'ils modifient; on ne se rend pas compte que c'est là une condition de vie pour cette culture même. C'est que nous vivons à une période de changements, et que l'avenir ne s'ouvre pas bien nettement devant les peuples.

1. J. NOVICOW: *Les luttes entre sociétés humaines*, Paris, 1893.

Bien des hommes sont inquiets du futur; ils sont attachés aux vieilles coutumes. Ils voient dans toute transformation la mort de la société dont ils font partie, et, conservateurs opposés à cette transformation, ils haïssent profondément tout ce qui est susceptible d'amener une modification, tout ce qui est différent d'eux, c'est-à-dire l'étranger.

A ces égoïstes nationaux, à ces exclusivistes, les Juifs sont apparus [149] comme un danger, parce qu'ils ont senti que ces Juifs étaient encore un peuple, un peuple dont la mentalité ne s'accordait pas avec la mentalité nationale, dont les concepts s'opposaient à cet ensemble de conceptions sociales, morales, psychologiques, intellectuelles, qui constitue la nationalité. Aussi, les exclusivistes sont devenus antisémites parce qu'ils pouvaient reprocher aux Juifs un exclusivisme tout aussi intransigeant que le leur et tout l'effort antisémite tend, nous l'avons vu déjà¹, à rétablir les lois anciennes, limitatives des droits des Juifs considérés comme étrangers. Ainsi se réalise cette contradiction fondamentale et perpétuelle de l'antisémitisme nationaliste: parce que le Juif ne s'est pas assimilé, n'a pas cessé d'être un peuple, l'antisémitisme est né dans les sociétés modernes, mais quand l'antisémitisme a eu constaté que le Juif n'était pas assimilé, il le lui a reproché violemment et, en même temps, il a pris, quand il l'a pu, toutes les mesures nécessaires pour empêcher son assimilation future.

Toutefois, à côté de ces tendances nationalistes, des tendances contraires, opposées, existent. Au-dessus des nationalités il y a l'humanité; or, cette humanité si fragmentée au début, composée de milliers de tribus ennemies se dévorant l'une l'autre, cette humanité devient très homogène. Les divers peuples, malgré leurs différences, possèdent un fond commun; au-dessus de toutes les consciences nationales, une conscience générale se forme; il y avait jadis des civilisations, nous marchons maintenant vers une civilisation; autrefois, Athènes s'opposait à sa voisine Sparte; désormais, si les dissemblances de nation à nation persistent, les ressemblances s'accroissent. De même que chaque individu d'une nation possède à côté de ses qualités spéciales, qui constituent son essence et sa personnalité, des qualités communes à ceux qui parlent la même langue et ont les mêmes intérêts que lui; de même l'humanité civilisée acquiert des caractères semblables, bien que chaque nation garde sa physionomie. Les relations entre les peuples, chaque jour plus fréquentes, amènent une communion plus intime. La science, l'art, la littérature, deviennent de plus en plus cosmopolites. A côté du patriotisme se place l'humanitarisme, à côté du nationalisme se place l'internationalisme, et la notion d'humanité acquerra bientôt plus de force que la notion de patrie, qui se modifie et perd de cet exclusivisme que les égoïstes nationaux veulent perpétuer. De là antagonisme entre les deux tendances. A l'internationalisme, déjà si puissant, le patriotisme s'oppose avec une violence inouïe. Le vieil esprit conservateur s'exalte; il se dresse contre le cosmopolitisme qui le vaincra un jour; il combat avec âpreté ceux qui le favorisent, et c'est là encore une cause d'antisémitisme.

En effet, bien que souvent extrêmement chauvins, les Juifs sont d'essence cosmopolite; ils sont l'élément cosmopolite de la famille humaine, dit Schœffle. Cela est fort juste, car ils possédèrent toujours au plus haut point cette extrême facilité d'adaptation,

1. Ch. IX.

signe du cosmopolitisme. A leur arrivée dans la Terre Promise, ils adoptèrent la langue de Chanaan, après soixante-dix ans passés en Babylonie, ils eurent oublié l'hébreu et rentrèrent à Jérusalem en parlant un jargon araméen ou chaldaïque; au I^{er} siècle avant et après l'ère chrétienne, la langue [150] hellénique pénétra les juiveries. Dispersés, les Juifs devinrent fatalement cosmopolites. Ils ne se rattachèrent plus en effet à aucune unité territoriale, et n'eurent qu'une unité religieuse. Ils eurent bien une patrie, mais cette patrie, la plus belle de toutes, comme chaque patrie d'ailleurs, fut placée dans le futur, ce fut la Sion rénovée, à laquelle nulle terre n'est comparée, ni comparable; patrie spirituelle qu'ils aimèrent d'un si ardent amour qu'ils devinrent indifférents à toute terre, et que chaque pays leur parut également bon, ou également mauvais. Ils vécurent enfin dans des conditions telles, et si affreuses, qu'on ne put leur demander de se donner une patrie d'élection, et, leur instinct de solidarité aidant, ils restèrent internationalistes.

Les nationalistes furent conduits à les regarder comme les plus actifs propagateurs des idées d'internationalisme; ils trouvèrent même que le seul exemple de ces sans-patrie séculaires était mauvais, et qu'ils détruisaient par leur présence l'idée de la patrie c'est-à-dire chaque idée spéciale de la patrie. C'est pour cela qu'ils devinrent antisémites, ou plutôt c'est pour cela que leur antisémitisme se renforça. Non seulement ils accusèrent les Juifs d'être des étrangers, mais encore d'être des étrangers destructeurs. Le conservatisme des exclusivistes rattacha le cosmopolitisme à la révolution; il reprocha aux Juifs d'abord leur cosmopolitisme, ensuite leur esprit et leur action révolutionnaires. Le Juif a-t-il réellement des tendances à la Révolution? Nous allons l'examiner.

CHAPITRE XII

L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE DANS LE JUDAÏSME

Communisme et Révolution -- L'agitation juive -- L'optimisme et l'eudémonisme d'Israël -- Les théories sur la vie et sur la mort -- L'immortalité de l'âme et la résignation -- Le matérialisme et la haine de l'injustice -- L'idée de contrat dans la théologie juive -- L'idée de justice -- Les prophètes et la justice -- Le retour de Babylone, les Ebionim et les Anavim -- La conception de la divinité -- Autorité divine et gouvernement terrestre -- Les Zélateurs et l'anarchisme -- L'égalité humaine -- Le Riche et le Mal -- Le Pauvre et le Bien -- Le Iahvéisme et la Liberté -- Le libre arbitre, la raison humaine et la puissance divine -- L'individualisme juif -- La subjectivité juive et le sentiment du moi -- L'idéalisme hébraïque -- L'idée de Justice, l'idée d'Égalité, l'idée de Liberté et leur réalisation possible -- Les temps messianiques -- Le Messie et la révolution -- L'instinct révolutionnaire et le talmudisme -- Les Juifs modernes et la révolution.

Rechercher les tendances révolutionnaires du judaïsme n'est point examiner le communisme juif. D'ailleurs, de ce que les institutions dites mosaïques furent inspirées par des principes socialistes, on n'en inférerait pas nécessairement que l'esprit révolutionnaire ait toujours guidé Israël.

Communisme et révolution ne sont pas des termes inséparables, et si, de nos jours, nous ne pouvons prononcer le premier de ces mots sans évoquer fatalement l'autre, cela tient aux conditions économiques qui nous régissent et à ce que nous regardons comme impossible la transformation des sociétés actuelles, basées sur la propriété individuelle, sans un déchirement violent. Dans un État capitaliste, le communiste est considéré comme un révolutionnaire, mais on ne se rend pas compte qu'un partisan du capital privé serait considéré de la même façon dans un État communiste. Dans l'un et l'autre cas cette conception serait juste, car, tour à tour, communiste ou individualiste manifesterait à la fois un mécontentement et un désir de changement, ce qui est le propre de l'esprit révolutionnaire.

Si l'on a pu dire des Juifs, avec M. Renan, qu'ils furent un élément de progrès ou tout au moins de transformation, si on a pu les regarder comme des ferments de révolution, et cela en tout temps, comme nous le verrons, ce n'est pas à cause des lois sur le grappillage, sur le salaire [152] des ouvriers, sur la restitution des vêtements pris en gage, sur les années

sabbatiques et jubilaires que l'on trouve dans l'Exode, dans les Nombres, dans le Lévitique, etc.¹, c'est parce qu'ils furent toujours des mécontents.

Je ne veux pas prétendre par là qu'ils aient été simplement des frondeurs ou des opposants systématiques à tout gouvernement--car ils n'étaient pas uniquement irrités contre un Ahab ou un Ahazia -- mais l'état des choses ne les satisfaisait pas; ils étaient perpétuellement inquiets en l'attente d'un mieux qu'ils ne trouvaient jamais réalisé. Leur idéal n'étant pas de ceux qui se contentent d'espérance--ils ne l'avaient pas placé assez haut pour cela -- ils ne pouvaient guère endormir leurs ambitions par des rêves et des fantômes. Ils se croyaient en droit de demander des satisfactions immédiates et non des promesses lointaines. De là cette agitation constante des Juifs, qui se manifesta non seulement dans le prophétisme, dans le messianisme et dans le christianisme, qui en fut le suprême aboutissement, mais encore depuis la dispersion et alors d'une façon individuelle.

Les causes qui firent naître cette agitation, qui l'entretenirent et la perpétuèrent dans l'âme de quelques Juifs modernes, ne sont pas des causes extérieures, telles que la tyrannie effective d'un prince, d'un peuple, ou d'un code farouche; ce sont des causes internes, c'est-à-dire qui tiennent à l'essence même de l'esprit hébraïque. A l'idée que les Israélites se faisaient de Dieu, à leur conception de la vie et de la mort, il faut demander les raisons des sentiments de révolte dont ils furent animés.

Pour Israël, la vie est un bienfait, l'existence que Dieu a donnée à l'homme est bonne; vivre est en soi-même un bonheur. Quand l'Ecclésiaste², en une brève minute, déclara que le jour de la mort était préférable à celui de la naissance, il était troublé par la pensée hellène, et son aphorisme n'avait qu'une valeur individuelle. La vie, selon l'Hébreu, doit donner à l'être toutes les joies et ce n'est que d'elle qu'il doit les attendre.

Par opposition, la mort est le seul mal qui puisse affliger l'homme, c'est la plus grande des calamités; elle est si horrible et si épouvantable qu'être frappé par elle est le plus terrible des châtimens. "Que la mort me serve d'expiation", disait le mourant, car il ne pouvait concevoir de punition plus grave que celle qui consistait à mourir. L'unique récompense qu'ambitionnaient les pieux était que Iahvé les fit mourir rassasiés de jours, après des années passées dans l'abondance et la jubilation.

D'ailleurs, quelle autre récompense que celle-là eussent-ils attendue? Ils ne croyaient pas à la vie future, et ce n'est que tardivement, sous l'influence du Parsisme peut-être, qu'ils admirèrent l'immortalité de l'âme. Pour eux l'être finissait avec la vie, il s'endormait jusqu'au jour de la résurrection, il n'avait rien à espérer que de l'existence, et les peines qui menaçaient le vice, comme les satisfactions qui accompagnaient la vertu, étaient toutes de ce monde.

La philosophie du Juif, ou pour mieux dire son eudémonisme, fut [153] simple; il dit avec l'Ecclésiaste: "J'ai reconnu qu'il n'y a de bonheur qu'à se réjouir et à se donner du bien-être pendant la vie³." Réaliste ainsi, il chercha à se développer au mieux de ses désirs; n'ayant qu'un nombre restreint d'années à lui dévolu, il voulut en jouir, et ce ne furent point des plaisirs moraux qu'il demanda, mais des plaisirs matériels, propres à embellir, à rendre

1. Lévitique, XIX, XXV, Exode, XXII, Nombres, XXV.

2. Ecclésiaste, XVII, 1.

3. Ecclésiaste, III, 12.

douce son existence. Comme le paradis n'existait pas, il ne pouvait attendre de Dieu, en retour de sa fidélité, de sa piété, que des faveurs tangibles; non des promesses vagues, bonnes pour des chercheurs d'au-delà, mais des réalisations formelles, se résolvant en un accroissement de la fortune, une augmentation du bien-être. Si le Juif se voyait frustré des avant-âges qu'il pensait être dus à son attachement, son âme était profondément perturbée; avec Job, il préférait croire qu'il avait péché sans le savoir, et que, après lui avoir fait expier ses fautes par la pauvreté, Iahvé le traiterait comme ce même Job à qui fut accordé "le double de tout ce qu'il avait possédé"¹.

N'ayant aucun espoir de compensation future, le Juif ne pouvait se résigner aux malheurs de la vie; ce n'est que fort tard qu'il put se consoler de ses maux en songeant aux béatitudes célestes. Aux fléaux qui l'atteignaient, il ne répondait ni par le fatalisme du musulman, ni par la résignation du chrétien: il répondait par la révolte. Comme il était en possession d'un idéal concret, il voulait le réaliser et tout ce qui en retardait l'avènement provoquait sa colère.

Les peuples qui ont cru à l'au-delà, ceux qui se sont bercés de chimères douces et consolantes, et se sont laissés endormir par le songe de l'éternité; ceux qui ont possédé le dogme des récompenses et des châtiments, du paradis et de l'enfer, tous ces peuples ont accepté la pauvreté, la maladie, en courbant la tête. Le rêve des jubilations futures les a soutenus, et ils se sont accommodés, sans fureur, de leurs ulcères et de leur dénuement. Ils se sont consolés des injustices de ce monde, en pensant à l'allégresse qui serait leur part dans l'autre; ils ont consenti, en l'attente des douceurs paradisiaques, à plier sans se plaindre, devant le fort qui tyrannise.

"La haine de l'injustice est singulièrement diminuée par l'assurance des compensations d'outre-tombe", dit Ernest Renan. Qu'importent en effet, pour ceux qui croient à une survie éternelle durant laquelle régnera l'immuable et souveraine équité, qu'importent les si brèves iniquités terrestres dont la mort libère? La foi en l'immortalité de l'âme est une conseillère de résignation; cela est si vrai que l'on voit l'intransigeance judaïque s'apaiser à mesure que s'affirme en Israël le dogme de la pérennité.

Mais cette idée de la continuité et de la persistance de la personnalité ne contribua nullement à la formation de l'être moral chez les Juifs. Primitivement, ils ne partagèrent pas les espérances des Pharisiens postérieurs; après que Iahvé avait clos leurs paupières, ils n'attendaient plus que l'horreur du Schéol. Aussi l'important pour eux était la vie; ils cherchaient à l'embellir de tous les bonheurs, et ces forcenés idéalistes, qui conçurent la pure idée du Dieu un, furent, par un saisissant et explicable contraste, les plus intraitables des sensualistes. Iahvé [154] leur avait assigné sur la terre un certain nombre d'années; il leur demandait, pendant cette existence, trop courte toujours au gré de l'Hébreu, un culte fidèle et scrupuleux; en retour, l'Hébreu réclamait de son Seigneur des avant-âges positifs.

C'est l'idée de contrat qui domina toute la théologie d'Israël. Quand l'Israélite remplissait ses engagements vis-à-vis de Iahvé, il exigeait la réciprocité. S'il se croyait lésé, s'il jugeait que ses droits n'étaient pas respectés, il n'avait aucune bonne raison de

1. Job, XLII, 10.

temporiser, car la minute de bonheur qu'il perdait était une minute qu'on lui volait, et que jamais on ne pourrait lui rendre. Aussi tenait-il à l'exécution intégrale des réciproques obligations; il voulait qu'entre lui et son Dieu fussent placées des balances justes; il tenait une exacte comptabilité de ses devoirs et de ses droits, cette comptabilité était une part de la religion, et Spinoza a pu justement dire¹: "Les dogmes de la religion chez les Hébreux n'étaient pas des enseignements, mais des droits et des prescriptions: la piété c'était la justice, l'impiété c'était l'injustice et le crime."

L'homme que loue le Juif, ce n'est pas le saint, ce n'est pas le résigné: c'est le juste. L'homme charitable n'existe pas pour ceux de Juda; il ne peut être question de charité en Israël, mais seulement de justice: l'aumône n'est qu'une restitution. D'ailleurs, qu'a dit Iahvé? Il a dit: "Vous aurez des balances justes, des poids justes, des épha justes et des hin justes²"; il a dit encore: "Tu n'auras point égard à la personne du pauvre, et tu ne favoriseras pas la personne du grand, mais tu jugeras ton prochain selon la justice³."

De cette conception, aux âges primitifs d'Israël, sortit la loi du talion. Évidemment des esprits simples, pénétrés de l'idée de justice, devaient fatalement arriver: "Œil pour œil, dent pour dent." C'est plus tard que s'adoucit la rigueur du code, quand on eut une compréhension plus exacte de ce que devait être l'équité.

Le Iahvéisme des prophètes reflète ces sentiments. Le Dieu qu'ils louent veut: "Que la droiture soit comme un courant d'eau, et la justice comme un courant intarissable⁴"; il dit: "Parce que moi, Iahvé, je fais charité, jugement et justice sur la terre; c'est par là que je suis réjoui⁵." Connaître la justice, c'est connaître Dieu⁶, et la justice devient une émanation de la divinité; elle prend un caractère révélé. Pour Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, elle fait partie du dogme, elle a été proclamée pendant les théophanies sinaïques, et peu à peu naît cette idée: Israël doit réaliser la justice.

C'est ce désir qui guide tous les grands vaticinateurs, avant et pendant la captivité. Si le peuple élu ne pratique pas la justice, il en sera puni comme de son idolâtrie. S'il est conduit en esclavage, ce n'est pas seulement parce qu'il a adoré Aschera et Kamosch, qu'il a sacrifié sur les hauts lieux, qu'il a déshonoré le sanctuaire, c'est aussi parce qu'il est pourri d'iniquité.

Toutes les écoles prophétiques étaient pénétrées de ces pensées. Les [155] prophètes se croyaient envoyés pour travailler à l'avènement de la justice. Ce qui les frappait le plus était évidemment l'inégalité des conditions. Tant qu'il y aurait des pauvres et des riches, on ne pourrait espérer le règne de l'équité. Selon les nabis inspirés, les riches étaient l'obstacle à la justice, et celle-ci ne devait être amenée que par les pauvres. Aussi les anavim et les ebionim, les affligés et les pauvres, se rassemblaient-ils autour des prophètes, leurs défenseurs. Avec eux, ils protestaient contre les exactions; en retour, les prophètes les présentaient comme modèles, et d'après eux, ils traçaient le portrait du juste: "Le juste est

1. Traité théolog. polit, ch. XVII.

2. Levit., XIX, 36.

3. Levit., XIX, 15.

4. Amos, V, 23, 24.

5. Jérémie, IX, 24.

6. Jérémie, XXII, 15, 16.

celui qui marche droit et parle vrai,-- qui méprise un gain acquis par extorsion -- qui secoue les mains pour repousser les présents-- qui ferme son oreille quand on lui parle de sang --qui clôt ses yeux pour ne pas voir le mal¹." Ils indiquaient aux riches leur devoir, et ils parlaient au nom de Iahvé: "Voici le jeûne que j'aime. C'est de rompre les chaînes de l'injustice; de dénouer les liens de tous les jugs; de renvoyer libres ceux qu'on opprime; de briser toute servitude. C'est de partager son pain avec l'affamé, de donner une maison au malheureux sans asile²."

Au retour de Babylone, la population juive forma un noyau considérable de pauvres, justes, pieux, humbles, saints. Une grande partie des Psaumes sortit de ce milieu. Ces psaumes sont, pour la plupart, des diatribes violentes contre les riches; ils symbolisent la lutte des ébionim contre les puissants. Quand les psalmistes parlent aux possesseurs, aux repus, ils disent volontiers, avec Amos: "Écoutez-moi, mangeurs de pauvres, grugeurs des faibles du pays³", et dans tous ces poèmes, écrits entre l'exil de Babylone et les Macchabées (585 et 167), le pauvre est glorifié. Il est l'ami de Dieu, son prophète, son oint; il est bon, ses mains sont pures; il est intègre et juste; il fait partie du troupeau dont Dieu est le berger.

Le riche est le méchant, c'est un homme de violence et de sang; il est fourbe, perfide, orgueilleux, il fait le mal sans motif; il est méprisable, car il exploite, opprime, persécute et dévore le pauvre. Mais son grand crime c'est qu'il ne rend pas la justice; c'est qu'il a des juges corrompus qui condamnent *a priori* le pauvre⁴.

Excités par les paroles de leurs poètes, les ébionim ne s'endormaient pas dans leur misère, ils ne se plaisaient pas dans leurs maux, ils ne se résignaient pas à la pauvreté. Au contraire, ils rêvaient au jour qui les vengerait des iniquités et des opprobres, au jour où le méchant serait abattu et le juste exalté: au jour du Messie. L'ère messianique, pour tous ces humbles, devait être l'ère de la justice. N'était-ce pas en parlant de ce temps qu'Isaïe avait dit: "Pour magistrature, je te donnerai paix, pour gouvernement, justice. On n'entendra plus le bruit des pleurs. Celui qui bâtira une maison y demeurera; celui qui plantera un verger en mangera le fruit. On ne bâtira plus pour qu'un autre jouisse; on ne plantera plus pour qu'un autre consomme⁵"?

[156]

Quand Jésus viendra, il répétera ce qu'ont dit les ébionim psalmistes il dira: "Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés⁶"; il anathématisera les riches, et s'écriera: "Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieus⁷." Sur ce point, la doctrine chrétienne sera purement juive, nullement hellénique, et c'est parmi les ébionim que Jésus trouvera ses premiers partisans.

1. Isaïe. XXXIII, 15.

2. Isaïe, LVIII, 6, 7.

3. Amos, VIII, 4.

4. Ps. XXVI, 10; LXXXII, 2, 3; LVIII, 2; XXII; XXXVIII; LXIX; CII, 1, 12; CVII, etc.

5. Isaïe, I, 17.

6. Matth., V, 6

7. Marc, X, 25.

Donc, la conception, que les Juifs se firent de la vie et de la mort fournit le premier élément à leur esprit révolutionnaire. Partant de cette idée que le bien, c'est-à-dire le juste, devait se réaliser non pas outretombe -- puisque outre-tombe il y a le sommeil, jusqu'au jour de la résurrection du corps-- mais pendant la vie, ils cherchèrent la justice et, ne la trouvant jamais, perpétuellement insatisfaits, ils s'agitèrent pour l'avoir.

Ce fut leur conception de la divinité qui leur donna le second élément. Elle les conduisit à concevoir l'égalité des hommes, elle les mena même à l'anarchie; anarchie théorique et sentimentale, parce qu'ils possédèrent toujours un gouvernement, mais anarchie réelle, car ce gouvernement, quel qu'il ait été, ils ne l'acceptèrent jamais de bon cœur.

Soit que les Juifs aient honoré Iahvé comme leur dieu national, soit qu'ils se soient élevés avec les prophètes jusqu'à la croyance au Dieu un et universel, ils n'ont jamais spéculé sur l'essence divine. Le judaïsme ne se posa aucune des questions métaphysiques essentielles soit sur l'au-delà, soit sur la nature de Dieu: "Les sublimes spéculations n'ont aucun rapport avec l'Écriture, dit Spinoza; et, pour ce qui me concerne, je n'ai appris, ni pu apprendre, par l'Écriture sacrée aucun des attributs éternels de Dieu¹"; et Mendelssohn ajoute: "Le judaïsme ne nous a révélé aucune des vérités éternelles²."

Les Israélites considéraient Iahvé comme un monarque céleste, un monarque qui aurait donné une charte à son peuple et aurait pris des engagements envers lui, en exigeant, en retour, l'obéissance à ses lois et à ses prescriptions. Pour les anciens Hébreux, et plus tard pour les Talmudistes, les Béné-Israël seuls pouvaient jouir des prérogatives conférées par Iahvé; pour les prophètes, il était licite à toutes les nations de prétendre aux privilèges, puisque Iahvé était le dieu universel et non l'égal de Dagon ou de Baal Zeboub.

Mais Iahvé était "le chef suprême du peuple hébreu³", il était le maître tout-puissant et redoutable, le roi unique, jaloux de son autorité, punissant féroceement ceux qui se montraient rebelles à sa toute-puissance. C'était à lui que devait toujours avoir recours tout bon Juif, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. C'était un crime que de s'adresser aux hommes et non au dieu Iahvé, et Iehouda Makkabi s'étant allié avec Rome et avec Mithridatès Ier, s'attira cet anathème de Rabbi Iosé-ben-Iohana: "Maudit soit celui qui met son appui dans des créatures de chair et qui éloigne son cœur [157] de Iahvé!" Iahvé est ton fort, ton bouclier, ta citadelle, ton espérance, disent les Psaumes.

Tous les Juifs sont les sujets de Iahvé; il l'a dit lui-même: "C'est de moi que les enfants d'Israël sont esclaves⁴." Quelle autorité peut donc prévaloir auprès de l'autorité divine? Tout gouvernement, quel qu'il soit, est mauvais, puisqu'il tend à se substituer au gouvernement de Dieu; il doit être combattu, puisque Iahvé est le seul chef de la république judaïque, le seul auquel l'Israélite doit obéissance.

Quand les prophètes insultaient les rois, ils représentaient le sentiment d'Israël. Ils donnaient une expression aux pensées des pauvres, des humbles, de tous ceux qui, étant directement malmenés par la puissance des rois ou celle des riches, étaient plus portés, par

1. SPINOZA: Lettres, XXXIV.
2. MENDELSSOHN: Jérusalem.
3. MUNK: Palestine.
4. Levit., XXV, 55.

cela même, à critiquer ou à nier le bien-fondé de cette tyrannie. Comme ces anavim et ces ébionim ne tenaient pour maître que Iahvé, ils étaient poussés à se révolter contre la magistrature humaine; ils ne la pouvaient accepter et, dans les époques de soulèvement, on vit Zadok et Juda le Galiléen entraîner avec eux les zéloteurs en criant: "N'appellez personne votre maître." Zadok et Juda étaient logiques; quand on place son tyran dans les cieus, on n'en peut subir ici-bas.

Nulle autorité n'étant compatible avec celle de Iahvé, il s'ensuivait fatalement qu'aucun homme ne pouvait s'élever au-dessus des autres; le dur maître céleste amenait l'égalité terrestre, et déjà le primitif mosaïsme portait en lui cette égalité sociale. Devant Dieu tous les hommes sont égaux; ils sont égaux devant la loi, puisque la loi est une émanation divine, et les malheureux, en parlant des riches, ont raison de dire de nos frères: "Nos enfants sont comme leurs enfants¹. "

C'est Dieu lui-même qui commande cette égalité, et ce sont encore les puissants qui sont l'obstacle à sa réalisation. Les humbles, qui vivent en commun, la pratiquent; ils suivent les préceptes communistes du Lévitique, de l'Exode, des Nombres, préceptes inspirés par des préoccupations égalitaires. Quant aux riches, ils oublient que Iahvé tira tous les hommes du même limon, ils méconnaissent l'égalité que Dieu a proclamée. Aussi, ils oppriment le peuple, ils emplissent leurs maisons des dépouilles du pauvre, ils broutent sa vigne, ils font des veuves leur proie, des orphelins leur butin², et c'est grâce à leurs iniquités que l'inégalité subsiste.

Contre eux, contre ces possesseurs et ces grands, les prophètes lancent l'anathème; les psalmistes fulminent: "Dieu des vengeances, Éternel! Dieu des vengeances, parais³!", crient-ils. Ils reprochent au riche l'abondance de ses trésors, son luxe, son amour des voluptés; tout ce qui contribue à l'élever matériellement au-dessus de ses frères; tout ce qui peut lui donner cet orgueil impie de se croire fait d'une autre poussière que le pasteur des montagnes qui pâit ses brebis et craint Dieu; tout ce qui lui fait oublier cette vérité divine: les hommes sont égaux entre eux, puisqu'ils sont les enfants de Iahvé qui a prétendu donner à chacun de ses sujets une part égale de la terre qu'ils foulent, une part égale de jouissances et de bonheurs.

[158]

La haine de l'Israélite contre le riche fauteur d'injustice se compliquait d'une haine contre le riche négateur des prescriptions égalitaires. Comme il ne pouvait attribuer une origine divine à la richesse, comme il ne pouvait croire que Iahvé la distribuait, rompant ainsi le pacte qui l'engêageait avec sa nation, l'Hébreu décrétait que toute fortune venait du mal, du péché; il disait que tout bien était mal acquis. Pour accorder ses idées de justice et d'équité avec la réalité qui lui montrait David prenant la femme d'Uri, Ahab spoliant Naboth, il déclarait que la prospérité du méchant était un pur mirâge, qu'elle durait peu; que, tôt ou tard, le Sabaoth redoutable étendait sa droite sur ceux qui violaient sa loi, et les faisait rentrer dans le néant.

1. Néhémie V, 5.

2. Isaïe, III, X.

3. Ps. XCIV.

Toutefois, les pauvres, les anavim, ne voyaient pas leurs désirs s'accomplir; toujours devant eux, narguant leur misère, les riches s'étaient. Alors ils attribuaient à leurs propres péchés la détresse dont ils étaient affligés; ils reportaient leurs espérances au temps du Messie, à ce temps où tous les hommes seraient jugés avec équité où tous seraient égaux, où tous seraient libres, car ils avaient l'amour de la liberté.

Cette passion contribua aussi à la formation de l'esprit révolutionnaire des Juifs, et, en parlant de liberté, je n'entends pas la liberté politique L'idée de la liberté politique naquit en Israël surtout au temps des Antiokhos et à l'époque de la domination romaine, lorsque, soit Épiphane ou Sidétès, soit Aulus Gabinius ou les autres proconsuls fomentèrent les persécutions religieuses, provoquant ainsi les grands mouvements nationalistes des Zélotes et des Sicaires.

Mais si la conception de la liberté politique fut tardive, celle de la liberté individuelle exista toujours chez les Israélites, car elle fut un corollaire inévitable de leur dogme sur la divinité, elle découla de leur théorie sur la création de l'homme.

D'après cette théorie, tout pouvoir appartenait à Dieu, et le Juif ne pouvait être dirigé que par Iahvé. Il ne rendait compte de ses actes qu'à l'Adonaï qui gouverne les cieux et la terre; aucun de ses semblables n'avait le droit de restreindre son action ni de lui imposer sa volonté; vis-à-vis des créatures de chair, il était libre, et il devait être libre. Cette conviction rendait l'Hébreu incapable de discipline et de subordination, elle le portait à rejeter toutes les entraves dont les rois ou les patriciens auraient voulu le lier, et les princes judéens ne régneront jamais que sur un peuple de révoltés, inapte à subir tout joug et toute contrainte.

On pourrait croire que, pensant ainsi, les Juifs abdiquaient leur liberté entre les mains du maître qu'ils reconnaissaient; il n'en est rien. et ils ne furent jamais des fatalistes comme les Musulmans. Ils revendiquaient vis-à-vis de Iahvé leur libre arbitre, et, sans souci de la contradiction, en même temps qu'ils se courbaient sous les volontés de leur Seigneur, ils se dressaient en face de lui pour affirmer la réalité, l'inviolabilité de leur moi.

N'avaient-ils pas été faits à l'imÂge de Dieu, et leur être ne participait-il pas de ce Dieu? C'est parce qu'ils avaient été modelés sur leur Créateur que leurs frères humains ne devaient pas commettre ce sacrilège de les opprimer; mais Iahvé, qui avait fait don aux hommes de l'intelligence, n'était pas libre de les empêcher de diriger cette [159] intelligence selon leur gré. L'histoire de la dispute de Rabbi Eliézer et des rabbins, ses collègues, nous donne un exemple assez topique, et elle mérite d'être rapportée:

Au cours d'une discussion doctrinale, la voix divine se fit entendre et, intervenant dans le débat, elle donna raison à Rabbi Eliézer. Les collègues du favorisé n'acceptèrent pas la décision céleste; un d'entre eux, Rabbi Josué, se leva et déclara: "Ce ne sont pas des voix mystérieuses, c'est la majorité des sÂges qui doit décider désormais des questions de doctrine. La raison n'est plus cachée dans le ciel, ce n'est plus dans les cieux qu'est la Loi; elle a été donnée à la terre, et c'est à la raison humaine qu'il appartient de la comprendre et de l'expliquer¹."

1. Talmud: Baba Mezia 59 a.

Si les paroles divines étaient ainsi accueillies quand elles se permettaient de violenter les individus et de vouloir imposer à la raison humaine une volonté étrangère à sa volonté propre, comment étaient acceptées les paroles humaines ! M. Renan a eu raison lorsqu'il a dit des Sémites: "Rien ne tient donc dans ces âmes contre le sentiment indompté de moi¹", et cela est plus spécialement vrai des Juifs.

Après Iahvé, ils ne crurent qu'au moi. A l'unité de Dieu correspondit l'unité de l'être; au Dieu absolu, l'être absolu. Aussi la subjectivité fut-elle toujours le trait fondamental du caractère sémitique; elle conduisit souvent les Juifs à l'égoïsme, et cet égoïsme s'exagérant chez quelques Talmudistes, ils finirent par ne plus guère connaître, en fait de devoirs, que les devoirs envers soi-même. C'est cette subjectivité qui, tout autant que le monothéisme, explique l'incapacité que montrèrent les Juifs dans tous les arts plastiques. Quant à leur littérature, elle fut purement subjective; les prophètes juifs, comme les psalmistes, comme les poètes de Job et du Cantique des Cantiques, comme les moralistes de l'Ecclésiaste et de la Sagesse, ne connurent qu'eux-mêmes, et ils généralisèrent leurs sentiments ou leurs sensations personnelles. Cette subjectivité permet aussi de comprendre pourquoi de tout temps, de nos jours encore, les Juifs ont montré tant d'aptitudes pour la musique, le plus subjectif de tous les arts.

Ainsi, indéniablement, ils furent des individualistes, et ces hommes, si ardents à la poursuite des avant-âges terrestres, nous apparaissent grâce à leur intransigeante conception de l'être comme d'intraitables idéalistes. Or l'individualiste, imbu d'idéalisme, est et sera partout et toujours un révolté. Il ne voudra jamais permettre à quiconque de violer son moi sacré, et nulle volonté ne pourra prévaloir contre la science.

Nous avons dégagé tous les éléments dont fut formé l'esprit révolutionnaire dans le judaïsme: ce sont l'idée de justice, celle d'égalité et celle de liberté. Cependant, si, parmi les nations, celle d'Israël fut la première qui prôna ces idées, d'autres peuples, à divers moments de l'histoire, les soutinrent et pour cela ils ne furent pas des peuples de révoltés comme le peuple juif. Pourquoi? Parce que, si ces peuples furent convaincus de l'excellence de la justice, de l'égalité et de la liberté, ils ne tinrent pas leur réalisation totale comme possible, au [160] moins dans ce monde, et par conséquent ils ne travaillèrent pas uniquement à leur avènement.

Au contraire, les Juifs crurent non seulement que la justice, la liberté et l'égalité pouvaient être les souveraines du monde, mais ils se crurent spécialement missionnés pour travailler à ce règne. Tous les désirs, toutes les espérances que ces trois idées faisaient naître finirent par se cristalliser autour d'une idée centrale: celle des temps messianiques, de la venue du Messie, qui devait être envoyé par Iahvé pour asseoir la puissance des reines terrestres.

Les prophètes entretenirent Israël dans ce rêve d'une ère de bonheur et de prospérité, et les Psaumes d'après l'exil contribuèrent encore à augmenter la croyance à l'époque bénie où le méchant ne serait plus, où "les pauvres posséderont la terre et se réjouiront dans la paix²", Depuis la sortie de Babylone jusqu'à l'agonie de la nation juive, ce songe messianique berça

1. Ernest RENAN: *Histoire générale des langues sémitiques*.

2. Ps. XXXVII, 10. 1.

les Judéens. La tyrannie des Antiokhos, l'oppression romaine, ne rendirent ces espérances que plus indispensables aux Juifs. Ils se consolèrent des épreuves en songeant au jour de la délivrance; l'imÂge du libérateur se forma peu à peu pour eux et elle était toute vibrante dans l'âme de ceux qui entendirent la voix de Iohanane le Baptiste crier: "Le royaume des cieux va venir! ", dans le cœur de ceux qui suivirent Jésus.

De ces espoirs, qu'au I^{er} siècle avant et après l'ère chrétienne tant d'hommes déçurent, toute une littérature naquit; mais ici je ne puis que mentionner le Livre de Daniel, les Psaumes de Salomon, l'Assomption de Moïse, le Livre d'Enoch, le 4^e Livre d'Ezra, les Oracles sibyllins; il m'est impossible d'analyser ces apocalypses et ces oracles. Presque tous prédisent l'heure qui verra s'ouvrir le temps messianique; ils décrivent les symptômes qui annonceront le Messie. Ils s'accordent aussi pour dire que ce moment amènera la mort du mal et la Sibylle les résume tous lorsqu'elle vaticine: "Des cieux étoilés, le Messie descendra sur les hommes, et avec lui la concorde sainte, la foi, l'amour, l'hospitalité. De ce monde il chassera l'iniquité, le blâme, l'envie, la colère, la folie. Plus de pauvreté, de meurtres, de contestations mauvaises, de querelles tristes, de vols nocturnes. Plus rien de ce qui est pervers... Les hommes pieux habiteront heureusement les villes et les riches campagnes¹." La terre sera délivrée de l'injustice, on ne connaîtra plus d'inégalité et tous les hommes seront libres.

A aucun de ceux qui se présentèrent comme le Messie, Israël n'a voulu croire. Il a repoussé tous ceux qui se dirent envoyés de Dieu; il a refusé d'entendre Jésus, Barkokeba, Theudas, Alroy, Sérénus, Moïse de Crète, Sabbataï Zévi. C'est que jamais Israël ne vit son idéal devenir réel. Nul des prophètes qui vinrent vers lui n'apporta dans les plis de sa robe la divine justice. ni l'égalité triomphante, ni l'indestructible liberté; les Juifs ne virent pas, à la voix de ces oints, tomber les chaînes, s'écrouler les murs des prisons, se pourrir la verge de l'autorité, se dissiper comme fumée vaine les trésors mal acquis des riches et des spoliateurs.

Nonobstant leur long esclavage, en dépit des années de martyre qui [161] furent leur partÂge, malgré les siècles d'humiliations qui abaissèrent leur caractère, déprimèrent leur cerveau, rétrécirent leur intelligence, transformèrent leurs goûts, leurs coutumes, leurs aptitudes, les débris de Juda n'abjurèrent pas leur rêve, ce rêve si vivace, qui avait été pendant les guerres de l'indépendance leur soutien et leur inspirateur.

Les bûchers, les massacres, les spoliations, les insultes, tout contribua à leur rendre plus chère cette justice, cette égalité et cette liberté qui ne furent pour eux, durant bien des ans, que les plus vains des mots. La grande voix des prophètes annonçant que le méchant serait un jour châtié eut toujours écho dans ces âmes tenaces qui ne voulaient pas plier et qui méprisaient la réalité si misérable pour se bercer de l'idée du temps futur; ce temps futur dont avaient parlé Amos et Isaïe, Jérémie et Ézéchiël, et tous ceux qui, s'accompagnant sur les instruments à cordes, avaient chanté les mizmorim. Quelque noir que fut le présent, Israël ne cessa jamais de croire à l'avenir.

On disait aux Juifs: "Qu'attendez-vous le Messie; obstinés, ne savez-vous qu'il est venu?" Les Juifs répondaient par un sarcasme; ils haussaient les épaules et répliquaient:

1. *Oracles sibyllins*, III, 573, 585.

"Le Messie n'est pas venu, puisque nous souffrons, puisque la famine désole le pays, puisque la peste noire et le noble accablent les tristes hères!" Mais si on leur faisait entendre que leur Mashiah ne viendrait jamais, ils redressaient leur tête courbée, et, têtus, ils disaient : "Mashiah viendra un jour, et ce jour-là on comprendra la parole du psalmiste : "J'ai vu le méchant dans toute sa puissance; il s'étendait comme un arbre verdoyant. Il a passé et voici. Il n'est plus; je le cherche et il ne se trouve plus", et ce sont "les pauvres, les justes qui posséderont la terre."

Les pratiques étroites dans lesquelles les docteurs enserrèrent les Juifs endormirent leurs instincts de révolte. Sous les liens des lois talmudiques, ils sentirent chanceler en eux les idées qui toujours les avaient soutenus, et on peut dire qu'Israël ne put être vaincu que par lui-même. Le Talmud n'abaisse pourtant pas tous les Juifs; parmi ceux qui le rejetèrent, il s'en trouva qui persistèrent dans cette croyance que la justice, la liberté et l'égalité devaient advenir en ce monde; il y en eut beaucoup qui crurent que le peuple de Iahvé était chargé de travailler à cet avènement. C'est ce qui fait comprendre pourquoi les Juifs furent mêlés à tous les mouvements révolutionnaires, car ils prirent à toutes les révolutions une part active, comme nous le verrons en étudiant leur rôle dans les périodes de trouble et de changement¹.

Maintenant il nous reste à savoir comment le Juif manifesta ses tendances révolutionnaires, s'il fut réellement, comme on l'en accuse un élément de perturbation dans les sociétés modernes, et nous sommes conduits à examiner les causes religieuses, politiques et économiques de l'antisémitisme.

1. C'est une longue étude qu'il faudrait pour montrer le rôle des Juifs dans les révolutions. Cette étude, nous espérons l'entreprendre, et nous en réunissons dès maintenant les éléments; elle fera partie d'un livre, dans lequel nous pensons reprendre tout ce chapitre ainsi qu'une partie du chapitre suivant; nous y ferons une critique plus approfondie des idées que nous avons exprimées, et nous examinerons si les Juifs de tous temps, ou du moins parmi les Juifs de tous temps, quelques-uns n'ont point essayé de les réaliser.

CHAPITRE XIII

LES JUIFS ET LES TRANSFORMATIONS DE LA SOCIÉTÉ LES CAUSES POLITIQUES ET RELIGIEUSES DE L'ANTISÉMITISME

Les Juifs Âgents révolutionnaires -- Le Juif du Moyen Âge et l'incrédulité -- Le rationalisme juif et la foi chrétienne -- Les Juifs et les sociétés secrètes -- Les Juifs dans la Révolution française et dans les révolutions du siècle -- Les Juifs et le socialisme -- Les transformations politiques, sociales et religieuses de la société contemporaine -- Les griefs des conservateurs et l'antisémitisme -- Le Juif perturbateur et dissolvant -- La judaïsation des peuples chrétiens et l'affaiblissement de la foi -- Le Juif est-il encore antichrétien? -- La persistance des préjugés contre les Juifs -- Le meurtre rituel -- Les Juifs et le Talmud -- La Synagogue et l'indifférence religieuse chez les Juifs -- Les Juifs émancipés -- Les Juifs, le libéralisme et l'anticléricisme -- Le Judaïsme et l'État chrétien -- La lutte moderne -- Esprit conservateur et esprit révolutionnaire -- Tradition et transformation -- L'âge de transition et l'antisémitisme -- Le Juif dans la société.

Ainsi, le grief des antisémites paraît fondé: le Juif a l'esprit révolutionnaire, conscient ou non, il est un Âgent de révolution. Toutefois le grief se complique, car l'antisémitisme accuse les Juifs d'être la cause des révolutions. Examinons ce que vaut cette accusation.

Tel qu'il était, avec ses dispositions, avec ses tendances, il était inévitable que le Juif jouât un rôle dans les révolutions: il l'a joué. Dire, avec la plupart des adversaires d'Israël, que toute perturbation, toute révolte, tout bouleversement vient du Juif, a été causé, provoqué par le Juif et que si les gouvernements changent et se transforment, c'est parce que le Juif a préparé ces changements et ces transformations dans ses conseils mystérieux, cela est excessif. Affirmer une telle chose, c'est méconnaître les plus élémentaires des lois historiques, c'est attribuer à un élément infime une part injustifiée, c'est ne voir qu'une des plus minimes faces de l'histoire tout en en négligeant les mille côtés. Le dernier Juif fût mort en défendant les remparts de Sion, que la destinée des sociétés n'eût pas été changée; dans cette prodigieuse résultante qui est le progrès, la composante juive eût pu manquer, l'état social eût évolué quand même; d'autres facteurs eussent [163] remplacé le facteur juif et accompli son œuvre économique. La Bible restant et le christianisme aussi, l'œuvre intellectuelle et morale du Juif se fût faite sans lui. Le Juif n'est donc pas le moteur du monde, l'hélice grâce à laquelle nous marchons vers une rénovation; toutefois ceux qui, par prudence, nous le montrent comme étant sans importance aucune, et ceux qui, allant plus

loin encore, affirment le conservatisme du Juif, commettent une erreur aussi grave que l'erreur des antisémites.

Le Juif est conservateur, dit-on. Il faut encore expliquer dans quel sens et de quelle manière. Il est conservateur vis-à-vis de lui-même, conservateur de ses traditions, de ses rites, de ses coutumes, à tel point conservateur qu'il s'est immobilisé et que nous pourrions revivre la vie du Moyen Âge dans les juiveries de Galicie, de Pologne et de Russie. Mais c'est en réalité moins le Juif que le Talmudisme qui est conservateur. Nous venons de le voir, c'est seulement le Talmud qui peut vaincre le Juif, dompter ses instincts de révolte, et l'étude du Talmud, étude exclusive, obligatoire, le détourna de puiser dans la Bible: les docteurs tuèrent les prophètes. Cependant il ne faut pas oublier que les Talmudistes furent à un moment des philosophes et des philosophes rationalistes¹. Au X^e siècle, les Rabbanites, que les Karaites avaient d'ailleurs précédé dans cette voie, voulurent soutenir la religion par la philosophie. Saadia, gaon de Sora, soutint qu'à côté "de l'autorité de l'écriture et de la tradition" il y avait l'autorité de la raison et il proclama "non seulement le droit, mais aussi le devoir, d'examiner la croyance religieuse"². Au XI^e siècle, Ibn Gebirol, l'Avicbron des scolastiques, donna par sa *Source de vie* une impulsion à la philosophie arabe, et j'ai parlé de Maïmonide et de son œuvre.

Ce sont ces rationalistes et ces philosophes qui, du X^e au XV^e siècle, jusqu'à la Renaissance, furent les auxiliaires de ce qu'on pourrait appeler la révolution générale dans l'humanité. Ils aidèrent, en une certaine mesure, l'homme à se débarrasser des liens religieux et, s'ils n'eurent peut-être pas, aux débuts de cette période, la conscience très nette de leur œuvre, ils ne l'accomplirent pas moins. En ce temps où le catholicisme et la foi chrétienne étaient le fondement des états, les combattre ou fournir des armes à ceux qui les attaquaient, c'était faire œuvre de révolutionnaire. Or, des théologiens qui en appelaient à la raison pour soutenir des dogmes ne pouvaient aboutir qu'au contrôle de ces dogmes, et par conséquent à leur ébranlement. L'exégèse, le libre examen sont fatalement destructeurs, et ce sont les Juifs qui ont créé l'exégèse biblique, ce sont eux qui, les premiers, ont critiqué les symboles et les croyances chrétiennes. Déjà, les Juifs palestiniens avaient réprouvé l'incarnation qu'ils regardaient comme une déchéance divine, par conséquent impossible, idée reprise plus tard par Spinoza dans son *Traité théologico-politique*. La polémique juive antichrétienne se basa là-dessus et sur des arguments positivistes si je puis dire. Nous avons un modèle de ces derniers dans le *Contre Celse* [164] d'Origène; or nous savons que Celse avait emprunté ses objections rationalistes aux Juifs de son temps, et j'ai montré dans ce livre³ l'importance de la littérature des controversistes du Moyen Âge. Si on les étudiait de près, on trouverait chez eux toutes les critiques des exégètes de notre époque. On pourrait toutefois faire observer, pour contester le rôle révolutionnaire des Juifs, que la plus grande partie de leur exégèse ne pouvait s'adresser qu'aux Juifs et que, par conséquent elle n'était pas perturbatrice, d'autant

1. Le Talmud est du reste tout imprégné de ce rationalisme. Le célèbre passage concernant la dispute entre R. Eliézer et ses collègues en témoigne. Le miracle, y est-il dit, "ne suffit pas à prouver une vérité". (TALMUD: Baba Mezia, 59.)

2. S. MUNK: *Mélanges de philosophie juive et arabe*, Paris, 1859, p. 478.

3. Chap. VIII.

que l'Israélite savait la concilier avec la minutie de ses pratiques et l'intégrité de sa foi. Ceci n'est point toutefois exact, et les doctrines juives sortirent de la synagogue de deux façons différentes, d'abord les Juifs purent, grâce aux controverses publiques, exposer à tous leurs idées; ensuite ils furent les propagateurs de la philosophie arabe et, au XII^e siècle, ses commentateurs lorsqu'on condamna dans les mosquées Al Farabi et Ibn Sina, et lorsque les sectes musulmanes orthodoxes livrèrent au bûcher les écrits des Aristotéliens arabes. Les Juifs dès lors traduisirent en hébreu les traités des Arabes et ceux d'Aristote, et ce sont ces traductions, à leur tour traduites en latin, qui permirent aux scolastiques, dont les plus renommés "tels qu'Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, étudièrent les œuvres d'Aristote dans les versions latines faites de l'hébreu¹" de connaître la pensée grecque.

Les Juifs ne se bornèrent pas là. Ils appuyèrent le matérialisme arabe qui ébranla si fortement la foi chrétienne et répandit l'incrédulité, à ce point qu'on affirma l'existence d'une société secrète ayant juré la destruction du christianisme². Pendant ce XIII^e siècle, où s'élabora la Renaissance humaniste, sceptique et païenne, où les Hofenstaufen soutinrent la science aux dépens du dogme et encouragèrent l'épicurisme, les Israélites furent au premier rang des exégètes, des rationalistes. A cette cour de l'Empereur Frédéric II, "centre d'indifférence religieuse", ils furent choyés, bien accueillis et écoutés. C'est eux, ainsi que l'a montré Renan³, qui créèrent L'Averroïsme, c'est eux qui firent la célébrité de cet Ibn-Roschd, cet Averroès dont l'influence fut si grande, et sans doute contribuèrent-ils à répandre les "blasphèmes" des impies arabes, blasphèmes qu'encourageait l'Empereur. amoureux de science et de philosophie, que les théologiens symbolisèrent par le blasphème des Trois Imposteurs: Moïse, Jésus et Mahomet, et que concrétisèrent ces paroles des Soufis arabes

"Qu'importe la caaba du Musulman, la synagogue du Juif ou le couvent du chrétien", et M. Darmesteter a eu raison d'écrire: "Le Juif a été le docteur de l'incrédule, tous les révoltés de l'esprit sont venus à lui, dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il a été à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphème du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon⁴."

Chose digne de remarque, si d'une part les Juifs averroïstes, incroyables, sceptiques et blasphémateurs sapèrent le christianisme en répan[165]dant le matérialisme et le rationalisme, ils générèrent cet autre ennemi des dogmes catholiques: le panthéisme. En effet, le *Fons vitae* d'Avicbron fut la source où puisèrent de nombreux hérétiques. Il est possible, probable même, que David de Dinant et Amaury de Chartres aient été influencés par le *Fons vitae*, qu'ils connurent d'après la traduction latine faite au XII^e siècle par l'archidiacre Dominique Gundissalinus, et assurément Giordano Bruno a fait des emprunts à cette *Source de Vie*, d'où son panthéisme dérive en partie⁵.

1. MUNK: *loc. cit.*

2. Poème de la Descente de saint Paul aux Enfers, cité par Ernest RENAN *Averroès et l'Averroïsme*, p. 284.

3. E. RENAN: *loc. cit.*

4. James DARMESTETER: *Coup d'oeil sur l'histoire du peuple juif*, Paris, 1881.

5. Pour tout ce qui concerne Ibn Gebirol (Avicbron), son rôle dans la philosophie du Moyen Age et surtout dans les discussions entre Thomistes et Scotistes lire les études de MUNK dans les *Mélanges de philosophie juive et arabe*, et HAURÉAU: *Histoire de la Philosophie scholastique*, Paris 1872-1880.

Si donc les Juifs ne furent pas la cause de l'ébranlement des croyances, de l'affaiblissement de la foi, ils peuvent être comptés parmi ceux qui amenèrent cette décrépitude et les changements qui s'ensuivirent. Ils n'eussent pas existé que les Arabes et les théologiens hétérodoxes les eussent remplacés, mais ils existèrent, et existant, ils ne furent pas inactifs. D'ailleurs, leur esprit travaillait au-dessus d'eux, et la Bible devint l'utile servante du libre examen. La Bible fut l'âme de la réforme, elle fut l'âme de la révolution religieuse et politique anglaise; c'est la Bible à la main que Luther et les révoltés anglais préparèrent la liberté, c'est par la Bible que Luther, Mélanchton et d'autres encore vainquirent le joug de la théocratie romaine, et la tyrannie dogmatique; ils les vainquirent aussi par l'exégèse juive que Nicolas de Lyra avait transmise au monde chrétien. *Si Lyra non Lyrasset, Lutherus non saltasset*, disait-on, et Lyra était l'élève des Juifs; il était tellement pénétré de leur science exégétique qu'on l'a cru Juif lui-même. Là encore, les Juifs ne furent pas la cause de] a Réforme, et il serait absurde de le soutenir, mais ils en furent les auxiliaires. Voilà ce qui doit séparer l'historien impartial de l'antisémite. L'antisémite dit: le Juif est le "préparateur, le machinateur, l'ingénieur en chef des révolutions¹"; l'historien se borne à étudier la part que le Juif, étant donné son esprit, son caractère, la nature de sa philosophie et de sa religion, a pu prendre au procès et aux mouvements révolutionnaires. J'entends par procès révolutionnaire la marche idéologique de la révolution, ou plutôt de ce que les conservateurs appellent la révolution, et qui peut se représenter d'un côté par la destruction lente de l'état chrétien et l'affaiblissement de l'autorité religieuse, d'un autre côté par une évolution économique. Je viens d'indiquer très brièvement quel avait été le rôle idéologique du Juif pendant le Moyen Âge, au moment de la Réforme et pendant la Renaissance italienne où des Juifs averroïstes, comme Élie del Medigo, professèrent à cette université de Padoue, dernier refuge de la philosophie arabe². On pourrait le poursuivre en montrant par exemple ce que Montaigne, ce demi-juif, doit à ses origines, et s'il n'en tira pas son scepticisme et son incrédulité.

Il faudrait encore étudier le rationalisme exégétique de Spinoza et [166] ses rapports avec la critique chrétienne des livres sacrés; il faudrait montrer quels sont les éléments juifs de la métaphysique de celui que ses contemporains présentèrent comme le prince des athées³ et qui fut, selon Schleiermacher, ivre de Dieu, il faudrait enfin suivre l'influence du spinosisme dans la philosophie, surtout à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle, quand ce petit Hébreu rachitique, polisseur de verres, devint le maître et le "refuge ordinaire" de Goethe⁴, le saint qu'adorèrent Novalis et Schleiermacher, l'inspirateur des premiers romantiques et des métaphysiciens allemands.

1. GOUGENOT DES MOUSSEAUX: *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, p. XXV.

2. J. BURCKHART: *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, Paris, 1885.

3. Sur Spinoza et l'athéisme, lire la *Vie de Spinoza* par COLERUS, qui fut de ses adversaires, et parmi les nombreux ouvrages publiés contre Spinoza et l'athéisme au XVII^e siècle, voir le *De Tribus impostoribus* de KORTHOLT, où revit la légende de l'Averroïsme: voir encore le traité du docteur Musaeus, professeur de théologie à Jene "homme de grand génie", dit le bon Colerus qui "*Spinoza pestilentium foetum acutissimis, quis solet telis confodit*". On connaît aussi les caricatures diaboliques de Spinoza qui furent publiées avec cette légende: "*Signum reprobationis in vultu gerens*."

4. GÖTTE: *Mémoires*, liv. XVI, Annales, 1811.

De même, dans tout le terrible antichristianisme du XVIII^e siècle, il importerait d'examiner quel fut l'apport, je ne dis pas du Juif, mais de l'esprit juif. Il ne faut pas oublier qu'au XVII^e siècle, les savants, les érudits comme WÂgenseil, comme Bartolocci, comme Buxtorf, comme Wolf, firent sortir de l'oubli les vieux livres de polémique hébraïque, ceux qui attaquaient la trinité, l'incarnation, tous les dogmes et tous les symboles, avec l'âpreté judaïque, et la subtilité que possédèrent ces incomparables logiciens que forma le Talmud. Non seulement ils publièrent les traités dogmatiques et critiques, les Nizzachon et les Chizuk Emuna¹, mais encore ils traduisirent les libelles blasphématoires, les vies de Jésus, comme le *Toledot Jeschu* et le XVIII^e siècle répéta sur Jésus et sur la Vierge les fables et les légendes irrespectueuses des pharisiens du II^e siècle, qu'on retrouve à la fois dans Voltaire et dans Parny, et dont l'ironie rationaliste, âcre et positive, revit dans Heine, dans Boerne et dans Disraëli, comme la puissance de raisonnement des docteurs renaît dans Karl Marx et la fougue libertaire des révoltés hébraïques dans l'enthousiaste Ferdinand Lassale.

Mais je n'ai esquissé là, à gros traits, que la fonction du Juif dans le développement de certaines idées qui contribuèrent à la révolution générale; je n'ai pas dit comment il se montra dans l'action révolutionnaire et de quelle façon il y aida. Qu'il ait été un ferment d'évolution économique, je pense l'avoir déjà montré à plusieurs reprises²; fut-il aussi ce que les conservateurs l'accusent d'avoir été; c'est-à-dire un Âgent de désordre: l'ordre et l'harmonie étant représentés par la monarchie chrétienne. S'il en fallait croire Barruel, Créteineau-Joly, Gougenot des Mousseaux, Dom Deschamps, Claudio Jannet, tous ceux qui ne voient dans l'histoire que l'œuvre des sociétés secrètes, l'importance des Juifs dans les révolutions et les bouleversements sociaux serait capitale. Or il est impossible d'admettre cette conception pseudohistorique. Assurément, pendant les dernières années du XVIII^e siècle, les associations clandestines prirent une grande importance; si elles ne [167] furent pas les élaboratrices des théories humanitaires, rationalistes et antiautoritaires, elles les propagèrent merveilleusement, et en outre elles furent de grandes agitatrices. On ne peut nier que l'illuminisme et le martinisme n'aient été de puissants préparateurs de révolutions, mais ils ne prirent précisément de l'importance que lorsque dominèrent les théories qu'ils représentaient et loin d'être les causes de cet état d'esprit qui fonda la Révolution, ils en furent un des effets, effet qui retentit à son tour sur la marche des événements.

Quels furent maintenant les rapports des Juifs et de ces sociétés secrètes? Voilà qui n'est pas facile à élucider, car les documents sérieux nous manquent. Évidemment ils ne dominèrent pas dans ces associations, comme le prétendent les écrivains que je viens de nommer, ils ne furent pas "nécessairement l'âme, le chef, le grand-maître de la maçonnerie" ainsi que l'affirme Gougenot des Mousseaux³. Il est certain cependant qu'il y eut des Juifs au berceau même de la franc-maçonnerie, des Juifs kabbalistes, ainsi que le prouvent certains rites conservés; très probablement, pendant les années qui précédèrent la Révolution française, ils entrèrent en plus grand nombre encore dans les conseils de cette société, et

1. Voir ch. VII.--WOLF: *Bibl. Hebr.*, t. IV, p. 639.

2. J'espère le montrer mieux encore dans mon *Histoire économique des Juifs*, dont le *Rôle des Juifs dans la Révolution* ne formera qu'une partie.

3. GOUGENOT DES MOUSSEUX: *loc. cit.*

fondèrent eux-mêmes des sociétés secrètes. Il y eut des Juifs autour de Weishaupt, et Martinez de Pasqualis, un Juif d'origine portugaise, organisa de nombreux groupes illuministes en France et recruta beaucoup d'adeptes¹ qu'il initiait au dogme de la réintégration. Les loges martinezistes furent mystiques, tandis que les autres ordres de la franc-maçonnerie étaient plutôt rationalistes ; ce qui peut permettre de dire que les sociétés secrètes représentèrent les deux côtés de l'esprit juif : le rationalisme pratique et le panthéisme, ce panthéisme qui, reflet métaphysique de la croyance au dieu un, aboutit parfois à la théurgie kabbalistique. On montrerait facilement l'accord de ces deux tendances, l'alliance de Cuzotte, de Cagliostro², de Martinez, de Saint-Martin, du comte de Saint-Germain, d'Eckartshausen, avec les encyclopédistes et les jacobins, et la façon dont, malgré leur opposition, ils arrivèrent au même résultat, c'est-à-dire l'affaiblissement du christianisme. Cela, encore une fois, servirait uniquement à prouver que les Juifs purent être les bons Agents des sociétés secrètes, parce que les doctrines de ces sociétés secrètes s'accordaient avec leurs propres doctrines, mais non qu'ils en furent les initiateurs. Le cas de Martinez de Pasqualis est tout à fait spécial, et toutefois il ne faut pas oublier qu'avant d'organiser ses loges, Martinez était déjà initié aux mystères de l'illuminisme de la Rose-Croix.

Pendant la période révolutionnaire, les Juifs ne restèrent pas inactifs. Étant donné leur petit nombre à Paris, on les voit occuper une place considérable, comme électeurs de section, officiers de légion ou assesseurs, etc. Ils ne sont pas moins de dix-huit à Paris, et il faudrait dépouiller les archives de province pour déterminer leur rôle général. Parmi ces dix-huit, quelques-uns même méritent d'être signalés. Ainsi le chirurgien Joseph Ravel, membre du conseil général de la Commune, [168] qui fut exécuté après le Neuf Thermidor, Isaac Calmer, président du comité de surveillance de Clichy, exécuté le 29 messidor an II ; enfin Jacob Pereyra, ancien commissaire du pouvoir exécutif de la Belgique auprès de Dumouriez, et qui, membre du parti des Hébertistes, fut jugé et condamné en même temps qu'Hébert et exécuté le 4 germinal an II³.

Nous avons vu comment, groupés autour du Saint-Simonisme, ils achevèrent la révolution économique dont 1789 avait été une étape⁴ et quelle fut l'importance dans l'école d'Olinde Rodrigues, de d'Eichtal et d'Isaac Péreire. Pendant la seconde période révolutionnaire, celle qui part de 1830, ils montrèrent plus d'ardeur encore que pendant la première. Ils y étaient d'ailleurs directement intéressés, car, dans la plupart des États de l'Europe, ils ne jouissaient pas encore de la plénitude de leurs droits. Ceux-là mêmes d'entre eux qui n'étaient pas révolutionnaires par raisonnement et tempérament le furent par intérêt ; en travaillant pour le triomphe du libéralisme, ils travaillaient pour eux. Il est hors de doute que par leur or, par leur énergie, par leur talent, ils soutinrent et secondèrent la révolution

1. M. MATTER: *Saint Martin et le philosophe inconnu*, Paris, 1862.

2. On a souvent affirmé que Cagliostro était juif, mais sans apporter à l'appui de cette affirmation des preuves sérieuses.

3. Voir Emile CAMPARDON: *Le Tribunal révolutionnaire de Paris*, Paris, 1866. -- Procès instruit et jugé au tribunal révolutionnaire contre Hébert et consorts (1-4 Germinal), Paris, an II. -- Léon KAHN: *Les Juifs à Paris*, Paris, 1889.

4. CAPEFIGUE: *Histoire des grandes opérations financières*, -- TOUSSENEL: *Les Juifs rois de l'Epoque*.

européenne. Durant ces années, leurs banquiers, leurs industriels, leurs poètes, leurs écrivains, leurs tribuns, mus par des idées bien différentes d'ailleurs, concoururent au même but. "On les vit, dit Créteineau-Joly¹, barbe inculte et le dos voûté, l'œil ardent, parcourir en tous sens ces malheureuses contrées. Ce n'était pas la soif du luxe qui, contrairement à leurs habitudes, leur prêtait une pareille activité. Ils s'imaginaient que le christianisme ne résisterait pas aux innombrables attaques auxquelles la société se trouvait en butte et ils accouraient demander à la croix du Calvaire une réparation de 1840 années de souffrance méritées."

Ce n'était pourtant pas ce sentiment qui poussait Moses Hess, Gabriel Riesser, Heine et Boerne en Allemagne, Manin en Italie, Jellinek en Autriche, Lubliner en Pologne, bien d'autres encore, qui combattirent pour la liberté, et voir dans cette universelle agitation, qui secoua l'Europe jusqu'après 1848, l'œuvre de quelques Juifs désireux de se venger du Galiléen est une conception étrange; mais quelle que soit la fin poursuivie, fin intéressée ou fin idéale, les Juifs furent à cette époque parmi les plus actifs, les plus infatigables propagandistes. On les trouve mêlés au mouvement de la Jeune Allemagne; ils furent en nombre dans les sociétés secrètes qui formèrent l'armée combattante révolutionnaire, dans les loges maçonniques, dans les groupes de la Charbonnerie, dans la Haute Vente romaine, partout, en France, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Italie.

Quant à leur action et à leur influence dans le socialisme contemporain, elle fut et elle est, on le sait, fort grande, on peut dire que les Juifs sont aux deux pôles de la société contemporaine. Ils ont été parmi les fondateurs du capitalisme industriel et financier et ils ont [169] protesté avec la véhémence la plus extrême contre ce capital. A Rothschild correspondent Marx et Lassale; au combat pour l'argent, le combat contre l'argent, et le cosmopolitisme de l'agioteur devient l'internationalisme prolétarien et révolutionnaire. C'est Marx qui donna l'impulsion à l'Internationale par le manifeste de 1847, rédigé par lui et Engels, non qu'on puisse dire qu'il "fonda" l'Internationale, ainsi que l'ont affirmé ceux qui considèrent toujours l'Internationale comme une société secrète dont les Juifs furent les chefs, car bien des causes amenèrent la constitution de l'Internationale, mais Marx fut l'inspirateur du meeting ouvrier tenu à Londres en 1864, et d'où sortit l'association. Les Juifs y furent nombreux, et dans le conseil général seulement on trouve Karl Marx, secrétaire pour l'Allemagne et pour la Russie, et James Cohen, secrétaire pour le Danemark². Beaucoup de Juifs affiliés à l'Internationale jouèrent plus tard un rôle pendant la Commune³ où ils retrouvèrent d'autres coreligionnaires.

1. CRÉTINEAU-JOLY: *Histoire du Sonderbund*, Paris, 1850, p. 195.

2. Outre Marx et Cohen, on peut citer Neumayer, secrétaire du bureau de Correspondance de l'Autriche; Fribourg, qui fut un des directeurs de la Fédération Parisienne de l'Internationale dont firent partie aussi Loeb, Haltmayer, Lazare et Armand Lévi; Léon Frankel qui dirigea la section allemande à Paris; Cohen qui fut délégué de l'association des cisariers de Londres au Congrès de l'Internationale tenu à Bruxelles en 1868, Ph. Coenen qui fut, au même Congrès délégué de la section anversoise de l'Internationale, etc. -- Voir: O. TESTUT: *L'Internationale*, Paris, 1871, et *L'Internationale au ban de l'Europe*, Paris, 1871-1872. -- FRIBOURG: *L'association internationale des travailleurs*, Paris, 1891.

3. Entre autres Fribourg et Léo Frankel.

Quant à l'organisation du parti socialiste, les Juifs y contribuèrent puissamment. Marx et Lassalle en Allemagne¹, Aaron Libermann et Adler en Autriche, Dobrojanu Ghérea en Roumanie, Gompers, Kahn et de Lion aux États-Unis d'Amérique, en furent ou en sont encore les directeurs ou les initiateurs. Les Juifs russes doivent occuper une place à part dans ce bref résumé. Les jeunes étudiants, à peine évadés du ghetto, participèrent à l'agitation nihiliste; quelques-uns -- parmi lesquels des femmes -- sacrifièrent leur vie à la cause émancipatrice, et à côté de ces médecins et de ces avocats israélites, il faut placer la masse considérable des réfugiés artisans qui ont fondé à Londres et à New York d'importantes agglomérations ouvrières, centres de propagande socialiste et même communiste anarchiste².

J'ai donc très brièvement esquissé l'histoire révolutionnaire des Juifs, ou du moins ai-je tenté d'indiquer comment on pourrait l'entreprendre; j'ai fait voir comment ils procédèrent idéologiquement et activement, comment ils furent de ceux qui préparent la révolution par la pensée, et de ceux qui la traduisent en acte. On m'objectera qu'en devenant [170] révolutionnaire, le Juif devient le plus souvent athée et qu'ainsi il cesse d'être juif. Ce n'est que d'une certaine façon, en ce sens surtout que les enfants du Juif révolutionnaire se fondent dans la population qui les entoure, et que, par conséquent, les Juifs révolutionnaires s'assimilent plus facilement; mais en général les Juifs, même révolutionnaires, ont gardé l'esprit juif, et s'ils ont abandonné toute religion et toute foi, ils n'en ont pas moins subi, ataviquement et éducativement, l'influence nationale juive. Cela est surtout vrai pour les révolutionnaires israélites qui vécurent dans la première moitié de ce siècle, et dont Henri Heine et Karl Marx nous offrent deux bons modèles.

Heine, que l'on considéra en France comme un Allemand, et à qui en Allemagne, on reprocha d'être Français, fut avant tout Juif. C'est parce qu'il fut Juif qu'il célébra Napoléon et qu'il eut pour le César l'enthousiasme des Israélites allemands, libérés par la volonté impériale. Son ironie, son désenchantement sont semblables au désenchantement et à l'ironie de l'Ecclésiaste; il a, comme le Kohélet, l'amour de la vie et des joies de la terre, et, avant d'être abattu par la maladie et la douleur, il tenait la mort pour le pire des maux. Le mysticisme de Heine vient de l'antique Job, et la seule philosophie qui l'attira jamais réellement fut le panthéisme, la doctrine naturelle au Juif métaphysicien qui spéculait sur l'unité de Dieu et la transforme en l'unité de substance. Enfin son sensualisme, ce sensualisme triste et voluptueux de l'Intermezzo, est purement oriental, et on en trouverait les origines dans le Cantique des Cantiques. Il en est de même pour Marx. Ce descendant d'une lignée de rabbins et de docteurs hérita de toute la force logique de ses ancêtres; il fut un talmudiste lucide et clair, que n'embarrassèrent pas les minuties niaises de la pratique, un talmudiste qui fit de la sociologie et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de

1. Il y a encore quatre députés social-démocrates juifs au Reichstag allemand et parmi les jeunes socialistes, collectivistes et communistes anarchistes, on compte de nombreux Juifs. Citons aussi parmi les réformateurs autrichiens, le docteur Hertzka, le promoteur de la colonie de Freiland, essai d'organisation sociale. Voir Théodore HERTZKA: *Un Voyage à terre libre*, Paris, Léon Chailley, éditeur.

2. En avril 1891, les Israélites révolutionnaires de Londres ont fêté l'anniversaire de la fondation de leur club de Berner Street. "Depuis sept ans déclara l'orateur qui fit l'historique du mouvement social juif, les révolutionnaires juifs ont paru, et partout où il y a des Juifs, à Londres, en Amérique, en Australie, en Pologne et en Russie, il y a des Juifs révoltés et anarchistes." (En parlant de sept ans, il veut surtout parler de la date d'entrée des prolétaires juifs dans le mouvement révolutionnaire.)

l'économie politique. Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque qui rêva perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un éden après la mort ; mais il ne fut pas qu'un logicien, il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste, et il prit son don du sarcasme et de l'invective, là où Heine l'avait pris : aux sources juives.

On pourrait encore montrer ce que Boerne, ce que Lassalle, ce que Moses Hess et Robert Blum tinrent de leur origine hébraïque, de même pour Disraéli, et ainsi on aurait la preuve de la persistance chez les penseurs, de l'esprit juif, cet esprit juif que nous avons signalé déjà chez Montaigne et chez Spinoza. Mais si les écrivains, les savants, les poètes, les philosophes et les sociologues israélites, ont conservé cet esprit, en est-il de même de cette masse qui, actuellement, vient au socialisme ou à l'anarchie ? Ici, il faut distinguer. Ceux dont je parle, ces Juifs de Londres, des États-Unis d'Amérique, de Hollande, d'Allemagne, d'Australie, acceptent les doctrines révolutionnaires parce qu'ils sont des prolétaires, parce qu'ils appartiennent à la classe désormais en lutte avec le capital et, s'ils s'attachent à la révolution, ils le font en vertu des lois sociales qui les poussent. Ainsi, ils ne provoquent pas la révolution, ils y adhèrent, ils la suivent et ne la génèrent pas, et cependant ces groupements ouvriers, détachés de la foi ancienne, ayant abandonné toute religion, toute croyance même, n'étant plus Juifs au sens religieux du mot, sont Juifs au sens national. Ceux de Londres et [171] des États-Unis qui ont abandonné leur pays d'origine, fuyant la Pologne et surtout la Russie où ils sont persécutés, se sont fédérés entre eux ; ils ont formé des groupes qui se font représenter aux congrès ouvriers sous le nom de "groupes de langue juive" ; ils parlent un jargon allemand mêlé d'hébreu et, non seulement ils le parlent, mais encore ils publient leurs journaux de propagande en cet idiome et ils les impriment en caractères hébraïques¹. L'on objectera que chassés de leur patrie et arrivant en un pays dont ils ignoraient la langue, ils ont été obligés de s'unir et qu'ils continuaient tout naturellement à se servir de l'hébraco-germain qui leur était familier ; cette objection est très juste, mais il faut observer qu'en d'autres contrées, ainsi en Hollande, en Galicie, les Juifs ouvriers nationaux forment aussi des associations spéciales².

Donc le Juif prend part à la révolution et il y prend part en tant que Juif, c'est-à-dire tout en restant Juif. Est-ce pour cela que les conservateurs chrétiens sont antisémites, et cette aptitude révolutionnaire des Juifs est-elle une cause d'antisémitisme ? Disons d'abord que la majorité des conservateurs ignore cette action historique et idéologique du Juif ; elle n'est connue, et encore très approximativement, que des théoriciens et des littérateurs antisémites. Aussi l'animosité contre Israël ne vient pas de ce qu'il a aidé à préparer la Terreur, ni de ce que Manin a délivré Venise et Marx organisé l'Internationale. L'antisémite -- antisémite conservateur et chrétien -- dit : "Si la société contemporaine est si différente de la société anté-révolutionnaire, si la foi religieuse a diminué, si le régime politique s'est transformé, si

1. A Londres se publie un de ces journaux : *Der Arbeiter Freund*, à New York il s'en publie deux dont l'un quotidien : *Die Arbeiter Zeitung*, et un hebdomadaire : *Freie Arbeiter Stimme* ; paraît en outre une revue mensuelle, *Die Zukunft*. Ces journaux et revues sont soit socialistes, soit communistes-anarchistes.

2. Les socialistes juifs de Hollande publient un journal dont le titre est : *Ons Blad*, organe des socialistes israélites. Les ouvriers socialistes juifs de Galicie publient à Lemberg un journal en caractères hébraïques et en jargon hébraeo-germain : *La Vérité*.

l'agio, la spéculation, le capital industriel, financier et cosmopolite dominant désormais, la faute en est au Juif." Ici il faut préciser. Le Juif est depuis des siècles dans ces nations, qui meurent de lui, affirme-t-on; pourquoi le poison a-t-il mis si longtemps à évoluer? Parce que jadis le Juif était hors la société, qu'on le tenait soigneusement à l'écart. Telle est la réponse habituelle. Depuis que le Juif est entré dans les sociétés, il a été perturbateur et il a travaillé comme une taupe à la destruction des séculaires assises sur lesquelles reposaient les états chrétiens. Ainsi s'explique la décrépitude des peuples, leur décadence, leur abaissement intellectuel et moral: ils sont comme le corps humain qui souffre de l'indigestion des corps étrangers, et chez qui la présence de ces corps provoque des convulsions et des maladies. Le Juif agit par sa seule présence, à la façon d'un dissolvant; il détruit, il perturbe, il provoque les réactions les plus terribles. L'introduction du Juif dans les nations est funeste à ces nations; elles meurent de l'avoir accueilli. Telle est la vue simpliste que les antisémites conservateurs ont des changements sociaux. Pour eux, il n'y a pas de variations économiques, pas de transformation du capital, pas de [172] modifications de la conscience humaine; il n'y a que deux choses qu'ils mettent en présence: jadis était une société florissante et prospère, établie sur de solides principes moraux, politiques et religieux, désormais cette société a bouleversé les anciennes conceptions éthiques. elle n'a plus les idées salutaires et bonnes sur l'autorité et sur la hiérarchie nécessaires pour sauvegarder les associations humaines; or, dans l'ancienne société, le Juif n'était pas admis, il est au contraire largement accueilli dans la seconde. On a vu là un rapport de cause à effet, et l'on a attribué aux Juifs l'œuvre des âges, l'œuvre des mille efforts qui concourent à modifier chaque nation.

On ne s'est pas borné à cette accusation. Le Juif n'est pas seulement un destructeur, a-t-on affirmé, c'est un bâtisseur aussi; orgueilleux, ambitieux, autoritaire, il cherche à ramener tout à lui. Il ne se contente pas de déchristianiser, il judaïse; il détruit la foi catholique ou protestante, il provoque à l'indifférence, mais il impose à ceux dont il ruine les croyances sa conception du monde, de la morale et de la vie; il travaille à son œuvre séculaire: l'anéantissement de la religion du Christ.

Les antisémites chrétiens ont-ils raison ou se trompent-ils; le Juif est-il toujours haineusement antichrétien -- je dis haineusement, car il est antichrétien par définition et parce qu'il est Juif, comme il est antimusulman, comme il s'oppose à tout ce qui n'est pas son principe -- a-t-il gardé ses antiques sentiments? Il les a gardés partout où, précisément, il est en dehors de la société, partout où il vit à part, dans des ghettos, sous la direction de ses docteurs qui font alliance avec les gouvernements pour l'empêcher de voir la lumière, partout où domine le Talmud; dans cet orient de l'Europe où règne encore l'antisémitisme légal. Dans l'Europe occidentale, où le Talmud est désormais ignoré, où le héder juif a été remplacé par l'école, cette haine a disparu, dans les mêmes proportions qu'a disparu la haine du chrétien contre le Juif. Car il ne faut pas l'oublier, si l'on parle souvent de l'animosité du Juif contre le chrétien, on parle rarement de cette animosité du chrétien contre le Juif, animosité qui persiste toujours. Le préjugé, ou pour mieux dire les préjugés contre les Juifs, ne sont pas morts. On croit encore à l'odeur juive, un antisémite allemand a même déclaré que le pape Pie IX était juif, et qu'il l'avait reconnu en flairant la pantoufle que le pontife lui

donnait à baiser. Certains ont gardé confusément la croyance aux infirmités spéciales des Juifs; à côté d'une médecine antisémite, se vouant à la recherche des maladies juives, il y a des écrivains qui dissertent gravement sur les types des tribus juives¹. On retrouve dans les livres antisémites toutes les assertions des pamphlets du Moyen Âge, que déjà le XVII^e siècle avait repris, assertions que corroborent encore des croyances populaires. Mais le préjugé le plus vivace, celui qui symbolise le mieux le séculaire combat du judaïsme contre le christianisme, c'est le préjugé du meurtre rituel. Le Juif a [173] besoin de sang chrétien pour célébrer sa pâque, dit-on encore. Quelle est l'origine de cette accusation, qui date du XII^e siècle² ?

On voit nettement comment naquit l'identique accusation que les Romains portèrent contre les premiers chrétiens: elle provint d'une conception réaliste de la Cène, d'une interprétation littérale des paroles consacrées sur la chair et le sang de Jésus³. Mais comment les Juifs, dont les livres mosaïstes protestent de l'horreur du sang, ont-ils eu à pâtir et pâtissent-ils encore d'une telle croyance? La question demanderait à être discutée à fond. Il faudrait examiner les théories de ceux qui prétendent que les sacrifices humains sont d'origine sémitique, tandis qu'en réalité on les trouve dans tous les peuples, à un certain stade de civilisation⁴; il faudrait montrer, comme l'a fait M. Delitzch en Allemagne, que nul livre hébraïque, talmudique ou kabbalistique, ne contient la prescription du meurtre rituel⁵, ce que fit déjà Wâgenseil⁶. On prouverait ainsi et on a prouvé que la religion juive ne demande pas de sang, mais aura-t-on prouvé ainsi que jamais aucun Juif n'en versa? Non certes, et assurément, pendant le Moyen Âge, il dut y avoir des Juifs meurtriers, des Juifs que les avanies, les persécutions poussaient à la vengeance et à l'assassinat de leurs persécuteurs ou

1. M. Edouard DRUMONT par exemple, dans *La France juive*, t. 1, p. 34-35. Pour la beauté de sa démonstration, M. Drumont a même imaginé une tribu nouvelle, dont il est le premier à parler: la tribu de Jacob, et il en détermine sans hésiter les caractéristiques bien que, dit-il, «dans l'état actuel de cette science embryonnaire, on ne peut formuler aucune règle précise». Je le crois aisément.

2. C'est à Blois, en 1171, que pour la première fois les Juifs furent accusés d'avoir crucifié un enfant à l'occasion de leur fête de Pâques. Le comte Théobald de Chartres, après avoir soumis l'accusateur des Juifs à l'épreuve de l'eau, épreuve qui lui fut favorable, fit brûler, comme coupables, trente-quatre Juifs et dix-sept Juives. [Note de l'AAARGH: on veut bien croire que c'est vrai, mais pourquoi diable ne donne-t-il pas sa source?]

3. Les Mandéens accusaient les chrétiens de pétrir leurs hosties avec le sang d'un enfant juif, et les Chinois affirment que les missionnaires catholiques égorgent leurs enfants et font des philtres avec leurs coeurs. Certaines émeutes, en Chine, n'ont pas eu d'autre cause.

4. Jephthé, sacrifiant sa fille, correspond à Agamemnon immolant la sienne. Aux holocaustes molochistes, répondent les holocaustes bibliques. Cette idée barbare du sacrifice de l'individu à la divinité ou à la collectivité se trouve partout; elle est arrivée à son apogée avec la religion chrétienne qui est la religion du perpétuel sacrifice sanglant, dans laquelle le taureau et le bélier des sacrifices mithriaques sont remplacés par la victime humaine mourant sans cesse, tandis qu'on communique de sa chair et de son sang, dernier vestige symbolique du cannibalisme religieux. La théorie du sacrifice est encore puissante dans l'idéologie morale et sociale; il serait curieux de l'étudier comme vestige des pratiques anciennes.

5. *La superstition du sang dans l'humanité et les rites sanguinaires*, par le Dr Hermann L. STRACK, docteur en théologie et en philosophie, professeur extraordinaire de théologie protestante à Berlin, Munich, 1892. -- F. DELITZCH: *Échec et mat aux menteurs Rohling et Justus*, Erlangen, 1883.

6. WAGENSEIL: *Benachrichtigung Wegen einiger Juden schaft angehend vicht Sachen*, Aaltdorf, 1707. Le deuxième mémoire de ce livre a pour titre: *Judoeos non uti sanguine christiano*: il a d'autant plus d'importance que Wâgenseil est extrêmement hostile aux Juifs dont il a publié les livres de polémique dans ses *Tela Ignea Satanae*.

de leurs enfants même. Cependant cela ne nous donne pas l'explication de la légende populaire. Elle est née d'abord de cette idée répandue que le Juif était fatalement poussé, chaque année, à reproduire figurativement, à la même époque, le meurtre du Christ; c'est pour cela que dans les actes légendaires des enfants martyrs, on montre toujours la victime crucifiée et subissant le supplice de Jésus, parfois même, on la représente couronnée d'épines et le flanc percé. A cette croyance générale s'ajoutèrent les préventions, souvent justifiées, contre les Juifs adonnés aux pratiques magiques. En effet, au Moyen Âge, le Juif fut [174] considéré par le peuple comme le magicien par excellence, en réalité, certains Juifs se livrèrent à la magie; on trouve beaucoup de formules d'exorcisme dans le Talmud, et la démonologie talmudique et kabbalistique est très compliquée¹. Or, on sait la place que le sang occupa toujours dans les opérations de sorcellerie. Dans la magie chaldéenne il eut une importance capitale; en Perse, il était rédempteur et délivrait ceux qui se soumettaient aux pratiques du Taurobole et du Kriobole². Le Moyen Âge fut hanté par le sang comme il fut hanté par l'or. Pour les alchimistes, pour les goêtes, le sang était le véhicule de la lumière astrale. Les élémentaires, disaient les mÂges, s'emparent du sang perdu pour s'en faire un corps, et c'est dans ce sens que Paracelse dit que le sang que perdent les hommes crée des fantômes et des larves. On attribuait au sang, surtout au sang vierge, des vertus inouïes le sang était guérisseur, évocateur, préservateur, il pouvait servir à la recherche de la pierre philosophale, à la composition des philtres et des enchantements³. Or, il est fort probable, certain même, que des Juifs magiciens durent immoler des enfants; de là, la formation de la légende du sacrifice rituel. On établit une relation entre les actes isolés de certains goêtes et leur qualité de Juif, on déclara que la religion juive, qui approuvait la mise en croix du Christ, recommandait en outre de répandre le sang chrétien, et on chercha obstinément des textes talmudiques et kabbalistiques qui puissent justifier de telles assertions. Or, ces recherches n'ont abouti que par suite de fausses interprétations, comme au Moyen Âge, ou de falsifications semblables à celles récentes du docteur Rohling que M. Delitzch a démenties⁴.

1. Les exemples des Juifs magiciens et astrologues sont très nombreux. Dès les premières années de leur séjour à Rome, ils disaient la bonne aventure près de la porte Capéne. Dans la légende de saint Léon le Thaumaturge et d'Héliodore c'est un magicien célèbre juif qui instruit Héliodore. Sédéchias le médecin de l'empereur Louis, volait, dit-on, en l'air. Yéchiel de Paris était renommé par la puissance de ses enchantements: de nombreux Juifs étaient astrologues auprès des princes; encore, au XVI^e siècle, le Juif Hélas fut astrologue du dernier visconti. Les Juifs et les Sarrasins de Salamanque s'adonnèrent beaucoup à la magie, c'est par eux que les livres magiques se répandirent; de même à Tolède. Dans le ghetto de Rome jusqu'au XVIII^e siècle, les Juifs vendaient des amulettes et des philtres. Aussi, Trithème raconte-t-il l'histoire d'un Juif qui se transformait en loup et de l'Ancre assimile les Juifs aux sorciers. La légende de Simon le Magicien n'est pas non plus étrangère à cette idée que tous les Juifs sont des magiciens.

2. C'était une croyance grecque que les lares demandaient du sang pour se manifester. On connaît la façon dont Ulysse évoqua Tirésias (Odyssée: *Rhapsodie* XI) en sacrifiant des victimes dont les ombres venaient boire le sang. De même Cicéron accusa Vatinius d'égorger des enfants pour attirer les mânes avec leur sang. Chez les Celtes aussi, le sang jouait un grand rôle. Quand Wortiger, roi des Bretons, sur le conseil des druides, voulut bâtir au pays des Gals une forteresse pour se défendre des Anglais et des Saxons, Merlin arrosa les fondements de l'édifice avec le sang d'un enfant.

3. Il suffit de rappeler le procès du maréchal de Retz et le maréchal ne fut pas un cas isolé. Jusqu'au XVIII^e siècle on pratiqua encore des messes noires dans lesquelles des enfants étaient sacrifiés. Quant au pouvoir thérapeutique du sang, on y crut longtemps. Louis XV ne fut-il pas accusé par la rumeur populaire de prendre des bains de sang?

4. F. DELITZCH: *loc. cit.*

Donc quels que soient les faits énoncés, ils ne peuvent prouver que chez les Juifs, le meurtre des enfants ait été ou soit encore rituel, pas plus que les actes du maréchal de Retz et des prêtres sacrilèges qui [175] célèbrent la messe noire ne signifient que l'Église recommande dans ses livres l'assassinat et les sacrifices humains. Existe-t-il encore, dans des pays orientaux, quelques sectes où l'on pratique de telles coutumes? C'est possible¹; des Juifs font-ils partie de semblables associations? rien ne permet de l'affirmer; mais le préjugé général du meurtre rituel n'en reste pas moins sans fondement; on ne peut attribuer les meurtres d'enfants, je parle des meurtres démontrés, et ils sont fort rares², qu'à la vengeance ou aux préoccupations de magiciens, préoccupations qui ne sont pas plus spécialement juives que chrétiennes.

La persistance de ces préjugés est significative, car elle montre quel vieux levain de la défiance gît dans les âmes contre les déicides. Assurément, l'antisémite chrétien ne croit pas que le Juif qu'il coudoie journellement, le Juif moderne, celui qui a abandonné ses mœurs séculaires, se serve du sang des petits enfants à époques fixes et pour faire son salut, mais il croit qu'il appartient à une race qui, par haine du nom de Jésus, a recommandé ces sacrifices rituels, et il déclare volontiers que si le Juif civilisé a délaissé ces abominables et surannées coutumes, il a gardé ses sentiments. Il ne perce plus les hosties pour en recueillir le sang³, mais il attaque le Christ dans son église, il complotte perpétuellement la ruine de la foi, il sème le désordre et perturbe les esprits. Quelle part de vérité y a-t-il dans ces affirmations? Il n'est pas niabile que le Juif croyant ait des préventions contre les chrétiens, mais ces préventions les chrétiens les ont contre lui, bien plus, les catholiques les témoignent aux protestants et réciproquement. Or, précisément le Juif croyant est un conservateur; M. Anatole Leroy-Beaulieu a eu raison de dire: "Est-ce le Juif polonais, le Juif de Russie ou de Roumanie qui vous semble un artisan de nouveautés? Regardez-le bien. Est-ce lui ou ses pareils qui ont pu pousser le monde moderne dans des routes non frayées? Est-ce lui que nous soupçonnons de mettre en péril la civilisation chrétienne? Le malheureux! il est pour cela trop abaissé, il est trop pauvre, il est trop ignorant, il est trop indifférent à nos querelles religieuses ou politiques. Interrogez-le: il ne vous entendra point. Mais ce n'est pas tout; il est pour cela trop Juif, trop religieux, trop dévot, trop traditionnel, trop conservateur en un mot⁴." Dans nos pays occidentaux, le Juif pratiquant témoigne [176] aussi de ce

1. En 1814 se fonda en Bavière une secte chrétienne appelée "les frères et les soeurs en prières", dont les adeptes sacrifiaient des hommes à Dieu. Le fondateur de cette secte se nommait Poeschl. De même en Suisse en 1815, un certain Joseph Ganz fonda une association semblable, à laquelle il donna le même nom, et dont les membres pratiquaient les mêmes rites.

2. Voir le rapport de Ganganelli, plus tard pape sous le nom de Clément XIV, rapport qui conclut à la fausseté des accusations lancées contre les Juifs, après avoir contrôlé les cas de meurtre rituel qui étaient mis à la charge des Juifs (*Revue des Études juives*, avril-juin 1889). Il est bon d'ailleurs de faire remarquer que les corps d'enfants qui avaient servi aux opérations magiques n'étaient jamais retrouvés et que les goètes les incinéraient prudemment. [Note de l'AAARGH: ça nous rappelle quelque chose, mais de quoi diable peut-il bien s'agir?]

3. La fréquence des légendes sur les hosties sanglantes montre à quel point le Moyen Age fut matérialiste, tout en produisant les mystiques les plus subtils. Quant aux Juifs accusés de recueillir le sang des hosties, l'accusation est absurde, car jamais le Juif n'a cru à la présence du Christ dans l'hostie. S'il y avait cru, il y a des chances pour qu'il se fût converti. C'était même généralement ce qui arrivait.

4. Anatole LEROY-BEAULIEU: *Israël chez les nations*, Paris, 1893, p. 72 et suiv.

conservatisme, il tient aux lois, aux règles de la société, il sait concilier son judaïsme avec un patriotisme, un chauvinisme même, qui est excessif parfois et, comme nous venons de le voir, c'est une minorité de Juifs émancipés qui travaille à la Révolution. Ces Juifs émancipés, s'ils abandonnèrent leur croyances, ne purent, malgré cela, disparaître en tant que Juifs. Comment d'ailleurs l'auraient-ils pu? En se convertissant, dira-t-on, ce que quelques-uns ont fait, mais la plupart ont répugné à ce qui n'aurait été qu'une hypocrisie de leur part, car les Juifs émancipés arrivent rapidement à l'irreligion absolue. Ils sont donc restés Juifs indifférents; néanmoins, tous ces révolutionnaires, dans la première moitié de ce siècle, furent élevés à la juive, et s'ils furent déjudaïsés en ce sens qu'ils ne pratiquèrent plus, ils ne le furent pas en ce sens qu'ils gardèrent l'esprit de leur nation.

Ce Juif émancipé n'étant plus retenu par la foi des ancêtres, n'ayant aucune attache avec les vieilles formes d'une société, au milieu de laquelle il avait vécu en paria, est devenu, dans les collectivités modernes, un bon ferment de révolution. Or, le Juif émancipé s'est sensiblement rapproché du chrétien indifférent, et, au lieu de considérer que ce chrétien ne s'est allié à ce Juif que parce qu'il était, lui-même, devenu irréligieux, les antisémites conservateurs croient que le Juif a par son contact déchristianisé les chrétiens qui l'ont approché. On rend les Juifs responsables de l'effacement des croyances -- car l'antisémite ne fait jamais le départ entre le Juif pratiquant et le Juif émancipé -- de l'affaiblissement général de la foi, de la disparition de la religiosité. Cependant, pour tout observateur impartial, ce n'est pas le Juif qui détruit le christianisme. La religion chrétienne disparaît comme la religion juive, comme toutes les religions, dont nous voyons la très lente agonie. Elle meurt sous les coups de la raison et de la science, elle meurt tout naturellement parce qu'elle a répondu à une période de civilisation et que, plus nous marchons, moins elle y correspond. Nous perdons de jour en jour le sens et le besoin de l'absurde par conséquent le besoin religieux, surtout le besoin pratique, et ceux qui croient encore à la divinité ne croient plus à la nécessité, ni surtout à l'efficacité du culte.

Le Juif a-t-il participé à cette éclosion de l'esprit moderne? certes oui; mais il n'en est pas le créateur, ni le responsable, et il n'a apporté qu'une faible pierre à l'édifice qu'ont bâti des siècles; supprimez maintenant le Juif, le catholicisme ou le protestantisme n'en seront pas moins en décrépitude. Si le Juif fait ainsi illusion, c'est que, dans l'histoire du libéralisme moderne en Allemagne, en Autriche, en France, en Italie, il a joué un grand rôle, et que le libéralisme a marché de pair avec l'anticléricisme. Le Juif a été certainement anticléric; il a poussé au *Kulturkampf* en Allemagne, il a approuvé les lois Ferry en France, et l'on a cru que son libéralisme venait de son antichristianisme, tandis que le contraire était vrai. A ce point de vue, il est juste de dire que les Juifs libéraux ont déchristianisé, ou du moins qu'ils ont été les alliés de ceux qui poussèrent à la déchristianisation, et pour les antisémites conservateurs, déchristianiser c'est dénationaliser. Il y a là de la part des antisémites une confusion: ils confondent nation et état. Le libéralisme anticléric ne dénationalise pas: il tue le vieil état [177] chrétien. Or notre siècle aura vu le dernier effort de cet état chrétien pour garder la domination. Cette conception de l'état féodal reposant sur la communauté des croyances, l'unité de la foi, et aux avant-âges duquel hérétiques et incrédules ne peuvent participer, est en opposition avec la notion de

l'état neutre et laïque, sur lequel se sont fondées la plupart des sociétés contemporaines. L'antisémitisme représente un côté de la lutte entre les deux formes d'état dont nous venons de parler.

Le Juif est le vivant témoignage de la disparition de cet état qui avait à sa base des principes théologiques, état dont les antisémites chrétiens rêvent la reconstitution. Le jour où le Juif a occupé une fonction civile, l'état chrétien a été en péril; cela est exact, et les antisémites qui disent que les Juifs ont détruit la notion de l'état pourraient plus justement dire que l'entrée des Juifs dans la société a symbolisé la destruction de l'état, de l'état chrétien bien entendu. Aux yeux des conservateurs, rien, en effet, n'est aussi significatif que la situation du Juif dans les collectivités modernes et, par une transposition fréquente, de ce qui n'est qu'un effet, ils font une cause, parce que cet effet, à son tour, agit, il est vrai comme cause.

Tels sont donc résumés les mobiles de l'antisémitisme politique et religieux. D'abord des répugnances et des préjugés ataviques fondamentaux puis, grâce à ces préjugés, une conception exagérée du rôle que les Juifs ont rempli dans l'élaboration et l'établissement des sociétés contemporaines, conception qui en fait les représentants de l'esprit révolutionnaire en face de l'esprit conservateur, de la transformation en face de la tradition, et qui, dans cet âge de transition, les rend responsables de la chute des anciennes organisations et du discrédit des antiques principes.

CHAPITRE XIV

LES CAUSES ÉCONOMIQUES DE L'ANTISÉMITISME

L'antisémitisme économique -- Les griefs -- Le grief moral -- La malhonnêteté juive -- L'astuce et la mauvaise foi du Juif -- La corruption talmudique -- Les mesures restrictives et la fourberie juive -- La dégradation par le mercantilisme et l'usure -- L'or et l'abaissement moral -- Le grief économique -- Le Juif et l'état social actuel -- La part du Juif dans la constitution de la société capitaliste -- Le Juif agioteur et industriel -- Le Juif détenteur du capital -- Comment le Juif pâtit de l'état actuel -- Les Juifs prolétaires, en Europe et en Amérique -- Les Juifs dans la classe bourgeoise -- La suprématie relative du Juif -- Les causes de cette suprématie -- L'appui mutuel et l'individualisme bourgeois -- La solidarité juive -- Comment elle naquit dans l'Antiquité -- Les synagogues -- Le Moyen Âge -- Les ghettos -- Les temps modernes -- Le Kahal des pays d'Orient -- Les minorités de l'Occident et la solidarité de classes -- L'opposition des formes du capital et l'antisémitisme -- Capital agricole et capital industriel -- L'agio juif et la petite bourgeoisie commerçante -- La concurrence et l'antisémitisme -- Concurrence capitaliste et concurrence ouvrière -- Les préventions contre les Juifs et l'antisémitisme économique -- L'antisémitisme et les luttes intestines du capital.

Après avoir attaqué le Juif comme sémite, comme étranger, comme révolutionnaire et comme antichrétien, on l'a attaqué comme Âgent économique. De tous temps d'ailleurs il en a été ainsi, depuis la dispersion. Déjà, avant notre ère, les Romains et les Grecs enviaient les privilèges qui permettaient aux Juifs d'exercer leur commerce dans des conditions meilleures que les nationaux¹, et, pendant le Moyen Âge, l'usurier fut haï tout autant, sinon plus, que le déicide². Si la situation des Juifs a changé à la fin du XVIII^e siècle, elle a changé d'une façon qui leur était trop favorable pour que les sentiments qu'on éprouvait à leur égard puissent sensiblement se modifier, au contraire. Aujourd'hui l'antisémitisme économique existe plus fort que jamais, parce que, plus que jamais, le Juif apparaît puissant et riche. Jadis, on ne le voyait pas, il restait enfermé dans son ghetto, loin des yeux chrétiens, et il n'avait qu'un souci: cacher son or, cet or dont la tradition et la [179] législation même le regardaient comme le collecteur et non comme le propriétaire. Du jour où il fut délivré,

1. Ch. II.
2. Ch. V.

lorsque les entraves mises à son activité tombèrent, le Juif se montra; il se montra même avec ostentation. Il voulut, après les siècles de carcère, après les ans d'outrage, paraître un homme, et il eut une vanité naïve de sauveur; ce fut sa façon de réagir contre les séculaires humiliations. On l'avait quitté à la veille de 1789 humble, minable, objet de mépris pour tous, offert aux insultes et aux avanies; on le retrouva après la tempête affranchi, libéré de toute contrainte et, d'esclave, devenu maître. Cette rapide ascension choqua; on fut offusqué par cette richesse que le Juif avait acquis le droit d'étaler, et on se souvient du vieux grief des pères, du grief de l'antijudaïsme social: l'or du Juif est conquis sur le chrétien; il est conquis par le dol, la fraude, la déprédation, par tous les moyens et principalement par les moyens condamnables. C'est ce que j'appellerai le grief moral de l'antisémitisme, il se résume ainsi: le Juif est plus malhonnête que le chrétien; il est dépourvu de tous scrupules, étranger à la loyauté et à la franchise.

Ce grief est-il fondé? Il l'a été et il l'est encore dans tous les pays où le Juif est maintenu hors de la société, où il reçoit exclusivement l'éducation talmudique, où il est en butte aux persécutions, aux insultes, aux outrages, où l'on méconnaît en lui la dignité et l'autonomie de l'être humain. L'état moral du Juif a été fait par lui-même et par les circonstances extérieures, son âme a été pétrie par la loi qu'il s'est donnée et par la loi qu'on lui imposa. Or, il fut doublement esclave pendant des siècles: il fut le serf de la thora et le serf de tous. Il fut un paria, mais un paria que ses docteurs et ses guides maintinrent dans une servitude plus étroite que l'antique servitude d'Égypte. Au-dehors, mille restrictions entravèrent sa marche, arrêtaient son expansion, s'opposèrent à son activité; il rencontra devant lui des codes ennemis, des réglementations dures; au-dedans il se heurta à tout un système compliqué de défenses. Hors du ghetto il trouva la contrainte légale, dans le ghetto il trouva la contrainte talmudique. S'il tentait d'échapper à l'une, mille châtiments l'attendaient; s'il voulait se soustraire à l'autre, il s'exposait au hérem, à l'excommunication redoutable qui le laissait seul au monde. Il ne fallait pas songer à attaquer de front ces deux puissances, aussi le Juif essaya-t-il de triompher d'elles par la ruse et l'une et l'autre développèrent en lui l'instinct de cautèle. Il devint d'une ingéniosité rare, d'une peu commune subtilité; sa finesse naturelle s'accrut, mais elle fut employée basement: à tromper un dieu rigoriste et d'inflexibles souverains. Le Talmud et les législations antijuives corrompirent profondément le Juif. Conduit par ses docteurs d'une part, par les légistes étrangers de l'autre, par maintes causes sociales aussi¹, à l'exclusive pratique du commerce et de l'usure, le Juif fut avili; la recherche de l'or, recherche poursuivie sans trêve, le dégrada, elle affaiblit en lui la conscience, elle l'abassa, elle lui donna des habitudes de fourberie. Dans cette guerre que, pour vivre, il dut livrer au monde et à la loi civile et religieuse, il ne put sortir vainqueur que par l'intrigue, et ce misérable, voué aux humiliations, aux insultes, obligé de baisser la tête sous les coups, sous les avanies, sous les invectives ne put se venger de ses ennemis, de ses tortureurs, de ses bourreaux, que par l'astuce. Pour lui, le vol, la mauvaise foi devinrent des armes, les seules armes dont il lui fut possible de se servir; aussi il s'ingénia à les aiguïser, à les compliquer et à les dissimuler.

1. Ch. V.

Quand les murailles de ses ghettos s'écroulèrent, ce Juif, tel que l'avaient fait le Talmud et les conditions civiles, législatives et sociales, ne changea pas brusquement. Au lendemain de la révolution, il vécut absolument comme la veille, il ne modifia pas ses coutumes, ses habitudes, et surtout son esprit, aussi promptement qu'on modifia sa situation, Affranchi, il garda son âme d'esclave, cette âme qu'il perd tous les jours, en même temps que s'effacent un à un les souvenirs de son abjection. Aujourd'hui, pour trouver le Juif que nous représentent les antisémites, il faut aller en Russie, en Roumanie, en Pologne où sévissent les lois d'exception, en Hongrie, en Galicie, en Bohême, où dominent les écoles exclusivement hébraïques. Dans l'Europe occidentale, si, par atavisme, les Juifs d'une certaine catégorie, les Juifs marchands et les Juifs agioteurs, sont encore cauteleux, roués, enclins à la tromperie, ils ne le sont pas sensiblement plus que les agioteurs et les marchands chrétiens rendus peu scrupuleux par l'habitude du trafic.

En présence de cette assertion, les antisémites ont une réponse toute prête: les Juifs ont perverti les chrétiens; si l'on constate, chez la classe possédante, exploitante et trafiquante, la dureté, la rapacité, l'avarice, la déloyauté envers l'exploité, la faute en est aux Juifs qui sont responsables de l'état social actuel, mieux encore qui en sont la cause et voici le grief économique proprement dit.

Là encore les antisémites sont victimes d'une illusion. Le Juif n'est pas la cause de l'état actuel qui est le résultat d'une longue évolution. Il a contribué à la révolution économique, dont l'avènement de la bourgeoisie a été le couronnement, mais il ne l'a pas provoquée; il a été un des facteurs de cette transformation, mais non le facteur unique ni même le facteur principal¹. Certes, je l'ai montré déjà², la bourgeoisie trouva dans le Juif, au cours des âges, un auxiliaire merveilleux et puissamment doué. Pendant quelques siècles, dans la société barbare du Moyen Âge, le Juif, déjà vieux trafiquant, mieux armé, d'une culture supérieure, en possession d'une séculaire expérience, fut le représentant du capital commercial et du capital usuraire, où il aida à leur constitution; toutefois, ces modes capitalistes n'arrivèrent au pouvoir que lorsque le travail des siècles eut préparé leur domination et les eut transformés en capital industriel et capital agioteur. Pour cela, il fallut ces deux grands mouvements d'expansion des Croisades et de la découverte de l'Amérique, que complétèrent les multiples colonisations de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France, et tout l'effort du régime commercial; il fallut l'établissement du crédit public et l'extension des grandes banques; il fallut le développement des industries manufacturières, les progrès scientifiques qui amènent la création et le perfectionnement du machinisme; il fallut toute l'élaboration législative concernant le salariat, jusqu'au moment où les prolétaires furent dépouillés même du droit d'associa[181]tion et de coalition; il fallut tout cela et bien d'autres causes encore, causes historiques, religieuses ou morales, pour faire la société actuelle. Ceux qui présentent les Juifs comme les créateurs de cet état ne parviennent qu'à prouver leur absolue et stupéfiante ignorance.

Cependant, nous venons de le dire, le rôle des Israélites fut considérable, mais il est peu connu ou du moins trop imparfaitement, surtout des antisémites, et ce n'est pas à cette

1. Ch. V.

2. Ch. IX.

connaissance très rudimentaire de l'histoire économique du judaïsme qu'il faut attribuer l'antisémitisme. On sait mieux comment les Juifs agirent depuis leur émancipation. En France, sous la Restauration et sous le Gouvernement de Juillet, ils furent à la tête de la finance et de l'industrialisme, ils furent parmi les fondateurs des grandes compagnies, d'assurances, de chemins de fer, de canaux. En Allemagne, leur action fut énorme; ils provoquèrent la promulgation de toutes les lois favorables au commerce de l'or, à l'exercice de l'usure, à la spéculation. Ce furent eux qui profitèrent de l'abolition (en 1867) des anciennes lois restrictives du taux de l'intérêt, ils poussèrent à la loi de Juin 1870 qui affranchit les sociétés par actions de la surveillance de l'État; après la guerre franco-allemande, ils furent entre les plus hardis spéculateurs et, dans la fièvre d'associationnisme qui saisit les capitalistes allemands, ils agirent comme avaient agi les Juifs français de 1830 à 1848¹, jusqu'après la ruine financière de 1872, époque où, parmi les hobereaux et les petits bourgeois dépouillés dans cette *Grunder période*², pendant laquelle domina le Juif, naquit le plus violent antisémitisme: celui qu'engendrent les intérêts lésés.

Lorsqu'on eut constaté cette action incontestable du Juif, on en conclut que le Juif était le détenteur par excellence du capital. Ce fut une cause d'animosité de plus contre lui. Les Juifs possèdent tout, déclara-t-on; et juif, après avoir été l'équivalent de fourbe, de trompeur, d'usurier, devint le synonyme de riche. Tout Juif est possesseur, voilà la commune croyance. Il y a là une erreur profonde. L'immense majorité des Juifs, près des sept huitièmes, sont d'une extrême pauvreté. En Russie, en Galicie, en Roumanie, en Serbie en Turquie leur misère est affreuse. Ils sont pour la plupart des artisans, et, en cette qualité, ils pâtissent de l'état social actuel, tout comme les salariés chrétiens. Ils sont même parmi les prolétaires les plus déshérités. A Londres, dans cette compacte agglomération juive de l'East End, composée de réfugiés polonais, les tailleurs juifs occupés dans les ateliers de confection travaillent douze heures par jour et gagnent en moyenne 62 centimes par heure, mais la majorité chôme trois jours par semaine, une partie ne travaille que deux à trois jours, et, en tout temps, dix à quinze mille Juifs non embauchés meurent de faim dans une détresse abominable. A New York, ils sont au nombre de cent mille, et, avant la fondation de l'Union des Tailleurs, beaucoup étaient astreints à vingt heures de travail par jour et touchaient un salaire de cinq à six dollars par semaine; depuis, si leur salaire n'a pas été augmenté, la durée de la journée a été réduite [182] à dix-huit heures et, dans quelques établissements, à seize heures³. En Russie, leur condition est pire. A Vilna, des Juives occupées dans les manufactures de bas tricotés gagnent quarante kopecks⁴ par journée de quatorze heures de travail; cinquante kopecks est le salaire moyen des hommes dans toutes les industries, pour des journées variant de quatorze à vingt heures; l'immense majorité des ouvriers entassés dans les villes du territoire ne trouvent même pas à s'employer⁵. En

1. Otto GLAGAU: *loc. cit.*

2. Période de fondation.

3. Miss. I. Van ETTEN: «Les Juifs russes comme immigrants», *The Forum*, n° d'avril 1893.

4. Le kopeck vaut quatre centimes.

5. Léon ERRERA: *Les Juifs russes*.

Galicie, la situation pour la population ouvrière n'est pas meilleure: et il en est de même en Roumanie.

Il reste donc environ deux millions de Juifs qui, soit dans l'Europe occidentale, soit aux États-Unis d'Amérique, appartiennent à la classe bourgeoise. Or, il est incontestable que si ces deux millions de Juifs n'étaient rien il y a cent ans, ils sont beaucoup aujourd'hui. Par leur développement, par leurs richesses, par leur situation, ils occupent une place qui paraît peu proportionnée à leur importance numérique. Comparativement au gros de la population, ils sont une poignée, et cependant ils tiennent un rang tel qu'on les aperçoit partout et qu'ils semblent être légion. Il est vrai qu'il ne faut pas, ce qu'on fait en général, les comparer à la population totale, puisqu'ils n'habitent généralement pas les campagnes, et vivent dans des villes d'une relative importance; si on veut des éléments exacts de la statistique, il faut les rapprocher de ceux de leur classe, c'est-à-dire de la bourgeoisie commerçante, industrielle et financière, mais, même en réduisant la comparaison à ces deux termes: juifs et bourgeois, cette comparaison est à l'avantage du Juif¹. Pourquoi cette prépondérance? Quelques Juifs se plaisent à dire qu'ils doivent leur suprématie économique à leur supériorité intellectuelle. Cela n'est pas exact ou, du moins, il faudrait s'entendre sur cette supériorité. Dans cette société bourgeoise, fondée sur l'exploitation du capital et sur l'exploitation par le capital, où la force de l'or est dominante, où l'agio et la spéculation sont tout-puissants, le Juif est certainement doué mieux que tout autre pour réussir. S'il a été dégradé par la pratique du mercantilisme, cette pratique l'a armé, au cours des âges, de qualités qui sont devenues prépondérantes dans la nouvelle organisation. Il est froid et calculateur, énergique et souple, persévérant et patient, lucide et exact, et toutes ces qualités, il les a héritées de ses ancêtres, les manieurs de ducats et les trafiquants. S'il s'applique au commerce, à la finance, il bénéficie de son éducation séculaire et atavique, qui ne l'a pas rendu plus ouvert, comme sa vanité le déclare, mais plus apte à certaines fonctions.

[183]

Dans la lutte industrielle, il est mieux doué individuellement -- je parle d'une façon générale -- que ses concurrents, et, toutes choses égales, il doit réussir parce que ses armes sont meilleures; il n'a pas besoin d'user de la fraude, je veux dire d'en user plus que ceux qui l'entourent, ses capacités spéciales et héréditaires sont suffisantes pour lui assurer la victoire.

Mais ces dons personnels ne suffisent encore pas à expliquer la prépondérance juive. Il y a aussi des lignées de marchands chrétiens; une partie de la bourgeoisie a reçu en héritage des qualités fort semblables à celles que possèdent les Juifs, et, ainsi, semble-t-il, pourrait les mettre en échec. Il est d'autres causes plus profondes, qui tiennent à la fois au caractère juif et à la constitution des nations contemporaines.

La société bourgeoise est tout entière fondée sur la concurrence individualiste; dans le champ des journalières luttes pour la vie, elle nous offre le spectacle d'individus combattant

1. Habituellement on compare les deux millions de Juifs détenteurs de capitaux (à divers degrés) à la totalité des populations chrétiennes. On néglige la majorité ouvrière des Juifs artisans et prolétaires. Si l'on veut considérer les Juifs comme une nation, nation sans territoire fixe, il faut d'abord examiner s'il n'existe pas chez eux une classe de salariés et une classe capitaliste, ce que je viens de montrer, ensuite rapprocher cette classe capitaliste juive de la classe capitaliste chrétienne. De cette façon seulement on arrivera à une statistique comparative exacte et à une juste appréciation des choses.

âprement les uns contre les autres, d'unités isolées se disputant avec ardeur la victoire par des procédés purement individuels. Dans cette société, l'étroit struggle for life darwinien domine, c'est son esprit qui gouverne chaque homme, et il est tacitement reconnu que le triomphe doit appartenir au plus fort, à celui qui est le mieux organisé, dont l'esprit et le corps sont plus parfaitement adaptés aux conditions sociales d'existence. Tout l'effort de solidarité, d'union, d'entente, se fait en dehors de cette classe, dont les historiens, les philosophes, les économistes n'admettent que l'effort individuel, et la bourgeoisie capitaliste et possédante ne retrouve cet instinct de solidarité que contre les ennemis communs à tous ses membres, contre le prolétariat et contre ceux qui attaquent le capital. Supposez, dans ces organisations égoïstes, des collectivités fortement Âgencées, des citoyens dotés depuis des siècles de l'esprit d'association, chez qui a été développé par les âges le sentiment de l'union et qui savent ataviquement et pratiquement, tous les avantÂges qu'ils peuvent retirer de cette union, il est certain que ces fédérations seront, si elles exercent leur activité dans le même sens que les individus séparés et désunis qui les entourent, dans des conditions meilleures et qui pourront leur assurer une plus facile victoire. Or, c'est exactement la situation des bourgeois juifs dans les états modernes. Ils veulent conquérir les mêmes biens que le bourgeois chrétien, ils évoluent dans le même champ d'action, ils ont les mêmes ambitions, ils sont tout aussi âpres, tout aussi avides, tout aussi désireux de jouir, tout aussi étrangers à la justice qui n'est pas la justice de caste et la justice de défense contre les classes dominées, ils sont enfin aussi profondément immoraux, en ce sens qu'ils ne considèrent que les avantÂges qu'ils peuvent se procurer, et que leur seule règle de vie est la conquête des biens matériels, au maximum desquels chacun prétend et aspire. Mais, dans cette quotidienne bataille, le Juif qui est déjà individuellement mieux doué, comme nous l'avons vu, unit ses vertus semblables, accroît ses forces en les formant en faisceaux, et fatalement il doit arriver avant ses rivaux au but poursuivi. Au milieu de la bourgeoisie désunie, dont les membres sont en lutte perpétuelle, les Juifs sont des êtres solidaires, voici le secret de leur triomphe. Cette solidarité est chez eux d'autant plus forte [184] qu'elle est plus ancienne; on l'a niée souvent, et cependant elle est indéniable; les anneaux en ont été soudés au cours des âges, depuis des siècles, et la pratique a fini par en devenir inconsciente. Il est bon de voir comment elle s'est formée et comment elle s'est perpétuée.

C'est de la dispersion que date la solidarité juive. Les Juifs immigrants et colons, qui arrivaient en pays étrangers, se groupaient dans des quartiers spéciaux et, partout où ils abordaient, ils constituaient une société. Leurs communautés étaient réunies autour des maisons de prière qu'ils avaient bâties dans chaque ville où ils avaient formé un noyau; elles avaient¹ de nombreux et importants privilèges. Les Juifs dispersés avaient été les aides précieux des Grecs dans l'œuvre de colonisation orientale et, chose étrange, ces Juifs qui s'hellénisèrent contribuèrent à helléniser l'Orient; en retour, ils obtinrent partout à Alexandrie, à Antioche, dans l'Asie Mineure, dans les villes grecques de l'Ionie, de garder leur autonomie nationale et de s'administrer, formèrent dans presque toutes les villes des associations corporatives à la tête desquelles était placé un ethnarque ou un patriarche qui

1. Voir chap. II et chap. III.

exercé sur eux, avec l'aide d'un collègue d'anciens et d'un tribunal particulier, l'autorité civile et la justice. Les synagogues furent de "vraies petites républiques"¹, elles furent de plus un centre de vie religieuse et publique. Les Juifs se réunissaient dans leurs oratoires non seulement pour y écouter la lecture de la loi, mais encore pour causer de leurs affaires, pour échanger leurs vues pratiques. Toutes les synagogues étaient reliées les unes aux autres, en une vaste association fédérative qui étendit son réseau sur le monde antique, à partir de l'expansion macédonienne et hellénique; elles s'envoyaient réciproquement des messagers, se tenaient mutuellement au courant des événements dont la connaissance leur était utile, elles se conseillaient et s'entraidaient. En même temps, elles étaient unies par un puissant lien religieux: elles gardaient leur indépendance, mais elles se sentaient sœurs; elles tournaient chacune leurs regards vers Jérusalem et vers le temple à qui elles envoyaient leur tribut annuel, et l'amour qu'elles ressentaient pour la cité sainte, l'attachement qu'elles avaient pour le culte, leur rappelaient leur commune origine et cimentaient leur alliance. Ces petites synagogues des cités grecques et ces puissantes colonies d'Antioche ou d'Alexandrie créèrent la solidarité locale et cosmopolite d'Israël. Dans chaque cité, le Juif était aidé par la communauté, il était accueilli fraternellement lorsqu'il arrivait comme immigrant et colon, on le secourait et on le secondait. On lui permettait de s'établir et il bénéficiait du travail de l'association qui mettait à sa disposition toutes ses ressources; il n'arrivait pas comme un étranger qui va entreprendre une difficile conquête, mais comme un homme bien armé, ayant à côté de lui des protecteurs, des amis et des frères. Par toute l'Asie Mineure, par les Iles par la Cyrénaïque par l'Égypte, le Juif pouvait voyager en sécurité, il était en tout lieu traité en hôte, et il venait droit à la maison de prière où il trouvait un accueil bienveillant. Les Juifs Esséniens ne procédaient pas autrement dans leur propagande. Ils avaient eux aussi créé de petits centres [185] solidaires, de petites sociétés au sein même des communautés, et ainsi ils allaient de ville en ville, en vagabonds sûrs du lendemain.

A Rome, où leur nombre fut considérable², les Juifs étaient aussi unis, aussi attachés que dans les cités d'Orient. "Ils sont liés les uns aux autres par un attachement invincible, une commisération très active", dit Tacite³. Grâce à cette union, ils avaient acquis, comme à Alexandrie, une puissance, à tel point que les partis s'appuyaient sur eux et les redoutaient. "Tu sais, dit Cicéron⁴, quelle est la multitude de ces Juifs, quelle est leur union, leur entente, leur savoir-faire et leur empire sur la foule des assemblées."

Quand tomba l'empire romain et que les barbares envahirent le vieux monde, quand le catholicisme triomphant se répandit, les communautés juives ne varièrent pas. Elles étaient des organismes très vivaces, et avaient une vie collective extrêmement active qui leur permit de résister. De plus au milieu du bouleversement général, elles gardèrent cette unité religieuse et cette unité sociale inséparables l'une de l'autre, auxquelles elles furent redevables de leur prospérité. Tous ces membres des synagogues juives s'accrochèrent plus étroitement encore. Ils durent à ce mutuel appui de ne point souffrir des changements extérieurs, et,

1. E. RENAN: *Vie de Jésus*, p. 142.

2. M. RENAN évalue le nombre des Juifs romains, sous Néron, à 20 ou 30000. (*L'antéchrist*, p. 7, note 2.)

3. TACITE: V, 5.

4. CICÉRON: *Pro Flacco*, XXVIII.

lorsque les royaumes goths et germains se furent assis, les communautés juives conservèrent quelque temps encore une certaine autonomie, elles jouirent d'une juridiction spéciale, et dans ces organisations nouvelles, elles constituèrent des groupements commerciaux, dans lesquels se perpétua encore la séculaire solidarité. A mesure que les peuples devinrent plus hostiles aux Israélites, à mesure que s'aggravèrent pour eux les législations, à mesure que la persécution grandit, cette solidarité augmenta. Les procès parallèles, l'un extérieur, l'autre intérieur, qui aboutirent à parquer Israël dans l'étroite enceinte de ses juiveries, renforcèrent son esprit d'association. Retirés du monde, les Juifs augmentèrent la force des liens qui les unissaient, la vie commune accrut leur désir et leur besoin de fraternité: les ghettos développèrent l'associationnisme juif. D'ailleurs les synagogues avaient gardé leur autorité. Si les Juifs étaient soumis aux dures lois édictées par les royaumes et les empires, ils avaient un gouvernement propre, des conseils d'anciens, des tribunaux aux décisions desquels ils se soumettaient, et leurs synodes généraux défendaient même, sous peine d'anathème, à un Israélite de traduire un coreligionnaire devant un tribunal chrétien¹. Tout les poussa à s'unir pendant ces siècles du Moyen Âge, si atroces et si épouvantables pour eux. Isolés, ils eussent souffert devant l'Âge; en s'aidant mutuellement, ils purent se défendre plus facilement, ils purent éviter les calamités qui les menaçaient sans cesse; dans cette vie que leur rendaient si pénible les réglementations qu'on leur imposait, l'aide fraternelle leur permit souvent de se soustraire aux mille charges qui les accablaient. De même, ils avaient gardé, de synagogue à synagogue, les relations coutumières et ainsi le cosmopolitisme des Juifs se rattache à leur solidarité. Les communautés s'entraidaient, elles se soutenaient et se secouraient, et les exemples de cette entente abondent, tels que celui, si caractéristique, des Juifs levantins qui, après le martyre des Juifs d'Ancône, s'entendirent pour cesser toute relation avec cette ville et pour diriger le mouvement commercial vers Pesaro où Guido Ubaldo avait accueilli les fugitifs d'Ancône. Les docteurs, les rabbins encouragèrent cette solidarité, que l'exclusivisme talmudique augmenta.

ils engagèrent et ils contraignirent leurs fidèles à ménager leurs intérêts respectifs. Au XI^e siècle le synode rabbinique de Worms défendit à un propriétaire israélite de louer "à un non-israélite, ou à un israélite, une maison occupée par un coreligionnaire, sans le consentement de ce dernier"² et un synode du XII^e siècle interdit à un Juif, sous peine d'anathème, de traduire un coreligionnaire devant un tribunal chrétien. La communauté juive, le Kahal, était armée contre ceux qui manquaient au devoir de la solidarité; elle les frappait d'anathème et prononçait contre eux le Cherem-Hakahal³. Cette excommunication atteignait tous ceux qui se dérobaient à leurs obligations envers la collectivité: ceux qui refusaient d'avouer leur avoir pour échapper à la contribution que devait payer la synagogue, ceux qui, passant un acte avec un coreligionnaire, ne faisaient pas signer cet acte par le notaire de la communauté, ceux qui ne voulaient pas se soumettre à la décision que le Kahal avait prise

1. Ces synodes furent réunis à partir du XII^e siècle, c'étaient les premières réunions rabbiniques depuis la clôture du Talmud. Jacob Tam (Rabbenou Tam), le fondateur de l'école des Tossafistes, provoqua la réunion de ces synodes, qui délibérèrent sans doute des moyens de résister aux persécutions.

2. JOST: *Hist. des Juifs*, t. II, Berlin, 1820.

3. Anathème de la communauté.

dans l'intérêt commun¹, ceux enfin qui attaquaient par leurs écrits la Bible et le Talmud et travaillaient à la destruction de l'unité d'Israël; Mardochée Kolkos, Uriel Acosta, Spinoza furent parmi ces derniers.

Les siècles, l'action des lois hostiles, l'influence des prescriptions religieuses, le besoin de la défense individuelle, accurent donc, chez les Juifs, le sentiment de la solidarité. De nos jours encore, dans les pays où les Juifs sont sous un régime d'exception, l'organisation puissante du Kahal subsiste. Quand aux Juifs émancipés, ils ont rompu les cadres étroits des anciennes synagogues, ils ont abandonné la législation des communautés d'antan, mais ils n'ont pas désappris la solidarité². Après en avoir acquis le sens, après l'avoir conservé par l'habitude, ils n'ont pu le perdre même en perdant la foi, car c'était devenu chez eux un instinct social, et les instincts sociaux, lentement formés, sont lents à disparaître. Il faut aussi remarquer que, s'ils étaient entrés dans les nations avec des droits égaux à ceux des nationaux, ils étaient cependant une minorité. Or, le développement de l'associationnisme dans les minorités est une loi, une loi qui peut se ramener à celle de la conservation. Tout groupe, en présence d'une masse, [187] comprend que, s'il veut subsister à l'état de groupe, il doit unir toutes ses forces; pour résister à la pression extérieure, qui menace de le désagréger, il faut qu'il forme un tout compact, en un mot qu'il devienne une minorité organisée. La minorité juive est une minorité organisée; non pas qu'elle ait des chefs, des princes théocratiques, un gouvernement et des lois, mais parce qu'elle est une association de petits groupes, groupes fortement assemblés, et se soutenant mutuellement. Tout Juif trouvera, lorsqu'il la demandera, cette assistance de ses coreligionnaires, à condition qu'on le sente dévoué à la collectivité juive, car, s'il paraît hostile, il ne recueillera que l'hostilité. Le Juif, même lorsqu'il a quitté la synagogue, fait encore partie de la franc-maçonnerie juive³, de la coterie juive, si l'on veut.

Constitués en un corps solidaire, les Juifs se font place plus facilement dans la société actuelle, relâchée et désunie. Les millions de chrétiens par lesquels ils sont entourés pratiqueraient l'appui mutuel au lieu de la lutte égoïste, que l'influence du Juif serait immédiatement anéantie, mais ils ne la pratiquent pas et le Juif doit, sinon dominer, c'est le terme des antisémites, avoir le maximum des avantages sociaux, et exercer cette sorte de suprématie contre laquelle proteste l'antisémitisme, sans pouvoir, pour cela, l'abolir, car elle dépend non seulement de la classe bourgeoise juive, mais aussi de la classe bourgeoise chrétienne.

Lorsque le capitaliste chrétien se voit évincer ou supplanter par le capitaliste juif, il en résulte une animosité violente, et cette animosité se traduit par les griefs déjà énumérés; toutefois, ces griefs ne sont pas le fondement réel de l'antisémitisme économique, fondement que je viens d'établir.

1. Maurice ARON: *Histoire de l'excommunication juive*, Nîmes, A. Catélan, 1882.

2. L'Alliance Israélite universelle, fondée en 1860 par Crémieux et qui compte plus de trente mille adhérents souscripteurs, n'a pu qu'accroître la solidarité juive. Le but de l'Alliance est de libérer moralement et intellectuellement le Juif des pays orientaux en fondant des écoles, en outre de pallier à leur oppression et de travailler même à leur émancipation totale.

3. Je ne parle pas là des associations maçonniques; j'emploie franc-maçonnerie, dans le sens général qu'on attribue à ce mot.

Si on a toujours présents à l'esprit cette idée de la solidarité juive et ce fait que les Juifs sont une minorité organisée, on en conclura que l'antisémitisme est en partie une lutte entre les riches, un combat entre les détenteurs du capital. C'est en effet le chrétien riche, le capitaliste, le commerçant, l'industriel, le financier qui sont lésés par les Juifs, et non les prolétaires, qui ne subissent pas le patronat juif plus durement que le patronat catholique, au contraire, car là, c'est le nombre des patrons qui importe, et ce ne sont pas les Juifs qui sont le nombre. Voilà ce qui explique pourquoi l'antisémitisme est une opinion bourgeoise, et pourquoi il est si peu répandu, sinon à l'état de vague préjugé, dans le peuple et dans la classe ouvrière.

Cette guerre capitaliste ne se manifeste pas de la même façon partout; elle présente deux aspects selon qu'elle provient d'une opposition entre deux formes du capital, ou de la concurrence entre les possesseurs du capital industriel et financier.

Le capital foncier, dans sa lutte contre le capital industriel, est devenu antisémite, parce que le Juif est pour le propriétaire territorial le représentant le plus typique du capitalisme commercial et industriel. Ainsi, en Allemagne, les agrariens protectionnistes sont hostiles aux Juifs qui sont au premier rang des libres-échangistes. Les [188] Juifs sont opposés par essence et par intérêt à la théorie physiocratique qui attribue la souveraineté politique aux possesseurs de la terre, et ils soutiennent la théorie industrielle qui fait du pouvoir l'apanage de l'industrie. Certes, Juifs et agrariens sont peut-être, individuellement, inconscients du rôle qu'ils jouent dans cette bataille économique, mais leur animosité réciproque n'en vient pas moins de là.

Le petit bourgeois, le menu commerçant que l'agio dévore a une plus nette conscience des raisons de son antisémitisme. Il sait que la spéculation effrénée et que les krachs successifs l'ont ruiné, et pour lui encore les plus terribles accapareurs du capital financier et agioteur sont les Juifs, ce qui est d'ailleurs fort exact. Ceux-là mêmes dont la ruine n'est pas venue de la participation à des spéculations dans lesquelles ils auraient été vaincus attribuent quand même leur décadence à l'agio qui a éliminé une grande partie du capital commercial et du capital industriel. Seulement, comme toujours, ils rendent le Juif responsable d'un état de choses dont il est loin d'être l'unique cause.

Quant à l'autre forme de l'antisémitisme économique, elle est plus simple: elle est provoquée par la concurrence directe entre les manieurs d'argent, les commerçants et les industriels juifs et chrétiens. Les capitalistes chrétiens, isolés généralement, se trouvent en face des capitalistes Juifs unis, sinon associés, dans un état de manifeste infériorité, et dans le combat journalier ils sont très fréquemment vaincus par eux. Ils ont donc à souffrir directement du développement de l'industrie et du grand commerce juif, de là, chez eux, une animosité extrême et le désir de réduire la puissance de leurs rivaux heureux. C'est la manifestation la plus violente de l'antisémitisme, la plus âpre, la plus rude, parce qu'elle est l'expression de la défense des intérêts immédiats et égoïstes.

On pourrait voir aussi un signe de l'antisémitisme par suite de la concurrence immédiate et directe, dans les manifestations ouvrières contre les Juifs de Londres ou de New York, mais ce ne serait pas rigoureusement exact. L'émigration russe et polonaise en Angleterre et aux États-Unis, émigration qui a amené dans les centres industriels et

manufacturiers un nombre considérable d'artisans, a eu pour conséquence un abaissement extrême des salaires, et une application plus dure de Sweating système dans les ateliers et les usines de l'East-End londonien ou de New York. Il en est résulté un mouvement contre les prolétaires juifs, surtout contre les ouvriers tailleurs qui sont en majorité parmi les immigrants, mais ce mouvement n'a rien de spécialement anti-juif, il est analogue à tous les mouvements dirigés par les travailleurs nationaux contre les travailleurs étrangers, par exemple en France contre les ouvriers italiens et belges, que le patronat embauche à des conditions plus avantageuses pour lui¹. Il en est de [189] même pour la concurrence bourgeoise. Si elle est nettement antijuive, ce n'est pas seulement parce que les Juifs forment une franc-maçonnerie, une minorité trop bien outillée. En effet, les protestants aussi sont organisés de semblable façon, et cependant, sauf quelques rares cas l'antiprotestantisme ne sévit pas en France, non plus que l'anticatholicisme en Allemagne, où, à leur tour, les catholiques sont une puissante minorité.

Il y a donc une autre cause. Oui, et cette cause est capitale. Les Juifs sont bien une minorité, comme les protestants français, comme les catholiques allemands, mais les protestants en France et les catholiques en Allemagne sont une minorité nationale, tandis que les Juifs sont considérés comme une minorité étrangère et nous ne nous trouvons pas uniquement en présence d'une lutte entre les formes du capital, d'une concurrence entre les possesseurs capitalistes, mais encore nous assistons à une lutte entre le capital national et un capital regardé comme étranger. C'est la permanence de la séculaire lutte. Elle a commencé dans l'antiquité, alors que les villes ioniennes "voulurent obliger les Juifs établis dans leurs murs à renier leur foi ou à supporter le poids des charges publiques²", elle s'est perpétuée pendant tout le Moyen Âge, alors que les Juifs apparurent dans les sociétés naissantes comme un peuple qui avait crucifié Dieu, et quand on s'aperçut que cette tribu étrangère avait capté le capital. Lorsque naquit le commerce chrétien, il voulut, lui aussi, écarter un concurrent qui lui semblait d'autant plus dangereux qu'il n'était pas "autochtone"; il y arriva en partie par la constitution des jurandes, des corporations, des maîtrises, c'est-à-dire par l'organisation chrétienne du capital.

Aujourd'hui subsiste encore cette prévention contre les Juifs, prévention secrète, non avouée toujours, instinctive plutôt que raisonnée, atavique et non récemment acquise. On ressent toujours contre les déicides cette acrimonie qui faisait considérer leur richesse d'un mauvais œil, car on n'estimait pas que cette tribu de mécréants, de meurtriers et de damnés pût légitimement posséder; on croyait qu'elle ne pouvait pas acquérir sans dérober le bien de ceux qui étaient les fils du sol -- tout détenteur du sol s'en considérant comme le fils-- et si l'antisémitisme économique doit être regardé comme une expression des luttes intestines du

1. On peut comprendre plus facilement encore l'antisémitisme économique en étudiant la question chinoise aux Etats-Unis d'Amérique. Minorité de race, de religion et d'aptitudes différentes de celles des Américains, les Chinois puissamment associés, sont de même accusés par les capitalistes de drainer l'or et par les ouvriers de faire baisser les salaires. L'hostilité contre eux tend à provoquer des mesures légales qui les puissent mettre en état d'infériorité, contrebalancer leur influence et diminuer leurs avantages, ainsi le bill contre l'immigration Des mesures analogues ont du reste été prises contre les immigrants allemands et russes.

2. Th . MOMMSEN . *Histoire romaine* (traduction Cagnat et Toutain) , t. XI , p. 63, Paris, 1889.

capital, il ne faut pas perdre de vue qu'il est aussi une manifestation de l'opposition du capital national et du capital étranger.

CHAPITRE XV

LES DESTINÉES DE L'ANTISÉMITISME

Les causes de l'antisémitisme -- L'antisémitisme actuel et l'antijudaïsme d'autrefois -- La cause permanente -- Le Juif étranger et les manifestations de l'antisémitisme -- Le Juif et l'assimilation -- Le Juif et les milieux -- Les modifications du type juif -- La disparition des constantes extérieures -- La disparition des constantes intérieures -- L'état religieux de la synagogue contemporaine -- L'extinction et la ruine du Talmudisme -- Le Juif est un élément absorbé -- La disparition du préjugé religieux contre le Juif -- L'affaiblissement du particularisme et de l'exclusivisme national -- Les progrès du cosmopolitisme -- L'antisémitisme et les transformations économiques -- La lutte contre le capital -- L'union des capitalistes -- Le capital et la révolution -- Les antisémites auxiliaires de la révolution -- La fin de l'antisémitisme.

Telles que nous venons de les étudier, les causes de l'antisémitisme moderne sont nationales, religieuses, politiques et économiques; ce sont des causes profondes qui dépendent non seulement des Juifs, non seulement de ceux qui les entourent, mais encore et surtout de l'état social. Ignorants des véritables origines de leurs sentiments, ceux qui professent l'antisémitisme expliquent leur état d'esprit par des griefs qui ne concordent pas avec les causes que nous avons trouvées; griefs ethniques, griefs religieux, griefs politiques, griefs économiques, tous ces décors de l'antisémitisme ne sont pas fondés. Les uns, comme les griefs ethniques, proviennent d'une fausse conception des races; les autres, comme les griefs religieux et les griefs politiques, sont nés d'une idée incomplète et étroite de l'évolution historique; les derniers enfin, comme les griefs économiques, ont été produits par le besoin de voiler une des luttes du capital. Ni ceux-ci ni ceux-là ne sont justifiés. Il n'est pas exact que le Juif soit un pur Sémite, pas plus que les peuples européens ne sont de purs Aryens. La notion même de Sémite et d'Aryen, impliquant une inégalité respective, ne peut en rien se légitimer; nous avons vu qu'au sens que l'on attribue à ce mot, il n'y a pas de race, c'est-à-dire pas de collectivité humaine descendant de deux ancêtres primitifs et s'étant développée sans admettre l'intrusion étrangère. L'idée de la pureté de sang, comme fondement de l'unité dans l'association, si elle a eu sa raison d'être alors que l'humanité était composée de minuscules hordes hétérogènes, n'a plus été soutenable dès que ces hordes se sont agrégées pour former des cités. Elle s'est cependant [191] perpétuée, elle est devenue une fiction ethnologique, que les villes antiques ont embellie de légendes, en rapportant la vie de leurs héros fondateurs, fiction qui s'est transformée lorsque se sont fédérées les villes, lorsque se

sont formées les nations, mais qui a persisté tout de même, qui a donné naissance à ces généalogies interminables, dont le but était toujours d'établir une filiation commune pour les membres d'un même état.

S'il n'est pas vrai que les Juifs soient une race, il n'est pas juste non plus de les considérer comme la cause des transformations modernes. C'est leur donner une trop haute place, si haute, qu'en réalité les antisémites font plutôt œuvre de philosémites. Faire d'Israël le centre du monde, le ferment des peuples, l'agitateur des nations, cela est absurde: c'est cependant ainsi que procèdent les amis et les ennemis des Juifs. Ils leur attribuent, qu'ils s'appellent Bossuet ou qu'ils se nomment Drumont, une importance excessive que la vanité du Juif, cette vanité sauve et caractéristique, a d'ailleurs acceptée. Il faut cependant en rabattre. Si des monarchies et des empires se sont écroulés, si l'Église toute-puissante a vu décroître son autorité que tous les efforts de la bourgeoisie agonisante ne feront pas revivre, si l'indifférence religieuse s'accroît au contraire en même temps que marche la révolution, la faute n'en est pas aux fils de Jacob. Les Juifs n'ont certainement pas créé à eux seuls l'état actuel, seulement ils y sont mieux adaptés, en vertu de qualités ataviques et séculaires, que tous autres. Ils n'ont pas fondé cette société capitaliste, financière, agioteuse, commerciale et industrielle, que tant de causes ont contribué à établir; ils en ont, nonobstant, bénéficié plus que chacun; ils en ont tiré de très précieux, très nombreux et très considérables avantages, et cela, non parce qu'ils ont usé de procédés particulièrement déloyaux ou malhonnêtes, comme les en ont accusés leurs adversaires, mais parce que les siècles, les lois restrictives, les prescriptions religieuses, les conditions politiques et sociales, dans lesquelles ils avaient vécu, les avaient préparés au milieu contemporain et les avaient armés pour la lutte quotidienne d'armes meilleures.

Néanmoins si les Juifs ne sont pas une race, ils ont été jusqu'à nos jours une nation. Ils se sont perpétués avec leurs caractéristiques propres, leur type confessionnel, leur code théologique qui fut en même temps un code social. S'ils ne détruisirent pas le christianisme, s'ils n'organisèrent pas une ténébreuse conspiration contre Jésus, ils donnèrent des armes à ceux qui le combattirent et, dans les assauts donnés à l'Église, ils se trouvèrent toujours au premier rang. De même, s'ils ne sapèrent pas -- formés en une vaste société secrète qui aurait durant des siècles poursuivi ses desseins -- les trônes monarchiques, ils fournirent un appoint considérable à la révolution. Ils furent en ce siècle parmi les plus ardents soutiens des partis libéraux, révolutionnaires et socialistes; ils leur apportèrent des hommes comme Lasker et comme Disraeli, comme Crémieux, comme Marx et Lassalle¹, sans compter le troupeau obscur des propagandistes; ils les soutinrent par leurs capitaux. Enfin, nous venons de [192] le dire, s'ils n'ont pas, sur les ruines de l'ancien régime, dressé à eux seuls le trône de la bourgeoisie capitaliste triomphante, ils ont aidé à son établissement. Ainsi sont-ils aux deux pôles des sociétés contemporaines. D'un côté ils collaborent activement à cette centralisation extrême des capitaux qui facilitera sans doute leur socialisation, de l'autre ils sont parmi les plus ardents adversaires du capital. Au Juif draineur d'or, produit de l'exil, du Talmudisme, des législations et des persécutions, s'oppose le Juif révolutionnaire, fils de la tradition

1. Il n'est pas question de discuter ici la valeur personnelle de tous ces hommes si différents, mais simplement de rappeler leur action.

biblique et prophétique, cette tradition qui anima les anabaptistes libertaires allemands du XVI^e siècle et les puritains de Cromwell. Au milieu de toutes les transformations qui ont marqué ce siècle, ils ne sont donc pas restés inactifs, au contraire, et c'est leur activité qui a, non pas provoqué, mais perpétué l'antisémitisme, car l'antisémitisme moderne est l'héritier de l'antijudaïsme du Moyen Âge. Jadis aussi, en Espagne, en combattant les Morisques et les Marranes on tenta de réduire les éléments étrangers de la nation espagnole; jadis les Juifs furent considérés comme une tribu étrangère, une horde de déicides, voulant par le prosélytisme insuffler son esprit aux chrétiens, et, de plus, cherchant à saisir cet or dont l'importance commença à apparaître pendant les premières années du Moyen Âge. Les manifestations de l'antisémitisme actuel sont, du moins dans l'Europe occidentale¹, différentes des manifestations d'autrefois, les griefs ont varié, c'est-à-dire qu'on les a exprimés d'une autre façon, qu'on les a soutenus par des théories scientifiques, anthropologiques et ethnologiques, mais les causes n'ont pas sensiblement changé et l'antisémitisme contemporain ne diffère de l'antijudaïsme d'antan que parce qu'il est moins inconscient, plus raisonneur, plus dogmatique, moins impulsif et plus réfléchi. A la base de l'antisémitisme de nos jours, comme à la base de l'antijudaïsme du XIII^e siècle, se trouvent l'horreur et la haine de l'étranger. C'est là la cause fondamentale de tout antisémitisme, c'est là le motif permanent, celui qu'on trouve à Alexandrie sous les Ptolémée, à Rome au temps de Cicéron, dans les villes grecques de l'Ionie, à Antioche et dans la Cyrénaïque, dans l'Europe féodale et dans les États contemporains que le principe des nationalités anime.

Maintenant, laissons le vieil antijudaïsme et ne nous occupons que de l'antisémitisme moderne. Produit d'une action de l'exclusivisme national et d'une réaction de l'esprit conservateur contre les tendances issues de la Révolution, toutes les causes qui l'ont amené ou conservé peuvent se ramener à une seule: les Juifs ne sont pas encore assimilés, c'est-à-dire qu'ils croient encore à leur nationalité. Ils continuent, par la circoncision, par des règles prophylactiques spéciales, par des prescriptions alimentaires, à se différencier de ceux qui les entourent; ils persistent en tant que Juifs, non pas qu'ils ne soient susceptibles de patriotisme, -- les Juifs en certains pays comme en Allemagne ont contribué plus que personne à réaliser l'unité [193] nationales -- mais ils résolvent le problème qui paraît insoluble de faire partie intégrante de deux nationalités; s'ils sont Français et s'ils sont Allemands², ils sont aussi Juifs, et si on leur sait un gré médiocre d'être Allemands et d'être Français, on leur reproche vivement d'être Juifs. On les considère dans tous les États comme les Américains considèrent les Chinois, ainsi qu'une tribu d'étrangers ayant conquis les mêmes privilèges que les autochtones, et ayant refusé de disparaître. On les sent encore différents, et plus les nations s'homogénéisent plus ces différences apparaissent. Dans ce grand mouvement qui conduit chaque peuple à l'harmonie des éléments qui le composent, les

1. Dans l'Europe orientale, en Perse, au Maroc, nous avons un tableau approximatif de l'antisémitisme au Moyen Âge. Préjugés, législations restrictives, avanies humiliations, massacres, émeutes, expulsions, rien ne manque. Je pense du reste l'avoir montré, pour la Roumanie et la Russie, dans le huitième chapitre de ce livre.

2. Les antisémites allemands reprochent aux Juifs de nourrir des sentiments hostiles à l'Allemagne et de favoriser les intérêts français, mais les antisémites français reprochent à leur tour aux Juifs leur prétendue tendresse pour l'Allemagne. C'est une façon d'affirmer que les Juifs sont étrangers, ou, pour mieux dire, non assimilés.

Juifs sont des réfractaires, ils sont toujours la nation au cou raide contre laquelle le Législateur lançait ses anathèmes; ils se rattachent à des formes sociales abolies et dont l'autonomie est depuis longtemps détruite. En une certaine mesure, ils sont une nation qui survit à sa nationalité, et depuis des siècles, ils résistent à la mort.

Pourquoi? Parce que tout a contribué de maintenir leurs caractères de peuple; parce qu'ils ont possédé une religion nationale qui eut sa parfaite raison d'être lorsqu'ils formaient un peuple, cessa d'être satisfaisante après la dispersion, mais les maintint à l'écart; parce qu'ils ont fondé dans toute l'Europe des colonies jalouses de leurs prérogatives, attachées à leurs coutumes, à leurs rites, à leurs mœurs; parce qu'ils ont vécu, durant des années, sous la domination d'un code théologique qui les a immobilisés; parce que les lois des pays multiples où ils ont planté leur tente, les préjugés et les persécutions les empêchèrent de se mêler; parce que, depuis le second exode, depuis leur départ de la terre palestinienne, ils ont élevé, et on a élevé autour d'eux d'infranchissables et rigides barrières. Tels qu'ils sont, on les a créés lentement et ils se sont créés, on a fait leur être intellectuel et moral, on s'est appliqué à les différencier et ils s'y sont appliqués de même. Ils craignirent la souillure et on craignit d'être souillé par eux; leurs docteurs refusèrent de les laisser s'unir aux chrétiens et les légistes chrétiens interdirent toute union avec les Juifs; ils s'adonnèrent au trafic de l'or et on leur défendit d'exercer d'autres professions; ils s'éloignèrent du monde et on les contraignit à rester dans des ghettos.

Ils étaient ainsi différents de ceux qui vivaient à leurs côtés, mais, avant leur émancipation, ils échappaient aux regards; ils se tenaient à part, nul n'avait de contact avec eux, on leur avait tracé leur domaine, assigné leur lot, et ils vivaient en marge des sociétés sans gêner en rien la marche générale, car ils ne faisaient pas partie du corps social. Lorsqu'ils furent libérés, ils se répandirent partout, et ils apparurent tels que les âges les avaient faits. On eut devant eux l'impression que l'on ressentirait si l'on voyait soudain les Tziganes du monde se rallier à la civilisation et réclamer leur place. Car on avait changé les conditions dans lesquelles depuis si longtemps les [194] Juifs vivaient, mais on ne les avait pas modifiés eux-mêmes, et il fallait pour une telle œuvre autre chose que la décision de l'Assemblée nationale. Produit d'une religion et d'une loi, les Israélites ne pouvaient se transformer que si cette loi et cette religion se transformaient.

Ici nous nous trouvons en face d'une objection capitale. Les antisémites ne se bornent pas à dire que le Juif appartient à une race différente, qu'il est un étranger; ils affirment qu'il est un élément inassimilable et irréductible, et si quelques-uns admettent que le Juif peut entrer dans la composition des peuples, ils prétendent que c'est au détriment de ces peuples et que le sémite tue et perd l'aryen, ce qui est d'ailleurs en contradiction avec la théorie antisémite d'après laquelle toute race supérieure doit subjuguier la race inférieure sans pouvoir être entamée par elle. Les Juifs sont-ils réellement incapables de s'assimiler? Pas le moins du monde, et toute leur histoire prouve le contraire. Elle nous a montré¹ combien de Juifs avaient pénétré dans les nations par le baptême, combien nombreuses avaient été les conversions au Moyen Âge, combien enfin de Juifs avaient disparu, absorbés par ceux qui

1. Ch. X.

les entouraient, venant volontairement au Christ ou ondoyés de force par des moines ou des rois fanatiques, Juifs dont on ne peut pas plus aujourd'hui retrouver des vestiges, qu'on ne peut par exemple trouver trace des Goths, des Alamans, des Suèves, qui, amalgamés à d'autres peuplades encore, ont contribué à former le Français. De tous temps, le Juif, comme tous les sémites, s'est uni à l'aryen, de tous temps il y a eu pénétration réciproque de ces deux races, et rien n'est plus propre à prouver combien l'assimilation est possible. Du reste, pour démontrer que les Juifs ne sont pas assimilables, il faudrait démontrer qu'ils ne sont pas modifiables, car tout être incapable de se modifier ne peut être fondu dans une agglomération humaine, de même que tout aliment réfractaire ne peut entrer dans l'économie du corps. Or, ils ont été constamment transformés par les milieux. Si on trouve entre un Juif espagnol et un Juif russe¹ des ressemblances, on trouve aussi des différences, et ces différences n'ont pas été seulement produites par l'adjonction de peuplades étrangères attirées et converties par les Juifs, elles ont été produites aussi par le milieu naturel, par le milieu social et par le milieu moral et intellectuel. Le type juif n'a pas seulement varié dans l'espace, il a varié dans le temps; c'est un truisme de dire que le Juif du ghetto de Rome n'était pas le même que le Juif des troupes de Barkokeba; de même que le Juif de nos grandes capitales européennes n'est point semblable au Juif du Moyen Âge. Cependant ces dissemblances que je signale entre Juifs de divers pays et de divers âges sont moins saillantes que les ressemblances; cela prouve que le milieu artificiel dans lequel on a fait vivre le Juif a été plus fort que le milieu naturel; c'est toujours ce qui arrive pour l'homme, car il est moins sensible aux milieux climatériques, contre lesquels il réagit sans cesse qu'aux milieux sociaux. Le Juif n'a pu échapper à cette règle humaine, et ce ne sont pas les neiges de Pologne ou les torrides soleils d'Espa[195]gne qui ont été ses modeleurs principaux. Il a été pétri par les lois politiques des nations et par la religion, religion puissante et terrible, comme toutes les religions rituelles qui remplacent la métaphysique par une Somme législative. Ces lois et cette religion ont été toujours les mêmes pour le Juif; en tous lieux et en tous temps, elles ont été pour lui des constantes, constantes extérieures et constantes intérieures.

Or, depuis cent ans ces constantes ont varié². Les lois extérieures qui régissaient les Juifs ont cessé d'être; la législation spéciale et uniforme qu'ils subissaient a été abolie, ils sont désormais soumis aux lois des pays dont ils sont des citoyens, et ces lois, étant différentes suivant les latitudes, sont un facteur de différenciation. Avec les lois ont disparu les coutumes: les Juifs ne vivent plus à l'écart, ils participent à la vie commune, ils ne sont plus étrangers aux civilisations qui les ont accueillis, ils n'ont plus une littérature spéciale, des mœurs particulières, singulières et caractérisantes; ils ont accepté les façons de vivre des nations diverses entre lesquelles ils sont distribués. Comme ces façons sont différentes, elles différencient encore les Juifs, et des dissemblances de plus en plus grandes naissent désormais entre eux. Ils s'éloignent tous les jours de ce type professionnel et confessionnel qui existe encore, mais qui, fatalement, nécessairement, tend à disparaître, et n'est maintenu

1. Je parle des Juifs pratiquants, bien entendu.

2. Je rappelle une fois encore que je n'ai en vue que les Juifs de l'Europe occidentale, ceux qui ont été admis aux droits de citoyens dans les divers états qu'ils habitent, et non les Juifs orientaux qui sont encore sous le régime des lois d'exception, en Roumanie et en Russie, comme au Maroc et en Perse.

que par les constantes intérieures c'est-à-dire par la religion, par les rites et les habitudes qui en dépendent.

Or, aujourd'hui, les pratiques religieuses des Juifs varient avec les divers pays. Tandis que, dans la Galicie, par exemple, les plus minutieuses observances du culte sont pratiquées, en France, en Angleterre, en Allemagne elles sont réduites au minimum. Si l'étude du Talmud est toujours en honneur en Pologne, en Russie, dans certaines parties de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, elle est tombée en complète désuétude dans tous les autres pays. Entre le Juif français émancipé et le Juif galicien talmudiste, le fossé se creuse tous les jours, et encore, de cette façon, il se crée des différences en Israël, différences que l'on peut aussi observer entre les Juifs des synagogues réformées et ceux des synagogues orthodoxes. Mais, ce qui est plus important, l'esprit talmudique disparaît lentement; les écoles talmudiques persistantes se ferment tous les jours dans l'Europe occidentale; le Juif contemporain ne sait même plus lire l'hébreu. Débarrassée des liens rabbanites la synagogue ne professe plus qu'une sorte de déisme cérémonial; chez le Juif moderne, ce déisme s'affaiblit de plus en plus; tout Juif émancipé est prêt pour le rationalisme, et ce n'est pas seulement le talmudisme qui meurt, c'est la religion juive qui agonise. Elle est la plus vieille des religions existantes, il semble qu'elle doive être la première à disparaître. Au contact direct de la société chrétienne, elle s'est désagrégée. Pendant longtemps elle avait subsisté, comme subsistent ces corps que l'on soustrait à la lumière et à [196] l'air; on a ouvert les fenêtres du caveau dans lequel elle dormait, le soleil et le vent sont entrés et elle s'est dissoute.

Avec la religion juive s'évanouit l'esprit juif. Cet esprit anima encore Heine et Boerne, Marx et Lassalle, mais ils avaient été élevés encore à la juive, ils avaient été bercés par des traditions que les jeunes Juifs d'aujourd'hui ignorent et dédaignent, et maintenant il n'y a plus, ou du moins il tend à ne plus y avoir, de personnalité juive.

Ainsi, ces Juifs composés de diverses couches dissemblables, que de semblables conditions de vie extérieure, de semblables préoccupations intellectuelles, de semblables formes religieuses, morales et sociales avaient unifiés, ces Juifs retournent à l'hétérogénéité. Les constantes qui les avaient formés devenant des variables, l'artificielle uniformité disparaît, parce que disparaissent la foi juive, les pratiques juives, l'esprit juif, et avec cet esprit, ces pratiques, cette foi, les Israélites eux-mêmes s'évanouissent. Ce que n'ont pu faire les persécutions, l'affaiblissement des croyances religieuses, partant des croyances nationales, l'a accompli. Le Juif libéré, soustrait aux codes exceptionnels et au talmudisme ankylosant, est un élément absorbé, bien loin que d'être un élément absorbant. En certains pays, comme aux États-Unis, "la distinction entre Juifs et chrétiens s'efface rapidement"¹, elle s'effacera de jour en jour, car de jour en jour les Juifs abandonneront leurs antiques préjugés, leurs rites séparatistes, leurs prescriptions prophylactiques et alimentaires. Ils ne se croiront plus destinés à persister en tant que peuple, ils n'imagineront plus, imagination touchante peut-être, mais absurde, qu'ils ont un rôle éternel à remplir. Un temps viendra où ils seront complètement éliminés, où ils seront dissous au sein des peuples, comme les Phéniciens

1. Henry GEORGE: *Progrès et pauvreté*, Paris, 1887, traduction française.

qui, après avoir semé leurs comptoirs à travers l'Europe, disparurent sans laisser de trace. En ce temps-là aussi l'antisémitisme aura vécu, mais le moment n'est pas proche. Encore, le nombre des Juifs judaïsants est considérable, et, tant qu'ils subsisteront, il semble que l'antisémitisme devra persister. Cependant l'antisémitisme n'est pas uniquement provoqué par Israël; il est le produit de causes religieuses, nationales et économiques, causes indépendantes des Juifs; ces causes sont susceptibles elles aussi de se modifier et même de disparaître, nous pouvons de nos jours constater leur affaiblissement.

Si le judaïsme s'affaiblit, ni le catholicisme ni le protestantisme ne se fortifient, et l'on peut dire que toute forme positive de la religion perd de sa puissance. On croit pouvoir affirmer le contraire pour la religion chrétienne, mais on est d'abord en cela victime d'une illusion, on est ensuite guidé par des intérêts particuliers. Comme a dit Guyau¹: "La religion a trouvé des défenseurs sceptiques qui la soutiennent tantôt au nom de la poésie et de la beauté esthétique des légendes, tantôt au nom de leur utilité pratique." Le néomysticisme est un résultat de ce besoin de poésie et de beauté esthétique qui croit ne pouvoir se satisfaire que par l'illusion religieuse. Quant à l'utilité pratique de la religion, nous la voyons désormais soutenue par la bourgeoisie capitaliste qui a attaqué les croyances [197] religieuses tant que celles-ci ont soutenu les partisans des régimes anciens et qui, désormais, appelle la foi à son secours pour consolider son pouvoir et défendre ses privilèges. Mais ce ne sont là que des manifestations artificielles, et le sentiment religieux positif, déterminé, limité, s'éteint tous les jours. On marche d'un côté vers une sorte d'antireligiosisme matérialiste étroit et sot, de l'autre on aboutit à cette irrégion philosophique et morale qui sera "un degré supérieur de la religion et de la civilisation même²". En même temps que ces tendances s'affirment, les préjugés religieux tendent à s'éteindre, et le préjugé contre le Juif, préjugé aussi persistant que le préjugé du catholique contre le protestant, et du Juif contre le chrétien, ne peut pas être le seul à persister. Il va diminuant d'intensité et, bientôt sans doute on ne tiendra plus tout Israélite pour responsable des affres de Jésus sur le Calvaire. Avec l'extinction progressive des préventions religieuses, une des causes d'antisémitisme s'évanouira et ainsi l'antisémitisme perdra de sa violence; seulement il durera tant que dureront les causes nationales et les causes économiques.

Mais le particularisme et l'égoïsme national, si forts, si puissants qu'ils soient encore, présentent des signes de décadence. D'autres idées sont nées qui, tous les jours, acquièrent plus de force; elles imprègnent les esprits, s'impriment dans les cervelles, engendrent des conceptions nouvelles, de nouvelles formes de pensées. Si le principe des nationalités est encore un principe directeur de la politique, on ne fait plus de la haine contre l'étranger un dogme brutal et irraisonné³. Il se crée une culture commune aux peuples civilisés, une culture humaine au-dessus de la culture française, de la culture allemande, de la culture anglaise; la science, la littérature, les arts deviennent internationaux, non qu'ils perdent ces caractéristiques qui en font le charme et le prix, et qu'ils visent à une uniformité fâcheuse,

1. M. TUYAU: *L'irrégion de l'avenir*, Paris, 1893, p. XIX.

2. M. TUYAU: *loc. cit.*, p. XV.

3. Excepté cependant les patriotes exaltés, ceux qui, en France, sont anglophobes et germanophobes par principe, plutôt que par raisonnement.

mais ils sont animés d'un même esprit. La fraternelle des peuples, qui était jadis une chimère inatteignable, peut être rêvée sans folie; le sentiment de la solidarité humaine se fortifie, le nombre des penseurs et des écrivains qui travaillent à le renforcer augmente tous les jours; les nations se rapprochent les unes des autres, elles peuvent mieux se connaître, mieux s'aimer et s'estimer; la facilité des relations et des communications favorise le développement du cosmopolitisme; ce cosmopolitisme unira un jour les races les plus diverses, il leur permettra de se fédérer en de pacifiques unions: à l'égoïsme patriotique, il substituera l'altruisme international. De cette diminution de l'exclusivisme national, les Juifs bénéficieront encore, d'autant qu'elle coïncidera avec l'affaiblissement de leurs caractères distinctifs, et les progrès de l'internationalisme amèneront la décadence de l'antisémitisme. En même temps que les Juifs verront décroître les préventions nationalistes, ils verront les causes économiques de l'antisémitisme diminuer de puissance. On combat les Juifs parce qu'ils représentent un capital que l'on dit étranger, on peut donc supposer que le jour où l'animosité contre l'étranger aura disparu, le capital juif ne sera [198] plus en butte aux attaques du capital chrétien. Malgré cela, la concurrence n'en subsistera pas moins et, toujours, ceux des Juifs qui se seront maintenus auront à pâtir des sentiments hostiles que cette concurrence fomentera contre eux.

Mais d'autres événements, d'autres transformations peuvent amener la disparition de ces causes économiques. Dans la lutte qui est engagée entre le prolétariat et la société industrielle et financière, on verra peut-être les capitalistes juifs et chrétiens oublier leurs dissentiments et s'unir contre l'ennemi commun. Toutefois, si les conditions sociales actuelles devaient persister, il n'y aurait là qu'une trêve, mais de la bataille qui se livre maintenant, le capital ne paraît pas devoir sortir vainqueur. Fondée sur le mensonge, sur l'intérêt, sur l'égoïsme, sur l'injustice et sur le dol, la société actuelle est destinée à périr. Quelque brillante qu'elle paraisse, aussi resplendissante qu'elle soit, raffinée, luxueuse et superbe, elle est frappée à mort; moralement elle est condamnée. La bourgeoisie qui détient la force politique, parce qu'elle détient la force économique, usera vainement de ses pouvoirs, en vain elle fera appel à toutes les armées qui la défendent, à tous les tribunaux qui la gardent, à tous les codes qui la protègent, elle ne pourra résister aux lois inflexibles qui, de jour en jour, tendent à substituer la propriété commune à la propriété capitaliste.

Tout concourt à amener ce résultat. De ses propres mains la classe des possédants se déchire; si une catégorie de possesseurs veut égoïstement se défendre, elle combat inconsciemment contre elle-même, et pour l'avènement de ses ennemis. Toute lutte intestine des détenteurs du capital ne peut qu'être utile à la révolution. En dénonçant les capitalistes juifs, les capitalistes chrétiens se dénoncent eux-mêmes, et ils contribuent à ruiner les fondements de cet état dont ils sont les plus ardents défenseurs. Ironie des choses, l'antisémitisme qui est professé surtout par les conservateurs, par ceux qui reprochent aux Juifs d'avoir été les auxiliaires des Jacobins de 89, des libéraux et des révolutionnaires de ce siècle, l'antisémitisme se fait l'allié de ces mêmes révolutionnaires; M. Drumont en France, M. Pataï en Hongrie, MM. Stoecker et de Boeckel en Allemagne œuvrent pour ces démagogues et ces révoltés qu'ils prétendent combattre. Ce mouvement, réactionnaire à l'origine, se transforme au profit de la révolution. L'antisémitisme excite la classe moyenne,

le petit bourgeois, et le paysan quelquefois, contre les capitalistes juifs, mais ainsi il les mène doucement au socialisme, il les prépare à l'anarchie, les conduit à la haine de tous les capitalistes et surtout du capital.

Ainsi, inconsciemment, l'antisémitisme prépare sa propre ruine, il porte en lui son germe de destruction, et cela inévitablement, puisque, en ouvrant la voie au socialisme et au communisme, il travaille à éliminer non seulement les causes économiques, mais encore les causes religieuses et nationales qui l'ont engendré et qui disparaîtront avec la société actuelle dont elles sont les produits.

Telles sont les destinées probables de l'antisémitisme contemporain. J'ai tenté de montrer comment il se rattachait à l'ancien antijudaïsme, comment il avait persisté après l'émancipation des Juifs, comment il avait grandi et quelles avaient été ses manifestations. J'ai essayé d'en déterminer les raisons, et après les avoir établies, j'ai voulu prévoir son avenir. De toutes façons il me paraît destiné à périr, et il périra pour toutes les raisons que j'ai indiquées: parce que le Juif se transforme, parce que les conditions religieuses, politiques, sociales et économiques changent, mais il périra surtout parce qu'il est une des manifestations persistantes et dernières du vieil esprit de réaction et d'étroit conservatisme qui essaie vainement d'arrêter l'évolution révolutionnaire.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
NOTE DU DIRECTEUR DE COLLECTION [1985]	7
NOTE BIOGRAPHIQUE: BERNARD LAZARE	8
PRÉFACE DE BERNARD LAZARE (1894)	9
I. Les causes générales de l'antisémitisme	11
II. L'antijudaïsme dans l'Antiquité	21
III. L'antijudaïsme dans l'Antiquité chrétienne, depuis la fondation de l'Église jusqu'à Constantin.	30
IV. L'antisémitisme depuis Constantin jusqu'au huitième siècle.	41
V. L'antisémitisme du huitième siècle à la Réforme	57
VI. L'antijudaïsme depuis la Réforme jusqu'à la Révolution française.	73
VII. La littérature antijudaïque et les préjugés.	85
VIII. L'antijudaïsme légal moderne.	101
IX. L'antisémitisme moderne et sa littérature.	114
X. La race.	125
XI. Nationalisme et antisémitisme.	137
XII. L'esprit révolutionnaire dans le judaïsme.	151
XIII. Les juifs et les transformations de la société, les causes politiques et religieuses de l'antisémitisme.	162
XIV. Les causes économiques de l'antisémitisme.	178
XV. Les destinées de l'antisémitisme.	190

BERNARD LAZARE

Contre l'antisémitisme
Histoire d'une polémique

LE PUIITS ET LE PENDULE

AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

**@ LE SPHINX (1983), 22, rue Rambuteau, 75003
PARIS.
ISBN 2-729141134 t**

AVANT PROPOS

Ce livre constitue le complément naturel et nécessaire au livre fondamental de Bernard Lazare: *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, publié dans la même collection.

Il contient deux textes essentiels de Bernard Lazare qui sont sa participation à la polémique déclenchée par la publication, en 1894, de cette histoire controversée de l'antisémitisme. Divers documents sont joints, dont "Le portrait de Bernard Lazare" par Charles Péguy, qui permettent de préciser le contexte et donneront au lecteur la possibilité d'apprécier tout à la fois la controverse de l'époque et la polémique subalterne que la réédition de 1982 a suscitée dans la presse.

La publication en janvier 1982 de *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* a provoqué une violente réaction dans la presse. M. Alain Finkielkraut dans *Le Monde* (19 février 1982), M. Arnold Mandel dans *Information juive* (mars 1982), M. Paul Giniewski dans *Le Figaro-Magazine* (30 avril 1982), M. Pierre Vidal-Naquet dans *Esprit* (juin 1982) ont contesté jusqu'au bien-fondé de cette réédition.

Ces quatre diatribes ont en commun, outre une absence de gentillesse, de prétendre que Bernard Lazare aurait renié son œuvre soit par ses engagements ultérieurs dans l'affaire [8] Dreyfus puis dans la défense des Juifs orientaux, et finalement dans le sionisme, soit par des textes explicites. Des quatre commentateurs, c'est M. Finkielkraut qui est le plus précis et le plus concis. Voici donc ce qu'il écrivait exactement dans l'article susmentionné du *Monde*: "En devenant le premier des dreyfusards et en participant au mouvement sioniste, Bernard Lazare démentira son propre livre. Dans ses écrits suivants, il cessera d'imputer aux Juifs la responsabilité (même partielle) de l'antisémitisme et ne verra plus celui-ci comme un mouvement fragile et moribond. Aussi laissera-t-il des instructions pour que ce livre ne soit republié que précédé de l'avertissement: "Les idées de l'auteur s'étaient modifiées sur bien des points." Exigence à laquelle l'éditeur actuel s'est empressé de ne pas souscrire."

Les quelques recherches sur Bernard Lazare que j'avais effectuées préalablement à la réédition de ce livre ne m'avaient pas permis de soupçonner l'existence de telles instructions. La deuxième édition de *L'Antisémitisme*, réalisée et préfacée par Fontainas en 1934, du vivant de Mme Bernard Lazare, aux éditions Crès, ne comportait aucune mention de ces prétendues instructions. La phrase citée entre guillemets par M. Finkielkraut était d'un contenu si vague et si abstraitement général qu'elle semblait en contradiction avec l'existence même d'INSTRUCTIONS qui n'auraient pas manqué de préciser les critiques ou repentirs de l'auteur. De plus, la forme grammaticale de la phrase citée, le style indirect, impliquait que Bernard Lazare n'ait pas même donné lui-même la forme définitive à la formule qu'il aurait souhaité voir figurer en tête d'une éventuelle réédition de son ouvrage. Ce simple fait laissait planer un doute sur l'existence même de ce "document libérateur".

Une première lettre au *Monde*, où je priais M. Finkielkraut de bien vouloir communiquer le document ou les références de sa source, restait sans réponse. Parallèlement, les recherches effectuées à la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, dépositaire des archives Bernard Lazare, restaient infructueuses. La bibliothécaire se révélait incapable de me fournir le document en question ou de m'indiquer la référence.

[9]

Elle suggérait aimablement de consulter le livre de Mme Nelly Wilson "qui fait autorité en la matière". Je connaissais ce livre (*Bernard Lazare*, Cambridge University Press, 1978) qui semble bien être la source commune de mes quatre contempteurs peu gentils et que seul M. Vidal-Naquet cite explicitement. S'il se révélait également qu'il était bien la seule source de M. Finkielkraut, il devenait évident que les prétendues INSTRUCTIONS de Bernard Lazare n'avaient d'existence que mythique. En effet, page 108 de son livre, Mme Nelly Wilson parle bien d'instructions laissées par Bernard Lazare et cite la phrase: "Les idées de l'auteur s'étaient modifiées sur bien des points", mais elle l'attribue à Mme Bernard Lazare qui l'aurait dite plus de trente ans après la mort de l'auteur, et donne comme source (note 47) l'Alliance israélite universelle.

Effectivement, lors d'une conversation téléphonique avec M. Michel Contat, journaliste du *Monde*, responsable des pages où était paru l'article de M. Finkielkraut, et auprès de qui je protestais de l'absence de réponse à ma demande d'information, il me précisait oralement que M. Finkielkraut lui avait invoqué le livre de Mme Wilson. Ma demande de confirmation écrite restait également sans suite mais finalement la direction du *Monde*, se rendant à l'évidence, acceptait de publier ma mise au point, sur conseil de son avocat (*Le Monde* du 30 avril 1982, p. 24).

L'incident était donc clos et la cause entendue. La fable des prétendues INSTRUCTIONS de Bernard Lazare n'était pas sans rappeler la célèbre fable de la dent d'or racontée par Fontenelle. Les choses auraient pu en rester là, d'autant plus que les protagonistes de la fable pouvaient sans crainte s'attendre à ce que sa réfutation matérielle due au travail de l'orfèvre, ne l'empêche ni de prospérer ni même de triompher. Cependant, alors que la préparation du présent livre était presque terminée, l'éditeur obtenait communication du testament de Bernard Lazare dans des conditions dont j'épargnerai la narration au lecteur, mais qui confirment que, lorsqu'un mythe s'effondre, ses protagonistes manifestent plus le désir de punir les hérétiques que d'argumenter et recourent inmanquablement à l'autorité pour conforter leurs certitudes vacillantes. Ce tes[10]tament, qui n'avait jamais été publié et que nous donnons en annexe de ce livre (p. 123) permet de préciser et de déconstruire les mécanismes et les circonstances de la constitution du mythe.

Bernard Lazare ne renia jamais son histoire de l'antisémitisme. Il écrivit une seule fois publiquement (*Contre l'antisémitisme*, ci-dessous, p. 58) que certains passages nécessitaient d'être modifiés et que l'ouvrage méritait d'être complété. Les vues auxquelles il était parvenu ultérieurement n'avaient fait que confirmer certaines des idées essentielles exprimées dans ce livre, sa première récusation sérieuse de l'antisémitisme et sa première proposition formelle d'une solution à la question juive. Il s'obstina à défendre son œuvre de jeunesse dont il reconnaissait les intentions parfaitement explicites, sans doute parce qu'il était habituel de

l'attaquer et de le harceler à ce sujet. Il précisa dans son testament, de façon explicite et positive, à l'usage de son épouse (qu'il instituait sa seule héritière), qu'il autorisait la réédition de son livre, précision insolite qui ne s'explique que par la connaissance qu'il avait des pressions dont elle serait l'objet du fait de la rumeur quasi universelle parmi ses amis et la communauté juive qui lui attribuaient faussement le désir inverse. Et c'est précisément pour aller au-devant des critiques dont cette réédition ne manquerait pas d'être la cible et pour détourner de son épouse les attaques dont elle ne manquerait pas d'être l'objet, pour lui permettre d'y faire face à moindres frais, pour maintenir aussi une ouverture et une possibilité de dialogue posthume avec ses frères juifs à qui son livre est particulièrement destiné, qu'il conseille: "on mettrait cependant en tête que sur bien des points mon opinion s'était modifiée". Replacée dans le contexte de son testament et dans l'ambiance de l'époque, la phrase authentique de Bernard Lazare: "une édition peut en être refaite, on mettrait cependant en tête que sur beaucoup de points mon opinion s'était modifiée" n'a pas du tout la lourde signification que prête à une phrase similaire M. Finkielkraut, à la suite de Mme Wilson, en prétendant l'extraire de mythiques INSTRUCTIONS et en introduisant un conditionnel négatif là où l'auteur parle au présent de l'indicatif.

[11]

Il est d'ailleurs remarquable que Mme Wilson ne se réfère pas au testament de Bernard Lazare mais à des regrets manifestés par son épouse dans un document qu'il serait intéressant de connaître *in extenso*.

La foi commence par déplacer des virgules et des guillemets et finit par déplacer des montagnes, jusqu'à pouvoir imputer à crime à un éditeur le fait de rééditer un texte selon les vœux de l'auteur!

Plusieurs faits viennent confirmer mon analyse. On imaginera le harcèlement auquel a pu être soumise l'épouse de Bernard Lazare et son véritable ami, André Fontainas, par le fait que la réédition appelée par l'auteur n'a été effectuée que trente ans après sa mort, que la préface de Fontainas (édition Crès, 1934) doit s'appliquer à justifier longuement le bien-fondé de cette réédition (déjà!) et qu'on peut déduire, toujours de cette page 108 de Mme Wilson, qu'il fut fait reproche à Mme Bernard Lazare et à André Fontainas ne n'avoir pas fait figurer la fameuse phrase au point que, toujours d'après Mme Wilson, elle en aurait manifesté le regret alors même qu'André Fontainas dans sa préface citait la phrase beaucoup plus explicite et précise, écrite publiquement dans *Contre l'antisémitisme*! Significatif aussi le fait qu'alors que Bernard Lazare avait précisé dans son testament: "En ce qui me concerne, je désire si je meurs être enterré sans aucune cérémonie religieuse et le plus simplement possible, la dernière classe, sans fleurs et sans couronnes. Je veux que nul ne prononce de discours sur moi", deux rabbins prononcèrent les prières rituelles sur sa tombe, au cimetière Montparnasse, sans que quiconque protestât contre cette profanation. Et le 4 octobre 1908, à Nîmes, fut inauguré un buste de Bernard Lazare par le parti dreyfusard qui n'avait plus que bien peu de rapport avec l'idéal de justice que Bernard Lazare avait cru défendre. Dernière anecdote, en 1933, une commission créée pour célébrer le trentième anniversaire de la mort du "prophète" dut se dissoudre faute de parvenir à un accord, preuve que les querelles d'interprétation étaient très vives.

Il reste à un éditeur naïf, qui ne l'est plus, à s'excuser auprès du lecteur de ces développements qui ne sont cependant [12] pas étrangers à l'affaire, puisque la caractéristique des discussions autour de la personnalité de Bernard Lazare, c'est de fuir le fond et le texte.

Si je devais risquer ma propre interprétation je dirais ceci: "Toute l'œuvre et la vie de Bernard Lazare tend à dire que la lutte contre l'antisémitisme est inséparable d'une critique de l'exclusivisme juif et du judéocentrisme." C'est cela que personne ne veut entendre.

L'article de M. Finkielkraut dans *Le Monde* s'intitulait: "Le détournement d'un prophète". J'ai maintenant conscience qu'en procédant effectivement au détournement de l'œuvre de Bernard Lazare des mains de ses interprètes captieux et de ces héritiers abusifs, je l'ai rendu à lui-même et à ses lecteurs.

Bernard Lazare et son œuvre dérangent¹. Et dans son œuvre, plus que tout autre texte, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*. Ce texte dérange d'abord les antisémites contre lesquels il fut écrit, puisqu'il constitue d'abord et avant tout une réfutation de *La France juive* d'Édouard Drumont, paru en 1886. Il contient certes des critiques féroces de certains aspects du judaïsme et l'affirmation que certains comportements et certaines prétentions idéologiques fréquentes à l'intérieur de la communauté juive constituent des provocations à l'antisémitisme; mais, du même mouvement, Lazare pulvérise la vision antisémite du monde. A aucun moment on ne trouvera chez lui la moindre interprétation raciale ou raciste, la moindre interprétation essentialiste. Tout au contraire, il [13] essaye de remonter aux causes historiques, économiques et sociologiques de ces comportements, exactement comme il le fait pour les idéologies et les comportements antisémites.

Lazare dérangera plus encore dans les années suivantes l'antisémitisme et les antisémites par sa campagne acharnée et victorieuse pour la révision du procès Dreyfus, campagne dont il fut l'animateur infatigable, même si, comme le raconte Péguy ("Le portrait de Bernard Lazare", *Cahiers de la quinzaine*, juillet 1910), le parti dreyfusard, dès la victoire acquise, entreprit efficacement de renvoyer Lazare et ses idées sulfureuses aux oubliettes, ce que confirme P.-V. Stock, son éditeur, dans ses mémoires (*Mémoire d'un éditeur*, 3^e série: l'Affaire Dreyfus anecdotique, 1938).

Lazare dérange aussi les Juifs, ou plus exactement les judéolâtres et les philosémites, c'est-à-dire tous ceux qui partagent une vision judéocentrique de l'histoire. Mais ce texte dérange plus spécifiquement l'hagiographie sioniste, compte tenu du rôle central qu'y joue l'affaire Dreyfus, comme l'a encore rappelé Begin à Mitterrand lors de la visite de ce dernier en Israël. Comment admettre, comment expliquer que le personnage central de la révision du procès Dreyfus ait pu commettre un tel texte? Et c'est cette nécessité d'expliquer qui a donné naissance au mythe réducteur. D'après ce mythe, auquel la répétition profane et pseudo-savante a donné le statut de vérité historique, Lazare, Juif assimilé et déjudaïsé, aurait découvert l'antisémitisme à travers l'affaire Dreyfus, ce qui l'aurait conduit à se ressaisir, à

1. Cette partie de l'avant-propos constituait la réponse à l'article de M. Paul GINIEWSKI paru dans le Figaro-Magazine qui en a refusé la publication. Elle a été publiée dans le numéro 5 de la Guerre sociale (quatrième trimestre 1982) [boîte postale 88, 75623 Paris Cedex 13].

M. GINIEWSKI, collaborateur régulier du *Figaro-Magazine*, est un sioniste déterminé. Il est également un ardent défenseur de l'apartheid en Afrique du Sud et en Israël.

redécouvrir sa judéité profonde et à adhérer au sionisme. Son livre serait donc une erreur de jeunesse que l'expérience l'aurait conduit à renier.

C'est logique, c'est cohérent, c'est explicatif, au point que l'excellence du raisonnement semble dispenser d'en vérifier les prémisses... Mais c'est entièrement faux.

Il est d'abord totalement faux que Lazare ait découvert l'antisémitisme à travers l'affaire Dreyfus. Le livre de Toussenot, *Les Juifs, rois de l'époque*, date de 1845. *La France juive* de Drumont de 1886. La campagne antisémite avait largement pris son essor dans les années 1880. Et c'est précisément pour répondre à cette campagne et au livre de Drumont que Lazare [14] écrivait. Quant à l'idée selon laquelle il aurait été déjudaïsé, elle achoppe sur le texte même de son livre, qui fait preuve d'une érudition et d'une bonne connaissance de l'histoire et des textes juifs. Contrairement à la croyance que répète, entre autres, Paul Giniewski, il n'existe aucun texte et pas le moindre indice qui permette d'écrire: "il avoue s'être lourdement trompé". Il existe par contre des textes postérieurs où Lazare confirme la permanence de ses thèses, et lorsqu'il est conduit à réviser certains points, ce ne sont pas ceux que l'on aurait généralement souhaité qu'il révisât.

De même Giniewski dénature-t-il les faits lorsqu'il écrit: "Bernard Lazare, l'anarchisant et le socialisant, se transforme en nationaliste juif, participe en 1898 au deuxième congrès sioniste, devient membre du comité d'action sioniste et finit par se battre en duel avec Drumont." Le duel avec Drumont, que Giniewski présente comme le symbole et le terme d'une évolution, s'inscrit au contraire dans la polémique avec Drumont née autour de son livre. Il a lieu en 1896, avant l'éclatement de l'affaire Dreyfus. C'est entre 1894, sortie de son livre, et 1896, où se clôt la polémique, que se précise définitivement la pensée de Lazare, et il n'existe aucune indication qui permette de penser qu'il en aurait changé avant sa mort en 1903.

Lazare publie successivement *Antisémitisme et révolution* et *Contre l'antisémitisme* (1896). A travers cette polémique contre Drumont, on note effectivement une évolution par rapport à l'optimisme de son livre. Il renonce à l'espoir de voir l'antisémitisme déboucher sur une critique globale du capitalisme; il constate qu'au contraire l'antisémitisme évolue vers le nationalisme et vers une défense du capitalisme qui le manipule à son profit. Ainsi perçoit-il dès 1896 la logique de l'exacerbation réactionnaire du nationalisme lié à l'antisémitisme capitaliste qui sera à l'œuvre dans le nazisme.

Reste l'adhésion, très temporaire, de Lazare au sionisme. Ce ne sont ni la situation des Juifs occidentaux, ni le développement de l'antisémitisme qui le conduisirent à se rallier à l'idée d'une implantation juive en Palestine, implantation qu'il n'a jamais envisagée pour lui-même ni pour les Juifs occidentaux, c'est la situation des Juifs en Roumanie, dans la Russie [15] tsariste, en Perse, etc., "où on les met hors la loi et où on les oblige à se renfermer dans un ghetto qui leur crée un exclusivisme intellectuel et moral".

Mais Lazare, qui constate l'évidence de l'existence d'un peuple juif, n'en devient pas pour autant un nationaliste et ne renonce nullement à ses conceptions anarchisantes et socialistes. Le sionisme auquel il se rallie en 1898 n'a pas encore acquis les traits qu'on lui connaît depuis. C'est un sionisme utopique *stricto sensu*. Lazare est athée, antimilitariste, pacifiste, il rêve de l'implantation en Palestine d'une société sans classes et refuse la création

d'un État parmi d'autres États. Il voit dans l'implantation de masses juives misérables dans leurs pays d'origine la possibilité d'un dépassement de l'étatisme et du nationalisme, prélude au dépassement de tous les nationalismes et à la disparition de tous les États. Il croyait, comme beaucoup de Juifs de gauche, que l'expérience historique transnationale des communautés juives favoriserait une évolution internationaliste, qu'il souhaitait; espoir déçu puisque le sionisme réel n'est parvenu qu'à donner une caricature de tous les nationalismes, espoir devenu une escroquerie de la part des sionistes de gauche et de certains Juifs, lorsque leur "internationalisme" se borne à critiquer le nationalisme des autres.

Lazare a quitté le mouvement sioniste moins d'un an après s'y être rallié, parce qu'il refusait la création d'une banque destinée à favoriser l'immigration, puis il rompit personnellement avec Theodor Herzl, à qui il reprochait très précisément sa politique d'État et sa diplomatie bourgeoise.

Ainsi Lazare n'a jamais renié une seule phrase ni une seule thèse de son œuvre maîtresse. Il l'a critiquée une seule fois non pour ce qui s'y trouvait écrit, mais pour ce qui y manquait. Il s'en est expliqué longuement lui-même dans *Contre l'antisémitisme*, et notamment dans cette phrase souvent tronquée: "Je réécrirais aujourd'hui ce livre que j'aurais sans doute bien des choses à y changer, bien des choses à y ajouter, mais si je me fais un reproche, c'est justement de n'avoir pas précisé les causes religieuses de l'antisémitisme, c'est de n'avoir [16] pas suffisamment montré combien elles servent les intérêts économiques de certains capitalistes."

Il existe parallèlement de nombreuses indications que Lazare souhaitait la réédition de son livre, et la souhaitait telle quelle. Il n'a jamais laissé la moindre indication d'une correction à y apporter.

Certes, chacun est en droit d'estimer que Lazare s'est lourdement trompé, que ses espoirs ont été déçus et que l'histoire n'a pas donné raison à ses perspectives, comme elle n'a pas jusqu'ici donné raison à une quelconque perspective optimiste. Le nationalisme et le militarisme ont tout emporté, pour culminer dans la Première Guerre mondiale et ses suites. Il s'est lourdement trompé dans les espoirs qu'il a quelque temps placés dans le sionisme comme moment d'un messianisme internationaliste universel, comme il s'était trompé dans l'espoir également messianique que l'antisémitisme transcroîtrait en anticapitalisme socialiste universel.

Dès 1902, dans son *Rapport de la délégation sibérienne*, Trotski (et bien d'autres) avait décelé la logique interne du bolchevisme et son devenir inéluctable. Dès 1902, Bernard Lazare (et bien d'autres) avait décelé la logique interne du sionisme et son devenir inéluctable. La déconstruction des délires léniniste et sioniste s'effectue selon des mécanismes analogues, et les zéloteurs intéressés manifestent la même propension à dénaturer et à cacher les textes qui révèlent que non seulement ils ont fait les clowns, mais que le scénario était écrit.

Au moins peut-on considérer maintenant les réalités sans illusion et sans espérance messianique. Le nationalisme et la xénophobie ont triomphé partout avec les effets que l'on sait. Faudrait-il s'en réjouir? Il est des victoires pires que des défaites et des défaites qui préservent l'avenir.

Pierre GUILLAUME,
Directeur de Collection.

**ANTISÉMITISME
ET RÉVOLUTION
par
Bernard Lazare**

Première édition: *Lettres prolétariennes*, numéro unique, Arcis-sur-Aube, 1895. Deuxième édition, Paris, Éditions Stock, 1898.

LETTRE DE JEAN MOUTON A SON AMI JACQUES

MON CHER JACQUES,

Depuis longtemps je ne t'ai pas écrit; la besogne a été dure depuis quelques mois, et je rentrais le soir si harassé que je n'avais pas le courage de lire; je gagnais mon lit et je dormais comme une brute, jusqu'au moment de reprendre la chaîne. J'avoue même que pendant ces jours de rude travail j'enviais ton sort, et lorsque je suis devant les fourneaux je te voyais paisiblement debout devant ta casse en train de composer quelque bouquin que tu liras.

Enfin, depuis une quinzaine nous avons un peu de répit, j'ai repris mes lectures et j'ai naturellement besoin de tes conseils. Benoît le libraire, tu le connais je crois, c'est le petit vieux qui a sa boutique au coin de notre rue et de la rue Neuve, m'a prêté *La France juive*, de Drumont, et je viens d'achever le premier volume. Ce livre m'a laissé perplexe et je vais franchement t'avouer pourquoi.

Tu sais que si je suis devenu autre chose qu'une [20] bête de somme, c'est à toi que je le dois, tu m'as éduqué, tu m'as enseigné un peu d'histoire, trop peu hélas! Tu m'as fait connaître les œuvres de ceux qui ont été les amis du peuple, tu m'as appris que c'était un peu de nous-mêmes, prolétaires, que dépendrait notre bien-être futur, enfin tu m'as montré quels étaient nos ennemis, comment nous étions domestiqués par le capital et ce qu'il faudrait faire pour échapper au joug qui nous abrutit. Or, est-ce parce que depuis longtemps je ne t'ai vu, ou que tu ne m'as plus soutenu de tes lettres, mais j'ai trouvé que Drumont, qui cependant ne s'accorderait pas avec toi sur bien des points, dit des choses très justes et très bonnes. Je laisse de côté ses prétentions religieuses et son désir avoué de nous replacer sous la domination de la bonne mère Église dont nous sommes à peine délivrés, mais cela mis à part, il m'a semblé qu'il ne faisait pas mauvaise besogne. Il a l'air d'en savoir long sur l'histoire de France et même sur la vieille histoire, et ce doit être un gaillard très instruit, il n'est pas toujours d'accord avec le petit manuel que tu m'as envoyé mais je ne suis pas sûr que ce soit ce petit manuel qui ait raison, car il ne parle pas des Juifs, et Drumont fait bien voir que ce sont les Juifs qui ont toujours amené la misère des pauvres bougres en les exploitant de toutes les façons; la preuve en est qu'on les massacrait, et on avait ses motifs pour ça. Or, d'après ce que dit Drumont, la misère autrefois était bien moins grande, et je le crois sans peine, car je vois tous les malheureux qui sont autour de nous; il a donc peut-être raison lorsqu'il assure que si la détresse et le désespoir ont augmenté, c'est parce qu'on a permis aux Juifs de vivre libres, qu'on ne leur a plus fait rendre gorge, qu'on les a laissés piller et voler tout à leur aise, qu'on leur a permis de mettre la main sur la finance, sur le commerce, sur l'industrie, de telle façon qu'aujourd'hui ils sont les [21] maîtres de la France, qu'ils possèdent tout et sont la cause de la misère du prolétaire. C'est eux aussi qui ont corrompu les mœurs, ils ont fait de l'argent le dieu moderne, ils ont sollicité les consciences, ils les ont achetées et ils ont démoralisé les Aryens.

Comment ne m'as-tu jamais parlé de tout cela? J'en suis fort surpris. Trouverais-tu que ces idées ne sont pas justes, et que les affirmations de Drumont sont exagérées? Je tiens à ce que tu me donnes ton avis là-dessus, mais jusqu'à ce que tu m'aies prouvé le contraire, je suis très disposé à croire que si, selon le conseil de Drumont on instituait une chambre de justice chargée de faire rendre gorge aux financiers, et si l'on prenait des mesures pour empêcher les Juifs de nous envahir et de nous gruger, tout irait bien mieux. D'ailleurs, nous n'allons pas dans leur Jérusalem, pourquoi donc viennent-ils chez nous?

Réponds-moi bien vite, mon cher Jacques, car cette question m'intéresse beaucoup. J'en cause tous les jours avec Benoît qui est très antisémite, et, ma foi, il faut bien que je te le dise, c'est lui qui m'a un peu converti. Or, si Benoît a tort, j'aurais grand besoin de tes arguments pour lui prouver qu'il se trompe. Distingue-toi parce que je lui montrerai ta lettre.

Je te serre la main, ton ami

JEAN.

RÉPONSE DE JACQUES A SON AMI JEAN MOSON

MON CHER JEAN,

Laisse-moi te dire d'abord que j'ai été très content de recevoir ta lettre, car je craignais que tu ne fusses malade. Tu vas bien, le travail marche, il n'y a pas de chômage, les petits peuvent avoir les pieds chauds et l'estomac plein, voilà qui est excellent; je voudrais que tous les camarades fussent comme toi, qu'ils aient l'esprit tranquille et puissent s'occuper à lire et à discuter pour se former des idées. Ton épître m'a fait plaisir, j'ai vu par elle que tu avais toujours autant d'ardeur à t'instruire et je me suis souvenu de nos entretiens d'il y a quatre ans. Tu n'as pas changé depuis ce temps, mon bon Jean, tu es toujours le même: le meilleur des prosélytes, et tu te laisses vite gagner. Allons, ne fais pas ta moue, tu sais bien que j'ai raison, mon gros, et qu'on te prend facilement; assieds-toi donc à califourchon sur la chaise, prends ta tête à deux mains et écoute-moi, nous allons causer un peu de ce qui t'intéresse.

Alors tu crois que ces gredins de Juifs ont conquis [23] la France et même le monde, qu'ils nous ont infectés de tous les péchés, de tous les vices, qu'ils sont nos maîtres, qu'ils nous gouvernent en même temps qu'ils nous pourrissent, et tu penses que si on les supprimait l'âge d'or renaîtrait sur la terre parce que la France serait aux Français, l'Allemagne aux Allemands, la Russie aux Russes, etc. Quand je dis que tu crois cela, je veux dire que Benoît te l'a fait croire, et c'est Drumont qui l'a fait croire à Benoît. C'est donc à Drumont qu'il faut répondre. Je vais, si tu veux, résumer en quelques lignes la théorie antisémite:

"Les Juifs, dit Drumont, et d'autres encore, sont des Asiatiques, des Orientaux, des étrangers, de race et de constitution différentes de la nôtre. Ils ne peuvent comprendre nos idées et nos sentiments. Ils contribuent à altérer l'esprit français, ils sont immoraux et n'ont pas la notion du juste; ils corrompent les chrétiens qui sans eux auraient toutes les vertus; c'est à eux enfin que nous devons les excès du régime capitaliste. Ils sont la cause de "l'agonie de la nation" qui est "mise à la glèbe par une minorité infime". Grâce à ce "corps étranger, introduit dans un organisme resté sain jusque-là", grâce à lui, "l'argent auquel le monde chrétien n'attachait qu'une importance secondaire et n'assignait qu'un rôle subalterne" --exemple, la conquête du Nouveau Monde, par la plus chrétienne de toutes les nations-- "est devenu tout-puissant". On serait entre Aryens que tout se passerait bien mieux. "Nous sommes enjuivés."

Vois-tu, mon bon Jean, Drumont, dont tu as reconnu les phrases, voit aussi juste là que lorsqu'il écrit, que "le duc de La Rochefoucauld et le prince Kropotkine ont à peu près les mêmes idées sur la propriété" et que "la notion du bien et du mal est également obliérée

chez eux". Laissons de côté la question aryenne et sémite, [24] j'y reviendrai, nous en causerons ensemble et tu verras qu'il n'y a ni peuples arias, ni peuples sémitiques et que toutes ces belles phrases qui opposent le noble arien au vil sémite sont des phrases vides et qui prouvent seulement la complète ignorance de ceux qui les écrivent.

En réalité, les antisémites sont tous des esprits simplistes, un peu naïfs et souvent peu instruits. Ils procèdent à peu près comme les sauvages qui ne voient pas très nettement les véritables causes des événements, et qui prennent un phénomène pour la cause d'un autre, simplement parce que ces deux phénomènes se produisent en même temps. Suppose cependant que le jour même où une maison a brûlé on ait constaté qu'elle venait d'être envahie par les rats, diras-tu que les rats ont provoqué l'incendie, ou qu'ils en sont la cause? Non, n'est-ce pas. C'est cependant là la façon de raisonner des antisémites.

Ils se trouvent en présence d'une organisation fort complexe, résultat d'une évolution économique lente, dont le règne du capital, le triomphe de l'argent, la royauté industrielle et financière ne sont que le dernier terme. Ils ne considèrent que le présent et ils attribuent aux Juifs ce qui est le produit de milliers de causes ayant agi pendant des siècles. Mais les antisémites ignorent le séculaire travail qui a préparé la domination capitaliste actuelle. Ils ne savent pas que pour amener la prépondérance de la bourgeoisie contemporaine il a fallu ces deux grands mouvements d'expansion qui s'appellent d'abord les Croisades -- moment où l'Orient a commencé à civiliser l'Occident brutal et barbare -- et ensuite la découverte de l'Amérique; il a fallu les multiples colonisations de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre, de la Hollande, de la France, et tout l'effort du régime commercial; il a fallu l'établissement du crédit public et l'extension des grandes banques; il a fallu le développement des industries manufacturières, les progrès scientifiques qui ont amené la création et le perfectionnement du machinisme; il a fallu toute l'élaboration législative concernant le salariat jusqu'au moment où, sous la Révolution française, la bourgeoisie enleva même aux prolétaires le droit d'association et celui de coalition; il a fallu encore bien d'autres causes, des causes morales, historiques et religieuses pour créer la société bourgeoise. Et l'on vient te dire que ce sont les Juifs qui ont fait tout cela! Allons donc! ceux qui affirment pareille chose mentent sciemment, ou ils sont d'une absolue et stupéfiante ignorance. Ils n'ont pas le choix.

Je sais bien que beaucoup d'antisémites disent imperturbablement: "Tout allait mieux dans la vieille France, sur la terre des lys, fidèle à son Dieu et à son roi. On y avait le respect de l'autorité et celui des choses saintes, on y pratiquait l'altruisme, on chérissait les monarques pères du peuple et la noblesse qui était prête à défendre les petits; c'est qu'alors il n'y avait pas de Juifs, on était entre Français et on s'entend toujours quand on est en famille."

C'est pour cela qu'après des années d'ignominies et de misère, le peuple couvrait de boue et d'insultes le cercueil de Louis XIV; c'est pour cela que l'histoire de France pourrait se faire par l'histoire des révoltes du peuple malheureux et opprimé par ceux qui étaient alors les capitalistes, capitalistes terriens aussi durs que les capitalistes agioteurs: la noblesse et le clergé auxquels se joignit la bourgeoisie dès qu'elle le put.

On te raconte que c'est aujourd'hui seulement que les financiers tiennent le haut du pavé et qu'ils vivent sur le pré du pauvre, on te raconte que seulement aujourd'hui la corruption est la maîtresse et que ce sont les [26] Juifs qui ont perverti les descendants des preux et les fils des Gaulois. Ce sont des mensonges, mon pauvre Jean; sous Louis XIII et sous Louis XIV --je ne veux pas remonter plus haut-- les traitants étaient déjà les maîtres. Si tu lisais les Mémoires du temps, ceux de Tallemant des Réaux par exemple, tu verrais quelle était leur rapacité, comment ils faisaient fortune, comment ils tenaient le haut du pavé et comment la noblesse, tout en se moquant d'eux, épousait leurs filles et vivait à leurs crochets. La cupidité était alors aussi effroyable qu'aujourd'hui et elle se montra pleinement lorsque, sous la régence du duc d'Orléans, l'Écossais Law vint appliquer son système, fonda sa banque et sa compagnie des Indes. Tout le monde alors spéculait, avait soif de l'argent, voulait en avoir par tous les moyens; les duchesses étaient aux genoux de Law, elles lui baisaient la main pour tirer de lui quelques actions, ce qui faisait dire à la mère du régent: "Si les duchesses agissent ainsi que lui baisent donc les autres femmes." Le nonce du pape assistait aux fêtes données par l'Écossais, des ducs et des princes demandaient à épouser sa fille qui avait alors huit ans; les marquis et les comtes prenaient pour beaux-pères les plus notoirement tarés des spéculateurs; ils se contentèrent de lâcher leurs femmes quand ils eurent mangé la dot et que le système s'écroula. Alors, lorsque tout parut compromis, les grands agioteurs réalisèrent leurs mauvais papiers en bonnes valeurs marchandes: ils accaparèrent les subsistances. C'était le temps où le duc de La Force, pair de France, président du Conseil des finances et du commerce, accaparait pour plusieurs millions d'épicerie et de vivres, avec la complicité des moines du couvent des Grands-Augustins. Le duc d'Antin, le duc de Guiche, le maréchal d'Estrées en agissaient de même et les couvents étaient leurs entrepôts. Pour faire un exemple, c'est-à-dire obligé par la clameur et la colère [27] du peuple, le gouvernement fit condamner aux galères... l'intendant du duc de La Force.

En même temps le père La Valette, un jésuite, supérieur des missions de la Martinique et grand commerçant, faisait une banqueroute de trois millions, mais se trouvait dépassé par un autre banqueroutier célèbre: le prince de Guéméné. Quant au clergé, il se tirait d'affaire, après la chute de Law, par une escroquerie: il se faisait autoriser à payer ses dettes avec des billets qui n'avaient plus de valeur. Mais, me diras-tu, il y avait les hautes cours de justice; de temps en temps on forçait les sangsues à dégorger. Oui, quand on avait dilapidé le trésor à tel point qu'il était vide, on faisait remplir la caisse par quelques financiers choisis pour le dilapider de nouveau. Parlons-en des hautes cours de justice. En 1716, la noblesse ruinée souleva le peuple contre les financiers, elle s'enrichit aux dépens des traitants, laissant ses alliés gros Jean comme devant. Le peuple dansait devant le buffet, pendant ce temps les gens de cour et les juges remplissaient leurs poches, et le duc de Saint-Simon pouvait dire de celui qui présidait la Chambre de justice, Lamoignon: "Il y gagna beaucoup d'argent et s'y déshonora." Le déshonneur était médiocre, car tous faisaient comme lui. Les courtisans faisaient commerce de leur influence, ils touchaient des pots-de-vin pour arrêter les poursuites et faisaient chanter les récalcitrants.

Trouves-tu ces mœurs bien différentes de celles d'aujourd'hui? Non, n'est-ce pas, eh bien, en ce temps les Juifs n'étaient rien, et sais-tu combien il y en avait à Paris, à cette

époque: cent dix, dont quatre étaient banquiers, les autres marchands, brocanteurs ou graveurs sur métaux et sur pierres.

Penses-tu que ce soient ces cent dix Juifs qui aient [28] amené cette corruption? Non, cette décrépitude était le signe de la fin d'un régime. De même aujourd'hui. Quand les antisémites parlent de l'agonie de la France, ils se trompent, il ne s'agit que de l'agonie de la bourgeoisie, et cette agonie, ce ne sont pas les quatre-vingt mille Juifs de France qui l'ont amenée, ce ne sont pas davantage les huit millions de Juifs du globe qui causent la mort de la société capitaliste: pense un peu à ce que peuvent faire huit millions de Juifs parmi les 1500 millions d'hommes qui vivent sur le globe, ou si tu veux ne considérer que les nations de race blanche, parmi 507 millions d'individus.

L'antisémitisme, mon pauvre Jean, c'est bon pour les curés, les réactionnaires et les bourgeois, car ce sont les seuls qui peuvent --ou qui espèrent-- en tirer quelque chose; ils comptent, grâce à lui, échapper aux coups dont ils sont menacés, et renforcer leur puissance. En entretenant, en fomentant, en propageant l'antisémitisme, les curés pensent détourner l'anticléricalisme, la réaction, étrangler la république et rebâtir le trône, la bourgeoisie, chrétienne ou voltairienne, sauver la caisse. Quant à toi et moi, pauvres bougres et prolétaires, qu'avons-nous à attendre de ce mouvement? Rien du tout, mon ami, et notre situation n'en serait pas changée.

Remarque qu'un grand nombre d'antisémites --et Drumont est du nombre-- te disent que la Révolution française est une abomination parce qu'elle a renversé le vieil État chrétien, et ils t'affirment sans rire que c'est le Juif qui a fait la Révolution, en haine de Jésus-Christ. Renvoie-les donc à l'école et demande-leur s'ils veulent te faire prendre des vessies pour des lanternes. La Révolution c'est notre œuvre à nous et si les Juifs y ont participé, je ne leur en veux pas de mal, pas plus que je n'en veux à Karl Marx, ou à Lassalle, qui étaient israélites, [29] au contraire. J'aime mieux ces Juifs que Drumont qui au fond, avec tout l'antisémitisme chrétien, a la haine de l'esprit moderne et voit le salut dans la religion et dans la foi, c'est-à-dire dans l'oppression intellectuelle et morale et dans l'imbécillité. Méfie-toi de ces gaillards-là, Jean, ils voudraient réaliser le règne de Dieu et le règne de Dieu, vois-tu, c'est le règne de la barbarie, de la sottise de l'ignorance et de la tyrannie.

Tous les antisémites ne sont pas religieux, me diras-tu. C'est vrai; à côté des antisémites catholiques et protestants qui te disent que le Juif est dangereux parce qu'il est antichrétien, il y a les antisémites patriotes. Ceux-là t'annoncent gravement que la France est la reine des nations, que tous les autres peuples lui sont inférieurs, que de cette divinité nationale il ne peut rien sortir de mauvais. Si donc le mal existe en France, s'il y a des exploiters de pauvre monde, des spéculateurs malhonnêtes, des pots-de-viniers, des maîtres chanteurs, la faute en est aux étrangers qui corrompent les nobles Gaulois (?), et, naturellement, aux Juifs. C'est une conception de vaniteux bête, que le chauvin français partage avec le chauvin allemand, avec le chauvin italien, avec tous les chauvins. Béhanzin ne se faisait-il pas appeler le roi des rois et ne tenait-il pas le peuple dahoméen pour le plus parfait des peuples? Tout ça c'est des mots, et il n'y aurait aucun étranger en France que tu serais obligé quand même de travailler tes douze heures par jour pour gagner maigrement ta vie. Méfie-toi de cet égoïsme patriotique, de ce protectionnisme national, il te coûtera cher

un jour, c'est avec ça qu'on te tirera le meilleur de ton sang. Méfie-toi des pseudo-socialistes qui te déclarent que si les salaires sont bas, la faute en est aux ouvriers étrangers et aux Juifs, et que tu seras plus heureux lorsqu'on aura chassé les uns et les autres. Comme le bourgeois [30] rirait s'il pouvait te pousser contre tes frères de misère, contre tes compagnons de chaîne et préserver ainsi sa peau.

Mais revenons aux Juifs. Crois-tu que tu serais bien avancé, le jour où tu aurais chassé de France ou massacré le petit Jacob, mon voisin que tu connais, qui est ouvrier tapissier et gagne cinq francs par jour quand il ne chôme pas, ce qui lui arrive cent journées par an? Aurais-tu résolu la question sociale lorsque le petit Jacob aura disparu? Ton voisin Jacob est une exception, me répondras-tu, mais, mon pauvre ami, sur huit millions de Juifs, il y en a sept qui sont dans la situation du petit Jacob ou dans une situation pire. En Russie, en Galicie, en Roumanie, en Serbie, en Turquie, à Londres, à New York, dans certains quartiers de Paris leur misère est affreuse. Ils sont pour la plupart des artisans et en cette qualité ils pâtissent de l'état social. Ils sont même parmi les prolétaires les plus déshérités, parmi ceux dont les salaires sont les plus bas, je te démontrerai ça tout au long un jour, si la chose t'intéresse.

Il reste donc un million de Juifs capitalistes dans le monde entier, eh bien, le jour où l'on viendra te raconter que ce million d'hommes en opprime des centaines de millions, tiens-toi les côtes de rire, envoie ton antisémite apprendre ce qu'il ne sait pas, et sois assuré que, quand bien même tu supprimerais ce million de Juifs et les autres par-dessus le marché, la société capitaliste resterait la même. De même qu'il est faux de dire que les Juifs ont constitué la société telle qu'elle est, il est faux de dire que leur suppression amènerait un changement.

Sais-tu le résultat que cela aurait? D'abord il n'y aurait plus de fonctionnaires juifs. Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cela peut te faire qu'il y ait beaucoup de Juifs dans les administrations, dans les ministères, dans [31] les préfectures, etc.? Si on les chassait, comme le veut ce bon M. Denis et autres excellents bourgeois qui ont une progéniture à caser, tu n'aurais que l'avantage médiocre de nourrir des budgétivores chrétiens au lieu de budgétivores juifs. Quelle joie serait la tienne, n'est-ce pas?

Le second avantage que tu retirerais de la suppression des Juifs serait de n'avoir que des patrons chrétiens! Eh bien, crois-tu que ce soient seulement les Juifs qui veulent restreindre ton droit de coalition; sont-ce eux qui ont préparé la nouvelle loi sur les syndicats et les grèves, sont-ce eux qui sont cause du chômage, de la baisse des salaires; sont-ce les Juifs seuls qui refusent d'accepter la journée de huit heures et qui repoussent systématiquement toutes nos revendications? Tu as vu ce qui se passait alors qu'il n'y avait pas de Juifs. Enlève les enfants d'Israël de ce monde et tu verras si les associations financières, les unions patronales, les trusts, les syndicats capitalistes ne subsisteront pas, tu verras si quand même, lorsqu'on le pourra, on ne pratiquera pas le Sweating System, comme disent les Anglais, c'est-à-dire l'art de faire suer le prolétaire et de le faire crever à la tâche.

Au fond, et tu dois le comprendre maintenant, l'antisémite te dit simplement et naïvement qu'il vaut mieux être dévoré par des Français de France que par des fils d'Abraham.

A quelle sauce aimes-tu mieux être mangé, toi? A aucune, n'est-ce pas mon vieux, alors moque-toi de ceux qui te disent: Il ne faut supprimer que les Juifs.

L'antisémitisme t'importe peu à toi prolétaire, et il me laisse indifférent. Cependant, diras-tu, il a une cause; oui, pour les bourgeois, mais, quant à toi, tu n'as aucune raison d'être antisémite. Le Juif ne te lèse pas toi, il ne peut léser que le capitaliste, et l'antisémitisme est une lutte [32] de riches, un combat entre des détenteurs de capital. C'est le commerçant, le financier, l'industriel chrétien qui peuvent avoir à se plaindre du Juif. Le petit bourgeois dévoré par l'agio rend le Juif responsable de cet état de choses dont il n'est qu'une des moindres causes -- et je parle du Juif financier; c'est-à-dire, d'environ six mille individus en France --; mais la véritable raison de l'antisémitisme bourgeois, c'est la concurrence, la concurrence directe entre les manieurs d'argent, entre les négociants et les fabricants juifs et chrétiens. Mais nous, nous ne subissons pas plus le patronat juif que le patronat protestant et catholique, au contraire, car là c'est le nombre des patrons qui importe, et ce ne sont pas les Juifs qui sont le nombre. Expulse Rothschild, et les bagnes de Schneider, de Lebaudy et de Sommier seront quand même debout.

L'antisémitisme, crois-moi, c'est le paratonnerre de la bourgeoisie capitaliste. Tiens, laisse-moi te donner un exemple. Tu as entendu raconter l'histoire de voyageurs poursuivis dans la neige par les loups. Ils sont sur leur traîneau, bien emmitouflés de fourrures, et la meute les poursuit; alors, pour retarder l'assaut, ou pour y échapper tout à fait, ils jettent aux poursuivants les provisions de route, et finissent par sacrifier un de leurs chevaux, autour duquel les loups se disputent comme des sots en laissant fuir l'attelage. Aux malheureux qui souffrent, aux prolétaires qui peinent, la bourgeoisie voudrait sacrifier une poignée de Juifs et sauver ainsi son traîneau chargé de butin.

Qu'arriverait-il si on confisquait les biens des capitalistes juifs? Les capitalistes chrétiens se partageraient les dépouilles naturellement, et il n'y aurait plus de borne à leur puissance puisqu'ils auraient supprimé une concurrence dangereuse. Ils seraient alors les seuls maîtres, et [33] nous aurions la joie d'être exclusivement dévorés par des gens que Drumont reconnaîtrait pour de bons Français et qui auraient été soigneusement baptisés.

Les antisémites ne sont pas des partageux, mon pauvre Jean, ils aiment le potage, et ils veulent le manger en famille, mais ils ne sont pas nos parents et ils voudraient encore moins partager avec nous qu'avec les Juifs.

Ne te laisse donc pas prendre à des phrases vides. Regarde de près ce qu'ils sont, les antisémites: ils sont les ennemis de tout ce que nous chérissons. Mais Drumont, diras-tu, tape cependant sur tous les riches. Assurément et s'il pouvait réfléchir il reconnaîtrait que c'est moi qui ai raison et que ses idées sont fausses, étroites, incomplètes et injustes, il avouerait qu'il a fait en partie une mauvaise œuvre. Il s'est trop avancé maintenant pour oser reconnaître la médiocrité de sa conception; d'ailleurs il est perturbé par l'hystérie religieuse et d'autre part s'il fait illusion avec de gros fatras, il est sur bien des points ignorant comme une carpe et sa façon d'écrire l'histoire vaut bien celle du père Loriquet.

N'a-t-il pas fait de bien, cependant, pourras-tu me demander? Si, incontestablement, puisqu'il est un démolisseur. En laissant de côté l'historien et le sociologue qui sont inférieurs et négligeables, il reste que Drumont est un destructeur, un agent de désordre, un

élément de révolution, et mon ami Nathan, qui est Juif, l'aime beaucoup, à cause des rudes coups qu'il a portés au capital, et à la société, car c'est là l'ironie des choses, ce représentant du passé aura servi à préparer un avenir qui ferait horreur à son âme chrétienne s'il le pouvait concevoir tel qu'il sera.

Mais à côté de Drumont qui est un vaillant polémiste, un ardent écrivain, il y a des sots qui mangent leur Juif [34] quotidien, les bourgeois qui pensent préserver leurs coffres-forts, les parasites sociaux qui veulent être nommés sous-préfet à la place de M. Abraham, et percepteur à la place de M. Nephtali, il y a enfin nos pires ennemis: le troupeau des sacristains qui veut nous ramener dans le giron de l'Église romaine d'où nous avons eu tant de mal à nous évader.

Laisse donc cette bande de bourgeois parler de Sémites et d'Aryens, de conceptions aryennes et de corruptions sémitiques, de noblesse aryenne et d'abjection sémitique, de morale aryenne et de morale sémitique. Ce sont de grands mots qui n'ont pas de sens; ne te laisse pas troubler la cervelle par eux: ils ne veulent rien dire. Il n'y a pas d'Aryens, il n'y a pas de Sémites: il y a des pauvres et des riches, des exploités et des exploités. Il n'y a pas de morale aryenne et de morale sémitique, l'une admirable et l'autre ignoble: il y a une morale universelle et laïque, large et libre, et il y a des morales religieuses, étroites, intolérantes, particulières à quelques groupes d'hommes abêtis par une foi irraisonnée. Quant aux religions sémitiques dont on t'a dépeint avec raison toute l'horreur, je n'en connais plus qu'une de vivante aujourd'hui: c'est la religion catholique qu'un grand nombre d'antisémites veulent restaurer.

Ces explications te suffisent-elles, mon brave Jean? Si elles peuvent te convaincre, ce que j'espère, communique-les à ton ami Benoît et dis-lui d'en faire son profit lui aussi. A ceux qui viendront désormais te vanter l'antisémitisme, réponds que l'antisémitisme tend simplement à mettre des préjugés religieux au service des intérêts commerciaux et industriels privés, de la concurrence entre deux catégories de capitalistes, et de l'égoïsme chauvin qui est une des formes de cette concurrence.

A ceux qui dénonceront devant toi le péril juif, ré [35] ponds en attaquant le capital quel qu'il soit, juif ou chrétien: le capital sans qualificatif. A ceux qui t'engagent à crier à bas Israël, réponds encore à bas le capital, à bas la propriété et ne sors pas de là, ne te laisse pas détourner de ta route par ceux qui veulent t'engager dans une impasse qui ne te conduira à rien. Va, la finance, l'agio, le capital, la propriété, tous tes ennemis en un mot, ne sont pas juifs, ils sont universels, ils sont chrétiens, ils sont musulmans, ils sont bouddhistes. Prends garde de ne pas les aider et de compromettre ta cause en soutenant inconsciemment la leur. Ils se riraient de toi après que tu leur aurais servi sottement d'auxiliaire et profiteraient de leur victoire pour mieux t'asservir. Au revoir, mon cher Jean; si tu as encore quelques questions à me poser ne te gêne pas; j'ai du temps le soir pour te répondre.

Bonnes poignées de mains de ton ami

JACQUES.

CONTRE L'ANTISÉMITISME
(Histoire d'une polémique)
par Bernard Lazare

Publié à Paris, Éditions Stock, 1896.

PRÉFACE

Il m'a paru bon de réunir les articles que j'ai publiés dans le *Voltaire* sur l'antisémitisme et sur celui qui prétend en être le chef. J'ai rappelé en même temps les circonstances qui ont provoqué la polémique dont on connaît l'issue. En lisant cela, on verra comment un Juif a entendu la discussion, et comment un Français de France, catholique, a su y répondre. L'opinion publique jugera. Elle dira de quel côté a été la courtoisie, l'urbanité, le respect de soi-même, la logique et la raison. Si toutefois on trouve légitime que les injures soient la seule réplique à des arguments, je ne m'inclinerai pas devant un tel verdict. Je protesterai toujours contre des mœurs, qui tendent à rendre impossibles, entre adversaires, tous rapports, autres que des rapports brutaux, et contre des procédés que je n'estime dignes ni de penseurs, ni d'écrivains.

Je pourrais me borner à ces déclarations préliminaires et les considérer comme une suffisante préface aux articles dont je viens de parler, mais le titre que j'ai donné à cette brochure me fait un devoir d'exposer [40] d'une façon plus précise ma pensée sur l'antisémitisme.

Je l'ai dit, M. Drumont n'est pas tout l'antisémitisme. Quelques-uns considèrent qu'il en a écrit l'évangile, mettons donc qu'il en soit le Marc ou le Luc, mais il n'en est pas la cause, il en est "un écho et peut-être un instrument". Le combattre personnellement est insuffisant, d'autant plus insuffisant que cet homme à vue courte ignore les vraies raisons et les mobiles réels du mouvement qu'il prétend représenter. Pour moi, la personnalité de l'apôtre antisémite n'a pas l'importance qu'il s'attribue lui-même et que les autres lui accordent. Il disparaîtrait demain que l'antisémitisme ne disparaîtrait pas avec lui. Les multiples *Croix*, les nombreux journaux catholiques continueraient leur œuvre, œuvre qu'on n'a ni assez vue, ni assez appréciée, et ils exerceraient encore leur action, action plus puissante, plus sûre, plus efficace, plus étendue, plus sournoise, que l'action de *La Libre Parole* qui bataille plus franchement, comme doit batailler l'enfant terrible du parti catholique.

On ne saurait trop le dire, on ne saurait trop le répéter, l'histoire de l'antisémitisme en France, n'est qu'un coin de l'histoire du parti clérical. A cette affirmation on répondra que ceux qui attaquent les Juifs ne se placent pas sur le terrain confessionnel mais sur le terrain économique. Je n'en disconviens pas, je n'en maintiens pas moins mon affirmation et, pour l'expliquer, j'ajoute que le cléricalisme a su exploiter avec une habileté remarquable les intérêts économiques d'une catégorie d'individus.

Les causes de l'antisémitisme sont multiples. Évidemment à la base, il faut mettre la raison permanente et séculaire, l'antique, l'indéracinable préjugé, la vieille haine plus ou moins avouée, contre la nation déicide, chassée de la terre des aïeux, poussée de l'Orient à

[41] l'Occident, du midi au septentrion, la nation qui, pendant des siècles, fut, comme au soir de la sortie d'Égypte, les reins ceints de la corde, la main armée du bâton, prête à fuir par les routes inhospitalières à la recherche d'un sol ami, d'un abri accueillant, d'une pierre où pouvoir poser sa tête. C'est là le mobile qui a supporté les autres, c'est là le sentiment constant qui a permis à d'autres sentiments de s'éveiller, de se développer, de grandir. Sur ce fonds stable qui existera tant qu'il y aura des Juifs, ou tout au moins tant qu'il y aura des chrétiens, on a bâti et, selon les siècles, selon les pays, selon les mœurs on a bâti d'une façon différente, je veux dire qu'on a justifié autrement la guerre aux Juifs. De même, selon les mœurs, selon les pays, selon les siècles, les causes efficientes de l'antisémitisme ont varié.

En France où, depuis 1789 jusqu'à ces dernières années, l'antisémitisme avait été sporadique, opinion scripturaire sans écho, sans contre-coup, sans action il a fallu deux choses pour faire renaître les animosités d'autrefois. D'abord, et c'est là une raison grave et profonde, le triomphe de l'État laïque sur l'État chrétien. L'Église a rendu les Juifs et les hérétiques responsables de sa défaite, elle s'est retournée contre eux, et elle a commencé par attaquer Israël; maintenant plus aguerrie, rendue audacieuse par l'inaction même de ses adversaires, elle ose plus et c'est contre le franc-maçon, contre le libre penseur, contre le protestant qu'elle se dresse. La démocratie a laissé grandir l'antisémitisme sans protester contre lui. Au contraire, par dilettantisme, par snobisme ou bien par lâcheté, elle a laissé faire. Demain peut-être elle comprendra le danger, elle verra le filet dont elle s'est laissée entourer. Il sera trop tard et c'est par des années de réaction cléricale qu'elle paiera son inertie et son aveuglement.

[42]

Venons maintenant à la cause occasionnelle de l'antisémitisme, celle qui a déterminé le choc. C'est le krach de l'Union générale. La défaite de l'Union générale a été la défaite du capital et de la spéculation catholique. On a rendu la finance juive responsable de ce résultat et la campagne antijuive a été inaugurée en guise de représailles. Le capital catholique s'est rué à l'assaut du capital israélite et l'histoire de cette période sera, pour l'historien futur, intéressante comme un épisode de la lutte entre capitalistes, et même de la lutte entre deux formes du capital.

L'antisémitisme s'est donc manifesté tout d'abord sous la forme d'une guerre contre la finance cosmopolite et, pendant longtemps, ses champions et ses théoriciens ont affecté de rester sur ce terrain. Ils prétendent, aujourd'hui encore, s'y tenir et feignent d'être exclusivement les ennemis de l'agiotage et des manieurs d'argent.

Mais, je le répète, les théoriciens ne sont rien, ils ne représentent rien; c'est à côté d'eux qu'il faut regarder, et, si l'on regarde, on verra que c'est par la plus grossière des équivoques qu'on présente l'antisémitisme comme un mouvement de réaction contre le règne de l'argent. En réalité, sous le couvert du Juif financier et agioteur, on attaque tous les Juifs. Jadis on leur reprochait d'être uniquement des usuriers. Aujourd'hui, on leur reproche de ne pas se confiner dans le rôle de prêteur, d'argentier, et on veut frapper sur eux parce qu'ils prétendent ne rester étrangers à rien et participer à toutes les manifestations de l'activité sociale.

Ce n'est pas seulement le Juif banquier que l'on condamne, c'est le Juif commerçant, c'est le Juif dans le barreau, dans la médecine, dans l'armée, dans l'art, dans les lettres, dans la science: c'est le Juif tout court, le Juif auquel on conteste ses droits d'homme et de citoyen, sans que cette contestation soulève dans ce pays de démocratie et de liberté -- sauf de rares et honorables exceptions-- la moindre protestation.

Hier, on spécifiait avec affectation que, sous le nom de Juif, on désignait le loup-cervier de la Bourse, le financier louche, le courtier marron, celui qui vivait de l'agio et de la prédation, sans distinction d'origine et de culte. Il s'en trouvait qui s'excusaient presque de se servir du mot juif, mot, disait-on, consacré par l'usage et dont les Israélites honnêtes auraient eu tort de se montrer froissés. Maintenant, l'heure est passée de la dissimulation; on ne fait plus de différence, on n'établit plus de catégories. Pourquoi se cacherait-on? Les Juifs, fidèles à d'antiques traditions d'humilité, et par pusillanimité atavique, ne se défendent pas. Ils eussent dû se lever, se grouper, ne pas permettre qu'on discutât une minute leur droit absolu de vivre, en gardant leur personnalité, dans les pays dont ils sont citoyens. Ils ne l'ont pas fait. Ils ont préféré courber la tête, ainsi qu'ils le faisaient autrefois, quand le vent des persécutions, passant sur les ghettos sinistres, ranimant la flamme des bûchers fumants, faisait se ployer les échine et se recroqueviller les faibles et tremblantes âmes. Ils se sont dit: tout cela passera, laissons s'apaiser la tempête et feignons de ne pas entendre; si nous ne répondons pas, on croira que nous ne sommes plus là et on nous oubliera.

Pauvres esprits et pauvres cervelles, aveugles et sourds, sans intelligence, sans compréhension, sans courage et sans énergie!

Je ne veux pas insister; la puissance de l'assaut réveillera peut-être des volontés hésitantes et ranimera des cœurs débiles. Ce que je voudrais qu'on comprît maintenant, c'est l'étendue de ce mouvement qu'on a dédaigné jusqu'à aujourd'hui, je voudrais que les clairvoyants, s'il [44] y en a, se rendissent compte que l'on ne s'arrêtera pas aux Juifs. Il est vrai que quelques-uns le voient et, pour se préserver de l'orage, des francs-maçons candides se font antisémites; ils aident à forger le fer qui les frappera bientôt.

"Pour l'honneur et le salut de la France, affichent les ligueurs antisémites, n'achetez rien aux Juifs. Pour l'honneur et le salut de la France, disent les congrès catholiques de Reims et de Paris, n'achetez rien aux Juifs et francs-maçons. Pour l'honneur et le salut de la France, dit en chaire l'évêque de Nancy, n'achetez qu'aux catholiques." Comme elle est reconfortante cette levée des aunes, quelle noble cause défendent ces épiciers enrichis, ces bonnetiers, tous ces marchands qui identifient la gloire d'une nation avec la prospérité de leurs comptoirs. Quelle belle et joyeuse forme du "struggle for life", et ne voit-on pas que tous ces croisés sont les dignes fils d'un peuple qui, le premier, par le monde, a semé l'égalité et la liberté.

Quand les antisémites affirmaient qu'ils ne voulaient travailler que pour le bien du peuple, lorsqu'ils prétendaient combattre l'exploitation de l'homme par l'homme, je leur ai répondu que, comme ils voulaient supprimer seulement le Juif riche en laissant subsister le régime capitaliste, ils n'arriveraient à rien et que la situation du pauvre et du prolétaire serait la même après qu'avant.

J'étais fort naïf en ce temps-là. Mieux éclairé, mieux averti, j'ai affirmé, et j'affirme encore que les antisémites sont les défenseurs du capital chrétien, je veux dire du capital catholique, et je les défie toujours de prouver le contraire. J'élargis cette affirmation. Les antisémites combattent non seulement pour défendre le capital catholique, mais encore pour conquérir pour les citoyens catholiques, aux dépens des autres citoyens, des [45] avantages, des privilèges et des prébendes. Ils rêvent la reconstitution de l'État chrétien, celui qui ne confèrera des avantages qu'aux fils soumis de l'Église. Quel antisémite osera le nier ? Aucun. Je proteste donc maintenant contre l'antisémitisme, au nom de la liberté, au nom du droit, au nom de la justice. Serai-je seul à élever la voix ? J'espère que non.

HISTOIRE D'UNE POLÉMIQUE

Le Figaro du 16 mai publia sous le titre de "Pour les Juifs" un très brave, très courageux, très noble article de M. Émile Zola.

"Depuis quelques années, disait M. Zola, je suis la campagne qu'on essaye de faire en France contre les Juifs, avec une surprise et un dégoût croissants. Cela m'a l'air d'une monstruosité, je veux dire une chose en dehors de tout bon sens, de toute vérité et de toute justice, une chose sotte et aveugle qui nous ramènerait à des siècles en arrière, une chose enfin qui aboutirait à la pire des abominations, une persécution religieuse ensanglantant toutes les patries. Et je veux le dire."

Je n'ai pas à analyser ici cet article. Chacun l'a lu. Dans *La Libre Parole* du 18 mai, M. Édouard Drumont répondit à M. Émile Zola. Il me mettait en cause en débutant, fort aimablement d'ailleurs, disant que j'étais un adversaire "redoutable et subtil"... La réponse de M. Drumont ne m'ayant pas paru décisive, je crus devoir le dire, et je publiai dans le *Voltaire* du 20 mai l'article qui suit.

[47]

I CONTRE L'ANTISÉMITISME

M. Émile Zola vient de commettre une action abominable. Il a défendu les Juifs ou plutôt il a attaqué l'antisémitisme. Qu'attendre d'un homme qui a du sang italien dans les veines? Un Français de France n'eût point osé faire chose semblable. Sarcey lui-même a renoncé à intervenir en faveur de cette tribu de déicides qui, chacun le sait, dévore les petits enfants chrétiens, tombe en des convulsions de rage au saint nom de Jésus-Christ, un des rares Juifs qui ne soient pas maltraités par les antisémites, et dispose d'une puissance si formidable qu'elle écraserait en un jour l'antisémitisme si elle le voulait, ce dont chacun s'aperçoit.

Drumont n'a pas laissé passer cette algarade de l'auteur de Rome sans lui dire son fait, et il a ouvert son mandement par quelques paroles à mon adresse, si aimables qu'il m'en voudrait de ne pas lui dire que son article n'était pas bon. Il fera bien à l'avenir, et c'est là un conseil [48] désintéressé, de surveiller son argumentation, de choisir ses raisonnements et de soigner sa logique. Sa réponse est vraiment un peu embrouillée: Coppée, Halévy, les prophètes, Enguerrand de Marigny, Swedenborg et Rouanet, Carlyle et le baron de Hirsch, le centenaire de Tolbiac et les pauvres religieux que les francs-maçons traquent "comme des Outlaw", le couvent des Oiseaux et Fourmis se rencontrent au long des trois colonnes de *La Libre Parole*, dans le plus joyeux pêle-mêle. Jamais le bon public antisémite ne se reconnaîtra là-dedans. Mais enfin ce n'est pas là mon affaire et Drumont doit savoir mieux que moi ce qu'il lui faut et quels sont les plaisirs, artistiques ou autres, qu'il sait goûter.

Mais je ne veux pas faire de critique littéraire, et ce que je dis là est pour constater une fois de plus l'art infini que met Drumont à ne jamais répondre.

Zola lui dit que l'antisémitisme est une conception barbare, médiocre, inférieure, il riposte en blâmant les gens du monde qui lisent *Germinal* -- et oublient sans doute, pendant ce temps, de méditer sur la France juive. Il ne s'agit pas de cela, et le geste de la Mouquette n'a rien à voir avec la guerre aux juifs. J'ai, quant à moi, souvent demandé à M. Drumont de s'expliquer sur certains points obscurs de sa doctrine. Je n'en ai jamais su tirer que des renseignements sur sa famille et sur ses débuts dans le journalisme, et encore ne m'a-t-il pas tout dit et il m'a laissé apprendre indirectement bien des choses.

Cependant aujourd'hui il a glissé dans son réquisitoire quelques phrases qui m'ont tout l'air d'un programme précis. Il faut donc les reproduire.

"Les antisémites, dit-il, se sont proposé de délivrer les travailleurs écrasés par tous les monopoles juifs, exploités de toutes les façons par des entrepreneurs de [49] ventes à crédit, dépouillés des quelques économies qu'ils ont pu parfois réaliser à grand-peine, par des flibustiers sans vergogne." Est-ce tout? Et bien, vraiment, voilà qui n'est pas brillant, surtout pour un sociologue. Comment, Drumont, vous avez fait tant de livres, écrit tant d'articles--dont quelques-uns étaient bons--uniquement pour faire supprimer les établissements de vente à crédit juifs, les monopoleurs juifs et les exploités juifs? Et les monopoleurs, les exploités, les entrepreneurs chrétiens qu'en ferez-vous? Vous les supprimerez aussi? Alors pourquoi êtes-vous seulement antisémite? Vous les garderez? Alors votre sociologie devient inférieure. Vous allez protester par quelques périodes ronflantes. Je vous connais, vous êtes capable, pour la circonstance, de sortir quelque citation de Voltaire ou de Proudhon. Il y a aussi quelques phrases de Fourier que je vous signale et quelques autres de Marx que je pourrais vous donner; ça nous changera un peu de "l'enfer excrémental" de Swedenborg qui ne peut pas toujours servir et des aphorismes du baron de Billing qui manquent un peu de notoriété.

Cependant je vous avertis que cela ne saura pas m'émouvoir. Écoutez-moi, Drumont, vous ne connaissez pas les Juifs, ou du moins vous ne les connaissez pas tous. Il y en a un grand nombre qui ont gardé des persécutions anciennes une déplorable habitude: celle de recevoir des coups et de ne pas protester, de plier l'échine, d'attendre que l'orage passe et de faire les morts pour ne pas attirer la foudre. J'en sais qui ont des conceptions différentes. Je suis de ceux-là et je ne suis pas le seul. J'en sais bien d'autres, et dans ce journal même, qui sont partisans de moins de mansuétude. Ceux-là en ont assez de l'antisémitisme, ils sont fatigués des injures, des calomnies et des mensonges, des dissertations sur Cornélius [50] Herz et des prosopopées sur le baron de Reinach. Et demain ils seront légion, et s'ils m'en croyaient, ils se ligueraient ouvertement, bravement contre vous, Drumont, contre les vôtres, contre vos doctrines; non contents de se défendre, ils vous attaqueraient, et vous n'êtes pas invulnérables, ni vous, ni vos amis.

Vous allez rire et me répondre que nous ne sommes pas près de voir se fonder une association de Juifs contre l'antisémitisme. C'est possible, mais en attendant vous ne douterez pas si je vous dis que, à deux ou trois seulement, il serait possible de vous empêcher de vous dérober.

Il y a des Juifs, mon bon Drumont, qui gagnent quarante sous par jour et les Rothschild ne les invitent pas au mariage de leurs filles, ils préfèrent y convier les papas des bons jeunes gens des cercles catholiques et de l'Union nationale que vous haranguez du haut de votre balcon.

Je vous le demande, croyez-vous que les travailleurs de France, dont le sort vous préoccupe tant, seront plus heureux quand ils seront sous la coupe des industriels qui font patronner leur établissement par Notre-Dame de l'Usine? Donnez-moi donc une fois votre avis sur le capital chrétien et dites-moi si sincèrement vous ignorez que l'antisémitisme sert uniquement les intérêts des capitalistes catholiques, des petits bourgeois catholiques et que le dernier de ses soucis est précisément le sort du prolétariat?

Quand vous aurez répondu à cette question, je pourrai vous en poser d'autres et nous ne sommes pas encore au bout.

[51]

En réponse aux questions que je posais, M. Drumont publia dans *La Libre Parole* du 22 mai, un article auquel il voulut bien donner pour titre: "Un émule de Zola". Cet article commençait ainsi:

"Pour une fois que j'ai eu la faiblesse de dire quelque chose d'aimable à un Juif, je n'ai vraiment pas eu de chance. J'avoue que j'avais trouvé dans *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* de Bernard Lazare, quelques pages empreintes d'une certaine impartialité¹. Je l'ai dit, et M. Bernard Lazare en profite aujourd'hui pour m'être désagréable à propos de l'article de Zola. Que voulez-vous? La race est comme cela..."

Dans le *Voltaire* du 24 mai, je répondis à M. Drumont.

1. Voici ce qu'écrivait à propos de ce livre M. Edouard DRUMONT dans *La Libre Parole* du 10 janvier 1895: "C'est un livre remarquable, ai-je dit, que cet essai d'histoire de l'Antisémitisme; c'est un livre fort nourri de faits et dominé d'un bout à l'autre par un bel effort d'impartialité, par la consigne donnée au cerveau de ne pas céder aux impulsions de la race."

RÉPONSE A M. DRUMONT

Je demandais, il y a quelques jours, à M. Drumont, de me répondre. Il faut à mon tour que je réponde à M. Drumont. Je lui ai posé quelques questions précises, il les a éludées en cherchant à me mettre en contradiction avec moi-même. Je les lui poserai une fois encore, le laissant libre de croire qu'en lui demandant une explication nette, je désire simplement avoir un peu de la notoriété qui s'attache à tout ce qui vient de lui. Je n'avais pas encore vu M. Drumont dans ce rôle de dispensateur de gloire, et il me sera permis de dire que je n'avais pas fait fonds sur lui pour recueillir un peu de cette renommée qu'il aime.

Avant tout je dois reconnaître que M. Drumont a souvent écrit que je n'étais pas un sot et qu'il m'a attribué du talent. C'était, dit-il, pour être aimable envers moi et il regrette maintenant d'avoir eu cette faiblesse. Je croyais qu'il n'avait fait qu'exprimer une conviction sincère sur mon compte. Je me serai donc trompé, et à l'avenir peut-être M. Drumont me jugera-t-il plus mal qu'il ne l'a fait jusqu'à présent. Je le regretterai pour lui. Il paraît qu'aujourd'hui je profite de son amabilité pour lui être "désagréable" à propos de son article sur Zola et il ajoute: "Que voulez-vous? La race est comme cela..." J'avoue que je ne comprends pas. Qu'est-ce que M. Drumont attendait de moi, et quel service m'a-t-il rendu qui dût contraindre ma reconnaissance à m'abstenir de toute critique à son égard?

D'abord quelle raison aurais-je d'être agréable à M. Drumont? Je suis Juif et, en tant que Juif, il désire me renfermer dans un ghetto, me priver de mes droits d'homme et refaire de moi un paria. Pense-t-il donc me consoler ou m'adoucir en me disant: "Mon ami, vous ne manquez pas de talent"? Cela serait vraiment insuffisant.

Mais si je n'ai aucun motif pour être agréable à M. Drumont, je n'en ai pas non plus pour lui être désagréable. Il me fera peut-être l'honneur de croire que ce sont des mobiles plus hauts et plus graves qui me poussent.

Je n'ai jamais varié d'opinion sur M. Drumont. Dans mon livre sur *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*¹ --dans lequel il avait trouvé quelques pages qui lui semblaient "empreintes d'une certaine impartialité" --j'ai écrit (page 241)²: "M. Drumont est le type de l'antisémite assimilateur qui a fleuri ces dernières années en France et qui a pullulé en Allemagne. Polémiste de talent, vigoureux journaliste et satiriste plein de verve, M. Drumont est un historien mal documenté, un sociologue et surtout un philosophe médiocre." J'ajoutais en parlant de quelques historiens, économistes et philosophes qui professaient l'antisémitisme: "Il ne peut, sous aucun rapport être comparé à des hommes de la valeur de H. de Treitschke, d'Adolphe Wagner et d'Eugène Duhring." A cette époque, M.

1. *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Léon Chailley, éditeur, 42, rue de Richelieu
2. Correspond à la page 122 aux éditions de la Différence.

Drumont me répondit qu'il ne connaissait aucun de ceux dont je parlais.-- Cela ne me surprit pas et il y a bien d'autres choses encore qu'il ignore.-- Il voulut bien, néanmoins, me dire que malgré cela, il les aimait, parce qu'ils détestaient les Juifs, mais qu'il leur était certainement supérieur puisqu'il était Français.

Avec un raisonnement semblable, on en arrive facilement à considérer Meilhac comme supérieur à Shakespeare, et Jean Aicard à Goethe.

Ce que je disais dans mon livre, je l'ai redit dans une brochure qui s'appelait *Antisémitisme et Révolution*¹, j'écrivais là: M. Drumont est "perturbé par l'hystérie religieuse et, d'autre part, s'il fait illusion avec de gros fatras, il est sur bien des points ignorant comme une carpe, et sa façon d'écrire l'histoire vaut bien celle du père Loriguet²". Ces diverses appréciations n'avaient pas altéré la bienveillance de M. Drumont à mon égard, et j'ignore vraiment pourquoi mon dernier article me l'a fait perdre. Qu'importe, je m'en consolerais, mais je ne pourrai, malgré tout, que maintenir les jugements que j'ai portés sur lui. Pas plus aujourd'hui qu'hier je ne croirai à sa science, à sa sociologie et à sa gloire immortelle. Veut-il me dire qui étaient Lampon et Isidore, qui étaient Eisenmenger et Wagenseil? Les deux premiers [55] agitèrent Alexandrie et firent se ruer la populace grecque contre les Juifs. Les deux seconds ont écrit contre les Juifs des livres plus gros que *La France juive* et plus savants. Leur nom n'est même pas connu des antisémites; c'est peut-être encore moi qui les leur apprendrai. L'oubli dans lequel ils sont tombés pourrait servir à Drumont de sujet de méditation. Je le lui affirme: il y aura encore des Juifs dans le monde que son nom aussi sera oublié, à moins qu'un Josèphe ne le conserve comme fut conservé le nom d'Appion.

Mais c'est assez sur ce sujet et je veux reprendre les pseudo-réponses de M. Drumont: "Une autre facétie, écrit-il, à laquelle se livre volontiers M. Lazare, c'est de soutenir que je veux faire massacrer le petit Juif qui gagne quarante sous par jour. Or, en admettant que le petit Juif qui gagne quarante sous par jour ne soit pas un mythe, je n'ai jamais nourri contre lui les noirs desseins que me prête M. Lazare, et M. Lazare serait bien en peine de me montrer la page où j'ai poussé à l'égorgeement de ce petit Juif."

Je passerai sur le doute qu'émet M. Édouard Drumont touchant la situation économique de certains Juifs³.

De deux choses l'une: ou il est mal renseigné et il n'en a pas le droit, puisqu'il s'occupe des Juifs, ou l'aveu de la misère des sept huitièmes des Juifs du monde gênerait ses polémiques et sa doctrine et il affecte d'ignorer cette misère. Venons au reste. Je n'ai pas écrit que M. Drumont excitait directement à l'égorgeement des petits Juifs, mais j'aurais pu l'écrire et j'aurais eu raison, même [56] en ne citant pas de lui une page où il ait poussé d'une façon formelle à cet égorgeement. Lorsque son journal injurie tous ceux dont le nom est sémite, lorsque ses amis, qu'il approuve et félicite en les haranguant, crient "Mort aux Juifs!", ils ne me paraissent pas s'adresser uniquement aux financiers cosmopolites. Est-ce contre les

1. *Lettres prolétariennes, Antisémitisme et Révolution* (Paris, mars 1895).

2. *Antisémitisme et Révolution* (p. 14) [p. 33, ci-dessus].

3. Si M. DRUMONT connaissait les questions dont il veut parler il saurait que, s'il y a huit millions de Juifs dans le monde les 7/8 sont ou des prolétaires, ou des pauvres.

financiers cosmopolites qu'ils manifestaient, dimanche dernier, devant la porte de quelques commerçants juifs? Est-ce contre ces financiers que se forment, soutenues par le clergé, ces ligues de Lyon, de Valenciennes et de Lille dont le mot d'ordre est: "N'achetez rien aux Juifs!" Quand on prend comme devise: "Guerre aux Juifs", il devient de mauvaise foi de soutenir qu'on ne s'attaque qu'à une certaine catégorie d'entre eux, et qui est dans la vérité, vous, Drumont, qui affirmez ne pas vouloir de mal à ceux d'entre les Israélites qui n'appartiennent pas à la finance, ou moi qui soutiens qu'avec votre système on laisserait en paix les capitalistes chrétiens en se ruant sur tous les Juifs indistinctement, puisque le signe qui distingue, de votre propre aveu, vos ennemis, est non pas une fortune disproportionnée, mais un nez crochu?

"Je ne me suis pas placé sur le terrain confessionnel, poursuivez-vous, et M. Bernard Lazare sait mieux que personne que l'antisémitisme n'est pas une question religieuse, puisque les Arabes, qui adorent Mahomet, ont plus de haine encore pour les Juifs que les chrétiens qui adorent Jésus." Si M. Drumont connaissait les Arabes, il ne dirait pas, d'abord, qu'ils adorent Mahomet, il ne soutiendrait pas ensuite que les raisons de leur haine contre les Juifs, de même que les mobiles de leur haine contre les chrétiens, ne sont pas religieux. Je me permets de renvoyer M. Drumont à mon livre qu'il a sans doute mal lu. S'il l'avait bien lu, en effet, il ne ferait pas de moi un de ses auxiliaires, même temporaire.

[57]

C'est ici, d'ailleurs, le point important, pour M. Drumont, de son article. D'un ouvrage de 400 pages, il extrait trente-six lignes et, en les isolant, il dénature toute pensée. J'ai écrit qu'il y avait à l'antisémitisme universel des raisons profondes et sérieuses. Je le dis encore et pas plus aujourd'hui qu'hier je ne soutiens que Drumont l'a inventé. Drumont n'a rien inventé. J'ai écrit qu'il ne fallait pas croire que les manifestations antisémites furent, dans le passé, simplement dues à une guerre de religion. Je le maintiens encore. J'ai écrit que la raison de l'antisémitisme dans l'histoire fut que "partout et jusqu'à nos jours le Juif fut un être insociable". Je le dis toujours. Mais à la suite de cette constatation qui se trouve dans le premier chapitre de mon livre, je déclarais que mon but était d'examiner "si ces causes générales persistent encore et si ce n'est pas ailleurs qu'il nous faudra chercher les raisons de l'antisémitisme moderne". Ces raisons je les ai étudiées minutieusement. J'ai constaté que le Juif n'était insociable que dans les pays comme la Roumanie, la Russie, la Perse, etc., où on le met hors la loi et où on l'oblige à se renfermer dans un ghetto qui lui crée un exclusivisme intellectuel et moral. J'ai établi que le reproche que fait l'antisémitisme moderne aux Juifs modernes, ce n'est pas d'être insociables, mais d'être trop sociables; ce n'est pas de se livrer uniquement à l'usure ou à la finance, mais au contraire de porter leur activité sur d'autres points et de se mêler à toutes les manifestations de la vie contemporaine. Enfin, en terminant ce livre j'ai écrit (pages 389 et 390)¹: "Les causes de l'antisémitisme sont nationales, religieuses, politiques et économiques, ce sont des causes profondes qui dépendent non seulement des Juifs, non seulement de ceux qui les entourent mais encore et surtout de l'état social."

1. Page 190 aux éditions de la Différence.

Je réécrirais aujourd'hui ce livre que j'aurais sans doute bien des choses à y changer, bien des choses à y ajouter, mais si je me fais un reproche, c'est justement de n'avoir pas précisé les causes religieuses de l'antisémitisme, c'est de n'avoir pas suffisamment montré combien elles servent les intérêts économiques de certains capitalistes.

Aujourd'hui comme hier j'affirme que la lutte contre le Juif est un épisode de la "lutte intestine entre détenteurs du capital" une forme de la concurrence; en voyant ce combat commercial contre le Juif, se compliquer d'un combat contre le Franc-Maçon et le Protestant, je ne changerai pas d'avis.

Aujourd'hui comme hier, je prétends que l'antisémitisme sert uniquement le capital chrétien ou plutôt catholique. J'ai dit que je défiais Drumont de me prouver le contraire, je l'en défie une fois encore. J'ai déclaré que je ne le laisserais pas se dérober, je le déclare encore. Le débat sur la question juive ne doit pas être un débat sur ma personnalité. M. Drumont voudrait-il en faire un débat sur la sienne? Je suis persuadé qu'il n'y tient pas.

Je maintiens donc toutes mes affirmations. Je pose de nouveau toutes mes questions, car ce sont celles auxquelles M. Drumont s'obstine à ne pas répondre et je répète:

"Croyez-vous que les travailleurs de France, dont le sort vous préoccupe tant, seront plus heureux quand ils seront sous la coupe des industriels qui font patronner leurs établissements par Notre-Dame de l'Usine? Donnez-moi donc une fois votre avis sur le capital chrétien et dites-moi si sincèrement vous ignorez que l'antisémitisme sert uniquement les intérêts des capitalistes catholiques, des petits bourgeois catholiques et que le dernier de ses soucis est précisément le sort du prolétariat?"

[59]

Je ne sortirai pas de là et je saurai prouver une fois encore ce que j'ai si souvent avancé, même dans ce livre sur lequel M. Drumont veut faire porter sa polémique: l'antisémitisme est une forme du protectionnisme et il ne sert que les intérêts d'une fraction de la bourgeoisie.

M. Édouard Drumont ne crut pas devoir me répondre. N'avait-il pas d'ailleurs écrit dans l'article auquel je répliquais: "On peut répondre une fois pour causer satisfaction à un confrère, fût-il sémite, on ne peut le faire continuellement."

Malgré cela j'écrivis dans le *Voltaire* du 31 mai, les lignes qui suivent:

III CE QUE VEUT L'ANTISÉMITISME

Décidément, M. Drumont est un sociologue qui n'aime pas à discuter sociologie. C'est un homme prudent, il connaît sa faiblesse, et quand on lui pose des questions qui l'embarrassent, il préfère garder le silence. Vous lui demandez si l'association antisémite et cléricale des négociants et industriels, dont la devise est: "N'achetez rien aux francs-maçons et aux Juifs", a pour but de sauver la France ou de faire de meilleures affaires. Il vous répond qu'on a ouvert un plébiscite pour savoir s'il appartenait à la race de Sem, et il affirme qu'il a été baptisé, comme Halévy et Erlanger. En quoi veut-il que cela m'intéresse ?

Toutefois, puisque mes questions lui déplaisent, je veux bien lui en poser d'autres. Je lui ai dit que nous aurions, s'il le voulait, d'inépuisables sujets de conversation, que je lui adresserai d'innombrables demandes. Sans doute, dans le nombre, quelques-unes l'intéressent-elles ? J'abandonne donc pour le moment --car j'y reviendrai, non plus pour interroger, mais pour démontrer --la question du capitalisme catholique. Peut-être M. Drumont est-il mal documenté là-dessus et ses tiroirs sont-ils vides, --ce que d'ailleurs j'observe depuis quelque temps.-- Je pourrai un jour lui indiquer des sources sérieuses de renseignements, et il pourra faire un livre très curieux.

Parlons donc de la mission de l'antisémitisme, car l'antisémitisme, qui l'ignore ? a une mission. Ses apôtres sont spécialement mandatés par la divinité qui a résolument abandonné son ancien Benjamin. Drumont, l'autre jour, et sans avoir l'air de rien, a indiqué cette mission en quelques lignes contenues dans un article sur le couronnement du tsar, et qui ont failli m'échapper, ce que j'eusse regretté. Reproduisons-les :

"La mission de l'antisémitisme, au fond, c'est de refaire un cerveau neuf, une mentalité nouvelle aux Français, de les faire rentrer dans la réalité, de leur enseigner ce qu'ils valent, de leur apprendre à surmonter ces humilités ridicules contrastant avec des déclamations emphatiques et grotesques, ces superstitions, ces adorations d'hommes et de choses qui nous sont tout à fait inférieurs."

Qu'est-ce que M. Drumont entend par un cerveau neuf et une mentalité nouvelle ? Sur ce sujet, on peut trouver une réponse dans ses livres et dans ses articles, et je suis tout disposé à reconnaître en ce point leur utilité. La seule chose un peu nette et claire, en effet, dans les gros bouquins, indigestes et confus, du propagateur de l'antisémitisme, -- qui est décidément meilleur journaliste que moraliste, philosophe, historien ou sociologue --c'est un amour puéril et touchant pour l'ancienne France. L'histoire, pour M. Drumont et pour le [62] père Lorient, a suivi son cours normal jusqu'en 1789. A cette date, le ciel a permis que le vieil édifice de la monarchie s'écroulât, et en même temps il a frappé la France de démence.

Pendant quelques années, Satan a régné sur la terre des lys. M. Drumont est exactement renseigné là-dessus. Il a consciencieusement démarqué l'abbé Barruel, Dom

Deschamps et Créteineau-Joly. Il ne les cite pas toujours, mais le souffle de ces maîtres court dans son œuvre. Là encore je me garderai de dire que M. Drumont a inventé cette théorie, il l'a adoptée. Pour lui comme pour ceux dont je viens de parler, la France, perturbée par une influence diabolique, a perdu il y a plus de cent ans son équilibre; elle cherche vainement à le reconquérir depuis, de là des secousses, des révolutions. Quand aura-t-elle retrouvé son harmonie? Quand elle sera redevenue ce qu'elle était, c'est-à-dire un État chrétien, quand les Français auront retrouvé leur cerveau et leur mentalité d'antan. Et voilà ce que le bon chevalier croisé contre les fils d'Israël appelle refaire un cerveau et une mentalité nouvelle.

Les antisémites vont peut-être me dire que c'est par un paradoxe facile que je leur attribue l'état d'esprit des contemporains de saint Louis. Ils connaissent, disent-ils, les exigences de la pensée moderne, et savent en tenir compte; ils font la part des progrès faits par la science, à tel point qu'ils s'efforcent de mettre la théologie d'accord avec elle. Leur but avoué et caché n'en est pas moins l'unification de la France. Et comment conçoivent-ils cette unification? Ils la conçoivent religieusement. La France, affirment-ils, sera heureuse quand elle sera redevenue une, c'est-à-dire chrétienne, c'est-à-dire catholique. Une preuve? C'est que l'antisémitisme en même temps que le Juif, combat le franc-maçon et le protestant.

Cependant le protestant et le franc-maçon sont bien des Français de France. Ce n'est donc plus uniquement la lutte contre "le Juif étranger" que préconisent M. Drumont et ses amis. Diront-ils encore qu'ils ne font pas de leur antisémitisme, qui est aussi un anti-franc-maçonnisme et un anti-protestantisme, une question religieuse?

Mais ce n'est pas encore là ce que je veux demander aux antisémites. Comment feront-ils pour faire rentrer les Français dans la réalité? Est-ce simplement en constatant, comme l'a fait M. Drumont, que la ruée de la foule dans le logis de Mlle Couédon indique un retour du peuple de France au bon sens? Ce ne peut être suffisant. De quelle façon s'opérera cette homogénéité nouvelle? La doctrine semble confuse. Parfois M. Drumont sort une prophétie de Nostradamus qui était, paraît-il, de la tribu d'Issachar, ce qui donne une grande valeur à ses vaticinations. D'après Nostradamus qui, étant Juif, n'avait aucun intérêt à affirmer une chose semblable, tout sera arrangé par un justicier qui sera "le grand Celtique". J'ai cru remarquer que M. Drumont se considérait quelquefois comme ce "grand Celtique". Je ne le chicanerai pas là-dessus et je veux bien le croire. Cependant, cette solution ne semble pas toujours satisfaisante à l'érudit auteur de la France juive. Il cite alors les propres paroles de Notre-Dame de la Salette; il apprend à ceux qui l'ignorent que l'Antéchrist naîtra bientôt d'un évêque et d'une Juive, et qu'après quelques horribles combats l'ordre renaîtra en Gaule. L'évêque est, paraît-il, tout désigné: ce serait Mgr Fuzet, de Beauvais, si je ne me trompe.

Le rôle de l'antisémitisme doit être sans doute de préparer la venue de tous ces combattants. Je voudrais savoir comment il procédera. Je manque de données précises là-dessus. Voyons, monsieur Drumont, qu'allez-vous [63] faire des Juifs? Exposez-moi votre programme. J'imagine que vous n'en avez pas, ni vous ni vos disciples. Prouvez-le, direz-vous? Voilà qui est facile. Il y a près d'un an, vous avez ouvert à *La Libre Parole* un concours sur les moyens de ruiner "la suprématie juive"; j'ai même demandé à faire partie du jury de ce concours et j'attends que l'on me convoque. Mais le concours est renvoyé chaque mois; n'est-ce pas une preuve de la confusion d'idées des antisémites? Il serait temps,

cependant, dans l'intérêt même du parti, de dire une bonne fois ce que vous voulez. Je vais encore attendre votre réponse, monsieur Drumont, et si vous ne répondez pas, nous pourrions causer d'autre chose.

Il me faut ici revenir en arrière et donner quelques explications sur le concours auquel je faisais allusion. Le 22 octobre 1895 *La Libre Parole* mettait au concours le sujet suivant : "Des moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive en France, le danger juif étant considéré au point de vue de la race et non au point de vue religieux."

En annonçant ce concours, M. Drumont disait : "Si un Juif n'appartenant pas au monde de la finance et ayant, par conséquent, quelque autorité dans la question, désirait faire partie du jury, nous serions disposés à lui accorder une place."

J'écrivis aussitôt au directeur de *La Libre Parole* la lettre ci-dessous, qui parut dans le numéro du 24 octobre précédée des quelques lignes que je reproduis :

"Nous recevons de M. Bernard Lazare la lettre suivante que nous insérons bien volontiers, ainsi qu'il nous en fait la demande, mais en faisant des réserves formelles, toutefois, sur la solution qu'il préconise et qui nous paraît un peu radicale :

"Paris, 23 octobre 1895.

"MONSIEUR LE DIRECTEUR,

"Jusqu'à présent, j'avais toujours reproché à l'antisémitisme de ne donner aucune solution à la question qu'il avait soulevée. A plusieurs reprises même, j'ai demandé, soit à vous, soit aux vôtres, quelles mesures vous préconisiez pour échapper à ce que vous nommez la domination juive, à ce que j'appelle la tyrannie du capital qui n'est pas spécialement juif, mais universel. Je n'ai jamais obtenu de réponse.

"Le concours que vous ouvrez satisfera, je l'espère, ma curiosité, et me fixera sans doute sur la doctrine antisémite. Voulez-vous me permettre de faire partie du jury ? Vous pouvez être assuré de mon absolue impartialité, quoique d'avance, je trouve que la seule mesure logique serait le massacre, une nouvelle Saint Barthélemy.

"Si vous acceptez mon offre, je vous serai obligé de vouloir bien insérer cette lettre, qui l'explique.

"Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

"Bernard LAZARE."

Je faisais donc partie du jury de *La Libre Parole*. A la suite de mon article du 31 mai, je reçus une lettre de M. Drumont, m'expliquant les causes du retard qu'avait [66] subi le concours ; je m'empressais de lui répondre et rappelais cette réponse dans l'article que je consacrais encore à l'antisémitisme dans le *Voltaire* du 7 juin.

IV LA QUATRIÈME A M. DRUMONT

Il faut savoir reconnaître ses erreurs. J'avais dit dans mon dernier article que sans doute le concours organisé par *La Libre Parole* sur les moyens "d'anéantir la puissance juive" était indéfiniment remis. Je m'étais trompé. Le concours aura lieu. M. Édouard Drumont a bien voulu me le faire savoir, et il m'a écrit que je faisais toujours partie du jury. Je l'en ai remercié, lui déclarant que j'étais fort heureux de cela, et que j'espérais trouver dans les travaux qui me seront soumis une réponse aux questions que je pose.

Je vois, en effet, que je ne dois pas compter pour cela sur M. Drumont lui-même. Je ne lui en veux pas. Peut-être a-t-il des préoccupations plus pressantes que celle de discuter sur la doctrine ou le but même de l'antisémitisme. J'aime mieux penser cela que de le croire gêné par mes demandes. Un homme qui a consacré sa vie à une cause ne doit évidemment pas être embarrassé [68] par les interrogations d'un Juif assez indiscret pour demander ce que l'on veut faire de lui. S'il ne répond pas, c'est qu'il a ses raisons. Je ferai bien de ne pas m'obstiner. Quelques personnes me l'ont conseillé. Les unes m'ont dit: Comment, vous qui êtes un révolutionnaire, un socialiste, pouvez-vous vous occuper de ce problème si restreint de l'antisémitisme, qui sera résolu le jour où on résoudra tous les autres? J'examinerai cette objection quelque jour -- chaque chose doit avoir son temps -- je me justifierai aux yeux de ces sincères doctrinaires et leur prouverai que les Juifs ne peuvent pas cependant se laisser manger en souhaitant uniquement l'âge d'or où tous les hommes seront frères. D'autres ont ajouté: Vous qui êtes un athée, qu'allez-vous faire dans cette galère, cela ne vous est-il pas indifférent de voir attaquer les Juifs? A cela j'ai répliqué qu'il m'était absolument indifférent d'entendre attaquer la religion juive, mais que les bons antisémites, le jour où ils m'enlèveront mes droits de citoyen et d'homme ne me demanderont pas si je pratique ou non les rites du judaïsme. Alors, que voulez-vous que je fasse? Je ne puis pas me convertir, puisque je trouve toute confession absurde quand elle n'est pas abjecte, et d'ailleurs les amis de Drumont me diraient que cette palinodie basse ne peut servir à rien et ils me considéreraient comme faisant toujours partie de la tribu d'Israël. Je dois donc défendre mes prérogatives d'individu. Je suis Juif, étant né tel. Il ne me plaît ni de changer de nom, ni de m'affilier à une église, ou à un temple, ou à une mosquée. J'ai le droit de rester tel et je soutiendrai ce droit. Qui peut me donner tort?

Mais tout cela m'éloigne de M. Drumont. J'y reviens. Je constate qu'il n'a jamais répondu aux questions que j'ai posées. Il pourra protester et dire: J'ai écrit là-dessus dix livres et mille articles; je répliquerai qu'il n'a [69] pas répondu en mille articles et dix livres et nous ne serons pas plus avancés qu'avant.

La vérité est sans doute que tout ce que j'ai écrit ne l'intéresse pas. Assurément, s'il prenait un intérêt à ce dont je parle, il aurait voulu rétorquer mes erreurs et m'éclairer en même temps qu'éclairer ses disciples. J'ai lu attentivement *La Libre Parole* depuis une

quinzaine pour savoir ce qui pouvait intéresser M. Drumont. De quoi veut-il donc que je lui parle?

De Karl Marx ? Il ne l'a jamais lu. Des mauvais amis de Champrosay, de M. Jacques Lebaudy et de Marx même ou du malheureux M. de Cesti que ses familiers ont abandonné ? Tout cela me laisse très froid et je cède volontiers à d'autres le soin d'en dissenter. Aimerais-il mieux que je contasse des anecdotes ? Sur ma famille ou sur mes débuts dans les lettres ? Comme a dit Drumont, je ne suis pas encore assez célèbre. Je le deviendrai peut-être ; mais, en attendant, je ne puis passer mon temps à parler des débuts de mes confrères. Cela n'a aucun attrait pour moi. Je ne sais pas dire les historiettes, et ce n'est pas la renommée d'un Tallemant que j'ambitionne. A chacun son œuvre. Les chroniqueurs de menus faits ne manqueront pas, je ne suis pas du nombre.

Ainsi, il faut que je cesse d'interpeller M. Drumont ; que d'autres continuent s'ils le veulent. Pour moi, la question antisémite ne peut se réduire à un dialogue avec le directeur du journal officiel de ce parti, encore moins à un monologue que je débiterais devant lui. M. Drumont n'est pas la cause de l'antisémitisme ; il n'en est pas même un facteur réel ; il en est un écho et peut-être un instrument. Quel peut être désormais mon but ? Il doit être de montrer les origines multiples de ce mouvement, d'en faire voir les moteurs cachés, d'exposer les intérêts qu'il sert, de faire comparaître les individualités ou les [70] groupes dont il émane. Derrière le décor antisémite, derrière les théories pseudo-scientifiques de l'aryanisme et du sémitisme, il importe de trouver les causes réelles. Il faut exposer les vrais mobiles de la nouvelle croisade, celle qui était dirigée hier contre les Juifs seuls, qui est dirigée en même temps aujourd'hui contre les libres penseurs, les francs-maçons et les protestants. Je ne m'adresserai plus, par conséquent, aux antisémites ; j'ai reconnu la vanité de cette tentative et la difficulté de causer avec des gens qui sont décidés à rester muets et à se dérober quand on les met au pied du mur. Je parlerai à ceux qui ont des oreilles pour entendre et, qui sait, je pourrai délier bien des langues.

Le lendemain même de la publication de cet article je recevais de M. Édouard Drumont une lettre m'informant que la réunion du jury aurait lieu le mercredi 10 juin. J'ai assisté à cette réunion et j'ai siégé lors de la première séance de ce jury, dont M. Drumont ne fait pas partie. Je n'ai pas cru que le fait d'avoir franchi la porte de *La Libre Parole* devait enchaîner ma liberté et me mettre dans l'obligation de cesser une polémique courtoise, engagée depuis plus de trois semaines. Il importait d'ailleurs pour moi d'apprécier une controverse engagée entre M. Jaurès et M. Drumont sur l'antisémitisme ; je publiai donc dans le *Voltaire* du 14 juin, toujours sur la même question, un cinquième article que voici :

V LES RÉPONSES DE M. DRUMONT

J'avais dit que je ne m'adresserais plus à M. Drumont. Non que les sujets de conversation entre nous fussent épuisés, car il sait journallement les faire naître, mais parce que je ne puis m'entêter à parler avec un muet. Puis, en sa qualité de psychologue, Drumont dirait encore que je ne le provoque à la discussion que pour voir mon nom imprimé dans *La Libre Parole*, ce qui me ferait, chacun le sait, une publicité considérable. J'aime mieux me taire, et quand j'aurai des explications à demander au chevalier de l'antisémitisme, j'irai les lui demander au journal. La très aimable façon dont il m'a reçu l'autre jour, quand je suis allé assister à la première réunion du jury du concours organisé par *La Libre Parole* m'y encourage. A propos de ce concours je demanderai à Drumont l'autorisation d'en parler librement et de donner sur lui et sur ses travaux mon appréciation, bien entendu quand on aura attribué la médaille. D'ailleurs, pour l'instant, je suis plongé dans la lecture des [72] manuscrits qu'on m'a confiés, et je ne veux même pas dire, par discrétion, comment je les trouve. Mais, quittons ce sujet. Il faut que j'explique pourquoi je parle encore à Drumont, après avoir dit que je ne lui demandais plus rien. C'est que s'il ne m'a pas encore répondu, il a répondu à d'autres. Jaurès lui ayant, dans *La Petite République*, posé quelques questions, il a donné la réplique.

Eh bien, je ne voudrais pas fâcher un adversaire, mais vraiment cette réplique est absolument inférieure. Drumont va prétendre une fois de plus que je dis cela uniquement pour lui être désagréable; il aura tort, et j'affirme que, seule, la vérité m'y pousse, comme disait le Barberousse des Burgraves. Mais il faut justifier mon assertion:

"Que dirait M. Drumont, qui accuse le socialisme d'être un truquage juif, si nous lui répondions que l'antisémitisme est un truquage capitaliste destiné à sauvegarder l'ensemble de la classe banquière, industrielle et propriétaire par une petite opération sagement limitée. Le capital se laisserait circonscire de son prépuce juif pour opérer avec plus de garanties." Ainsi écrivait Jaurès. Je ne puis analyser complètement son article, mais le passage que je cite est le plus important. Il formulait une fois de plus la question que je n'ai cessé de poser aux antisémites, celle que je leur poserai toujours. Savez-vous ou ne savez-vous pas que votre œuvre consiste uniquement à défendre une catégorie de capitalistes: les capitalistes catholiques? Jamais je n'ai pu obtenir une réponse. Quand j'ai eu lu l'article de Jaurès, je me suis dit: sans doute Jaurès sera plus heureux. Il est député, il a une influence que je n'ai pas, une importance à laquelle je ne veux prétendre, Drumont se croira sans doute obligé de soigner un peu sa riposte. Je me suis trompé, [73] et pour qu'on ne m'accuse pas de partialité, je vais exposer les arguments de l'apôtre antisémite.

Il se lave d'abord d'un reproche sanglant. Jaurès l'avait accusé de parler du socialisme de la même façon dont en parle Joseph Reinach, qui voit dans le mouvement français un reflet du mouvement allemand. Drumont ne peut accepter une semblable assimilation et il rectifie, il a dit simplement, chacun comprendra la différence, que d'ailleurs je n'ai pas saisie : "Le socialisme français se traîne à la remorque du marxisme." Je corrige, il est vrai, ce jugement en disant à Jaurès que s'il a une action c'est qu'il est "à son insu, peut-être, le représentant de ce vieux socialisme français qui n'a rien de commun avec celui de Karl Marx". Il le complète en insinuant que Jaurès n'a probablement jamais compris le système de Karl Marx "qui ne s'est peut-être jamais compris lui-même".

Je voudrais -- et ceci est tout à fait désintéressé de ma part -- que Drumont comprît combien il fait hausser les épaules à tous lorsqu'il écrit des fadaïses semblables. Il ne peut prouver ainsi que son ignorance absolue de toutes choses. Il n'est pas obligé d'avoir lu les socialistes français, ni même Marx ; il n'est pas tenu par conséquent de savoir quels liens unissent leurs doctrines, il peut même ignorer que les marxistes ne sont qu'une fraction dans le parti révolutionnaire, mais alors qu'il ne parle pas de ce qu'il ne sait pas.

C'est vraiment un homme étrange. Il se refuse énergiquement à discuter sur ce qu'il devrait connaître, et il se perd en divagations sur des choses qu'il ignore. Continuons toutefois à lire son article. Il critique vivement, et non sans justesse, le rôle parlementaire des socialistes et leur attitude sous le dernier ministère. Il affirme qu'il n'y aura de changement que par une révo[74]lution sociale (et ce n'est pas moi qui le contredirai sur ce point). Mais que sera cette révolution? Voilà! pour le comprendre il faut, paraît-il, se rendre compte du mouvement antisémite. Il y a, dit Drumont, dans tous les coins de la France, des millions d'êtres qui se disent:

"Les antisémites ont raison. Si nous souffrons de toutes les manières, si nous ne vendons pas notre blé ce qu'il nous coûte; si cette terre, si riche, ne peut plus arriver à nourrir ses enfants, c'est parce qu'une poignée d'écumeurs d'outre-Rhin et de financiers véreux s'est ruée sur notre pays, c'est parce que ces gens-là veulent avoir des centaines de millions à eux seuls, habiter les plus beaux châteaux de la vieille France, posséder des hôtels princiers, des chasses magnifiques."

Évidemment, mon bon Drumont, je suis de votre avis. Il y a en France des milliers de gogos, de sots ou de gens malins qui se disent tout cela. Il y en a aussi qui ajoutent avec vous:

"Le jour où cette idée aura pris possession de tous les cerveaux, le jour où elle s'incarnera dans un homme d'action, dans un soldat intelligent, on n'aura pas besoin d'aller demander à Karl Marx les moyens de mettre de l'ordre dans notre France. C'en sera fait, pour longtemps, de ce système qui, sans doute, n'est pas exclusivement pratiqué par les Juifs, nous l'avons reconnu cent fois, qui compte parmi ses plus dangereux affiliés beaucoup d'individus d'origine chrétienne, mais qui est manifestement inspiré par l'esprit juif, qui se résume dans ce mot que le peuple comprend très bien: "la Juiverie"."

Mais il ne s'agit pas de tout cela, ce n'est pas ce qu'on vous demande. On vous dit que, quand même vous supprimeriez les "exploiteurs" juifs ou les "écumeurs d'outre-Rhin", il en resterait de bons chrétiens et d'excellents Français qui rempliraient leur office. On [75]

vous dit que vous n'apportez de solution ni à la question juive, ni à la question sociale. On vous dit que vous n'avez aucune doctrine, que vous êtes un sociologue à qui la sociologie surtout est étrangère, un historien qui ignorez surtout l'histoire. On vous dit que, consciemment, ou inconsciemment, vous faites le jeu d'une catégorie de capitalistes qui s'enrichiraient des dépouilles des Juifs et des "gros financiers judaïsants", comme la noblesse d'autrefois s'enrichissait des dépouilles des traitants que confisquait la monarchie, tandis que le bon peuple continuait à mourir de faim. Voilà ce qu'on vous dit et vous n'y répondez jamais et vous ne pouvez y répondre.

Je comprends d'ailleurs très bien cette impuissance de Drumont. C'est un esprit qui manque de culture scientifique; c'est un passionné, un instinctif, mais ce n'est ni un logicien, ni un dialecticien, ni un philosophe. Il a besoin de voir les choses, d'avoir en sa présence des êtres de chair et d'os, de discuter sur des faits précis. Il faut qu'il travaille sur des documents, et quand ses tiroirs sont vides sa cervelle est vide aussi. Il est incapable de concevoir une idée, d'en saisir la portée, les conséquences et même le contenu. Ce Français de France manque essentiellement des qualités françaises: l'ordre, la clarté, la précision. Quand il commence un article, il ne sait jamais comment il le finira; il ignore où il va, il bat la campagne et divague. Autant il est à l'aise pour parler d'un individu, en suivant des notes exactes, autant il est gêné pour exposer une pensée, une théorie abstraite. C'est un polémiste, ce n'est pas un penseur. Y en a-t-il un parmi les antisémites? Je serais bien aise de le savoir et de pouvoir un peu discuter avec lui.

CONCLUSION

A la suite de ces appréciations et de ces critiques, M. Édouard Drumont dans un article: "Le Concours de *La Libre Parole*", paru dans son journal du mardi 16 juin, a cru devoir se départir de la courtoisie qu'il avait jusqu'alors observée à mon égard, et que j'avais toujours gardée vis-à-vis de lui.

Il m'a attribué l'intention de rendre publiques les conversations, les discours et les opinions des membres du jury. J'ai à peine besoin de me justifier de cette imputation, je n'ai jamais eu le goût des papotages, des commérages et l'anecdote n'est pas mon fort, je pense avoir montré au cours de cette polémique que je ne m'en servais pas. Je n'ai donc jamais divulgué, ni voulu divulguer, le secret des séances et des jugements; j'ai simplement dit que j'apprécierais, quand le jury les aurait rendues publiques par son verdict, les idées exprimées par ceux qui concouraient. C'était, je crois, mon droit absolu, les concurrents n'ayant jamais eu, je pense, l'intention de tenir éternellement leurs travaux cachés.

Je n'ai pas voulu, sur le moment, m'expliquer ainsi, le langage qu'avait tenu M. Édouard Drumont me paraissant demander une autre explication. Je ne considère cependant pas une rencontre comme une sanction, ni surtout comme une solution à un débat. Un duel est un incident et n'est pas une réponse; aujourd'hui, comme hier, j'ai le droit de clore cette polémique en affirmant une fois de plus que M. Drumont n'a pas répondu aux questions que je lui ai posées.

Que le lecteur juge.

LE PORTRAIT DE BERNARD LAZARE

par
Charles Péguy

Notre jeunesse, Cahiers de la Quinzaine, douzième Cahier de la onzième série, 17 juillet 1910.

Le prophète, en cette grande crise d'Israël et du monde [l'Affaire Dreyfus], fut Bernard Lazare. Saluons ici l'un des plus grands noms des temps modernes, et après Darmesteter l'un des plus grands parmi les prophètes d'Israël. Pour moi, si la vie m'en laisse l'espace, je considérerai comme une des plus grandes récompenses de ma vieillesse de pouvoir enfin fixer, restituer le portrait de cet homme extraordinaire.

J'avais commencé d'écrire un portrait de Bernard Lazare. Mais pour ces hommes de cinquante siècles il faut bien peut-être un recul de cinquante ans. D'énormes quantités d'imbéciles, et en Israël et en Chrétienté, croient encore que Bernard Lazare fut un jeune homme, un homme jeune, on ne sait pas bien, un jeune écrivain, venu à Paris comme tant d'autres, pour s'y pousser, pour y faire sa fortune, dans les lettres, comme on disait encore alors, dans le théâtre, dans les contes, dans les nouvelles, dans le livre, dans la nouvelle, dans le recueil, dans le conte, dans le fatras, dans le journal, dans la politique, dans toute la misère temporelle, venu au Quartier, comme tous les jeunes gens de ces pays-là, un jeune Juif du Midi, d'Avignon et de Vaucluse, ou des Bouches-du-Rhône, ou plutôt du Gard et de l'Hérault. Un jeune Juif de Nîmes ou de Montpellier. Je ne serais pas surpris, j'ai même la certitude que le jeune Bernard Lazare le croyait lui-même. Le prophète d'abord ne se connaît point. On trouverait encore des gens qui feraient tout un travail sur Bernard Lazare symboliste et jeune poète ou ami des symbolistes ou ennemi des symbolistes. On ne sait plus. Et dans l'affaire Dreyfus même je ne serais pas surpris que l'état-major dreyfusiste, l'entourage de Dreyfus, la famille de Dreyfus et Dreyfus lui-même aient toujours considéré Bernard Lazare comme un agent, que l'on payait, comme une sorte de conseil juridique, ou judiciaire, non pas seulement dans les matières juridiques, comme un faiseur de mémoires, salarié, comme un publiciste, comme un pamphlétaire, à gages, comme un polémiste et un polémiqueur, comme un journaliste sans journal, comme un avocat officieux, honoré, comme un officieux, comme un avocat non plaidant... Par conséquent comme un homme que l'on méprise. Comme un homme à la suite. Peut-être comme un agent d'exécution. Israël passe à côté du Juste, et le méprise. Israël passe à côté du Prophète, le suit, et ne le voit pas.

La méconnaissance des prophètes par Israël et pourtant la conduite d'Israël par les prophètes, c'est toute l'histoire d'Israël.

La méconnaissance des saints par les pécheurs et pourtant le salut des pécheurs par les saints, c'est toute l'histoire chrétienne...

La méconnaissance des prophètes par Israël n'a d'égale, n'a de comparable, bien que fort différente, que la méconnaissance des saints par les pécheurs.

On peut même dire que la méconnaissance des prophètes par Israël est une figure de la méconnaissance des saints par les pécheurs.

L'un des documents les plus effrayants de l'ingr[83]titude humaine (ici ce fut particulièrement de l'ingratitude juive, mais généralement aussi ce fut l'ingratitude de tant d'autres, sinon la nôtre, une ingratitude commune) fut la situation faite à Bernard Lazare aussitôt après le déclenchement et le triomphe apparent, le faux triomphe de l'affaire Dreyfus. La méconnaissance totale, l'ignorance même, la solitude, l'oubli, le mépris où on le laissa tomber, où on le fit tomber, où on le fit périr. Où on le fit mourir.

-- C'est de sa faute aussi s'il est mort, disent-ils dans leur incroyable, dans leur incurable bassesse, dans leur grossière promiscuité révoltante. Il ne faut jamais mourir. On a toujours tort de mourir.--Il faut donc dire, il faut donc écrire, il faut donc publier que comme il avait vécu pour eux, littéralement il est mort par eux et pour eux. Oui, oui, je sais, il est mort de ceci. Et de cela. On meurt toujours de quelque chose. Mais le mal terrible dont il est mort lui eût laissé un délai, dix, quinze, vingt ans de répit sans l'effroyable surmenage qu'il avait assumé pour sauver Dreyfus. Tension nerveuse effrayante et qui dura des années. Effroyable surmenage de corps et de tête. Surmenage de cœur, le pire de tous. Surmenage de tout...

Je ferai le portrait de Bernard Lazare. Il avait, indéniablement, des parties de saint, de sainteté. Et quand je parle de saint, je ne suis pas suspect de parler par métaphore. Il avait une douceur, une bonté, une tendresse mystique, une égalité d'humeur, une expérience de l'amertume et de l'ingratitude, une digestion parfaite de l'amertume et de l'ingratitude, une sorte de bonté à qui on n'en remontrait point, une sorte de bonté parfaitement renseignée et parfaitement apprise d'une profondeur incroyable. Comme une bonté à revendre. Il vécut et mou[84]rut pour eux comme un martyr. Il fut un prophète. Il était donc juste qu'on l'ensevelît prématurément dans le silence et dans l'oubli. Dans un silence fait. Dans un oubli concerté.

Il ne faut pas lui alléguer sa mort. Car sa mort même fut pour eux. Il ne faut pas lui reprocher sa mort.

On lui en voulait surtout, les Juifs lui en voulaient surtout, le méprisaient surtout parce qu'il n'était pas riche. Je crois même qu'on disait qu'il était dépensier. Cela voulait dire qu'on n'avait plus besoin de lui, ou que l'on croyait que l'on n'avait plus besoin de lui. Peut-être en effet leur coûtait-il un peu; leur avait-il coûté un peu plus. C'était un homme qui avait la main ouverte.

Seulement il faudrait peut-être considérer qu'il était sans prix.

Car il était mort avant d'être mort. Israël une fois de plus, Israël poursuivait ses destinées temporellement éternelles. Il est extrêmement remarquable que le seul journal où on ait jamais traité dignement notre ami, je veux dire selon sa dignité, selon sa grandeur, selon sa mesure, dans son ordre de grandeur, où on l'ait traité en ennemi sans doute, violemment, âprement, comme un ennemi, mais enfin à sa mesure, où on l'ait considéré à la mesure de sa grandeur, où on ait dit, en termes ennemis, mais enfin où on ait dit combien il aimait Israël et combien il était grand fut *La Libre Parole*, et que le seul homme qui l'ait dit fut M. Édouard Drumont. C'est une honte pour nous que le nom de Bernard Lazare, depuis cinq ans, sept ans qu'il est mort, n'ait jamais figuré que dans un journal ennemi. Je ne parle pas des *Cahiers*, dont il demeure l'ami intérieur, l'inspirateur secret, je dirai très volontiers, et très exactement, le patron. En dehors de nous, je dis très limitativement, comme on dit dans [85] le droit, en dehors de nous, des cahiers, il n'y a que M. Édouard Drumont qui ait su parler de Bernard Lazare, qui ait voulu en parler, qui lui ait fait sa mesure.

Les autres, les nôtres se taisaient dès avant sa mort, se sont tus depuis avec un soin, honteux, avec une perfection, avec une patience, avec une réussite extraordinaire.

Et il était mort avant d'être mort.

Ils avaient comme honte de lui. Mais en réalité c'étaient eux qui avaient honte d'eux devant lui.

C'étaient les politiciens, c'était la politique même qui avait honte de soi devant la mystique...

Combien de fois n'ai-je point monté, dans les jours douloureux, jusqu'à cette rue de Florence. Jours douloureux pour lui et pour moi, ensemble également, car nous sentions ensemble, également, que tout était perdu, que la politique, notre politique (je veux dire la politique des nôtres), commençait à dévorer notre mystique. Lui le sentait si je puis dire avec plus de renseignement, je le sentais avec plus d'innocence. Mais il avait encore une innocence désarmante. Et j'avais déjà beaucoup de renseignement.

Je puis dire, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, je dois dire que pendant ces dernières années, pendant cette dernière période de sa vie je fus son seul ami. Son dernier et son seul ami. Son dernier et son seul confident. A moi seul il disait alors ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, ce qu'il savait enfin. Je le rapporterai quelque jour.

Je suis forcé d'y insister, je fus son seul ami et son seul confident. J'y insiste parce que quelques amis de [86] contrebande qu'il avait, ou plutôt qu'il avait eus, des amis littéraires enfin, entreprenaient de se faire croire, et de faire croire au monde, qu'ils étaient restés ses amis, même après qu'ils avaient saboté, dénaturé, méconnu, inconnu, empolitiqué sa mystique.

Des amis de Quartier enfin, d'anciens amis d'étudiants, peut-être de Sorbonne. Des amis qui tutoient.

Et lui il était si bon que par cette incurable, par cette inépuisable bonté il le leur laissait croire aussi, et il le laissait croire au monde. Mais il m'en parlait tout autrement, parce que j'étais son seul confident, parce qu'il me confiait tous les secrets, tout le secret de sa pensée.

Il avait de l'amitié non pas une idée mystique seulement, mais un sentiment mystique, mais une expérience d'une incroyable profondeur, une épreuve, une expérience, une connaissance mystique. Il avait cet attachement mystique à la fidélité qui est au Cœur de l'amitié. Il faisait un exercice mystique de cette fidélité qui est au Cœur de l'amitié. Ainsi naquit entre lui et nous cette amitié, cette fidélité éternelle, cette amitié que nulle mort ne devait rompre, entre amitié parfaitement échangée, parfaitement mutuelle, parfaitement parfaite, nourrie de la désillusion de toutes les autres, du désabusement de toutes les infidélités. Cette amitié que nulle mort ne rompra. Il avait au plus haut degré, au plus profond, cette morale de bande, qui est peut-être la seule morale. Or pour sa mystique même il avait cette fidélité mystique, cette amitié mystique. Cette amitié, cette morale de bande...

On peut dire que ses dernières joies, tant qu'il marchait, tant qu'il allait encore, furent de venir comme se réchauffer parmi nous aux jeudis des *Cahiers*, ou, [87] pour parler plus exactement, le jeudi aux *Cahiers*. Il aimait beaucoup deviser avec M. Sorel. Je dois dire que leurs propos étaient généralement empreints d'un grand désabusement.

Il avait un goût secret, très marqué, très profond, et presque très violent, pour M. Sorel. Un goût commun de désabusement; de gens à qui on n'en contait point. Quand ils riaient ensemble, quand ils éclataient, au même moment, car tous les deux avaient le rire jailli, c'était avec une profondeur d'accord, une complicité incroyable. Cet accord saisissant de l'esprit, du rire, qui n'attend pas, qui ne calcule pas, qui d'un coup atteint au plus profond, au dernier point, éclate et révèle. Qui d'un mot atteint au dernier mot. Tout ce que disait M. Sorel le frappait tellement qu'il m'en parlait encore tous les autres matins de la semaine. Ils étaient comme deux grands complices. Deux grands enfants terribles. Deux grands enfants complices qui eussent très bien connu les hommes.

L'amitié qu'il avait pour ces *Cahiers* naissants, pour moi, avait quelque chose de désarmant. C'était toute la sollicitude, toute la tendresse, tout le renseignement, tout l'avertissement d'un grand frère aîné qui en a beaucoup vu. Qui a été très éprouvé par la vie. Par l'existence.

Dès lors il était suspect. Dès lors il était isolé. L'honneur d'avoir fait l'affaire Dreyfus lui collait aux épaules comme une chape inexpiable. Suspect surtout, solitaire surtout dans son propre parti. Pas un journal, pas une revue n'acceptait, ne tolérait sa signature. On eut pris peut-être à la rigueur un peu de sa copie, en la maquillant, en l'avachissant, en la sucrant. Surtout en enlevant, en effaçant cette diablesse de signature. Il revenait naturellement vers nous. Il n'y avait plus qu'aux cahiers qu'il put parler, écrire, publier -- causer même.

Quand on faisait des pourparlers pour créer un grand quotidien (dans ce temps-là on pourparlait pour créer un grand nouveau quotidien) et qu'on demandait de l'argent aux Juifs (ils en donnaient alors, ils s'en laissaient arracher beaucoup trop, M. Jaurès en sait quelque chose), les capitalistes, les commanditaires juifs n'y mettaient guère qu'une condition: c'était que Bernard Lazare n'y écrivît pas.

On s'organisait fort proprement de toutes parts pour qu'il mourût tout tranquillement de faim.

Il revenait vers nous comme par sa pente naturelle. Il était comme sacré, c'est-à-dire qu'on le comptait pour son compte, on le mesurait à sa mesure, on le prisait à sa valeur et en même temps et surtout on ne voulait plus entendre parler de lui. Tout le monde le taisait. Ceux qu'il avait sauvés le taisaient plus obstinément, plus silencieusement que tous, l'enfonçaient dans un silence plus sourd, plus obstiné. Quelques-uns, dans la criminelle pénombre de l'arrière-pensée, commençaient à laisser se penser en eux qu'il était peut-être bien heureux, qu'il mourait peut-être juste à temps pour sa gloire. Quelques-uns le pensaient peut-être, quelques-uns le pensaient sans doute. Le fait est, il faut lui rendre cette justice, qu'il mourait opportunément, commodément pour beaucoup. Presque pour tout le monde...

Lui-même il ne se faisait aucune illusion sur les hommes qu'il avait défendus. Il voyait partout les politiques, les hommes politiques, arriver, dévorer tout, dévorer, déshonorer son œuvre. Je dirai tout ce qu'il m'a dit. Il atteignait, il obtenait une profondeur de sentiments, une profondeur de regret incroyable, il parvenait à ces profondeurs de bonté douce incroyables qui ne peuvent être qu'à base de désabusement.

[89]

Une petite minorité, un petit groupe, une immense majorité de Juifs pauvres (il y en a, beaucoup), de misérables (il y en a, beaucoup), lui demeuraient fidèles, lui étaient attachés d'un attachement, d'un amour fanatique, qu'exaspéraient de jour en jour les approches de la mort. Ceux-là l'aimaient. Nous l'aimions. Les riches ne l'aimaient déjà plus.

Je dirai donc quel fut son enterrement.

Je dirai quelle fut toute sa fin.

Je dirai combien il souffrit.

Je dirai, dans ces confessions, combien il se tut.

Je vois encore sur moi son regard de myope, si intelligent et ensemble si bon, d'une si invincible, si intelligente, si éclairée, si éclairante, si lumineuse douceur, d'une si inlassable, si renseignée, si éclairée, si désabusée, si incurable bonté. Parce qu'un homme porte un binocle bien planté sur son nez gras barrant, vitrant deux bons gros yeux de myope, le moderne ne sait pas reconnaître, il ne sait pas voir le regard, le feu allumé il y a cinquante siècles. Mais moi je l'ai approché. Seul j'ai vécu dans son intimité et dans sa confiance. Il fallait écouter, il fallait voir cet homme qui naturellement se croyait un moderne. Il fallait regarder ce regard, il fallait entendre cette voix. Naturellement il était très sincèrement athée. Ce n'était pas alors la métaphysique dominante seulement, c'était la métaphysique ambiante, celle que l'on respirait, une sorte de métaphysique climatérique, atmosphérique; qui allait de soi, comme d'être bien élevé; et en outre il était entendu, positivement, scientifiquement, victorieusement, que ce n'était pas, qu'elle n'était pas une métaphysique; il était positiviste, scientificiste, intellectuel, moderne, enfin tout ce qu'il faut; surtout il ne voulait pas entendre parler de méta [90] physique(s). Un de ses arguments favoris, celui qu'il me servait toujours, était qu'Israël étant de tous les peuples celui qui croyait le moins en Dieu, c'était évidemment celui qu'il serait le plus facile à débarrasser des anciennes superstitions; et ainsi ce serait celui qui montrerait la route aux autres. L'excellence des Juifs était selon lui, venait de ce qu'ils étaient comme d'avance les plus libres penseurs. Même avec un trait d'union. Et

là-dessous, et là-dedans un cœur qui battait à tous les échos du monde, un homme qui sautait sur un journal et qui sur les quatre pages, sur les six, huit, sur les douze pages d'un seul regard comme la foudre saisissait une ligne et dans cette ligne il y avait le mot Juif, un être qui rougissait, pâlisait, un vieux journaliste, un routier du journal (isme) qui blêmait sur un écho, qu'il trouvait dans ce journal, sur un morceau d'article, sur un filet, sur une dépêche, et dans cet écho, dans ce journal, dans ce morceau d'article, dans ce filet, dans cette dépêche il y avait le mot Juif; un cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde, et peut-être encore plus dans les ghettos rompus, dans les ghettos diffus, comme Paris, que dans les ghettos conclus, dans les ghettos forclos; un cœur qui saignait en Roumanie et en Turquie, en Russie et en Algérie, en Amérique et en Hongrie, partout où le Juif est persécuté, c'est-à-dire, en un certain sens, partout; un cœur qui saignait en Orient et en Occident, dans l'islam et en chrétienté; un cœur qui saignait en Judée même, et un homme en même temps qui plaisait les sionistes; ainsi est le Juif; un tremblement de colère, et c'était pour quelque injure subie dans la vallée du Dniepr. Aussi ce que nos Puissances ne voulaient pas voir, qu'il fût le prophète, le Juif, le chef, -- le dernier colporteur Juif le savait, le voyait, le plus misérable Juif de Roumanie. Un tremblement, une vibra[91]tion perpétuelle. Tout ce qu'il faut pour mourir à quarante ans. Pas un muscle, pas un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète, perpétuellement vibré pour la mission. Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable pour sa race et pour son peuple. Un être perpétuellement tendu. Une arrière tension, une sous-tension inexpiable. Pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles, par le commandement tombé il y a cinquante siècles; toute une race, tout un monde sur les épaules, une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées; sur les épaules rondes, sur les épaules lourdes; un cœur dévoré de feu, du feu de sa race, consumé du feu de son peuple; le feu au cœur, une tête ardente, *et le charbon ardent sur la lèvre prophète...*

Quand de loin en loin je viens en relations avec quelqu'un de ces anciens adversaires, je lui dis : Vous ne nous connaissez pas. Vous ne nous soupçonnez peut-être pas. Vous en avez le droit. Tant des nôtres ne nous connaissent pas. Nos politiciens ont tout fait pour nous dérober à vous, pour nous masquer à vous, pour nous désavouer, pour nous renier, pour nous trahir, notre mystique et nous. Il est tout naturel que placés en face d'eux dans la bataille vous n'avez vu que le dessus, la politique, qui se manifestait, et que vous ne nous ayez pas vu, que vous n'avez pas vu le dessous, les profondeurs, qui nourrissaient. Vous avez vu les manifestations et pendant que nous suivions les règles de notre honneur vous n'avez pas vu les forces. C'est la loi même du combat. Aujourd'hui vous ne pouvez pas tout lire. En arrière, en remontant. Vous ne pouvez pas tout nous connaître. On ne se rattrape pas, on ne se refait pas, on ne se remet pas de dix, douze ou quinze ans. Prenez [92] seulement ceci. Et alors je leur donne ou je leur envoie un exemplaire du III-21, Jean Deck, Pour la Finlande, non point seulement pour qu'ils lisent ce gros et beau travail de notre collaborateur, au moment même où la Finlande, qui avait tout de même un peu résisté à l'autocratie pure, à la bureaucratie autocratique, ne peut plus résister à l'autocratie

parlementaire, ne peut plus se défendre contre la bureaucratie autocratique déguisée, masquée d'un vague appareil parlementaire, mais parce qu'à la fin de ce cahier, dans ce désastreux mois d'août de 1902, nous avons dans le désastre et dans le désarroi de notre zèle, dans le deuil de notre désastre, groupé hâtivement à la fin de ce cahier tout ce que nous avons pu grouper hâtivement de dreyfusiste, tout ce que nous avons pu ramasser contre la politique, contre la démagogie de La loi des congrégations. Lisez seulement, leur dis-je, à la fin du cahier, ce dossier de trente ou quarante pages "Pour et contre les congrégations". Lisez même seulement à la fin de ce dossier, cette consultation de Bernard Lazare datée du 6 août 1902, intitulée *La loi et les congrégations*. Vingt-cinq pages. Les dernières vraiment qu'il ait données. Un an après il était mort ou mourait.

Il faut leur faire cette justice qu'ils sortent de cette lecture généralement stupéfaits. Ils ne soupçonnaient point qui nous étions. Et surtout ils ne soupçonnaient point que nous l'étions dès le principe. Que nous l'avions été depuis si longtemps, depuis le principe. Ils ne soupçonnaient point cette longue, cette initiale, cette impeccable fidélité. Cette fidélité de toute une vie. Notamment, éminemment ils ne soupçonnaient point ce que c'était qu'un homme comme Bernard Lazare.

Il faut penser que dans ce dossier, dans cette consultation, qu'il faut lire, qui n'est pas seulement un admirable monument mais un monument inoubliable, Bernard Lazare s'opposait de tout ce qu'il avait encore de force à la dégénération, à la déviation du dreyfusisme en politique, en démagogie combiste. Que ceux qui ont succombé, qui ont cédé, si peu que ce fût, à la pire de toutes les démagogies, à la démagogie combiste, fassent des apologies, ou qu'on en fasse pour eux. Mais pour ceux qui ont été inébranlables, pour ceux qui n'ont pas cédé d'une ligne, de grâce, que l'on n'en fasse point. Quand on relit cet admirable mémoire de Bernard Lazare, on est comme choqué, il vient une rougeur à cette idée seulement que l'idée viendrait qu'un tel homme fût englobé, pût être englobé inconsidérément par des tiers, par le public, par les ignorants, dans les graciés, dans les bénéficiaires d'une apologie...

Il faut penser que, notamment dans cette consultation, qui fut littéralement son testament mystique, il ne s'opposait pas seulement au combisme, qui fut l'abus, la démagogie du système. Il s'était opposé, non moins vigoureusement, au waldeckisme, qui en était censément l'usage et la norme. Il n'était point allé seulement à l'abus, mais il était allé, il était remonté à la racine même de l'usage. Il était allé, il était remonté à la racine, jusqu'à la racine. Naturellement, d'un mouvement, d'une requête, d'une réquisition naturelle, comme tout homme de pensée profonde. Il avait discerné l'effet dans la cause, l'abus dans l'usage. Il faut penser donc qu'il s'était opposé, de toutes ses forces, de tout ce qui lui restait de forces, non point au développement seulement, et aux promesses de développement, mais à l'origine même, au principe de la politique dreyfusiste. Il faut relire ce dossier, cette consultation, cette adjuration éloquente à Jaurès, presque cette mise en demeure, certainement déjà cette menace.

[94]

Il faut penser que c'était un homme, j'ai dit très précisément un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'État, les puissances temporelles, les puissances

politiques, les autorités de tout ordre, politiques, intellectuelles, mentales mêmes ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre. On ne peut même en avoir aucune idée. Nous autres nous ne pouvons en avoir aucune idée. Quand nous nous révoltions contre une autorité, quand nous marchons contre les autorités, au moins nous les soulevons. Enfin nous en sentons le poids. Au moins en nous. Il faut au moins que nous les soulevions. Nous savons, nous sentons que nous marchons contre elles et que nous les soulevons. Pour lui elles n'existaient pas. Moins que je ne vous dis. Je ne sais même pas comment représenter à quel point il méprisait les autorités, temporelles, comment il méprisait les puissances, comment en donner une idée. Il ne les méprisait même pas. Il les ignorait, et même plus. Il ne les voyait pas, il ne les considérait pas. Il était myope. Elles n'existaient pas pour lui. Elles n'étaient pas de son grade, de son ordre de grandeur, de sa grandeur. Elles lui étaient totalement étrangères. Elles étaient pour lui moins que rien, égales à zéro. Elles étaient comme des dames qui n'étaient point reçues dans son salon. Il avait pour l'autorité, pour le commandement, pour le gouvernement, pour la force, temporelle, pour l'État, pour la raison d'État, pour les messieurs habillés d'autorité, vêtus de raison d'État une telle haine, une telle aversion, un ressentiment constant tel que cette haine les annulait, qu'ils n'entraient point, qu'ils n'avaient point l'honneur d'entrer dans son entendement. Dans cette affaire des congrégations, de cette loi des congrégations, ou plutôt de ces lois successives et de l'application de cette loi, où il était si évident que le gouvernement de la République, [95] sous le nom de gouvernement Combes, manquait à tous les engagements, et que sous le nom de gouvernement Waldeck il avait pris, dans cette affaire, cette autre affaire, cette nouvelle affaire où il était si évident que le gouvernement faussait la parole d'un gouvernement et par conséquent du gouvernement, faussait enfin la parole de l'État, s'il est permis de mettre ces deux mots ensemble, Bernard Lazare avait jugé naturellement qu'il fallait acquitter la parole de la République. Il avait jugé qu'il fallait que la République tînt sa parole. Il avait jugé qu'il fallait appliquer, interpréter la loi comme le gouvernement, les deux Chambres, l'État enfin avaient promis de la faire appliquer, s'étaient engagés à l'appliquer, à l'interpréter eux-mêmes. Avaient promis qu'on l'appliquerait. Cela était pour lui l'évidence même. La Cour de cassation, naturellement aussi, n'hésita point à se ranger à l'avis (de ces messieurs) du gouvernement. Je veux dire du deuxième gouvernement. Un ami (comme on dit) vint lui dire, triomphant: Vous voyez, mon cher ami, la Cour de cassation a jugé contre vous. Les dreyfusards devenus combistes crevaient déjà d'orgueil, et de faire les malins, et de la pourriture politicienne. Il faut avoir vu alors son œil pétillant de malice, mais douce, et de renseignement. Qui n'a pas vu son œil noir n'a rien vu, son œil de myope; et le pli de sa lèvre. Un peu grasse. --Mon cher ami, répondit-il doucement, vous vous trompez. C'est moi qui ai jugé autrement que la Cour de cassation. L'idée qu'on pouvait un instant lui comparer, à lui Bernard Lazare, la Cour de cassation, toutes chambres déployées, lui paraissait bouffonne. Comme l'autre était tout de même un peu suffoqué -- Mais, mon garçon, lui dit-il très doucement, la Cour de cassation, c'est des hommes. Il avait l'air souverain de parler très doucement, très délicatement comme à un petit imbécile d'élève. Qui n'aurait pas compris. Pensez que c'était le [96] temps où tout dreyfusard politicien cousinait avec la Cour de cassation, disait la Cour de cassation en gonflant les joues, crevait

d'orgueil d'avoir été historiquement, juridiquement authentiqué, justifié par la Cour de cassation, roulait des yeux, s'assurait au fond de soi sur la Cour de cassation que Dreyfus était bien innocent. Il était resté gamin, d'une gaminerie invincible, de cette gaminerie qui est la marque même de la grandeur, de cette gaminerie noble, de cette gaminerie aisée qui est la marque de l'aisance dans la grandeur. Et surtout de cette gaminerie homme qui est rigoureusement réservée aux cœurs purs. Non, jamais je n'ai vu une aisance telle, aussi souveraine. Jamais je n'ai vu un spirituel mépriser aussi souverainement, aussi sainement, aussi aisément, aussi également une compagnie temporelle. Jamais je n'ai vu un spirituel annuler ainsi un corps temporel. On sentait très bien que pour lui la Cour de cassation ça ne lui en imposait pas du tout, que pour lui c'étaient des vieux, des vieux bonshommes, que l'idée de les opposer à lui Bernard Lazare comme autorité judiciaire était purement baroque, burlesque, que lui Bernard Lazare était une tout autre autorité judiciaire, et politique et tout. Qu'il avait un tout autre ressort, une tout autre juridiction, qu'il disait un tout autre droit. Qu'il les voyait parfaitement et constamment dévêtus de leur magistrature, dépouillés de tout leur appareil et de ces robes mêmes, qui empêchent de voir l'homme. Qu'il ne pouvait pas les voir autrement. Même en y mettant de la bonne volonté, toute sa bonne volonté. Parce qu'il était bon. Même en s'y efforçant. Qu'il ne concevait même pas qu'on pût les voir autrement. Que lui-même il ne pouvait les voir qu'en vieux singes tout nus. Nullement, comme on pourrait le croire, d'abord, comme un premier examen, superficiel, hâtif, pourrait d'abord le laisser supposer, en vieux singes revêtus de la simarre [97] et de l'hermine. On sentait si bien qu'il savait que lui Bernard Lazare il avait fait marcher ces gens-là, qu'on les ferait marcher encore, cher, que ces gens-là surtout ne le feraient jamais marcher. Qu'il avait temporellement fait marcher tout le monde; et que tout le monde ne le ferait jamais spirituellement marcher. Pour lui ce n'était pas, ce ne serait jamais la plus haute autorité du royaume, la plus haute autorité judiciaire, la plus haute juridiction du royaume, le plus haut magistrat de la République. C'étaient des vieux juges. Et il savait bien ce que c'était qu'un vieux juge. On sentait si bien qu'il savait qu'il avait fait marcher ces gens-là, et qu'ils ne le feraient jamais marcher. Quand l'autre fut parti: Vous l'avez vu, me dit-il en riant. Il était rigolo avec sa Cour de cassation. Notez qu'il était, et très délibérément, contre les lois Waldeck même. Contre la loi Waldeck. Mais enfin, puisqu'il y avait une loi Waldeck, il voulait, il fallait qu'on s'y tînt juridiquement. Et même loyalement. Qu'on l'appliquât, qu'on l'interprêtât comme elle était. Il n'aimait pas l'État. Mais enfin puisqu'il y avait un État, et qu'on ne pouvait pas faire autrement, il voulait au moins que le même État qui fit une loi fût le même aussi qui l'appliquât. Que l'État ne se dérobat point et ne changeât point de nom et de statut entre les deux, qu'il ne fît point ceci sous un nom et qu'il ne le défît point sous un autre, sous un deuxième nom. Il voulait au moins que l'État fût, au moins quelques années, constant avec lui-même. L'autre voulait dire évidemment qu'il était d'un très grand prix, d'un prix suprême, d'un prix de cour suprême que la Cour de cassation eût innocenté Dreyfus. Pour lui ce n'était d'aucun prix. Il considérait cette sorte de consécration juridique comme une consécration purement judiciaire, et uniquement comme une victoire temporelle, surtout sans doute comme une victoire de lui Bernard Lazare sur la Cour de cassation. Il [98] ne lui venait point à la pensée qu'une Cour de cassation pût faire ou ne pas faire, fît ou ne fît

pas l'innocence de Dreyfus. Mais il sentait, il savait parfaitement que c'était lui Bernard Lazare qui faisait l'autorité d'une Cour de cassation, qui faisait ou ne faisait pas une Cour de cassation même, parce qu'il en faisait la nourriture et la matière et qu'ainsi et en outre il en faisait la forme même. Qu'en un sens, qu'en ce sens il en faisait la magistrature. Ce n'était pas la Cour de cassation qui lui faisait bien de l'honneur. C'était lui qui faisait bien de l'honneur à la Cour de cassation. Jamais je n'ai vu un homme croire, savoir à ce point que les plus grandes puissances temporelles, que les plus grands corps de l'État ne tiennent, ne sont que par des puissances spirituelles intérieures. On sait assez qu'il était tout à fait opposé à faire jouer l'article 445 comme on l'a fait jouer (Clemenceau aussi y était opposé), et tous les embarras que nous avons eus du jeu de cet article, les embarras insurmontables qui se sont produits, qui sont résultés du jeu de cet article, ou plutôt de ce jeu de cet article, étaient évités si on lui avait laissé le gouvernement de l'affaire. Il ne fait aucun doute qu'il considérait ce jeu comme une forfaiture, comme un abus, comme un coup de force judiciaire, comme une illégalité. En outre, avec son clair bon sens, bien français, ce Juif, bien parisien, avec son clair regard juridique il prévoyait les difficultés inextricables où elle nous jetterait, qu'elle rouvrirait éternellement l'Affaire ou plutôt qu'elle empêcherait éternellement l'Affaire de se clore. Il me disait: Dreyfus passera devant cinquante conseils de guerre, s'il faut, ou encore: Dreyfus passera devant des conseils de guerre toute sa vie. Mais il faut qu'il soit acquitté comme tout le monde. Le fond de sa pensée était d'ailleurs que Dreyfus était bien sot de se donner tant de mal pour faire consacrer son innocence par les autorités constituées; que ces [99] gens-là ne font rien à l'affaire; que puisqu'on l'avait arraché à une persécution inique le principal était fait, tout était fait; que les revêtements d'autorité, les consécérations judiciaires sont bien superflues, n'existent pas, venant de corps négligeables; que c'est faire beaucoup d'honneur à ces messieurs; qu'on est bien bon, quand on est innocent, en plus de le faire constater. Qu'on apporte ainsi, à ces autorités, une autorité dont elles ont grand besoin. Mais alors, au deuxième degré, si on y avait recours, il fallait y avoir recours droitement, il ne fallait point biaiser, il ne fallait point tricher, surtout sans doute parce que c'était se donner les apparences, et peut-être la réalité, de s'incliner devant elles, de les redouter. Puisqu'on y allait, puisqu'on s'en servait, il fallait s'en servir, et y aller droitement. C'était encore un moyen de leur commander. Si c'était de la politique, il fallait au moins qu'elle fût droite. Il avait un goût incroyable de la droiture, surtout dans ce qu'il n'aimait pas, dans la politique et dans le judiciaire. Il se rattrapait pour ainsi dire ainsi d'y aller malgré lui en y étant droit malgré eux. Je n'ai jamais vu quelqu'un savoir aussi bien garder ses distances, être aussi distant, aussi doucement, aussi savamment, aussi horizontalement pour ainsi dire. Je n'ai jamais vu une puissance spirituelle, quelqu'un qui se sent, qui se sait une puissance spirituelle garder aussi intérieurement pour ainsi dire des distances horizontales aussi méprisantes envers les puissances temporelles. Et donc il avait une affection secrète, une amitié, une affinité profonde avec les autres puissances spirituelles, même avec les catholiques, qu'il combattait délibérément. Mais il ne voulait les combattre que par des armes spirituelles dans des batailles spirituelles. Sa profonde opposition intérieure et manifestée au Waldeckisme même venait ainsi de deux origines. Premièrement, par une sorte d'équilibre, de balancement, [100] d'équité, d'égalité, de justice, de santé politiques, de

répartition équitable il ne voulait pas qu'on fit aux autres ce que les autres vous avaient fait, mais qu'on ne voulait pas qu'ils vous fissent. Les cléricaux nous ont embêtés pendant des années, disait-il, et plus énergiquement encore, il ne s'agit pas à présent d'embêter les catholiques. On n'a jamais vu un Juif aussi peu partisan, aussi peu pensant, aussi peu concevant du talion. Il ne voulait pas rendre précisément le bien pour le mal, mais très certainement le juste pour l'injuste. Il avait aussi cette idée que vraiment ça n'était pas malin, qu'il ne fallait guère se sentir fort pour avoir recours à de telles forces. Or il se sentait fort. Qu'il ne fallait guère avoir confiance en soi. Or il avait confiance en soi. Comme tous les véritables forts. Comme tous les véritables forts il n'aimait point employer des armes faciles, avoir des succès faciles, des succès diminués, dégradés, des succès qui ne fussent point du même ordre de grandeur que les combats qu'il voulait soutenir.

Deuxièmement il avait certainement une sympathie secrète, une entente intérieure avec les autres puissances spirituelles. Sa haine de l'État, du temporel se retrouvait là tout entière. On ne peut pas poursuivre, disait-il, par des lois, des gens qui s'assemblent pour faire leur prière. Quand même ils s'assembleraient cinq cent mille. Si on trouve qu'ils sont dangereux, qu'ils ont trop d'argent, qu'on les poursuive, qu'on les atteigne par des mesures générales, comme tout le monde (ce même mot, cette même expression, comme tout le monde, dont il se servait toujours, dont il se servait précisément pour Dreyfus), par des lois économiques générales, qui poursuivent, qui atteignent tous ceux qui sont aussi dangereux qu'eux, qui ont de l'argent comme eux. Il n'aimait pas que les partis politiques, que l'État, que les Chambres, que le [101] gouvernement lui enlevât la gloire du combat qu'il voulait soutenir, lui déshonorât d'avance son combat.

D'une manière générale, il n'aimait pas, il ne pouvait pas supporter que le temporel se mêlât du spirituel. Tous ces appareils temporels, tous ces organes, tous ces appareils de levage lui paraissaient infiniment trop grossiers pour avoir le droit de mettre leur patte grossière non seulement dans les droits mais même dans les intérêts spirituels. Que des organes aussi grossiers que le gouvernement, la Chambre, l'État, le Sénat, aussi étrangers à tout ce qui est spirituel, missent les doigts de la main dans le spirituel, c'était pour lui non pas seulement une profanation grossière, mais plus encore, un exercice de mauvais goût, un abus, l'exercice, l'abus d'une singulière incompétence. Il se sentait au contraire une secrète, une singulière complicité de compétence spirituelle au besoin avec le pape.

Jamais je n'ai vu un homme je ne dis pas croire, je dis savoir à ce point je ne dis pas seulement qu'une conscience est au-dessus de toutes les juridictions, mais qu'elle est, qu'elle exerce elle-même dans la réalité une juridiction, qu'elle est la suprême juridiction, la seule.

Si on l'avait suivi, si on avait au moins suivi son enseignement et son exemple, si on avait continué dans son sens, si on avait seulement suivi le respect que l'on devait à sa mémoire, aujourd'hui la révision même du procès Dreyfus ne serait pas en danger, comme elle l'est. Elle ne serait pas exposée, comme elle l'est.

Aussi nous avons vu son enterrement. Je dirai quel fut son enterrement. Qui nous étions, combien peu dans ce cortège, dans ce convoi, dans cet accompagnement fidèle gris descendant et passant dans Paris. En pleines vacances. Dans ce mois d'août ou plutôt dans ce com[102]mencement de mois de septembre. Quelques-uns, les mêmes forcenés, les mêmes

fanatiques, Juifs et chrétiens, quelques Juifs riches, très rares, quelques chrétiens riches, très rares, des Juifs et des chrétiens pauvres et misérables, eux-mêmes en assez petit nombre. Une petite troupe en somme, une très petite troupe. Comme une espèce de compagnie réduite qui traversait Paris. De misérables Juifs étrangers, je veux dire étrangers à la nationalité française, car il n'était pas un Juif roumain, je veux dire un Juif de Roumanie, qui ne le sût prophète, qui ne le tint pour un véritable prophète. Il était pour tous ces misérables, pour tous ces persécutés, un éclair encore, un rallumage du flambeau qui éternellement ne s'éteindra point. Temporellement éternellement. Et comme toutes ces marques mêmes sont de famille, comme tout ce qui est d'Israël est de race, comme ces choses-là restent dans les familles, comment ne pas se rappeler, comment ne point voir cet ancien enterrement quand on voyait si peu de monde, il y a quelques semaines encore, à l'enterrement de sa mère. Relativement peu de monde. Et pourtant ils connaissaient beaucoup de monde. Je dirai sa mort, et sa longue et sa cruelle maladie, et tout le lent et si prompt acheminement de sa mort. Cette sorte de maladie féroce. Comme acharnée. Comme fanatique. Comme elle-même forcenée. Comme lui. Comme nous. Je ne sais rien de si poignant, de si saisissant, je ne connais rien d'aussi tragique que cet homme qui se raidissant de tout ce qui lui restait de force se mettait en travers de son parti victorieux. Qui dans un effort désespéré, où il se brisait lui-même, essayait, entreprenait, de remonter cet élan, cette vague, ce terrible élan, l'insurmontable élan de la victoire et des abus, de l'abus de la victoire. Le seul élan qu'on ne remontera jamais. L'insurmontable élan de la victoire acquise. De la victoire faite. De l'entraînement de la victoire. L'insurmontable, [103] le mécanique, l'automatique élan du jeu même de la victoire. Je le revois encore dans son lit, cet athée, ce professionnellement athée, cet officiellement athée en qui retentissait, avec une force, avec une douceur incroyable, la parole éternelle; avec une force éternelle; avec une douceur éternelle; que je n'ai jamais retrouvée égale nulle part ailleurs. J'ai encore sur moi, dans mes yeux, l'éternelle bonté de ce regard infiniment doux, cette bonté non pas lancée, mais posée, renseignée. Infiniment désabusée; infiniment renseignée; infiniment insurmontable elle-même. Je le vois encore dans son lit, cet athée ruisselant de la parole de Dieu. Dans la mort même tout le poids de son peuple lui pesait aux épaules. Il ne fallait point lui dire qu'il n'en était point responsable. Je n'ai jamais vu un homme ainsi chargé, aussi chargé d'une charge, d'une responsabilité éternelle. Comme nous sommes, comme nous nous sentons chargés de nos enfants, de nos propres enfants dans notre propre famille, tout autant, exactement autant, exactement ainsi il se sentait chargé de son peuple. Dans les souffrances les plus atroces il n'avait qu'un souci: que ses Juifs de Roumanie ne fussent point omis artificieusement, pour faire réussir le mouvement, dans ce mouvement de réprobation que quelques publicistes européens entreprenaient alors contre les excès des persécutions orientales. Je le vois dans son lit. On montait jusqu'à cette rue de Florence; si rive droite, pour nous, si loin du Quartier. Les autobus ne marchaient pas encore. On montait par la rue de Rome, ou par la rue d'Amsterdam, cour de Rome ou cour d'Amsterdam, je ne sais plus laquelle des deux se nomme laquelle, jusqu'à ce carrefour montant que je vois encore. Cette maison riche, pour le temps, où il vivait pauvre. Il s'excusait de son loyer, disant: J'ai un bail énorme sur le dos. Je ne sais pas si je pourrai sous-louer comme je le voudrais. Quand [104] j'ai pris cet

appartement-là, je croyais que je ferais un grand journal et qu'on travaillerait ici. J'avais des plans. Il en était loin, de faire un grand journal. Les journaux des autres se faisaient, des autres mêmes, à condition qu'il n'y fût pas. Je revois encore cette grande chambre, rue de Florence, 5 (ou 7) rue de Florence, la chambre du lit, la chambre de souffrance, la chambre de couchée, la chambre d'héroïsme (la chambre de sainteté), la chambre mortuaire. La chambre du lit d'où il ne se releva point. L'ai-je donc tant oublié moi-même que ce 5 (ou ce 7) ne réponde plus mécaniquement à l'appel de ma mémoire, que ce 5 et ce 7 se battent comme des chiffonniers dans le magasin de ma mémoire, que chacun s'essaye et fasse valoir ses titres. Et pourtant j'y suis allé. Et nous disions familièrement entre nous : Est-ce que tu es allé rue de Florence ? Dans la grande chambre rectangulaire, je vois le grand lit rectangulaire. Une, ou deux, ou trois grandes fenêtres rectangulaires donnaient de grands jours de gauche obliques rectangulaires ; tombant, descendant lentement ; lentement penchés. Le lit venait du fond, non pas du fond opposé aux fenêtres, où étaient les portes, et, je pense, les corridors, mais du fond qu'on avait devant soi quand on avait les fenêtres à gauche. De ce fond le lit venait bien au milieu, bien carrément, la tête au fond, jointe le fond, les pieds vers le milieu de la chambre. Lui-même juste au milieu de son lit, sur le dos, symétrique, comme l'axe de son lit, comme un axe d'équité. Les deux bras bien à gauche et à droite. C'étaient dans les derniers temps. La maladie approchait de sa consommation. Une profonde, une vigilante affection fraternelle, la diligence d'une affection fraternelle pensait déjà à lui faire, à lui préparer une mort qui ne fût point la consommation de cette cruauté, qui fût plus douce, un peu adoucie, qui n'eût point toute la cruauté, toute la barbarie de cette maladie [105] forcenée. Qui ne fût point le couronnement de cette cruauté. On lui avait conté des histoires sur sa maladie, des histoires et des histoires. Qu'en croyait-il ? Il faisait, comme tout le monde, semblant de les croire. Qu'en croyait-il, c'est le secret des morts. *Morientium ac mortuorum*. Dans cette incurable lâcheté du monde moderne, où nous osons tout dire à l'homme, excepté ce qui l'intéresse, où nous n'osons pas dire à l'homme la plus grande nouvelle, la nouvelle de la seule grande échéance, nous avons menti nous-mêmes tant de fois, nous avons tant menti à tant de mourants et à tant de morts qu'il faut bien espérer que quand c'est notre tour nous ne croyons pas nous-mêmes tout à fait aux mensonges que l'on nous fait. Il faisait donc semblant d'y croire. Mais dans ses beaux yeux doux, dans ses grands et gros yeux clairs il était impossible de lire. Ils étaient trop bons. Ils étaient trop doux. Ils étaient trop beaux. Ils étaient trop clairs. Il était impossible de savoir si c'était par un miracle d'espérance (temporelle) (et peut-être plus) qu'il espérait encore ou si c'était par un miracle de charité, pour nous, qu'il faisait semblant d'espérer. Son œil même, son œil clair, d'une limpidité d'enfant, était comme un binocle, comme un deuxième verre, comme une deuxième vitre, comme un deuxième binocle de douceur et de bonté, de lumière, de clarté. Impénétrable. Parce qu'on y lisait comme on voulait. C'étaient les derniers temps. Peu de gens pouvaient encore le voir, des parents mêmes. Mais il m'aimait tant qu'il me maintenait sur les dernières listes. J'étais assis au long de son lit à gauche au pied. A sa droite par conséquent. Il parlait de tout comme s'il dût vivre cent ans. Il me demanda comment je venais. Il me dit, avec beaucoup d'orgueil, enfantin, que le métro Amsterdam était ouvert. Ou quelque autre. Il se passionnait ingénument pour tout ce qui était voies et moyens de

communication. Tout ce qui était allées et [106] venues, géographiques, topographiques, télégraphiques, téléphoniques, aller et retour, circulations, déplacements, replacements, voyages, exodes et deutéronomes lui causait un amoncellement de joie enfantine inépuisable. Le métro particulièrement lui était une victoire personnelle. Tout ce qui était rapidité, accélération, fièvre de communication, déplacement, circulation rapide l'emplissait d'une joie enfantine, de la vieille joie, d'une joie de cinquante siècles. C'était son affaire, propre. Être ailleurs, le grand vice de cette race, la grande vertu secrète; la grande vocation de ce peuple. Une remontée de cinquante siècles ne le mettait point en chemin de fer que ce ne fût quelque caravane de cinquante siècles. Toute traversée pour eux est la traversée du désert. Les maisons les plus confortables, les mieux assises, avec des pierres de taille grosses comme les colonnes du temple, les maisons les plus immobilières, les plus immeubles, les immeubles les plus écrasants ne sont jamais pour eux que la tente dans le désert. Le granit remplaça la tente aux murs de toile. Qu'importe ces pierres de taille plus grosses que les colonnes du temple. Ils sont toujours sur le dos des chameaux. Peuple singulier. Combien de fois n'y ai-je point pensé. Pour qui les plus immobilières maisons ne seront jamais que des tentes. Et nous au contraire, qui avons réellement couché sous la tente, sous de vraies tentes, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, Lévy, qui n'avez jamais couché sous une tente, autrement que dans la Bible, au bout de quelques heures ces tentes du camp de Cercottes étaient déjà nos maisons. Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob; que vos tentes sont belles, ô Israël. Combien de fois n'ai-je point pensé à vous, combien de fois ces mots ne me remontaient-ils pas sourdement comme une remontée d'une gloire de cinquante siècles, comme une grande joie secrète de gloire, dont j'étais sourdement par un ressouvenir [107] sacré quand nous rentrions au camp, par ces dures nuits de mai. Peuple pour qui la pierre des maisons sera toujours la toile des tentes. Et pour nous au contraire c'est la toile des tentes qui était déjà, qui sera toujours la pierre de nos maisons. Non seulement il n'avait donc pas eu pour le métropolitain cette aversion, cette distance qu'au fond nous lui gardons toujours, même quand il nous rend les plus grands services, parce qu'il nous transporte vite, et au fond qu'il nous rend trop de services, mais au contraire il avait pour lui une affection propre toute orgueilleuse, comme un orgueil d'auteur. On le perçait alors, la ligne numéro 1 seulement je crois était en exploitation. Il avait un orgueil local, un orgueil de quartier, qu'il eût abouti, déjà, jusqu'à lui, un des premiers, qu'il eût percé jusqu'à lui, qu'il eût commencé à monter vers ces hauteurs. Il me l'avait dit, quelques mois auparavant, quand on avait essayé de l'envoyer, comme tout le monde, vers les réparations du Midi. Il était allé d'hôtel en hôtel. Il était heureux comme un enfant. Jusqu'à ce qu'il trouvât une espèce de petite maison de paysan; qu'il me présenta dans une lettre comme le paradis réalisé. Et d'où naturellement il revint rapidement, il rentra à Paris. Il me l'avait dit alors, dans un de ces mots qui éclairent un homme, un peuple, une race. Voyez-vous, Péguy, me disait-il, je ne commence à me sentir chez moi que quand j'arrive dans un hôtel. Il le disait en riant, mais c'était vrai tout de même.

En somme, dans l'action, dans la politique, puisqu'il en faut une, puisqu'il fallait y descendre, il était partisan du droit commun. Droit commun dans l'affaire Dreyfus, droit commun dans l'affaire Congrégations. Droit commun pour Dreyfus, droit commun contre

les congrégations. Cela n'a l'air de rien, cela peut mener loin. Cela le mena jusqu'à l'isolement dans la mort.

[108]

Il était essentiellement pour la justice, pour l'équité, pour l'égalité (non point naturellement au sens démocratique, mais au sens d'équilibre parfait, d'horizontalité parfaite dans la justice). Il était contre l'exception, contre la loi d'exception, contre la mesure d'exception, qu'elle fût pour ou contre, persécution ou grâce. Il était pour le niveau de la justice.

Je le regardais donc ce matin-là, 7, rue de Florence. Et je l'écoutais. J'étais assis au pied de son lit à gauche comme un disciple fidèle. Tant de douceur, tant de mansuétude dans une si cruelle situation me désarmait, me dépassait. Tant de douceur pour ainsi dire inexpiable. J'écoutais dans une piété, dans un demi-silence respectueux, affectueux, ne lui fournissant que le propos pour se soutenir. Le *Beethoven* de Romain Rolland venait de paraître. Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comment il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland, et de la fortune littéraire des cahiers, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire, une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale. Mais tout ce mouvement se gonflait, n'avait pas encore eu le temps de se manifester. Le cahier, je le répète, venait tout juste de paraître. Bernard Lazare me dit: Ah j'ai lu votre cahier de Romain Rolland. C'est vraiment très beau. Il faut avouer que l'âme juive et l'âme hellénique ont été deux grands morceaux de l'âme universelle.

[109]

Je ne manifestai rien, parce que j'ai dit que quand on va voir un malade on est résolu à ne rien manifester. On est donc gardé par une cuirasse, invincible, par un masque impénétrable. Mais je fus saisi, je me sentis poursuivi jusque dans les vertèbres. Car j'étais venu pour voir, je m'étais attendu à voir les avancées de la mort. Et c'est déjà beaucoup. Et je voyais brusquement les avancées des au-delà de la mort. Pour mesurer la profondeur, la nouveauté d'un tel mot, l'âme éternelle, et même l'âme juive, et l'âme hellénique, il faut savoir à quel point, avec quel scrupule religieux ces hommes, les hommes de cette génération évitaient d'employer le moindre mot du jargon mystique. On parlait alors de recommencer l'affaire Dreyfus, de reprendre l'affaire Dreyfus. Il faut se rappeler qu'entre l'affaire Dreyfus elle-même et la deuxième affaire Dreyfus il y eut un long temps de calme plat, de silence, d'une solitude totale. On ne savait pas alors, du tout, pendant tout ce temps, si l'affaire recommencerait; jamais. Mieux eût valu qu'elle ne recommençât point. Nous n'eussions point été acquittés par la Cour de cassation. Mais nous demeurions ce que nous étions, nous demeurions purs devant le pays et devant l'histoire. Mais tout pantelants de cette grande Affaire, de cette première grande histoire, tout suants et tout bouillants de la bataille, tout déconcertés du repos, du calme, du plat, de la paix fourrée, du repos louche, du

traité louche, de l'inaction, de la paix des dupes, tout anxieux de n'avoir point obtenu, atteint tous les résultats temporels que nous espérions, que nous attendions, que nous escomptions, de n'avoir point réalisé le royaume de la justice sur la terre et le royaume de la vérité, tout anxieux surtout de voir notre mystique nous échapper, nous ne pensions dans le secret de nos cœurs qu'à une reprise de l'Affaire, à ce que nous nommions entre nous, comme des conjurés, la reprise. Nous ne prévoyions pas, [110] hélas, que cette reprise n'en serait que la plus basse dégradation, un détournement total, un détournement grossier de la mystique en politique. Nous en parlions. Lui, dans son lit, m'en parlait doucement. Je vis rapidement qu'il m'en parlait comme d'une conjuration, mais comme d'une conjuration étrangère, à laquelle il demeurerait étranger. De gré, de force ? Je lui dis : Mais enfin qu'est-ce qu'ils vont faire. Ils ne vous ont donc pas demandé conseil ? Il me répondit doucement : Ils ont préféré s'adresser à Jaurès. Ils sont si contents de faire quelque chose sans moi.

Ils, c'était tout, c'étaient tous les autres, c'était Dreyfus qu'il aimait comme un jeune frère...

Quoi de plus poignant que ce témoignage, que cette adjuration de Bernard Lazare condamné, de Bernard Lazare destiné, quoi de plus redoutable que ce témoignage, redoutable par sa mesure même. Quand Jaurès, écrivait Bernard Lazare, se présente devant nous pour soutenir une œuvre qu'il approuve, à laquelle il veut collaborer, il doit, parce qu'il est Jaurès, parce qu'il a été notre compagnon dans une bataille qui n'est pas finie, nous donner d'autres raisons que des raisons théologiques. (Il voyait très nettement combien il y avait de théologie grossière dans Jaurès, dans toute cette mentalité moderne, dans ce radicalisme politique et parlementaire, dans cette pseudo-métaphysique, dans cette pseudophilosophie, dans cette sociologie.) Or c'est une raison théologique que de nous dire (ici je préviens que c'est du Jaurès, cité par Bernard Lazare) : "Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent, et le grand crime collectif commis par l'Église contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République, va enfin recevoir son juste salaire. Ce n'est pas en vain qu'elle a révolté les consciences par sa complicité avec le faux, le [111] parjure et la trahison." (Fin du Jaurès, de la citation de Jaurès.) Bernard Lazare disait simplement : On ne peut pas embêter des hommes parce qu'ils font leur prière. Il les avait, celui-là, les mœurs de la liberté. Il avait la liberté dans la peau ; dans la moelle et dans le sang ; dans les vertèbres. Non point, non plus, une liberté intellectuelle et conceptuelle, une liberté livresque, une liberté toute faite, une liberté de bibliothèque. Une liberté d'enregistrement. Mais une liberté, aussi, de source, une liberté toute organique et vivante. Je n'ai jamais vu un homme croire, à ce point, avoir à ce point la certitude, avoir conscience à ce point qu'une conscience d'homme était un absolu, un invincible, un éternel, un libre, qu'elle s'opposait victorieuse, éternellement triomphante, à toutes les grandeurs de la terre. Il ne faut pas recevoir les justifications semblables, écrivait encore Bernard Lazare, même et surtout quand elles sont données par Jaurès, car, au-dessous, d'autres sont prêts à les interpréter dans un sens pire, à en tirer des conséquences redoutables pour la liberté. Il énumérait, sur quelques exemples éclatants, dans un style éclatant, coupant, bref, quelques-unes de ces antinomies, les capitales, quelques-unes de ces antagonismes... Il écrivait en effet, et ces paroles sont claires, elles sont capitales, elles sont actuelles comme au premier jour : Si nous n'y prenons garde,

demain on nous mettra en demeure d'applaudir le gendarme français qui prendra l'enfant par le bras pour l'obliger à entrer dans l'école laïque, tandis que nous devons réprover le gendarme prussien contraignant l'écolier polonais de Wreschen. Voilà l'homme, voilà l'ami que nous avons perdu. Il écrivait encore, et ces paroles sont à considérer, elles sont à méditer aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme alors, elles seront à méditer toujours, car elles sont d'une hauteur de vues, d'une portée incalculable: "Que demain on nous propose [114] les moyens de résoudre la question de l'enseignement et nous les discuterons. Dès aujourd'hui on peut dire que le monopole universitaire n'en est pas la solution. Nous nous refuserons aussi bien à accepter les dogmes formulés par l'État enseignant, que les dogmes formulés par l'Église. Nous n'avons pas plus confiance en l'Université qu'en la Congrégation."...

Comment ne pas noter dans les quelques mots que nous avons cités, dans ces quelques phrases seulement que nous avons rapportées, je ne me retiens pas de noter non pas seulement ce sens de la liberté, et cette aisance dans la liberté, dans le maniement de la liberté, mais ce sens beaucoup plus curieux, beaucoup plus imprévu, apparemment plus imprévu, de la théologie, cet avertissement de la théologie. Instantanément il la voyait poindre partout où en effet elle point, elle-même ou quelque imitation, quelque contrefaçon, elle-même ou contrefaite.

Comment ne pas noter aussi son exact, son parfait, son réel internationalisme, Israël excepté, l'exactitude, l'aisance, l'allant de soi de son internationalisme, qui était beaucoup trop simple, beaucoup trop naturel, nullement appris, nullement forcé, nullement livresque, beaucoup trop aisé, beaucoup trop allant de soi pour jamais être un antinationalisme. Quand il parlait des Polonais pour les Bretons, ce n'était point un amusement, un rapprochement piquant. Ce n'était point un jeu d'esprit et pour jouer un bon tour. C'était naturellement qu'il voyait sur le même plan les Bretons et les Polonais. Il voyait vraiment la Chrétienté comme l'Islam, ce que nul de nous, même ceux qui le voudraient le plus, ne peut obtenir. Parce qu'il était bien réellement également en dehors des deux. Vue, angle de regard que nul de nous ne peut obtenir. Au moment où on faisait, même et peut-être [115] surtout autour de lui, tout ce que l'on pouvait humainement pour évincer ses Juifs de Roumanie, par politique pour ne pas compromettre, pour ne pas charger le mouvement arménien, et qu'il y voyait très clair, dans cet assourdissement, un vieil ami de Quartier venait de le quitter. Il me dit doucement, haussant doucement les épaules, comme il faisait, me le montrant pour ainsi dire des épaules, par-dessus le haut de ses épaules: Il veut encore me rouler avec ses Arméniens. C'est toujours la même chose. Ils entreprennent le Grand Turc parce qu'il est Turc et ils ne veulent pas qu'on dise un mot du roi de Roumanie parce qu'il est chrétien. C'est toujours la collusion de la Chrétienté.

Comment ne pas noter enfin comme c'est bien écrit, posé, mesuré, clair, noble, français. Il ne faut pas recevoir des justifications semblables. Une certaine proposition, un certain propos. Une certaine délibération. Un certain ton, une certaine résonance cartésienne même.

Voilà l'homme, voilà l'ami que nous avons perdu. Pour un tel homme nous ne ferons jamais une apologie, nous ne souffrirons jamais qu'on en fasse une.

Ce sont de tels hommes qui comptent et qui comptent seuls. C'est nous qui comptons, seuls. Non seulement les autres n'ont point à parler pour nous. Mais c'est nous qui avons à parler, pour tout.

Il fut un héros et en outre il eut de grandes parties de sainteté. Et avec lui nous fûmes, obscurément, des héros.

BERNARD LAZARE DANS L'AFFAIRE DREYFUS

par
P. V. Stock

Extraits de P.-V. Stock, *Mémoire d'un éditeur*, troisième série: *L'affaire Dreyfus anecdotique*, Paris, Éditions Stock, 1938.

A cette époque¹, dans cet état d'esprit, je dis à Bernard Lazare, jeune écrivain libertaire de talent, qui était un familier de ma librairie et mon ami :

-- Je crois bien qu'on est en train de se tromper avec Dreyfus, un de vos coreligionnaires. J'ai entendu des propos catégoriques du commandant Forzinetti qui croit à son innocence et, d'autre part, mes camarades de cercle, des attachés d'ambassade, notamment à celles d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, me disent ignorer complètement Dreyfus. Vous autres Juifs qui vous soutenez tous, vous devriez, vous, Lazare, vous préoccuper de cela.

-- Pourquoi ? Je ne connais ni lui, ni les siens. Ah, si c'était un pauvre diable, je m'inquiérais de lui aussitôt, mais Dreyfus et les siens sont très riches, dit-on, ils sauront bien se débrouiller sans moi, surtout s'il est innocent. [Pages 17-18.]

Après le départ de Dreyfus pour le bagne, une accalmie d'environ deux années se produisit et voici que Bernard Lazare, un jour, sans qu'entre nous il ait été question de Dreyfus depuis la dégradation, me dit :

--Vous souvenez-vous de vos paroles lors de l'arrestation de Dreyfus ? que, peut-être, on commettait une grave erreur en le prenant pour un traître ?

--Oui, pourquoi ?

--Vous aviez raison de douter de sa culpabilité. J'ai la conviction qu'il est innocent et j'ai de son innocence un commencement de preuve ; j'ai surtout la certitude qu'une illégalité a été commise et qu'ainsi on a abusé ses juges ; un document faux leur a été soumis secrètement et caché à Dreyfus et à son défenseur Demange. Je vais publier une brochure révélant ces faits, elle paraîtra d'abord en Belgique pour éviter des indiscretions qui amèneraient peut-être une saisie et la confiscation des exemplaires, ce serait alors l'étouffement. De Belgique, sous enveloppe fermée, cette brochure sera adressée à bon nombre de personnalités françaises : députés, sénateurs, journalistes, écrivains, savants, etc. Si ma brochure n'est pas saisie, voulez-vous la rééditer pour être mise dans le commerce et

1. Époque de la première condamnation du capitaine Dreyfus décembre 1894. [N.d.E.]

vendue cinquante centimes ? Je modifierai, le cas échéant, mon texte en tenant compte des observations et des critiques qui m'auront été faites.

-- Faites-moi connaître votre travail et, après lecture, je vous donnerai ma réponse.

-- Voici des épreuves, lisez-les sans tarder.

-- Venez demain.

Et le lendemain, je dis à Bernard Lazare :

-- Je marche. Dès que vous le voudrez, je ferai réimprimer votre petite brochure.

Et c'est par ce petit opuscule que je fus "embarqué" dans ce qui allait devenir l'affaire Dreyfus.

[119]

Les bibliophiles remarqueront que cette seconde édition de cette première brochure sur l'Affaire, qui porte mon nom comme éditeur, porte également mon nom (page 95) comme imprimeur, ceci pour donner tout apaisement à l'imprimeur réel qui craignant des poursuites me refusait d'exécuter ce travail.

Bernard Lazare est incontestablement l'initiateur de la révision; l'intelligence, la persévérance et le dévouement dont il a fait preuve pendant les années où il s'est employé à faire reconnaître l'innocence de Dreyfus sont extraordinaires et vraiment méritoires.

Je n'ai su que bien plus tard, après 1901 et par Joseph Reinach: 1) Que le nom de Bernard Lazare, comme défenseur souhaitable, avait été indiqué à Madame Alfred Dreyfus par le directeur de la prison de la Santé, au cours d'une visite qu'elle faisait à son mari après la dégradation et ce nom avait été donné à ce directeur par les anarchistes qui étaient ses prisonniers! Ce directeur, tout comme Forzinetti, n'avait pas tardé à être convaincu de l'innocence du condamné; 2) Que Mathieu Dreyfus s'était abouché avec Bernard Lazare dans le courant de l'année 1895; 3) Que le travail de Bernard Lazare -- *La Vérité sur l'affaire Dreyfus* -- était terminé à la fin de 1895 et que c'était Mathieu Dreyfus qui l'avait prié d'en retarder l'apparition.

Quelles conditions matérielles sont intervenues entre Bernard Lazare et Mathieu Dreyfus ? Je n'en sais rien et je n'ai pas eu l'indiscrétion de le leur demander.

Il tombe sous le sens que Bernard Lazare n'a pu abandonner son travail d'écrivain -- son gagne-pain -- pour consacrer bénévolement tout son temps, pendant cinq années, exclusivement à la cause pour laquelle il s'était enthousiasmé, sans un dédommagement, une mensualité j'imagine, lui permettant de vivre, ce qui me [120] paraît parfaitement logique et équitable. Que de démarches il a faites pour amener à la cause, et les convaincre, des savants, des journalistes, des écrivains, des hommes politiques, etc.; jamais rebuté, malgré de cuisants échecs --que de fois il s'est heurté à l'opinion toute faite : "Dreyfus a été légalement et justement condamné par ses pairs"--; il apportait une ardeur inouïe pour faire des adeptes. J'estime que presque tous ceux qui, depuis, ont publié des ouvrages sur l'Affaire ne lui ont pas accordé la place qu'il mérite au tout premier rang, et n'ont pas assez fait son éloge.

Bernard Lazare, israélite, était un jeune écrivain de talent; d'idées libertaires, il fréquentait assidûment ma librairie, c'était pour moi plus un ami qu'une relation d'éditeur à auteur; son avenir littéraire était grand.

Né à Nîmes en 1865, il fit ses études secondaires au lycée de cette ville et vint à Paris en 1886. Cousin du poète Ephraïm Mikhaël, il devint vite le familier, puis l'ami de la plupart des jeunes hommes de lettres d'alors, Henri de Régner, F. Viélé-Griffin, Paul Adam, Pierre Quillard, Marcel Collière, Stuart Merrill, A.-F. Hérol; en même temps à l'École des hautes études, il s'initiait aux cours de l'abbé Duchesne--directeur en 1903, de l'École de Rome--aux méthodes de la critique historique.

En collaboration avec Ephraïm Mikhaël, il écrivit *La Fiancée de Corinthe*, dont s'inspira plus tard Catulle Mendès pour son opéra de Briséis (musique de Chabrier).

Il mena de front, dès lors, la production d'œuvres purement littéraires, d'une haute tenue, telles que *Le Miroir des légendes*, *La Porte d'ivoire*, *Les Porteurs de torches*, et de très vives polémiques de critique littéraire et sociale. Il dirigea les Entretiens politiques et littéraires et collabora à *La Revue bleue* et à plusieurs journaux quolidiens, à *L'Événement*, à *L'Écho de Paris*, au *Journal*. En 1893, il donna au *Figaro* une série de portraits, réunis plus tard sous le titre de *Figures contemporaines*.

Mais sans abandonner les lettres proprement dites, il travaillait simultanément à une œuvre historique qui demeura inachevée et dont il donna en 1894 la première esquisse: *L'Antisémitisme, son histoire, ses causes*, ouvrage qui a obtenu le suffrage de Drumont lui-même, son adversaire et son contradictoire, ouvrage qui a été réimprimé récemment. C'est ainsi qu'en 1896 il se trouva engagé dans une polémique et appelé à se battre en duel avec Édouard Drumont.

Puis, en cette même année 1896, avec un courage, une conscience et une passion de justice qui ne faiblirent pas un instant dans la suite, il commença sa campagne de l'affaire Dreyfus par une première brochure: *La Vérité sur l'affaire Dreyfus*, qui fut bientôt suivie de *Comment on condamne un innocent*, et en 1897, d'un considérable *Mémoire augmenté d'expertises en écritures: Une erreur judiciaire, l'Affaire Dreyfus*, suivi des opuscules: *Les Quatre Faces, Contre l'antisémitisme*, ces cinq dernières œuvres éditées par moi.

Pendant toute la durée de l'Affaire, il collabora à *L'Aurore*. Il avait fait le sacrifice absolu de son présent et de son avenir littéraire à ses idées d'humanité et de justice. Il avait, avant d'être atteint par la maladie qui l'a emporté, publié aux *Cahiers de la Quinzaine* une étude très complète et très documentée sur les Juifs de Roumanie. D'autres œuvres restèrent inachevées.

Bernard Lazare, par son entière abnégation, par la parfaite dignité de sa vie, avait obligé à l'estimer et à le respecter des hommes dont il heurtait le plus violemment les sentiments et les préjugés.

[122]

Il est mort à trente-huit ans, le 2 septembre 1903, sans laisser aucune fortune. Je crois qu'un groupe d'amis s'est formé après sa disparition pour assurer une existence matérielle modeste à sa veuve.

Bernard Lazare a succombé à la suite d'une opération chirurgicale: occlusion de l'intestin, me disait-il; cancer de l'intestin, m'a-t-on chuchoté à la clinique où il se trouvait.

A ma dernière visite, le 31 août, quelques jours après l'opération, celle-ci ayant réussi, je l'avais cru sauvé.

Il y eut peu de personnes à ses obsèques, le 4 septembre 1903; si Mathieu Dreyfus était parmi les assistants, son frère, en Suisse avec les siens, malade, n'a pu faire le voyage et les journaux hostiles, méconnaissant les raisons de son absence, l'ont commentée de façon désagréable.

A l'instigation de M. Jules Adler, en septembre 1908, une souscription avait été ouverte entre les amis de Bernard Lazare pour lui ériger un buste sur sa tombe, mais Madame Bernard Lazare, sa veuve, d'abord consentante, est revenue sur l'autorisation qu'elle avait donnée.

Cependant en octobre 1908, on a inauguré une statue de Bernard Lazare à Nîmes, sa ville natale. [Pages 27 à 31.]

ANNEXE

9 septembre 1903

Dépôt judiciaire
du testament olographe
de M. Bernard

dit Bernard Lazare

Me ARMAND ARON, NOTAIRE A PARIS
Successeur de Mes Goadchaax d P. Vassal
28, avenue de l'Opéra, 28

[125]

Paris, 27 juin 1903.

Je subirai mardi une opération dont l'attente ne me cause aucune appréhension et ne m'anime au contraire que du proche espoir d'une guérison trop attendue. Mais mon plus strict devoir aussi bien vis-à-vis de celle qui m'est chère plus que tout, que de moi-même, est de prévoir une éventualité malheureuse quelque improbable qu'elle paraisse.

En ce qui me concerne je désire si je meurs être enterré sans aucune cérémonie religieuse et le plus simplement possible, la dernière classe, sans fleurs et sans couronnes. Je veux que nul ne prononce de discours sur moi. Je possède un titre de concession perpétuelle au cimetière Montparnasse qu'on trouvera dans mon coffre. Je désire qu'il y soit bâti par Cahen le marbrier, un caveau à deux places, où je serai inhumé avec, plus tard, elle.

Je ne laisse aucune fortune, je n'ai pas amassé d'argent. Quand mon terme de juillet et mes contributions auront été payés, il me restera un millier de francs déposés au Crédit Lyonnais. Je n'ai à moi que mon mobilier, ma bibliothèque et la propriété de mes livres. Je prie qu'on mette ma bibliothèque en vente, le montant permettra de payer ce que je puis devoir. Je lègue tout ce que je possède à ma femme bien aimée, celle qui a illuminé, réjoui, embelli et charmé ma vie. Je prie tous les membres de ma famille de renoncer, devant ma volonté formelle, à tous les droits que la loi leur donne. Je connais assez leur affection pour moi pour savoir que mon désir exprimé suffira. Je prie ma chérie de leur donner à chacun un souvenir de moi. Je veux qu'autant soit donné à mon fraternel ami Meyerson.

Les livres dont je laisse la propriété à ma femme sont :

L'Antisémitisme, son histoire et ses causes (Stock, propriétaire du reliquat, une édition peut en être refaite, on mettrait cependant en tête que sur beaucoup de points mon opinion s'était modifiée);

Le Miroir des Légendes (Stock, propriétaire du reliquat);

Mes deux brochures sur l'affaire Dreyfus, quelques brochures de propagande contre l'antisémitisme (Stock, éditeur);

Figures contemporaines (Perrin et Cie, éditeurs);

Les Portes de Torches (A. Colin, éditeur);

La Porte d'Ivoire (A. Colin, éditeur).

Il y a dix ans que je travaille à un livre sur les Juifs dont le titre devrait être: *Le Fumier de Job*. On trouvera toutes mes [126] notes à peu près classées dans mon coffre. Je crois que si un de mes amis voulait reprendre cette classification, il pourrait tirer de là un volume d'observations essentielles sur les Juifs, leur histoire, leur mentalité, leur philosophie. Si Meyerson et Lucien Herr voulaient se charger de cette tâche je les en remercierais et ce serait le meilleur souvenir qu'ils pourraient donner à ma mémoire.

La propriété de ce livre posthume reviendrait également à ma femme.

En terminant, il me reste à recommander à mes amis celle que je laisse sans ressources et sans soutien, sans fortune, mais sans doute avec l'orgueil de mon nom. Je la prie de vivre et d'agir autour d'elle et de prolonger mon action. Si au moment de m'endormir à jamais une pensée encore peut m'effleurer, une image se pencher sur moi, ce sera sa pensée et ce sera son image.

Fait à Paris le 27 juin 1903. (Signé) Bernard Lazare.

Suivent ces mentions :

1) Signé par nous, juge, pour M. le Président du tribunal civil de la Seine.

"Paris, le neuf septembre mil neuf cent trois.

(Signé) René Petit.

2) "Enregistré à Paris, deuxième bureau, le douze septembre mil neuf cent trois, F° 47. Ce 8, vol^e 596/a; reçu soixante-onze francs quatre-vingt-huit centimes, décimes compris.

(Signé) Pagès.

Il est ainsi en original du testament olographe de M. Lazare, Marcus, Manessé, Bernard, dit Bernard Lazare, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de Florence, n° 7, où il est décédé le premier septembre mil neuf cent trois, époux de Madame Isabelle Grumbach; ledit testament déposé au rang des minutes de M^e Armand Aron, notaire à Paris, soussigné, le neuf septembre mil neuf cent trois, en vertu d'une ordonnance de M. le Président du Tribunal civil de première instance de la Seine, contenue en son procès-verbal de description de ce testament, en date du même jour.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT PROPOS	7
ANTISÉMITISME ET RÉVOLUTION, par Bernard Lazare	17
CONTRE L'ANTISÉMITISME (HISTOIRE D'UNE POLÉMIQUE), <i>par Bernard Lazare</i>	37
Préface	39
Histoire d'une polémique	46
I.--Contre l'antisémitisme	47
II.--Réponse à M. Drumont	52
III.--Ce que veut l'antisémitisme	60
IV.--La quatrième à M. Drumont	67
V.--Les réponses de M. Drumont	71
Conclusion	76
LE PORTRAIT DE BERNARD LAZARE, <i>par Charles Péguy</i>	79
BERNARD LAZARE DANS L'AFFAIRE DREYFUS, <i>par P.-V. Stock</i>	115
ANNEXE: Le testament de Bernard Lazare	123